00100006

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

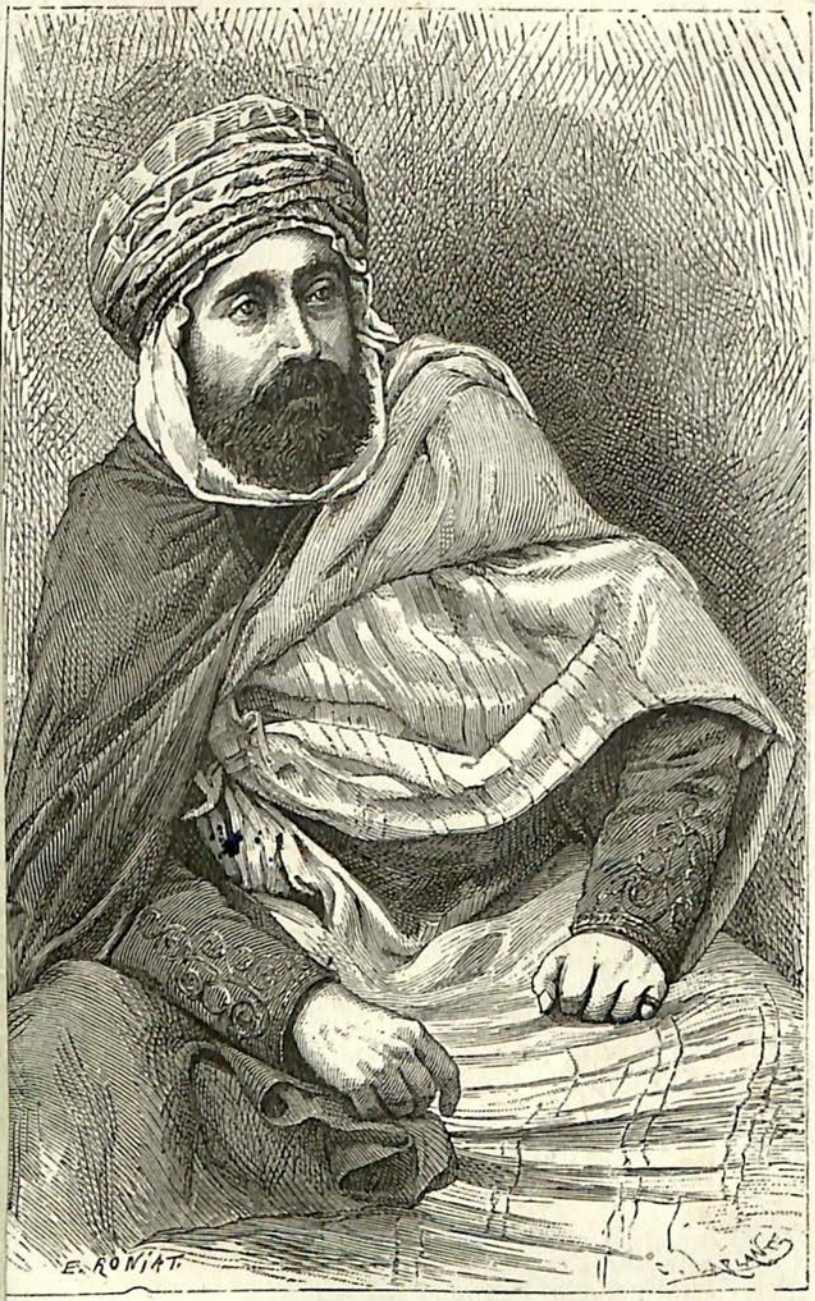
LE

PAYS DE RIRHA

OUARGLA

VOYAGE A RHADAMÈS

22752. — PARIS, TYPOGRAPHIE A. LAHURE
Rue de Fleurus, 9



V. LARGEAU

d'après une photographie de M. A. Duburguet, de Niort

LE

PAYS DE RIRHA

OUARGLA

VOYAGE A RHADAMÈS

PAR

V. LARGEAU

Membre des Sociétés de Géographie de Paris, de Berlin, de Genève, de Lyon, de Bordeaux et de Marseille;
De la Société de Statistique et de la Commission de météorologie des Deux-Sèvres,
Membre fondateur de la Société de Topographie de Paris;
Membre du Congrès international des Sciences géographiques en 1875,
Médaille de première classe, etc.

1 0 0 0 6

OUVRAGE

CONTENANT 12 GRAVURES ET UNE CARTE

1 0 0 0 0 6

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879

Droits de propriété et de traduction réservés

00100006

NOTE TRÈS IMPORTANTE

POUR LA LECTURE ET LA PRONONCIATION DES MOTS ARABES

La transcription en français et la lecture des mots arabes présentent de grandes difficultés contre lesquelles il importe de prémunir le lecteur.

Plusieurs modes de figuration ont été employés ; quelques-uns sont assez bizarres.

Le plus logique, à mon avis, est celui adopté par M. Alexandre Bellemare pour sa belle grammaire de l'arabe algérien[1]; c'est donc celui que j'adopte pour cet ouvrage, à deux petites différences près qui se rapportent : la première à la lettre ع (âïn) que je préfère rendre par *â* au lieu de *a'*, afin d'éviter des embarras au lecteur, et la seconde à la terminaison des mots en *an, en, in,* dont je double la consonne pour indiquer qu'elle doit se prononcer d'une manière indépendante.

Les caractères arabes, au nombre de 28, sont les suivants (lisez de droite à gauche) :

ا ب ت ث ج ح خ د ذ ر ز ط ظ ك ل م ن ص

ض ع غ ف ق س ش ه و ى

[1] *Grammaire arabe* (idiome d'Algérie), par Alexandre Bellemare, Paris, Maisonneuve et Cie, 15, quai Voltaire ; — Alger, Dubos frères.

Sur ces 28 lettres, 15 trouvent leurs équivalents dans l'alphabet français :

ا	ب	ت	ث[1]	د	ر	ز	ك	ل	م	ن	ب	س	ه	ي
a	b	t	t	d	r	z	k	l	m	n	f	s	h	y

Quatre peuvent se rendre exactement par la combinaison de deux lettres françaises :

ج	ذ	ش	و
dj	dz	ch	ou

Pour les 9 autres, je vais essayer de donner leur valeur approximative et leur prononciation, en indiquant le mode de figuration que j'ai cru devoir employer.

ح (*hh*). La prononciation de cette lettre s'obtient par une aspiration très-forte qui doit sortir du fond de la poitrine sans temps d'arrêt et sans grasseyement. Exemples : *hhammam* (bains), *ouahh* (oasis), *hhaïk* (vêtement), *Mohhammed* (nom d'homme).

خ (*kh*). S'obtient au moyen d'une aspiration et d'un fort raclement dans le gosier. C'est le *ch* des Allemands et la *j* des Espagnols. Exemples : *cheikh* (vieillard), *sebkha* (marais salant), *khelkhel* (anneau de pied), *Kharfalla* (nom d'homme), *khaoukha* (une pêche).

ط (*th*). C'est un ت (*t*) prononcé avec emphase et en faisant sortir le son du gosier. Exemples : *chotth* (lac formé par l'élargissement d'un fleuve), *thaleb* (savant), *thebib* (médecin), *tharfa* (tamarix).

[1] Régulièrement, cette lettre devrait avoir la valeur du *th* anglais; mais cela n'a pas lieu en Algérie.

ظ (*dh*). C'est un د (*d*) prononcé avec emphase. Exemples : *dhahar* (nord), *dheb* (espèce de lézard), *dhamrann* (plante).

ص (*ç*). C'est le س (*s*) prononcé avec emphase. Exemples : *Çahhara* (plaine vaste, fauve et nue), *çalhhinn* (saints), *çfâr* (espèce de graminée).

ض (*dh*). Mêmes observations que pour le ظ.

ع (*â*, *ê*, *eu*, *î*, suivant les cas). Le son de cette lettre s'obtient au moyen d'une puissante contraction du gosier dont il est impossible de donner ici une idée. Exemples : *âïn* (œil ou source), *Sâïd* ou *Sëïd* (nom d'homme), *êrg* ou *eurg* (veine de sable et, par extension, désert de sable), *ârtha*, *âzel* (noms de plantes).

غ (*rh*, ou *gh*). Est un ر (*r*) très fortement grasséyé. Exemples : *Rhadamès* (nom de ville), *rhezal* (gazelle), *Rirh* (nom de pays), *Rhât* (nom de ville).

Cependant, les Arabes sahariens le rendent quelquefois par un *g* prononcé du gosier et avec emphase. Exemples : *agha* (dignitaire), *ghourd* (montagne de sable).

ق (*q*). C'est un ك emphatique dont la prononciation doit sortir du gosier et être fortement accentuée. Exemples : *qadhi* (magistrat), *Qorann* (le livre sacré), *qahoua* (café), *qaïd* (dignitaire), *qaïmaqam* (dignitaire).

Les Arabes sahariens le rendent souvent par notre *g* dur. Exemples : *ganndoura* (vêtement), *gabra* (tombe), *gour* (rochers isolés), *Tolga* (nom de ville).

Les sons *an*, *en*, *in*, n'existent pas en arabe ; il faut prononcer *ane*, *ène*, *ine*.

Cette prononciation est indiquée par le redoublement de la consonne ou par un *è*. Exemples :

Ziban,	Zibann.
Sliman,	Slimann.

NOTE.

Amran,	Amrann.
Tharfaïan.	Tharfaïann.
Aïn-Çahhan,	Aïn-Çahhann.
Makhzen,	Makhzenn.
Koudiat èn Neyel,	Koudiat èn Neyel.
En Nakhla,	Enn Nakhla.
Çalhhin,	Çalhhinn.
Mgharin,	Mgharinn,
Temacin,	Temacinn.
Tinbouktou,	Tinnbouktou.

Pour ne pas trop offenser l'usage, je me suis décidé, après pourparlers avec mon éditeur, à écrire à la française les noms et les mots les plus connus, comme Tombouctou, Laghouat, Sahara, Cadi, Coran, etc., etc. Ces mots, ces noms ne sont donc point, dans ce volume, des inconséquences de l'auteur.

Ce sont des concessions au tyran de tous les pays, de tous les temps, de tous les peuples : l'*usage*.

PRÉFACE

J'avais renoncé aux routes de l'Est par lesquelles il m'était devenu impossible de m'acheminer vers le Soudan à cause de l'état de guerre dans lequel se trouvait le pays des Touareg. Je commençais, d'autre part, à voir qu'il me serait difficile (pour ne pas dire plus) d'attirer en Algérie les caravanes de Rhât et du Soudan oriental.

Abandonnant alors les voies détournées, je fis le projet d'aller droit de l'Algérie au Niger par les grandes vallées sahariennes. Témoin des merveilles évoquées par les sondeurs dans l'Oued-Rirh, je me disais que dans ces vallées-là l'eau courante devait abonder partout à une faible profondeur sous terre. C'était, à mon avis, le long de ces « lignes d'eau » que nous devions chercher la grande voie terrestre destinée à mettre en communication nos colonies du nord et du sud-ouest de l'Afrique et à relier le Niger et le Soudan occidental à l'Algérie.

Mon itinéraire devait passer par le Tidikelt d'où, si faire se pouvait, je me détournerais un instant de ma route pour jeter un coup d'œil sur le Hhoggar. M. Say, qui devait partir en même temps que moi, se chargeait d'explorer ce dernier pays plus en détail.

Je soumis mon projet à la Société de Géographie de

Paris et je le publiai en même temps dans l'*Explorateur* (20 juillet 1876).

La Société de Géographie de Paris agréa mon projet et une souscription fut ouverte, le 3 août, au siége de la Société et dans les bureaux de l'*Explorateur;* les Sociétés de Lyon, de Bordeaux et de Marseille, furent invitées à s'associer à cette œuvre, et elles le firent avec dévouement.

La Société de Géographie de Paris envoya des circulaires à tous ses membres; mais il y eut, non de son fait, des retards à cause du manque de personnel, et les souscriptions ne produisirent pas ce qu'on en avait attendu.

Sur ces entrefaites, je m'adressai à M. le général Chanzy, gouverneur général de l'Algérie, pour le prier de me faire obtenir une lettre de S. M. l'empereur du Maroc, condition moyennant laquelle le cheikh d'Aïn Çalahh avait écrit à l'agha de Touggourt qu'un Français pourrait avoir accès dans le Tidikelt. Ne recevant pas de réponse, je m'adressai à M. Tissot, ministre plénipotentiaire de France au Maroc, qui se trouvait alors à Paris. M. Tissot s'empressa d'écrire à Tanger, et, les 21 septembre et 16 octobre suivants, je recevais de M. le vicomte de Reverseau, chargé d'affaires de la légation, une lettre de Sidi Abd-es-Selam, prince chérif d'Ouazzann, et une autre lettre de S. M. El Hhassann.

Voici ces deux lettres :

LETTRE

S. M. El Hhassann, empereur du Maroc.

Louange au Dieu Unique. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu l'Élevé, le Grand.

Nous ordonnons aux lecteurs de cet écrit chéri, aux Kabyles de notre territoire le bien gardé par Dieu, de faire du bien à l'Européen Victor Largeau le Français et d'exécuter tous les ordres qu'il lui plaira de leur donner, afin qu'il n'arrive aucun mal ni à sa personne ni à ceux qui l'accompagnent. Il désire traverser le pays du Sahara[1] et revenir par notre heureux territoire.

Émané de notre ordre chéri par la puissance de Dieu (qu'il soit exalté !) le 15 Ramadan de l'an 1293.

LETTRE

DU CHÉRIF ALD-ES-SELAM LE OUZZANI.

Louange au Dieu Unique ! que le salut de Dieu soit sur notre maître et seigneur, Mohhammed (Mahomet) et sur sa famille.

De la part du serviteur de Dieu (qu'il soit exalté !), Abd-es-Selam, fils d'El Arbi, fils d'Ali, fils d'Ahhmed, fils de Mohhammed ett Thayeb, le chérif, le Ouzzani, l'Almi.

A nos amis en Dieu et à nos serviteurs, tant les fokra que les travailleurs qui habitent le Sahara occidental, tous ensemble ;

Que Dieu vous protège, qu'il vous dirige, qu'il vous fasse parvenir au bien, et le salut sur vous. Que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions soient sur vos personnes.

Et après l'invocation qui est faite pour vous, pour le bien et la visite des ancêtres (qu'elle soit acceptée par Dieu !) :

Le porteur de cet écrit, le médecin Victor Largeau le Français, nous a demandé une lettre pour vous afin de voyager dans votre pays en sécurité.

Notre ordre est : Quiconque lira cet écrit et qu'il soit notre serviteur devra être, pour celui qui le porte, un aide et un protecteur ; il lui indiquera la route sûre, afin qu'il la parcoure et qu'il revienne en bonne santé ; que par lui Dieu le Maître, le Victorieux, lui accorde la sécurité ; que quiconque s'approchera de lui et qu'il soit un de nos serviteurs le protège ; qu'il le

[1] Devrait s'écrire régulièrement *Çahhara*, de la racine arabe صحر (*Çahhara*), qui signifie *être vaste, spacieux*, et aussi : *être desséché et prendre une teinte rouge ;* mais l'éditeur ayant objecté que l'orthographe admise par la routine, si mauvaise qu'elle soit, ne pouvait être changée sans de graves inconvénients, force a été de m'y conformer.

fasse arriver au but qu'il désire en sécurité, bien gardé et honoré.

Que Dieu vous bénisse ainsi que votre postérité; qu'il fasse prospérer le pays et ses serviteurs; qu'il augmente vos biens et vos enfants. Aminn.

Par l'amitié et le salut, le 2 Ramadan, an 1293.

Je profitai d'un séjour que je fis à Paris, dans le courant de l'été, pour me munir, chez M. Lorieux père, le fabricant bien connu, des instruments d'astronomie et de météorologie nécessaires; je m'exerçai au maniement du sextant à l'Observatoire de la marine de Montsouris, alors dirigé par M. le capitaine de frégate Turquet de Beauregard; M. le lieutenant Paillès guida mes premiers pas de la meilleure grâce du monde et je ne tardai pas à me familiariser avec mon instrument. M. Marié-Davy, le savant directeur de l'Observatoire météorologique, me donna aussi, sur la météorologie, des instructions qui me furent des plus précieuses durant mon voyage.

A Genève j'achetai, chez l'honorable M. Peter, les armes indispensables : certes, j'aurais préféré faire ces achats en France; mais il me fallait viser à l'économie.

Je regrette de ne pouvoir donner ici le nom de toutes les personnes qui, répondant à l'appel qui leur fut adressé, souscrivirent à mon voyage; qu'elles sachent bien, toutes, que la reconnaissance de leur générosité est dans le plus profond de mon cœur.

Parmi ces adhésions, il en est qui me touchèrent tout particulièrement : ce fut d'abord l'initiative de la souscription dans les loges maçonniques, prise par la respectable Loge les *Sept Écossais Unis*, sous l'approbation du Grand-Maître Crémieux et du Suprême Conseil de l'Ordre,

et ensuite les allocations votées par les Conseils généraux de la Seine et du département des Deux-Sèvres.

Nul n'est prophète dans son pays, dit un vieil adage, et cependant le Conseil de mon département m'alloua 500 fr. Merci à mes compatriotes !

Dirai-je ici qu'une opposition sourde essaya de discréditer d'avance le but de mon voyage? elle se fit jour de plus d'un côté, mais mon vaillant et fidèle ami M. Hertz me défendit chaleureusement dans l'*Explorateur*.

Dans un brillant article, il montra que la France était profondément intéressée à la réussite de mon entreprise, son avenir n'étant point en Europe, en Asie, en Amérique ou au loin sur les mers, mais en Afrique, et en Afrique seulement. M. Harold Tarry me soutint aussi dans le même journal avec une éloquence indignée.

Je quittai Niort, ma ville natale, non loin de la patrie de l'illustre Caillié, le 2 décembre 1876, avec peu d'argent et beaucoup d'espoir.

A Bordeaux je fus très bien accueilli par M. Foncin, le sympathique secrétaire général de la Société de géographie de cette ville : il me promit son appui matériel et celui de tous ses collègues.

A Marseille, où j'arrivai le 4 au soir, je reçus, chez M. Bainier, l'accueil accoutumé, c'est-à-dire celui d'un membre de la famille. Malgré le travail excessif que lui donnait sa belle *Géographie appliquée au Commerce et à l'Industrie*[1], cet excellent ami me présenta à toutes les personnes qu'il croyait devoir s'intéresser à mon entre-

[1] *La géographie appliquée à la marine, au commerce, à l'agriculture, à l'industrie et à la statistique*, par P.-F. Bainier. — Paris, Eugène Belin, éditeur.

prise. Nous vîmes ensemble M. Grandval, président de la Chambre de commerce, le vice-président, et les deux secrétaires, MM. Ed. Pütter et Mathieu; le résultat de ces visites fut une allocation immédiate de 500 fr. M. Armand, directeur de la Société des transports maritimes, s'inscrivit pour 100 fr., ainsi que M. Schmink. Enfin, M. Breittmayer, chez qui j'eus l'honneur de dîner en compagnie de M. Touache, le directeur d'une compagnie de transports à laquelle je ne saurais trop engager les passagers qui vont de France en Algérie à s'adresser, souscrivit pour une somme égale.

LE

PAYS DE RIRHA

CHAPITRE I

Départ de Marseille. — Arrivée à Alger. — Mes visites. — Lettre de M. le gouverneur à la Société de géographie. — Visite à M. le gouverneur. — Départ d'Alger. — De Constantine à Biskra par Batna. — Rencontre de l'agha Ben Driss. — Envois de la Société de géographie et de M. Révilliod. — Bouzid ben Mohhammed. — Départ de Biskra. — L'oasis d'Ourhlana. — Bonne nouvelle. — La diffa à Tamerna. — J'engage Bel Kacem. — Arrivée à Touggourt de M. Say et de ses compagnons. — L'oasis de Sidi Slimann et le puits artésien de M. Bourote. — Un puits artésien. — Réjouissance des nègres. — Je reçois 9000 francs. — Préparatifs de départ.

Faute d'un passage gratuit que la Société de géographie de Paris devait me faire parvenir, mais que je ne reçus point, je m'embarquai à mes frais le samedi, 9 décembre 1876, à 5 h. du soir, sur le paquebot *Mohhammed es Sadek*, de la compagnie Valéry. Après une heureuse traversée de 33 h. 30 m., nous entrâmes dans le port d'Alger le lundi 11, à 2 h. 30 m. du matin. Je ne débarquai qu'à 6 heures, pour descendre à l'hôtel de Paris, où je rencontrai

M. Say qui se disposait à se rendre à Ouargla. Trois personnes l'accompagnaient qui devaient faire, dans cette ville, des essais de commerce, tandis que lui se dirigerait vers le Ilhoggar.

Avant de faire aucune visite à Alger, je me rendis à Tefschoun, près de Coléah, chez M. Paul Blanc, conseiller général et membre de la Société de géographie[1], dont les excellents conseils, dictés par une sincère amitié, m'avaient été fort précieux dans plusieurs circonstances difficiles. Je passai trois jours à sa ferme, pendant lesquels, tout en chassant dans les bois voisins, nous causâmes longuement du but de mon voyage. Je sortis de chez lui fortifié dans cette idée que, loin d'insister pour pénétrer dans le Ilhoggar, je devais surtout diriger mes efforts vers l'exploration des vallées sahariennes, c'est-à-dire des lignes d'eau qui pourraient nous conduire au Tidikelt et au Niger.

De retour à Alger, je vis M. Mac-Carty qui, de tout temps, m'a témoigné le plus vif intérêt; il me fit part des nouvelles les plus fraîches qui lui étaient parvenues du sud et il m'indiqua les points spéciaux sur lesquels, à son avis, je devais porter mon attention.

Je ne manquai pas, non plus, d'aller voir M. Auguste Cherbonneau, inspecteur des écoles musulmanes d'enseignement supérieur; outre des indications qui me furent très précieuses dans mon voyage, il me donna plusieurs brochures traduites par lui de l'arabe. J'y ai trouvé nombre de renseignements que j'ai mis à profit dans les essais historiques que contient ce volume. Sa science profonde et vaste, sa grande expérience, sont au service de tous ceux qui ont besoin de s'instruire des

[1] Cet homme distingué est mort. Il était phthisique : l'Algérie l'a fait vivre dix à quinze années de plus.

choses des Arabes, et j'engage vivement les voyageurs que leur destinée appellerait dans le Grand-Sud à ne pas passer par Alger sans faire appel aux lumières de cet homme éminent.

Ni M. le docteur Paul Marès, ni M. Ramel, l'infatigable propagateur des essences australiennes qui a introduit, en Algérie, l'*eucalyptus* et le *ramie*, n'étaient alors à Alger; je ne pus voir ce dernier qu'à mon retour; mais mon excellent ami, M. Beudon, membre de la Société d'agriculture, me procura une grande quantité de graines de différentes espèces d'*eucalyptus* et d'*acacias* destinées à être semées dans le Grand-Désert.

Enfin je mis à contribution l'ancienne amitié qui me lie à M. Nesme, l'habile photographe d'Alger, et j'allai prendre, chez lui, des leçons de photographie qui me permirent de rapporter du Désert des clichés sinon excellents, du moins passables.

Pendant que j'étais ainsi occupé, MM. Dessoliers et Mongellas, directeurs de la *Vigie Algérienne*, avaient ouvert une souscription qui produisit 920 fr., y compris 300 fr. votés par le Conseil municipal.

Vers le 20 janvier, la Société de géographie de Paris m'envoya copie d'une lettre officielle que M. le général Chanzy avait écrite, le 6 décembre, à M. l'amiral de la Roncière, en réponse à la demande qui lui avait été adressée de faciliter mon voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Cette lettre aurait pu me décourager, si je n'avais pas été si résolu.

Le gouverneur disait que, « malgré son désir de voir aboutir de semblables tentatives, il lui paraissait que le moment était mal choisi pour pénétrer au milieu de populations surexcitées par la guerre d'Orient. » Il rappelait la mort des trois missionnaires récemment assassinés près d'El Goléa, et il ajoutait que « l'émotion causée

chez les Touareg par *mon intempestive immixtion* dans leurs luttes intérieures était loin d'être calmée ». Ces deux mots se rapportaient à la lutte de mes braves Souafa contre des pillards Touareg que les lâches Rhadamésiens n'avaient pas osé mettre à la raison[1]. Enfin le général concluait « qu'il serait prudent de m'astreindre, avant de me lancer vers l'inconnu, à un séjour de quelques mois sur les points extrêmes des limites de nos possessions. »

En même temps qu'elle m'envoyait copie de la réponse du gouverneur, la Société de géographie m'écrivait officiellement pour me dire qu'elle espérait que, « dans l'intérêt même de la réussite de mon entreprise, je persisterais dans l'intention où j'étais (j'en avais déjà fait la promesse formelle à Paris) de séjourner le temps nécessaire sur la limite de nos possessions algériennes, afin de ne marcher en avant que le jour où toutes les informations s'accorderaient à reconnaître l'opportunité de mon départ. »

Le samedi 23 décembre, j'eus l'honneur d'être reçu par M. le gouverneur, à qui je fis observer très respectueusement que jamais je ne m'étais immiscé dans les luttes intérieures d'aucune peuplade saharienne, mais que j'avais cru de mon devoir de contribuer à la destruction d'une bande de brigands commandée par un homme redoutable.

M. le général Chanzy m'avertit qu'il ne garantissait point ma sécurité au-delà de notre territoire; en revanche, il voulut bien me promettre une subvention de 1000 francs qui me fut délivrée quelques jours après.

Le lendemain, c'est-à-dire le 24, je m'empressai d'écrire à la Société de géographie pour lui rendre compte

[1] (Voir à la fin de ce volume l'opuscule sur mon second voyage à Rhadamès.)

de mon entrevue avec M. le gouverneur. Dans cette lettre, je réitérais ma promesse de « ne quitter le Sahara algérien que le jour où toutes mes informations s'accorderaient à reconnaître l'opportunité de mon départ, et de passer au besoin l'été à Ouargla ou à El Goléa.

Le 31 décembre, je reçus, de la Société de géographie de Bordeaux, une somme de 920 francs qui, avec ce que je possédais déjà, me permit d'acheter, à Alger, une partie de ma pacotille.

Ayant reçu, en outre, de France, les armes et les munitions qui devaient servir à l'équipement de ma caravane, je quittai Alger le mercredi 17 janvier 1877, à six heures du matin, pour me rendre à Constantine par la voie de terre.

M. Boniffay, directeur des Messageries générales, me fit bénéficier de 50 pour 100 sur l'excédant du poids de mes bagages, qui était considérable.

Le 20 au soir, j'arrivai à Constantine où j'espérais passer la journée du lendemain afin de répondre à l'invitation à dîner qui m'avait été faite par l'excellent M. Brunache, alors maire de cette ville ; mais, étant allé par hasard au bureau de la diligence de Batna, on me dit que toutes les places étaient retenues pour le lendemain soir. Je fus donc obligé, pour ne pas perdre deux jours, de partir le soir même.

Le lendemain matin j'étais à Batna où je n'eus que le temps de prendre un bouillon avant de monter dans la voiture de Biskra qui était prête à partir. Le déjeuner eut lieu à *la Baraque* et la nuit se passa au coquet petit hôtel d'*El Kantara* où la bonne vieille hôtesse nous servit un dîner aussi bon que copieux.

Le 22, je déjeunai au bordj d'*El Outaya*, et le soir du même jour j'étais à Biskra, à l'hôtel du Sahara, au sein de l'excellente famille Médan.

L'agha Ben Driss était lui-même à Biskra, se disposant à rentrer à Touggourt.

M. Say, qui avait quitté Alger avant moi, se rendait à Ouargla par Laghouat avec ses trois compagnons.

L'agha de Touggourt me dit avoir reçu, de M. le gouverneur général et de la Société de géographie, des lettres lui recommandant de faire tous ses efforts pour procurer des guides à M. Say, qui allait au Hhoggar, et pour me faciliter l'entrée du Tidikelt; nos itinéraires respectifs étaient parfaitement définis. Dans la lettre me concernant, la Société de géographie déclarait *attacher un intérêt tout particulier à mon voyage.*

L'agha m'apprit que mon ancien guide Rabahh ben Amera m'attendait à Ouargla pour partir avec moi et qu'il avait engagé, pour me servir de guide, un nommé Qaddour ben Mouissa, de la tribu des Châamba Hab-er-Rehh dans laquelle il était très considéré, et qu'il lui avait même fait en mon nom l'avance d'une somme d'argent. Qaddour, qui s'engageait à laisser sa famille en otage, était parent du cheikh d'Aïn Çalahh.

Ben Driss m'apprit aussi que son frère Sâïd avait donné sa démission d'agha d'Ouargla et qu'il allait bientôt rentrer dans le Tell pour se faire naturaliser Français.

L'agha partit pour Touggourt le 29; mais je ne pus le suivre faute d'argent en quantité suffisante pour compléter mes achats et pour organiser une caravane. Il lui était à lui-même impossible d'attendre plus longtemps parce qu'il lui fallait aller tout préparer, à Touggourt, pour l'arrivée d'une petite colonne d'exploration commandée par M. le général Logerot, qui devait parcourir l'Oued-Rirh et le Souf. Une autre colonne, commandée par M. le général de Loverdo, devait partir de Laghouat pour visiter le pays des Mzab et l'Ouargla. Or, eussé-je possédé le nécessaire qu'il eût été prudent pour moi d'attendre le

retour de ces colonnes, afin de ne pas donner à supposer aux indigènes que j'étais un officier déguisé, envoyé par l'un des deux généraux pour étudier les pays plus au sud.

Le 24 janvier, j'avais reçu de M. Ch. Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie de Paris, une lettre m'annonçant que la souscription pour mon voyage marchait lentement, et qu'au 22 décembre on n'avait encore recueilli que 8558 francs, non compris ce que j'avais touché personnellement. (Cette somme était à peu près dépensée d'avance en achats d'instruments, d'armes et de munitions, ainsi qu'en frais de voyage en France.)

Vers le 8 février, je reçus de la Société de géographie de Paris un premier envoi de 1500 francs, mais qu'était cette somme comparativement à ce qui m'était nécessaire pour une traversée de plus de 800 lieues, à travers les contrées les plus difficiles qui soient au monde? En attendant, je faisais des dépenses à l'hôtel. Puis, je devais déjà à M. Sardon, négociant à Biskra, une somme de 600 francs qui restait à payer de mon précédent voyage.

J'écrivis à M. Gustave Révilliod, de Genève, pour lui faire part de ma situation. Cet excellent homme m'envoya 2500 francs dont je disposai en grande partie pour mes achats.

Peu de jours avant de quitter Biskra (entre le 10 et le 18 mars), il me vint de la Société de géographie de Paris un second envoi de 1000 francs, et une souscription de 100 francs me fut directement envoyée de Niort par M. le docteur Desaivre.

Il était temps d'organiser ma caravane pour Touggourt. Je pris à mon service, à raison de 80 francs par mois, le nommé Bouzid ben Mohhammed, ex-agent de police indigène, parlant le français, que l'on me représenta bien comme un peu ivrogne, mais que l'on m'assura être, en

revanche, d'une grande probité. Je me dis qu'une fois au loin mon serviteur serait bien forcé d'être sobre. Je lui fis une avance de 300 francs, sur sa demande, et un don de 20 francs pour s'acheter une couverture.

Je quittai Biskra le 24 mars à 11 heures ; il y avait déjà plus de trois mois que j'étais en Algérie et j'étais loin, très loin d'avoir l'indispensable pour mon grand voyage.

Huit chameaux et deux mules portaient mes bagages.

Pensant avec raison qu'il me faudrait attendre assez longtemps à Touggourt, je traversai l'Oued-Rirh par petites étapes afin de prendre, en route, des vues photographiques.

Ce pays était loin de jouir, alors, d'une grande sécurité ; plusieurs caravanes avaient été attaquées les jours précédents, et je pris toutes les précautions nécessaires pour éviter une surprise. C'est que la misère était affreuse chez les nomades à cause de la sécheresse persistante qui, depuis longtemps, désolait cette partie du Sahara ; or, un homme qui a faim devient un homme dangereux ; cela est vrai partout. Quiconque n'a pas éprouvé les horreurs de la faim ne peut se figurer ce qu'elle développe, dans une âme humaine, de mauvaises pensées. Bien des révolutions sanglantes ont été causées par la faim ; c'est un mal que l'on ne devrait pas connaître dans les pays civilisés. « Il est difficile, a dit le grand philosophe chinois Khoung-Tseu, il est difficile d'être pauvre et de n'en éprouver aucun ressentiment. [1] » La vue des pauvres diables hâves et déguenillés qui passaient à côté de nous en jetant un regard d'envie sur mes bagages éveillait en moi une profonde pitié ; mais que pouvais-je faire contre tant d'infortunes?

[1] *Confucius* et *Mencius*, trad. de M. G. Pautier, Paris, Charpentier, 28, quai du Louvre.

Le samedi 31 mars j'étais au bordj d'Ourhlana où, du haut du mamelon au pied duquel coulent les eaux du puits artésien foré par M. de Lillo le 31 mars 1875, je me rendis compte des progrès réalisés à la suite de ce sondage. Par suite du manque d'eau et de l'envahissement des sables, la ruine de l'oasis d'Ourhlana était imminente ; or, dans l'espace de deux années à peine, que de progrès! Là où le sol ne nourrissait autrefois que de mauvais arbustes, l'œil embrasse aujourd'hui une vaste étendue de luxuriants jardins plantés de palmiers, de figuiers et d'autres arbres fruitiers; des champs d'orge abondamment irrigués s'étendent, au-dessous du vieux bordj démantelé qui couronne le sommet du mamelon, en un immense tapis de verdure. Du point élevé où je me trouvais, il me semblait contempler l'une de ces riches prairies fertilisées par les limons de nos grands fleuves.

On pourrait ainsi, en établissant dans l'Oued-Rirh deux ou trois ateliers de sondage, transformer en peu de temps d'immenses étendues de désert en des contrées riantes et fertiles. Les Rouarha, nègres laborieux et durs à la fatigue, ne demandent que de l'eau pour étendre le champ de leurs cultures et pour transformer leur pays si pauvre, si troublé, en une des plus riches contrées de l'Afrique. L'énorme quantité d'eau qui descend des plateaux du Sahara central et aussi d'une partie du Tell de la province de Constantine coule en large nappes souterraines et, si l'on juge de la quantité du débit que l'on en pourrait tirer à la largeur de l'ancien lit de l'oued Rirh dont l'œil peut suivre la ligne blanche au delà et à l'est de l'oasis d'Ourhlana, il est certain que l'on peut exécuter des sondages à l'infini.

Malheureusement, l'unique atelier destiné à fonctionner, cette année, dans ces contrées, vient seulement d'arriver à Sidi Slimann, non loin de Touggourt, où M. Bourote

qui le dirige avec une intelligence et un dévouement dignes des plus grands éloges, aura à peine le temps de creuser un puits avant la saison des fortes chaleurs et des fièvres qui va commencer le mois prochain. (Voir, pour les puits artésiens de l'Oued-Rirh, *le Sahara*, 1er *voyage d'exploration*, 1re partie.)

A Ourhlana, je reçus mon courrier qui m'avait devancé à Touggourt et que l'agha m'envoyait par un spahis. Dans le paquet, je trouvai une dépêche de M. Maunoir m'annonçant que M. Wadington, ministre de l'Instruction publique, m'avait accordé une subvention de 10 000 fr. pour la continuation de mon voyage. Je bondis de joie à cette nouvelle. Assurément, cette somme était insuffisante pour la longue traversée que je me proposais de faire ; mais je me disais que, si je parvenais à mettre le pied dans le Tidikelt, une autre subvention semblable me serait assurément octroyée.

Une lettre de l'agha m'apprenait en même temps que M. Say et un de ses compagnons s'étaient rendus d'Ouargla à Touggourt.

Le lendemain, comme je continuais ma route, je rencontrai, en face de l'oasis de Tamerna, le cheikh et le cadi de cette oasis qui, ayant été prévenus de mon passage par le cheikh d'Ourhlana, s'étaient portés à ma rencontre afin de m'emmener dans leur village où, me dirent-ils, le déjeuner était préparé. Je me rendis à leur invitation et je passai, dans la demeure du cadi, un véritable jour de fête. Cet excellent homme ne savait qu'imaginer pour me faire plaisir.

Là, je reçus la visite du nommé Bel Kacem ben Dahi, l'un des anciens serviteurs de mon vieil ami Si Aïssa, ex-cadi du Souf, que l'agha Ben Driss avait, paraît-il, fait révoquer et qui, depuis, s'était retiré aux Oulad-Djellal, son pays natal. Bel Kacem était sans place et, comme j'avais

besoin de deux ou trois hommes de confiance pour me suivre partout dans mon voyage, je lui proposai de se mettre à mon service, ce qu'il accepta joyeusement. — Tu es maintenant mon père, me dit-il, et je te suivrai comme ton fils partout où il te plaira de me conduire. Je lui fis sur le champ une avance de 120 fr. et je le gratifiai de 20 fr. pour s'acheter une couverture.

Le surlendemain, 3 avril, j'étais à Touggourt où le *tehem* commençait à sévir. L'agha, qui s'était porté au-devant de moi, me fit un bon accueil. M. Say et son compagnon étaient repartis la veille pour Ouargla.

Le 14 avril on me remit une lettre dans laquelle M. le Gouverneur m'annonçait qu'il avait invité M. le général commandant la division d'Alger à m'accréditer auprès du nouvel agha d'Ouargla.

Le 15 avril, autre dépêche de M. le Gouverneur m'annonçant un nouveau subside de 500 francs.

Le 17 avril arrivèrent à Touggourt, revenant d'Ouargla, MM. Say, Fourreau, Crespel et Caillol; ces trois derniers quittèrent Touggourt deux jours après pour regagner le Tell avant les chaleurs.

Je les accompagnai jusqu'à l'oasis de Sidi Slimann où ils désiraient voir l'installation de M. Bourote qui se disposait à forer là un puits artésien. Nous arrivâmes à temps pour donner le premier coup de sonde.

Je rentrai ensuite à Touggourt avec l'agha et M. Say qui devait rester quelques jours dans cette ville, pour attendre une somme de 5000 francs après réception de laquelle il allait organiser sa caravane à Ouargla. Ne les recevant pas assez vite, à son gré, il les emprunta à Ben Driss et partit aussitôt.

Avant son départ pour Alger où il était invité au mariage de Mlle Chanzy, l'agha me fit présent d'un hhaïk et de plusieurs objets utiles; mais j'eus soin de lui faire moi-

même des cadeaux pour une somme dépassant de beaucoup la valeur de ce qu'il m'avait donné.

J'attendais toujours l'arrivée des fonds ministériels que le khalifa, frère de l'agha, devait me remettre en l'absence de celui-ci.

Ben Driss me présenta comme guide un nommé El Ilhadj Mohhammed ben Lakhdar, des Châamba Menedoui du Souf, qu'il me dit être un parfait honnête homme dans lequel je pourrais mettre toute ma confiance, et comme chamelier le nommé Ahhmed ben Hadjira, des Sâïd Oulad Amer.

Je traitai avec eux à forfait : je donnai au premier 250 francs et au second 200 francs, pour aller jusqu'à Aïn Çalahh ; le dernier serait en outre payé pour les huit chameaux qu'il se chargeait de me procurer jusqu'à Ouargla.

Ben Driss partit à 8 heures du soir, en calèche, pour Biskra, d'où il devait ensuite se rendre à Alger.

Le 29 avril, répondant à une invitation de M. Bourote, je partis pour Sidi Slimann en compagnie de Si Mohhammed ben Amar, sous-lieutenant de spahis; j'avais chargé un de mes domestiques de mon appareil photographique.

Le sondage était déjà profond de près de 59 mètres; mais on avait rencontré une couche très dure, sorte de marne composée de gypse aggloméré avec de l'argile, pour laquelle on était obligé d'employer le trépan. M. Bourote estimait qu'il avait encore pour le moins une semaine de travail.

Cependant à 8 heures, au moment où nul ne s'y attendait, une nappe abondante commença à se dégager à $59^{m},90$.

A la profondeur de $63^{m},01$, la sonde s'enfonça tout à coup de $0^{m},60$ et l'eau jaillit avec une telle force que tout l'atelier en fut subitement inondé. M. Bourote fit immé-

M. le lieutenant Bourote
Directeur des sondages dans l'Oued-Rirh, d'après une photographie.

diatement retirer la sonde et l'on ajusta, au-dessus du jet, un gros coude en fonte, afin de détourner les eaux bouillonnantes qui menaçaient d'emporter les sables sur lesquels reposait la chèvre.

L'eau devint claire presque subitement et, en comparant le débit que nous avions sous les yeux à ceux des autres puits de l'Oued-Rirh, nous jugeâmes qu'il était d'au moins 4000 litres à la minute.

Ce beau puits, d'où sort une véritable rivière, n'a pas coûté 3000 francs à la population de Sidi Slimann.

A peine l'eau avait-elle jailli que déjà des cris de joie se faisaient entendre dans l'oasis, située, ainsi que le village, à plus de 800 mètres au sud. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une foule compacte entourait l'atelier: des hommes à moitié nus, au torse bronzé, se roulaient sous le flot jaillissant, buvant à longs traits cette eau qui, dans ce pays brûlé, est une question de vie ou de mort. Les vieillards criaient: — Que Dieu bénisse les Français! qu'il les élève et qu'il abaisse leurs ennemis! les femmes poussaient des you! you! you! stridents; c'était un vacarme indescriptible.

Pendant que des travailleurs creusaient à la hâte un canal d'écoulement, d'autres offraient des sacrifices aux ondes fertilisantes : une chèvre fut égorgée sur le bord du canal improvisé, et les eaux furent rougies du sang de la victime; des mets, préparés à la hâte par des femmes dans des plats en bois, furent aussi jetés dans le ruisseau[1]; enfin, la chèvre en bois de l'atelier fut ornée de banderoles, et l'étendard de Sidi Slimann, patron de l'oasis, fut planté sur son sommet.

Le lendemain matin, une abondante diffa était offerte

[1] Ces cérémonies sont sans doute des restes, conservés à travers les âges, de l'ancienne religion des nègres sahariens.

aux travailleurs français que M. Bourote avait déjà gratifiés d'une ration supplémentaire de vin. La joie fut complète chez ces braves soldats qui, dans la journée, avaient fourni un rude travail par une température de +40° centigrades à l'ombre.

Le 3 mai, le khalifa El Ilhadj ben Driss reçut enfin, en même temps que moi, avis que 9000 francs étaient arrivés pour moi chez M. Colomb, instituteur à Biskra, qui est en même temps administrateur des immenses propriétés de l'agha Ben Driss.

Sur cette somme de 9000 francs, je remboursai 967 fr. 75 que je redevais à l'agha Ben Driss de mes précédents voyages et je laissai entre les mains du khalifa 665 francs pour être envoyés, ainsi que deux fusils et des cartouches, au caïmacam et à El Ilhadj Attiya, de Rhadamès. J'ai reçu, depuis, un accusé de réception de 665 francs ; mais je n'ai jamais pu savoir ce que sont devenus les fusils et les munitions. J'ai adressé, à ce sujet, une réclamation au Gouvernement général, à Alger ; mais cette réclamation est restée sans réponse[1].

M'étant débarrassé de mon chamelier Ahhmed ben Hadjira, sur lequel j'avais appris trop de choses édifiantes, je pris pour le remplacer le nommé Messaoud ben Salahh ben el Bagui, des Oulad Nacer de Châamba Bou Rouba.

Je complétai à la hâte mes provisions de vivres, de cotonnades, de bernous et de hhaïks, d'outres, etc., et j'achetai une mule avec son bât et ses accessoires. Je fixai mon départ au 5 mai.

Sur les conseils de Bouzid, je me décidai à emmener, tout au moins jusqu'à Ouargla, un mehadjeri de Toug-

[1] Une lettre du 17 janvier 1879, répondant à une nouvelle réclamation du 7 décembre 1878, m'a enfin annoncé que les armes avaient été envoyées à leur destination.

gourt nommé Ahhmed ben ett Thaleb Youssouf, que j'avais employé jusque-là à me faire de l'eau distillée pour ma photographie. Je voulais mettre ses forces à l'épreuve avant de l'engager tout à fait pour le long voyage que j'allais entreprendre. Il fut convenu qu'en attendant mieux je lui donnerais 2 francs par jour.

Faute d'argent, j'avais déjà perdu cinq mois au seuil de mon voyage dans le Grand Sud !

CHAPITRE II

Départ de Touggourt. — Le simoum. — Égarés. — Une halte forcée. — Temacinn. — Restes préhistoriques. — L'oasis de Belet Amer. — Les trombes de sable. — Les ruines de Barhdad.

Le matin du 5 mai, jour de mon départ de Touggourt [1], je reçus la visite de l'excellent M. Bourote, qui, informé de ma résolution, venait me serrer la main une dernière fois. Nous déjeunâmes ensemble, en compagnie du khalifa, de Si Salahh, lieutenant commandant le détachement de tirailleurs indigènes, et de Si Mohhammed ben Amar, sous-lieutenant commandant les spahis.

Le 5 mai 1877 fut un de ces jours dont on garde le souvenir : un simoum [2] violent soulevait des nuages de sable tellement épais qu'il était impossible de rien distinguer à quelques pas ; on était littéralement aveuglé et

[1] *Touggourt*, que les Arabes écrivent تقرت *Teguert*, dérive du verbe قَرَتَ *qarata*, qui, à la cinquième forme, signifie *être suave, agréable au goût* (en parlant des dattes). Toutefois, quelques lettrés sahariens prétendent que ce nom dérive du verbe قَرَتَسَ *qaratsa*, qui signifie *être atteint d'une maladie de foie*, le climat de Touggourt produisant en effet cette maladie. Mais il est bien difficile de démêler le vrai au milieu de tous les barbarismes sahariens.

[2] Je rappelle que سيموم *simoum*, qui signifie *vent chaud et pestilentiel*, dérive de la racine سَمَّ *samma, empoisonner.*

on avait peine à respirer. Le thermomètre marquait déjà, ce jour-là, + 43° centigrades à l'ombre.

Ces messieurs firent tous leurs efforts pour retarder mon départ jusqu'au lendemain ; mais le lendemain était justement *el hhad*, c'est-à-dire le premier jour de la semaine qui correspond à notre dimanche ; or ce jour est regardé, par les Arabes, comme néfaste, et il m'eût fallu attendre jusqu'au surlendemain ; et puis, il me répugnait de reculer devant le simoum.

Je donnai le signal du départ à 4 heures et demie de l'après-midi. M. Bourote et les officiers indigènes m'accompagnèrent jusqu'aux dernières maisons du village de Nezla ; là nous échangeâmes un dernier adieu ; puis, mettant le cap au sud, nous nous dirigeâmes vers le chotth Bou-Yrou.

Par suite d'un malentendu, je n'avais que sept chameaux au lieu de neuf qui m'étaient nécessaires ; comme je devais aller camper à Temacinn, mon intention était de demander en passant, au caïd Ali, deux chameaux de renfort pour me rendre à Ourgla.

Mais j'avais compté sans le simoum, dont la fureur semblait augmenter au fur et à mesure que nous nous enfoncions dans le désert. Mon guide se trompa de route et nous nous égarâmes dans les dunes. Enveloppés dans la nuit sombre et dans les tourbillons de sable que le vent chassait devant lui, nous errâmes à l'aventure jusqu'au moment où, la corde sous-ventrière d'un chameau s'étant rompue, l'animal jeta sa charge et s'enfuit. Il était alors 9 heures et je commandai la halte.

La charge tombée comprenait ma caisse de produits photographiques, que brisa la violence du choc. Une forte odeur d'éther sulfurique me fit craindre que tous mes flacons ne fussent cassés ; mais l'obscurité profonde qui nous enveloppait et le sable qui m'aveuglait ne me per-

mirent pas de vérifier l'étendue des dégâts, et je pris le parti de laisser les choses en l'état jusqu'au lendemain matin.

Peu après, comme nous prenions nos dispositions pour passer la nuit, en cet endroit, le moins mal possible, le chameau auteur involontaire de l'accident revint de lui-même s'agenouiller au milieu des autres, à quelques pas de nous.

Cependant l'haleine infernale du simoum cessa de se faire sentir, refoulée vers les profondeurs du sud-est par le vent frais du nord, qui souffla à son tour, nous apportant les senteurs parfumées du Tell algérien, dont les coteaux et les vallées étaient alors tout émaillés des plus belles fleurs du printemps.

Peu à peu les nuages de sable suspendus dans l'air se dispersèrent aussi, et la voûte bleue du ciel nous apparut toute scintillante d'étoiles à travers le voile de la nuit.

Il était alors un peu plus de 10 heures et trop tard pour songer à préparer le souper; nous nous contentâmes donc d'une tasse de café.

La nuit fut délicieuse après cette rude journée, et déjà l'aurore éclairait l'Orient lorsque je me réveillai. Nous n'étions qu'à quelques pas des premiers palmiers de l'oasis, mais du côté de l'ouest, et dans une direction opposée à celle que nous aurions dû suivre.

Je m'empressai de réveiller Bouzid et El Hhadj : le premier pour préparer du café, et le second pour courir chez le caïd Ali lui demander les deux chameaux de renfort qu'il me fallait absolument.

J'étais impatient de connaître l'étendue de l'accident de la veille. Vérification faite, deux flacons seulement avaient été brisés : l'un contenait de l'éther sulfurique, et l'autre deux serpents, qui en furent quittes pour changer de domicile. Ma caisse, quoique à moitié cassée, pouvait

être raccommodée, et je me mis à l'œuvre sans retard ; comme j'étais muni de scie, plane, marteau, pointes, etc., au bout d'une heure ma caisse était plus solide qu'auparavant.

El Ilhadj revint à 6 heures me dire que le caïd Ali s'était empressé d'envoyer chercher les chameaux demandés ; mais comme ces animaux paissaient dans le désert, je ne devais pas compter les avoir avant le soir.

Nous passâmes donc là toute la journée du 6. Je mis ce contre-temps à profit en allant chasser dans l'oasis. Ma chasse fut assez fructueuse et je pus, à déjeuner, me régaler d'une excellente brochette.

Cette journée fut presque aussi chaude que la précédente, car à midi mon thermomètre, exposé à un courant d'air, sous ma tente, marqua + 42° centigrades ; la saison était trop avancée pour que je pusse espérer encore des journées fraîches.

Les deux chameaux attendus n'arrivèrent qu'à 10 heures du soir, conduits par deux hommes qui s'étaient bien gardés d'apporter avec eux la moindre provision et qu'il me fallut nourrir jusqu'à Ouargla.

Le lundi 7 mai, nous étions debout de grand matin ; mais il fallut faire la répartition des bagages, opération toujours difficile avec les Arabes et source de querelles qui n'en finissent jamais. On se querella donc et nous ne partîmes qu'à 6 heures, les charges étant assez mal partagées et égalisées ; mais je me disais que tout cela finirait par s'arranger en route un peu chaque jour. L'important était de lever l'ancre.

Nous nous dirigeâmes à travers l'oasis vers la ville de Temacinn que nous traversâmes en longeant son infect *bahhar* (1) ; puis, passant sans nous arrêter près de la

[1] Ce mot, qui littéralement signifie *mer*, désigne ici le large fossé rempli d'eau stagnante qui défend les approches du mur d'enceinte.

zaouïa de Tamellaht, nous descendîmes dans le chotth[1] qui sépare Temacinn de Belet Amer[2], et que j'avais déjà traversé en partant pour mon premier voyage. Mais cette fois, au lieu de nous diriger au sud-ouest vers le village, nous obliquâmes un peu vers le sud-est, afin de gagner l'extrémité orientale de l'oasis.

Une grande île s'élève au milieu de ce chotth, qui est un élargissement de l'oued Miyâ. Cette île calcaire, toute ravinée par les pluies torrentielles, fut certainement habitée dans les temps préhistoriques, à en juger par la grande quantité de fragments d'instruments en silex et de débris informes de poterie que l'on y rencontre.

Ayant traversé le chotth, nous laissâmes à gauche, où il débouche, un grand bras de l'oued Miyâ sur le bord duquel on aperçoit au loin, à 6 kilomètres environ vers le sud-sud-est, la petite oasis de Goug; nous contournâ-

[1] Je rappellerai ici la différence qui existe entre le *chotth* et la *sebkha*, que l'on confond trop généralement : شَطّ *chotth*, que l'on devrait écrire *chothth*, désigne l'*élargissement d'un fleuve s'étendant en une vaste nappe ou se divisant en deux branches, de la racine* شَطَّ *chaththa*, *être éloigné*, ou شَطَّا *chaththâ*, *être séparé en deux bras* (se dit d'un fleuve). Le lac de Genève est un *chotth;* la réunion du Tigre et de l'Euphrate forme le *Chotth el Arab* ou *chotth des Arabes;* le lac du Bourget est un *chotth* en voie de comblement, mais avec cette différence que les alluvions qui le remplissent ne sont pas de même nature que celles du Sahara.

La *sebkha*, au contraire, est une dépression plus ou moins étendue sans ouverture apparente, dans laquelle se réunissent les eaux, les sels et les alluvions des plateaux environnants. En résumé, c'est *un lac sans écoulement*. Cependant il existe souvent, au milieu d'un *chotth*, des dépressions salsugineuses plus profondes que l'ensemble du *chotth*, et auxquelles on donne également le nom de *sebkha*.

سبخة ou mieux سَبْخَة *sebkha*, signifie *terrain salsugineux* ou *marais salant*, et dérive de la racine سَبَخَ *sabakha, être salsugineux* ou *salant*.

[2] Pour *Belidet-Amer* (petite ville des Amer).

mes ensuite la partie orientale de l'oasis de Belet Amer, où de jeunes plantations, arrosées par un grand nombre de puits artésiens nouvellement creusés, poussent avec vigueur dans le sol humide jusqu'au pied du plateau ; puis nous nous dirigeâmes un moment vers l'ouest pour aller camper à l'extrémité méridionale de l'oasis, entre deux des nombreux puits jaillissants qui sont aussi creusés de ce côté, et au pied du plateau pierreux qui s'élève de quelques mètres seulement au-dessus de la sebkha qui occupe le centre de l'oasis.

Nous aurions pu marcher beaucoup plus longtemps ce jour-là et je l'aurais vivement désiré, car il soufflait une brise du nord-est très favorable à la marche ; mais les chameaux, mal chargés, menaçaient à tout instant de jeter leurs charges, et mes chameliers ne cessaient de se quereller ; j'ordonnai la halte à 9 heures 30 du matin, dans l'espoir que, mieux organisés le lendemain, nous pourrions rattraper le temps perdu.

Après le déjeuner je pris mon fusil pour aller, en compagnie de l'un de mes hommes, visiter les jardins de l'oasis, et je dois dire que je fus vraiment émerveillé à la vue de l'exubérante végétation qui s'y développe. Là, au milieu de jeunes et vigoureux palmiers qui datent de dix ans à peine, se dressent, pleins de vigueur, tous les arbres fruitiers connus dans le Sahara : des figuiers, des abricotiers, des grenadiers, des vignes, atteignent déjà des proportions relativement colossales, et sous ces arbres, des pastèques, des citrouilles, des oignons, des navets, de la luzerne, de l'orge, etc., etc., poussent en toutes saisons sous les efforts des laborieux khammès.

Par-ci par-là, au milieu des jeunes plantations, quelques palmiers centenaires balancent majestueusement, au-dessus des flots pressés de verdure, leurs panaches d'un vert sombre ; ce sont les témoins muets d'une autre

période de prospérité à laquelle a succédé une longue période de guerres et de bouleversements, qui n'a pris fin qu'avec l'occupation française; et maintenant voilà que ces palmiers, échappés comme par hasard au vandalisme des nomades, voient reverdir autour d'eux le sol qui avait été transformé en désert.

N'en déplaise à maint ignorant de France ou d'Afrique, les vallées sahariennes, qui toutes furent autrefois peuplées et cultivées, peuvent être aujourd'hui repeuplées et recultivées, ainsi que j'espère le démontrer dans le cours de cet ouvrage : car l'eau abonde partout dans ces vallées à une faible profondeur.

Le mardi 8 mai, nous quittâmes, à 5 heures 20 du matin, les palmiers de Belet-Amer, et nous gravîmes les bords du plateau qui s'étend vers le sud.

Peu après nous entrâmes dans une plaine de sable accidentée, sillonnée de *veines* dont les plus hautes atteignent à peine 5 mètres d'altitude, et toute couverte de *hhalfa* [1], dont les touffes sont de hauteur d'homme; puis nous marchâmes à travers une végétation très serrée de *zéïta* [2]; cette plante, partout ailleurs où je l'ai vue petite et rabougrie, est ici un bel arbrisseau de 2 mètres, couvert de fleurs violettes comme celles du *retem*.

Nous laissâmes à gauche, à une distance de huit cents mètres, les dunes appelées *Areg ed Dem* (veines de sang), que j'avais traversées dans mon premier voyage, et à 600 mètres environ, la *Koudiat el Mergueb*, ou colline du Vaisseau, près de laquelle se trouve un puits, et qui paraît être le point de départ d'une chaîne de collines qui se continue jusqu'au chotth de Barhdad (élargissement

[1] *Arthraterum pungens*. Son nom arabe signifie *pointu, affilé*.

[2] *Limoniastrum Guyonianum*. C'est à ses baies que cette plante doit son nom arabe, qui signifie *riche en huile*.

de l'oued Miyâ), près duquel nous nous arrêtâmes à 3 heures 20 de l'après-midi.

Pendant cette journée un fort vent du nord-ouest, soufflant par intermittence, avait soulevé, vers le milieu du jour, une quantité de trombes de sable qui nous avaient beaucoup incommodés. Ces trombes, en tout semblables à celles que j'ai plusieurs fois observées sur la mer, avaient la forme d'un colossal entonnoir; partant du sol mouvant où elles s'alimentaient, elles tournaient sur elles-mêmes en spirale pour aller se perdre dans les profondeurs du ciel; leur direction était du nord-ouest au sud-est, leur vitesse était celle d'un cheval au galop, et tout ce qui se trouvait sur leur passage était très violemment secoué, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte par l'épreuve forcée que j'en dus faire à deux reprises.

Nous allâmes camper à l'ouest et à deux cents mètres environ de la route suivie par les caravanes, de l'autre côté d'un coude de la vallée, au pied d'un plateau sablonneux et à une faible distance d'une belle végétation de grands roseaux et de tamarix dont l'aspect m'avait enchanté.

Devant nous s'étend, profonde et sombre, la vallée broussailleuse de l'oued Miyâ au milieu de laquelle miroite, çà et là, la croûte salée du chotth; à trois cents mètres environ de notre campement et un peu à droite, s'élève un monticule couronné par des ruines que mes guides me dirent s'appeler *Barhdad es Cerhir*, c'est-à-dire *Barhdad la Petite*; au loin à gauche, à une distance de deux cents mètres environ et se dressant sur le bord escarpé de la vallée, apparaît le sommet chauve d'un mamelon couvert de ruines plus considérables qui, vues à cette distance, paraissent avoir subi l'action du feu: ces ruines portent le nom de *Barhdad el Kebir*, c'est-à-dire *Barhdad la Grande*.

L'aspect de ces lieux sauvages me rappelle la *Sebkhat el Melahh* et ses sombres contours.

Du haut du plateau pierreux qui nous entoure, l'œil contemplait jadis une riante vallée toute parsemée de verdoyants jardins dans lesquels on récoltait tout ce qui est nécessaire à la vie; là, une population laborieuse jouissait du bien-être que procure le travail; à la place où sont ces ruines sombres, de riants villages s'élevaient; là, des enfants ont grandi, des jeunes gens ont aimé, des hommes ont pensé; là ont régné le bonheur et la joie. Et aujourd'hui ces lieux sont une vaste tombe où dorment, du sommeil éternel, les êtres qui les ont animés.

Après quelques instants d'un repos nécessaire, je saisis mes armes et je me dirigeai, non sans peine, à travers des flots serrés de broussailles et de tamarix, vers le mamelon que couronnent les ruines de Barhdad es Cerhir. Ces ruines, qui n'offrent rien de remarquable pour l'archéologue, comprennent une enceinte circulaire à laquelle étaient adossées les habitations qui entouraient en même temps une petite place; le tout est en moellons bruts de calcaire grossier liés avec du ciment de gypse.

Je voulus ensuite me diriger en droite ligne vers les ruines du grand village; mais la croûte du chotth n'était pas assez forte pour me porter; je dus retourner en arrière et faire un long détour par le bosquet que j'avais remarqué dans le coude de la vallée.

Ce bosquet de roseaux et de tamarix, dont l'aspect a quelque chose de séduisant dans ces lieux sauvages et solitaires, pousse sur un sol salé, rugueux et sec à la surface; quelques trous (hhassi) d'un mètre de profondeur, creusés par-ci par-là, sont à sec, sauf un qui contient un un peu d'eau saumâtre. Quelques bécassines font entendre leur cri d'appel parmi ces roseaux; j'en tue une, mais elle tombe au plus épais du fourré et, prévenu par mes

gens que les vipères pullulent en ces lieux, je préfère l'abandonner aux chacals.

Gagnant alors le bord oriental de la vallée, je retrouve le sentier tracé par les caravanes, lequel doit me conduire aux ruines.

Bientôt je rencontre les restes d'un puits artésien français.

Ce puits, foré en 1861, par le capitaine Zickel, à la profondeur de 94 m, 95, donnait alors un faible débit de 49 l, 80 par minutes, à la température de + 25° 5, la sonde ayant rencontré trois nappes ascendantes, une nappe jaillissante, et le coût ayant été de 7596 francs, soit 80 francs par mètre [1]. Il ne paraît pas avoir été achevé avec autant de soins que ceux de l'oued Rirh, car on ne voit point de trace de cuve autour du tube, ni de trace d'entourage pour le protéger. A quelques pas sont les ruines de gourbis en pierres sous lesquels se sont abrités les sondeurs.

Depuis longtemps, les tubes ayant sans doute été écrasés par la pression des terres, ce puits artésien a cessé de couler. Je crois que si l'on eût creusé sur la pente opposée de la vallée, le résultat eût été tout autre. En effet, les eaux coulent, de ce côté, à une assez faible profondeur sous terre, puisqu'elles y abreuvent le marécage dans lequel croissent les grands roseaux et les grosses touffes de tamarix dont j'ai déjà parlé.

Continuant ma route sur le bord supérieur du plateau pierreux qui domine de 20 mètres le fond de la vallée, j'arrivai aux ruines de Barhdad qui sont, en effet, beaucoup plus vastes que celles de Barhdad la Petite; mais, comme la nuit approchait, je n'eus pas le loisir de les

[1] L. Ville. *Notice sur les puits artésiens des provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine.* Alger, 1876.

examiner en détail; les maisons, construites en moellons bruts de calcaire grossier liés avec du ciment de gypse, y sont très petites; un puits est creusé au centre du mamelon.

Du reste, les ruines berbères, très nombreuses dans cette vallée de l'oued Miyâ, se ressemblent toutes, et le lecteur trouvera satisfaction dans la description que je ferai, plus loin, de celles de l'antique Ceddrata, situées à une faible distance d'Ouargla.

Je m'empressai de rentrer au camp où l'on commençait à s'inquiéter de mon absence. A la vue d'une pleine qeçâa[1] de couscoussou au mouton, que Bouzid venait de préparer, je poussai un profond soupir de satisfaction, car j'avais grand'faim.

Après le souper j'interrogeai mes gens sur les ruines de Barhdad. El Ilhadj, malgré tous ses défauts, est un conteur par excellence; sa mémoire est farcie de toutes les histoires du Sahara. Après avoir savouré une cigarette, il nous raconta une légende relative à l'invasion du Sahara par les Arabes hhilaliens, et à la résistance désespérée que les Berbères opposèrent à leurs fanatiques et sauvages conquérants.

Cette légende, que je ne puis rapporter ici à cause de sa longueur[2] et à laquelle se trouvent mêlées (comme toujours dans les histoires des Arabes) des apparitions d'êtres surnaturels, frappa à tel point l'esprit superstitieux de mes compagnons, qu'une fois la nuit venue, pas un n'osa s'éloigner du camp pour tendre des pièges

[1] Grand plat en bois dans lequel mangent les Arabes. Ce nom dérive de la racine قصع *qacâ, avaler.* Le plat contient, en effet, ce qui doit être avalé dans un repas.

[2] Le lecteur trouvera la *Légende de Barhdad* dans un livre du même auteur, imprimé à Genève et ayant pour titre : *Histoires et Légendes.* Paris, Genève et Neuchâtel. Sandoz et Firsbacher, éditeurs.

à loup, que je désirais placer à quelque distance, au milieu des broussailles, dans l'espoir de faire quelque prise destinée à ma collection zoologique ; je fis moi-même cette opération, qui fut du reste inutile.

Bel Kacem, le plus superstitieux de tous, et qui, depuis notre départ de Touggourt, passait la moitié des nuits à monter la garde dans la crainte d'une surprise, ne ferma pas les yeux cette nuit-là, tant il craignait de voir apparaître un revenant.

Quant à moi, qui n'ai jamais cru ni aux *rhilann*[1] ni aux *djenoun*[2], ni aux mille autres monstres surnaturels que les Arabes prétendent apercevoir à tout instant dans le Désert, je m'endormis d'un profond sommeil et ne me réveillai qu'avec l'aurore.

[1] Pluriel de *rhoul* ou *ghoul, revenant* ou *ogre qui dévore les gens égarés dans le désert.* Ce mot dérive de la racine *rhal* غال *enlever quelqu'un pour le faire périr.*

[2] Pluriel de *djinn, génie* ou *démon* qui sort surtout la nuit, lorsque l'obscurité est profonde. De la racine *djanna* جَنَّ *être enveloppé par les ombres de la nuit.*

CHAPITRE III

El Haïcha. — L'oasis et le village d'El Hadjira. — Les cultures. — Les Sâïd Oulad Amer. — Les palmiers de Taméïdount. — Le bhassi el Arefedji. — Les génies. — L'oued Mzab et l'oued Nsa. — La Sebkha de Safioun. — Les palmiers de Bor. — Le ksar de Ngouça. — Le bordj de Ba-Menndil.

Le mercredi 9 mai, nous étant mis en marche à 5 heures 45, nous allâmes rejoindre la route des caravanes près le puits artésien, puis nous cheminâmes sur le plateau de grès, recouvert de cailloux siliceux, qui domine la vallée, laissant un peu à droite le mamelon couronné par les ruines de Barhdad el Kebir. La marche était très fatigante sur ce plateau accidenté.

A 9 heures, nous nous retrouvâmes sur les bords abrupts et élevés de la vallée, toute couverte ici d'épaisses broussailles croissant dans un sable roux provenant de la désagrégation des roches.

Au pied du plateau qui la domine, à l'ouest, s'étend une grande ligne d'un vert sombre : c'est l'oasis d'El Hadjira près de laquelle nous devons aller camper ; au-dessus de l'oasis, une masse de roches noires, disloquées, semble prête à s'abîmer sur elle : c'est le village d'El Hadjira dont nous distinguons bientôt les maisons penchées sur l'abîme : on dirait une de ces villes du moyen âge, édifiées à des époques de troubles sur des crêtes à peine accessibles,

comme on en rencontre dans quelques parties de la Provence.

Il nous fallut près d'une heure pour traverser la vallée aux broussailles de laquelle nous laissâmes force débris de nos vêtements ; elles sont connues par les Arabes sous le nom d'*El Haïcha*[1], qui signifie *confusion* et servent de repaire à des reptiles sans nombre appartenant aux espèces les plus venimeuses.

Plus nous approchons, plus les veines de sable deviennent hautes et serrées : c'est comme en approchant d'El Oued, dans la vallée du Souf.

Au milieu de ces veines hautes de 20 mètres, que nous ne franchissions, hommes et bêtes, qu'avec une extrême difficulté, un chameau, pris de vertige, jeta sa charge, deux cantines, dont l'une était remplie de produits pharmaceutiques. A mon grand regret, plusieurs flacons furent brisés.

Bientôt des murailles de calcaire, disposées circulairement, minces au sommet, paraissent entre les veines de sable ; puis quelques palmiers, aux trois quarts ensevelis, se montrent dans ces sortes de cirques.

C'est qu'ici on cultive les palmiers comme dans la vallée du Souf ; on creuse le sol gypso-sableux pour les planter dans une nappe aquifère souterraine qui est celle de l'oued Miyâ ; mais les habitants d'El Hadjira n'ont pas le génie persévérant des Souafa ; ils ne savent pas opposer, aux flots envahisseurs, des haies serrées de djerids[2], et bientôt ils sont obligés d'abandonner le

[1] De la racine هَاشَ *hacha, se mêler, produire de la confusion* ; se dit d'un lieu couvert de broussailles inextricables qui servent de refuge à toutes sortes d'animaux et de reptiles.

[2] *Djerid, palme*, dérive de *djerada* جَرَدَ *ôter (les feuilles), dépouiller (un arbre)*.

jardin ensablé pour aller en creuser un autre plus à l'ouest, sur les pentes qui, de ce côté, bordent la vallée.

Si l'oasis a perdu en largeur, elle a perdu bien davantage en longueur, à en juger par les quelques palmiers abandonnés que l'on aperçoit, à plus d'un kilomètre vers le sud, et le jour n'est sans doute pas éloigné où elle disparaîtra tout à fait par la faute de ses paresseux habitants.

Cependant les palmiers sont partout de belle venue et produisent, dit-on, d'excellents fruits ; mais tous les jardins, à de rares exceptions près, sont plus ou moins ensablés, et la moitié des palmiers ensevelis jusqu'à la tête.

Quelques habitants ont creusé, dans leurs jardins, des puits peu profonds, autour desquels sont ménagés de petits espaces enclos d'une double haie de djerids, et dans lesquels ils cultivent des oignons, des pastèques, des navets, des citrouilles et quelques autres légumes. Ils tirent l'eau au moyen de petites poulies suspendues à des traverses supportées par deux montants en pierres.

Au-dessous du village se trouve une source naturelle d'une eau délicieuse dont le débit n'est pas assez considérable pour qu'on puisse en tirer parti pour l'irrigation.

Les palmiers sont les seuls arbres que j'aie vus dans cette pauvre oasis.

A 11 heures et demie, comme je finissais de déjeuner à l'ombre d'un gros palmier (car j'avais fait dresser ma tente dans un jardin), je reçus la visite du fils du cheikh (le cheikh lui-même était dans le désert avec ses troupeaux) et de plusieurs notables qui m'apportaient une poule, des œufs, une jatte de lait et des dattes. Une vingtaine de gamins à moitié nus, qui les avaient suivis, ne tardèrent pas à m'entourer et à me regarder avec la plus vive curiosité.

Je remerciai chaleureusement mes visiteurs en leur disant que ce qu'ils m'apportaient, la jatte de lait surtout, me faisait le plus grand plaisir ; mais, comme j'insistai pour leur payer ces provisions (parce que je savais qu'ils étaient fort pauvres), et qu'ils refusaient de rien recevoir, je sauvegardai leur amour-propre en priant le fils du cheikh d'accepter au moins quatre douros (20 francs) pour les pauvres du village.

J'offris ensuite une tasse de café à chacun de mes visiteurs, qui eurent le bon esprit de se retirer peu après l'avoir bue.

Vers 4 heures, je me dirigeai avec deux de mes gens vers le village qui, sur son rocher de 100 mètres d'altitude taillé à pic du côté de la vallée, semblait me promettre quelque surprise ; mais plus j'approchais, plus l'illusion s'effaçait. Arrivé au pied du rocher, j'interrogeai deux hommes qui venaient à ma rencontre ; comme ils me dirent que leur village est bâti depuis 60 ans à peine, je préférai employer mon temps à visiter des ruines que j'avais remarquées en passant sur un plateau assez élevé, à 300 mètres environ vers le sud. Ces ruines, assez étendues, sont celles de l'ancien village ; on y voit les colonnades d'une ancienne mosquée.

De cette position élevée j'observai que, du côté du nord, l'oasis fait un demi-cercle vers l'ouest, autour de la roche sur laquelle est bâti le nouveau village ; elle se continue là jusqu'à l'embouchure d'une vallée dans le prolongement de laquelle on aperçoit, plus à l'ouest et à 5 ou 6 kilomètres de distance, les têtes des palmiers de la petite oasis de Thayebinn qui paraît être aussi ensablée.

Le fils du cheikh m'apporta la diffa vers les 5 heures ; je l'interrogeai au sujet des ruines ; il me raconta que cet ancien village était encore debout il y a 60 ans ;

mais il avait à se défendre journellement contre les attaques des Châamba et autres tribus de l'Ouargla, et sa position n'était pas forte ; une partie des habitants s'établit alors au sommet du rocher qui s'élevait à 300 mètres au nord.

Ceux qui tenaient pour l'ancien village, et qui composaient à peu près la moitié de la population, entravèrent autant qu'ils purent les travaux. Mais dès que les murs d'enceinte du nouvel El Hadjira furent terminés, l'heure de la revanche sonna pour ses fondateurs ; ils tombèrent sur les gens du vieil El Hadjira, les battirent, détruisirent leurs habitations et les obligèrent à venir s'établir avec eux.

Les gens d'El Hadjira, qui appartiennent à la grande famille des Oulad Amer, tirent peu de produits de leur oasis qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, ne renferme que des palmiers ; ils étaient autrefois nomades et très riches en bestiaux et émigraient alors périodiquement dans le Tell ; mais ils sont devenus très pauvres depuis que le trop fameux Bou Choucha a *rhazé* leurs troupeaux en 1871 ; ne possédant plus que quelques chameaux et moutons, ils ont cessé d'émigrer. Ils vendent leurs dattes aux Beni Mzab, qui les payent bien, et vont s'approvisionner de blé à Biskra. Ils vont aussi vendre, sur les marchés de l'Ouargla, d'excellents légumes qui font complétement défaut dans ce pays.

La grande tribu des Oulad Amer, à laquelle appartiennent les gens d'El Hadjira, descend, comme, du reste, toutes les tribus de la partie du Sahara qui s'étend au sud des provinces d'Alger et de Constantine, des Hhilal [1]

[1] هلال *Hhilal* signifie *tribu nomade*, ou *campement d'une tribu nomade ;* de la racine *khalla* حلّ *dénouer* et aussi *étendre, déployer* (par exemple : *une tente qui était ployée*).

ibn Amer, tribu nomade du Hhedjaz[1] qui, dans les premiers temps de l'Islam, faisait surtout profession de détrousser les voyageurs et les pèlerins qui se rendaient à la Mekke.

El Hhaziz, prince fatémide, en débarrassa l'Arabie et les transporta dans le Saïd[2] où ils furent errants jusqu'en l'an 441 de l'hégire (1049 de J. C.).

Comme les Arabes de la première race, les descendants des anciens compagnons du Prophète étaient épuisés, au Maghreb, par les longues luttes qu'ils avaient soutenues contre les Grecs et les Berbères pour asseoir leur domination dans le nord de l'Afrique; le calife d'Égypte, El Mostancer, résolut d'utiliser les Hhilal en les envoyant en Ifrikia (Tunisie), faire la guerre à El Moëzz, représentant de la dynastie berbère des Sanhadja. Il faut dire aussi qu'il voulait s'en débarrasser.

Le premier soin de ces brigands fut de dévaster le pays.

Vers 581 de l'hégire (1185 de J. C.), le calife almohade El Mansour les transporta de l'Ifrikia en Maghreb, pour les punir de l'appui qu'ils avaient prêté à Ben Ghania, émir de Majorque, qui voulait le détrôner.

[1] Le nom de *Hhedjaz*, حجز qui a été donné à la partie du littoral arabique comprise entre le fond de la mer Rouge et le Yémenn, signifie *pays élevé, inégal et rocailleux.*

Yémenn, يمن nom donné au littoral qui s'étend du sud du Hhedjaz jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb et la mer d'Adenn, signifie, au contraire, *pays de bonheur, de prospérité* et *de félicité;* de la racine *Yamana* يمن *avoir un aspect fortuné* (se dit en parlant d'un pays) ou bien encore : *être heureux, fortuné.*

Le *Hhedjaz* est aussi connu sous le nom d'*Arabie Pétrée,* ou *pierreuse,* et le *Yémenn* sous celui d'*Arabie heureuse.*

[2] Partie de l'Égypte comprise sous le 26e degré de latitude nord. Quelques fractions de Beni Amer sont encore errantes sur le littoral égyptien de la mer Rouge, qui s'étend sous le 17e degré de latitude nord.

Plus tard, en 645 (1248 de J. C.), Yagmoracenn établit les Beni ou Oulad Amer, fraction des Hhilaï ibn Amer, dans les contrées qu'ils habitent aujourd'hui.

Voici quelle serait la généalogie des Oulad Amer dont les quelques oasis sont dispersées dans la vallée de l'oued Miyâ depuis et y compris Belet Amer jusqu'à et y compris El Hadjira :

Des Hhilal ibn Amer, venus du Hhedjaz, sortirent les Riahh, les Zoghba, les Athebedj et les Corra [1].

Des Riahh sortirent les frères : Amer, Mirdas, Ali et Sâïd.

D'Amer sortirent : les Beni Moussa Oulad Amer ; les Beni Mohhammed Oulad Amer et les Beni Djeber Oulad Amer.

Des Zoghba descendent : les fils de Yezid, les fils de Hoseïn, les fils de Malek, les fils d'Amer et les fils d'Aroua.

Des fils Amer descendent : les Beni Yakoub Oulad Amer, les Beni Hhamid Oulad Amer, et les Beni Chafaï Oulad Amer [2].

Les Oulad Amer d'El Hadjira sont sortis de la première branche.

Les Sâïd Oulad Amer, de Belet Amer, appartiennent à la seconde branche et descendent, ainsi que les Sâïd Othba, tribu de l'Ouargla dont il sera question plus loin, de Sâïd, fils de Daoud, fils d'Amer, qui commandait à toutes les tribus de cette seconde branche sous le règne de Yagmoracenn et de ses fils.

Sâïd fut chef sous le règne de Hhammou Moussa ben Othmann, descendant de Yagmoracenn (vers 710 de l'hégire, ou 1310 de J. C.)

La race nègre aborigène a complètement disparu de la partie de la vallée comprise entre Belet Amer et El-Hadjira, et le pays se ressent beaucoup de cette dispari-

[1] Ceux-ci ont laissé leur nom à l'oasis de Cora, dans les Zibans.
[2] D'après *Ibn Khaldoun*, trad. de M. de Slane.

tion, car les Arabes, considérant tout travail agricole comme un servage humiliant, ne cultivent la terre que lorsqu'ils y sont poussés par les plus impérieuses nécessités, et encore ne dépassent-ils jamais l'étendue strictement indispensable à leurs besoins.

Si l'oasis de Belet Amer est dans un état prospère, c'est grâce à l'idée qu'ont eue les Sâïd Oulad Amer de tirer des khammès noirs de l'oued Rirh, après la distruction ou l'expulsion de la race nègre saharienne de leur pays; c'est à ces khammès, dont un grand nombre sont devenus depuis propriétaires, que l'oasis est redevable de sa richesse.

Le jeudi 10 mai 1877, nous quittâmes, à 5 h. du matin, l'oasis d'El Hadjira. Gravissant les pentes du plateau qui domine la vallée, nous marchâmes un moment vers l'ouest pour rejoindre la route des caravanes qu'El Hhadj avait laissée à droite, la veille, pour contourner l'oasis et franchir les veines de sable très élevées dont j'ai parlé, au risque de faire briser mes caisses et tout ce qu'elles contenaient; nous reprîmes ensuite notre direction sud-sud-ouest, sur un plateau accidenté, tout couvert de cailloux de silex qui rendaient la marche très pénible.

A 8 h. 1/4, nous nous retrouvâmes sur les bords de la vallée large et profonde de l'oued Miyâ. Au loin, à droite et vers l'ouest, nous distinguions l'embouchure de l'oued Nsa [1], en deçà de laquelle s'étend une longue ligne sombre, formée par la végétation qui est plus abondante et plus haute dans cette partie plus humide de la vallée. Vers le sud, on aperçoit d'abord une ligne de dunes au delà de laquelle se détache, au loin, un palmier isolé. C'est au pied de ce palmier qu'est creusé

[1] Ce nom signifie : *Rivière des femmes.*

le *hhassi el Arefedji* [1], près duquel nous devons aller camper; au delà du palmier, toujours dans la vallée et sur la ligne d'horizon, un effet de mirage se produit: des collines semblent émerger, comme des îlots de verdure, du sein d'une onde étincelante.

A 9 h. 30, nous descendîmes dans la vallée pour marcher à travers un enchevêtrement de petites dunes au milieu desquelles se montraient, à droite, quelques têtes de palmiers. Ce lieu est appelé *Tameïdount*, nom berbère dont je ne comprends pas la signification. Nous continuâmes ensuite de marcher dans la vallée accidentée, au milieu d'une végétation broussailleuse, composée surtout de *zeïta* [2] (Limoniastrum guyonianum), de *guethef* [3] (Atriplex Halimus), de *dhamrann* [4] (traganum nudatum) et de *guedhdham* [5] (Caroxylon tetra-

[1] Les Châamba donnant le nom de *hhassi* à tous les puits indifféremment, je crois devoir rappeler ici la différence qui existe entre ce mot et le mot *bir* qui devrait être employé dans le cas présent : حَسِي *hhassi*, de حَسَا *hhassa*, *boire en humant*, désigne un puits qui a pu être creusé avec les mains dans le sable d'une rivière desséchée ou dans un bas-fond; tandis que le mot *bir* بِير de la racine بَأَرَ *bara*, *creuser* (un puits, une fosse), désigne un puits creusé pour les procédés ordinaires, avec des instruments en fer.

Le mot عَرِج *ârefedj* signifie : *arbuste épineux*.

[2] Ainsi nommé parce que ses baies contiennent un suc gras, semblable à l'huile d'olive, du verbe *zata* (à la quatrième forme) زَاتَ *être riche en huile* (se dit d'un fruit).

[3] S'écrit régulièrement قَطِف *qathaf* ou *qethef*, du verbe-racine قَطَفَ *qathafa*, *déchirer avec ses épines* (se dit d'une plante).

[4] ضَمران *dhamrann* ou ضومران *dhoumrann*, *qui est fané, flétri*, (en apparence ou en réalité), de la racine ضَمِرَ *dhamara être flétri, ratatiné*.

[5] قَضَّام *qeddham*, *sec, qui craque quand on le casse*, de la racine قَضِمَ *qadhima*, *se casser, se rompre avec un bruit sec* (se dit par exemple du bois).

gonum) qui croissent par gros buissons de 2 mètres auxquels nous laissions, par ci par là, quelques franges de nos vêtements.

Des troncs morts, épars entre les broussailles, ralentissent considérablement notre marche. Ce dédale inextricable s'appelle El Haïcha.

A midi, nous étions sur les dents; le pauvre Bel Kacem, surtout, que sa poltronnerie empêchait de dormir la nuit, ne se traînait plus qu'avec effort. Nous n'avions rien pris depuis 4 h. 1/2 du matin, et le palmier était encore très éloigné.

Nous nous arrêtâmes au milieu d'un massif de petites dunes très boisées, où je fis décharger les chameaux qui étaient eux-mêmes très fatigués; puis j'envoyai deux chameliers chercher de l'eau, notre provision étant insuffisante par la faute d'El Ilhadj, qui nous avait promis que nous arriverions au puits vers les 10 h. du matin.

Le temps s'était rafraîchi, et le thermomètre ne marquait que 37° à l'ombre; aussi regrettai-je beaucoup de ne pouvoir profiter de cette température exceptionnelle.

Dès que le campement fut organisé, j'allai m'asseoir à quelque distance de ma tente, à l'ombre d'une broussaille, pendant que Bouzid et Bel Kacem préparaient le repas.

J'entendis alors, entre El Ilhadj et le chamelier Messaoud ben Salahh, ce singulier dialogue :

« N'as-tu pas honte, disait Messaoud, de tromper ainsi un honnête homme qui met en toi toute sa confiance, et qui ne t'a fait que du bien? Ne crains-tu pas qu'il découvre que tu le trompes et qu'il te fasse payer cher la trahison?

— Que t'importe! répondait El Ilhadj; mêle-toi de tes affaires. Ce Français est un espion qui va au Tidikelt pour *écrire le pays*. Ici il fait le brave, car il est encore le

maître ; mais attends qu'il soit entre mes mains sur la route d'Aïn-Çalahh, il en verra bien d'autres!...

— Dieu te punira, malheureux, » répliqua Messaoud.

Bouzid, qui s'était glissé de leur côté, avait surpris une partie de ce discours; il vint peu après me le répéter, croyant que je n'avais rien entendu.

Je compris que j'étais dans les mains d'un bandit; mais ce ne fut qu'à Ouargla qu'on me renseigna définitivement sur le compte de ce misérable.

Je pris le parti de paraître tout ignorer et même de montrer à mon guide une confiance plus grande encore qu'auparavant; mais je recommandai à Bouzid et à Bel Kacem d'avoir toujours l'œil sur lui.

Vers 9 h., après souper, El Hhadj commença à nous raconter une histoire de revenant; voilà que Bel Kacem, toujours aux aguets tant il craignait d'être assassiné, se lève tout à coup en armant son fusil et va se blottir derrière une épaisse broussaille en criant : *Mèn hou?* (qui vive?) d'une voix que la peur rend tremblante.

Nous nous levons en saisissant nos armes; mais à peine sommes-nous debout, parés pour le combat, qu'une voix s'écrie: *Nass âafia !* (gens de paix!) et aussitôt un homme monté sur un *mahari* [1] sort des broussailles qui nous entourent.

Cet homme fit agenouiller sa monture, mit pied à terre et tira d'une djebira (sacoche) une lettre qu'il me présenta. C'était une lettre de l'agha d'Ouargla me promettant le meilleur accueil à mon arrivée dans cette ville.

Je demandai au messager comment il avait pu nous découvrir dans ce désert, perdus comme nous l'étions

[1] مهري *mehari* ou *mahari*, nom donné au chameau dressé pour la course; dérive de la racine مهر *mahara, être habile.*

au milieu des broussailles et en dehors de la direction suivie par les caravanes.

Il me répondit qu'il revenait d'El Hadjira, où on lui avait indiqué à peu près la direction que nous avions suivie. Comme le soleil était sur le point de se coucher, il avait alors mis son mahari au galop en suivant la piste des caravanes, et il avait aperçu, de loin, le feu de notre cuisine sur lequel il s'était dirigé.

Comme il nous restait encore une assez grande quantité de couscoussou, je priai Bouzid de le faire réchauffer et de le donner au makhzeni qui, depuis le matin, n'avait rien pris qu'une poignée de dattes.

Quelqu'un qui fit alors une piteuse grimace, ce fut Messaoud, le chamelier. A l'exception de mon premier guide Rabahh le Châambi, de pantagruélique mémoire, je n'avais jamais rencontré de mangeur comme ce Messaoud; il absorbait chaque jour une quantité prodigieuse de nourriture. Le soir, aussi longtemps que les autres tenaient bon autour de la qeçâa [1] de couscoussou, il se serait bien gardé de lâcher prise; et à peine le dernier de ses compagnons de plat avait-il poussé son *el hhammdou lillah!* (Dieu soit loué!) qu'il tirait à lui l'écuelle, la cachait derrière quelque broussaille; puis, quand il croyait tout le monde endormi, il ramassait avec le plus grand soin ce qui restait au fond, et le mettait dans une peau de bouc qu'il portait toujours en sautoir; le lendemain matin il mangeait le contenu de sa vieille peau de bouc, qui certes n'avait jamais été nettoyée depuis qu'elle avait été séparée de la chair de l'animal. Aussi Messaoud, qui était d'une maigreur extrême le jour où il était entré à mon service, engraissait-il à vue d'œil.

[1] Grande écuelle en bois, de la racine قَصَعَ *qaçâ*, *avaler*. Les Arabes sahariens changent presque toujours le *qaf* en *g* dur et prononcent généralement *gueçâa*

Ce soir-là, en voyant sa réserve habituelle lui échapper, il poussa un profond soupir et alla se coucher à côté de ses chameaux.

Pendant que le messager soupait, El Hhadj reprit ses histoires de djenoun.

Il raconta, par exemple, que dans les déserts de l'Erg, les chasseurs rencontrent parfois des gazelles blanches qui sont les chèvres des djenoun, ou bien des djenoun femelles qui prennent cette forme. Souvent ces gazelles parlent et prient le chasseur de ne pas les tuer. Si celui-ci persiste et tire, il est certain qu'il manquera son coup; la gazelle fuit à une faible distance et s'arrête, attendant, pour fuir de nouveau, que l'entêté ait rechargé son fusil. Ce manége dure toute la journée, et lorsque le soir arrive, le chasseur, ne sachant plus où il se trouve, erre à l'aventure jusqu'à ce qu'il périsse de soif, à moins que les djenoun ne le tuent pour abréger ses souffrances.

El Hhadj tira une fois quatre coups de fusil sur une gazelle blanche; mais, ayant fini par se méfier, il se garda bien de la poursuivre plus longtemps.

Il arrive aussi quelquefois, lorsqu'un chasseur entre dans l'Erg pour commencer la chasse, que les djenoun l'avertissent en lui disant :

« Garde-toi surtout de tuer nos chèvres, ô homme; tu te repentirais de ta mauvaise action. »

A propos des djenoun, le messager, tout fatigué qu'il était, nous raconta une singulière aventure.

Comme il revenait du Touât[1], avec une caravane, il s'aperçut, vers le milieu de la journée, qu'il avait oublié son pistolet au campement précédent. Il retourna sur ses pas et le retrouva à l'endroit où il l'avait oublié.

[1] C'est du Tidikelt qu'il revenait. On confond souvent Touât et Tidikelt.

Il était nuit, il se sentait fatigué et se coucha au pied d'un arbrisseau pour dormir un peu avant d'aller rejoindre ses compagnons; à peine était-il couché que des pierres commencèrent à pleuvoir autour de lui, de tous côtés; il avait beau chercher qui lui jetait ces pierres, il ne voyait personne.

Comme cet homme n'était pas poltron, et qu'il se doutait bien avoir affaire à un djinn, il prit le parti de laisser faire, et il se recoucha. Mais le djinn ne se tint pas pour battu, et voilà que tout à coup il se mit à piler des dattes dans un mortier, comme l'on fait dans le Touât où les dattes sont dures. Malgré tout, mon messager, qui était très las, finit par s'endormir; mais alors le diable de djinn vint piler ses dattes à ses oreilles, ce qui le réveilla en sursaut.

Effrayé à la fin, le pauvre Châambi déchargea son fusil à tout hasard, puis il s'enfuit en courant jusqu'à ce qu'il eût rejoint ses compagnons de voyage.

Le récit du messager produisit un tel effet sur l'esprit de mes compagnons que Messaoud lui-même, Messaoud le désolé, que je croyais endormi, oublia un moment son ventre pour raconter aussi une aventure qui lui était arrivée à l'endroit même où nous étions campés. S'appuyant sur la bosse de l'un de ses chameaux, il nous raconta, avec un accent de vérité qui m'eût presque convaincu si je n'avais si bien connu mes hommes, que, s'étant un jour attardé à faire de l'eau au puits de El Arefedji, il s'était égaré à travers les broussailles qui couvrent la vallée, et la nuit l'avait surpris comme il traversait les dunes sur lesquelles nous étions établis.

Tout à coup un djinn d'une taille colossale bondit d'un buisson de zeïta et lui sauta sur les épaules en le frappant à coups redoublés. Le pauvre diable, ployant sous le faix, était encore obligé de courir après son chameau,

que la présence du djinn effrayait et qui cherchait à s'enfuir. La nuit était très obscure, et à chaque instant il buttait contre les troncs morts épars entre les broussailles; le djinn le rouait de coups pour l'obliger à marcher droit. Ce manège dura toute la nuit; le matin seulement, au lever de l'aurore, le malin esprit le lâcha après lui avoir administré une dernière volée dont il se ressentit longtemps. Comme il cherchait à s'orienter, le malheureux entendit tout près de lui des voix d'hommes : c'étaient ses compagnons de voyage qui tenaient conseil pour savoir s'ils n'enverraient pas à sa recherche; il leur raconta sa triste aventure en montrant, à l'appui de son récit, les contusions dont il était couvert.

Le même djinn apparut une fois à deux jeunes femmes d'une nezla campée aux environs, qui avaient eu l'imprudence d'aller, la nuit, remplir leurs outres au puits d'El Arefedji. Après avoir fait devant elles les plus horribles grimaces, le monstre leur déclara qu'il allait les embrasser; mais les deux femmes, qui n'étaient pas très éloignées de leurs tentes, eurent le courage (chose bien rare chez les nomades) de résister, et, réunissant leurs deux faiblesses, elles en firent un semblant de force qui fit hésiter l'agresseur; elles crièrent à tue-tête; les hommes de la nezla accoururent armés de fusils; mais au lieu du djinn de haute taille qui était apparu aux jeunes femmes, ils aperçurent un énorme lerouy (mouflon à manchettes) qui fuyait en bondissant dans la vallée broussailleuse.

Des histoires semblables à celles-ci m'ayant été racontées par d'autres Arabes qui en avaient été les tristes héros, je me demande si de sinistres farceurs ne s'amusent pas, parfois, à jouer le rôle de djinn, de même que dans nos campagnes il en est qui font les revenants pour effrayer les esprits faibles et souvent pour les exploiter.

Qui fut surtout frappé par les récits de Massaoud? Bel Kacem, dont le visage bouleversé et les gestes convulsifs, que je distinguais à la lueur de la flamme, annonçaient une peur effroyable d'être surpris par les djenoun.

Comme la conversation menaçait de tomber et qu'après tout les récits de ces gens-là me divertissaient fort, j'essayai de la relever en posant une question à El Ilhadj. Je lui demandai quelle serait sa contenance si par hasard il rencontrait, en plein désert, un djinn revêtu de la forme d'une jolie femme.

« Je m'enfuirais bien vite! » s'écria-t-il. Une fois, l'un de mes amis, campé dans le désert avec une fraction de sa tribu, rencontra la nuit une jeune et jolie femme, qui se promenait seule à une assez grande distance des tentes; elle l'aborda et lui proposa de l'embrasser. Mon ami se douta bien qu'il était en présence d'une *djinnia*[1]; il eut une telle peur qu'il voulut la tuer d'un coup de fusil, mais son arme éclata et il tomba sans connaissance. Le lendemain matin, on le retrouva couvert de blessures, à l'endroit où la scène s'était passée.

— Toutes les femmes, dis-je à El Hadj, sont des génies bons ou mauvais.....

— Oui! oui! répondit-il vivement en m'interrompant sans m'avoir compris; il y a des femmes-génies (djinniat) que l'on épouse sans les connaître; témoin le cheikh des Rebâïa, du Souf, qui a épousé une de ces femmes dont il a eu plusieurs enfants; or cette djinnia fait naître un douro (5 francs) par jour dans la bourse de son mari qui s'est ainsi enrichi sans s'en apercevoir. Les voisins les épient chaque soir à l'heure où ils vont se coucher, afin de pénétrer le mystère qui les entoure; mais ils n'ont jamais rien vu.

[1] Féminin de *djinn*, *femme-génie*.

— Ni rien entendu?.

— Si..... des soupirs.... »

O sainte naïveté!

La conversation s'arrêta là, à la grande satisfaction de Bel Kacem qui se bouchait les oreilles pour ne plus entendre.

Le vendredi 11 mai, nous nous mîmes en marche à 5 heures et demie du matin après avoir pris la tasse de café accoutumée; laissant le hhassi un peu à l'ouest pour tirer en ligne droite vers le sud-sud-ouest nous arrivâmes en trois quarts d'heure entre les deux embouchures de l'oued Nsa et de l'oued Mzab, que nous aperçûmes comme de profondes échancrures dans le plateau qui borde la rive gauche de la vallée.

Les eaux souterraines de ces deux affluents de l'ancien fleuve forment, dans le lit même de l'oued Miyâ, la *sebkha de Safioun*[1] que l'on ne pourrait traverser sans s'exposer à une mort certaine, la croûte qui recouvre la nappe souterraine n'ayant pas encore assez de consistance pour porter un homme.

Ici, comme partout depuis Barhdad, des palmiers isolés se montrent çà et là, dans la large vallée, au-dessus des épaisses broussailles que nourrit le sol humide.

Ces derniers restes des grandes cultures berbères tendent à disparaître peu à peu par la brutalité des nomades, ces ennemis jurés de toute végétation arborescente; la plupart des palmiers encore debout portent des traces

[1] J'ai donné plus haut la signification du mot *sebkha*.

Safioun ساڤيون *écailles*, dérive de la racine سَفَنَ *safana*, mot qui désigne l'action du vent qui, rasant la terre, *enlève des croûtes d'argile*. Cette sebkha est ainsi appelée des croûtes ou efflorescences de sel qui s'élèvent à sa surface et que le vent balaye avec un bruit semblable à celui que feraient des morceaux de glace.

du feu, qui à défaut d'instruments en fer, est employé pour les détruire. Il n'est pas à présumer que là où ils ont passé, les Vandales aient fait plus de mal que les Arabes Hhilaliens.

A mesure que nous approchons du côté occidental de la vallée, le sol devient salé et rugueux ; la végétation, moins serrée, comprend quelques beaux pieds de tamarix.

A midi, après être entrés dans une partie sablonneuse de la vallée, nous atteignîmes les palmiers de *Bor* ou *Bour*[1], nom qui signifie *lieu inculte*, ou *limite du pays cultivé*. Ces palmiers, qui appartiennent à la délicieuse oasis de Ngouça, sont à peu près plantés comme ceux d'El Hadjira ; mais ici les jardins paraissent infiniment mieux soignés.

Après avoir enlevé une croûte calcaire de 50 centimètres d'épaisseur, les indigènes creusent dans une marne rouge une fosse plus ou moins large, profonde de deux mètres, dans laquelle ils plantent trois ou quatre palmiers ; sous ces palmiers ils cultivent de l'orge ou de la luzerne qu'ils arrosent avec l'eau qu'ils tirent d'un puits profond de 2 à 3 mètres, creusé sur l'un des côtés de la fosse. Cette eau est excellente à boire.

Bouzid et moi nous descendîmes dans un de ces jardins, où nous nous reposâmes un moment à l'ombre des palmiers, en attendant la caravane ; il faisait si chaud au soleil et mes étriers me brûlaient tellement à travers ma double chaussure arabe, que je les avais garnis de laine.

Ayant tiré un thermomètre de ma djebira, je vis que la température s'élevait à plus de 40 degrés centigrades à l'ombre de ces palmiers, où il faisait relativement très frais.

Une demi-heure après, c'est-à-dire à 1 heure 1/4, nous

[1] بور *bour*, de la racine *bara* بار *rester inculte* (se dit du terrain).

atteignîmes Ngouça, charmant petit ksar de 151 maisons, entouré d'une muraille en assez bon état, flanquée de hautes tours carrées. Deux petites mosquées, dont l'une à moitié ruinée, s'élèvent à quelques pas en dehors des remparts, du côté du sud.

Nous campâmes à 200 mètres du ksar, dans un grand jardin; on dressa ma tente à l'ombre de magnifiques palmiers.

Quelques habitants, accourus pour me reconnaître, me dirent que le cheikh Sayahh, qui commandait le ksar, était à Ouargla; mais je n'étais pas encore installé que son frère, Si Abd-el-Kader, vint me saluer, accompagné de deux hommes qui portaient des dattes, du café et du lait de chèvre.

Si Abd-el-Kader insista longtemps pour me faire accepter à dîner dans sa maison; je refusai, mais je lui demandai un peu de viande fraîche pour moi et de la luzerne pour ma mule.

Mon premier soin fut de jeter un coup d'œil sur les jardins; ils sont, à de rares exceptions, cultivés avec beaucoup de soin; le sol, sablo-argilo-calcaire, me paraît excellent; quoiqu'ils poussent sans irrigation pour la plupart, tous les palmiers sont d'une vigueur extraordinaire, preuve du peu de profondeur de la nappe aquifère; dans ce sol gras et humide, les abricotiers, les figuiers, les grenadiers acquièrent aussi de remarquables proportions; dans les endroits les moins abrités des jardins, on cultive de l'orge, de la luzerne, du béchena[1], des choux, des pastèques, des citrouilles, des oignons, des carottes, des navets, et (agréable surprise!) sur les bords des canaux d'irrigation, de magnifiques

[1] S'écrit en bon arabe بِشْنَة et se prononce vulgairement comme en français.

cotonniers de l'espèce rouge du Soudan. Les habitants, que j'interrogeai sur ces cotonniers, me dirent qu'ils leur donnent en abondance un coton très fin qu'à première vue il est facile de prendre pour de la soie, et à l'appui ils me montrèrent des hhaïks tissés par leurs femmes, où le coton se mêle agréablement à la laine de leurs troupeaux. Si cette culture était encouragée, assuraient-ils, on pourrait peupler de cotonniers les deux grandes vallées de l'oued Rirh et de l'oued Miyâ, depuis El Mrhayer jusqu'au Tidikelt; mais comme il n'y a point encore de débouchés pour ce produit, ils n'en cultivent que l'indispensable.

Ces débouchés, il appartient au gouvernement français de les leur fournir. Espérons qu'il comprendra que c'est son devoir, non moins que son avantage! Il faut qu'il se pénètre enfin que notre avenir est, en Afrique, avant tout dans le Tell, mais aussi dans le Sahara, voire même dans le Soudan!

L'admirable entretien des jardins et le bon aspect des maisons, toutes bâties en pierres et souvent élevées d'un étage, me surprirent moins lorsque je sus que le ksar est habité exclusivement par la race laborieuse et intelligente des nègres; qu'il n'a jamais été pris, ni par les Berbères, qui ont toujours échoué contre la bravoure de ses habitants; ni par les Arabes, qui n'ont pu que faire accepter par ces nègres la profession de foi musulmane, et les assujettir à un faible tribut.

Le cheikh lui-même appartient à la race aborigène; il descend, m'assure-t-on, d'anciens rois nègres dont le pouvoir s'étendait sur tout le pays de Rirha avant l'invasion des Berbères.

Ce cheikh, Si Sayahh, vint me visiter vers 5 heures, en arrivant d'Ouargla; il représente en effet le type nègre saharien dans toute sa perfection : il est de taille

moyenne, trapu, large d'épaules; son visage est très ovale, les pommettes de ses joues sont saillantes, son menton est pointu, son front bombé, ses yeux petits et ses sourcils un peu relevés comme chez les races asiatiques; sa barbe courte et clair-semée commence à grisonner; je crois qu'il approche de la cinquantaine; son maintien est noble et sa politesse est calme, digne, complétement dégagée de l'affectation arabe. Ses sujets paraissent professer pour lui une profonde vénération.

Si Sayahh m'exprima ses regrets de ne pas s'être trouvé chez lui à mon arrivée pour me recevoir comme il convenait, et il m'invita à passer la nuit dans sa maison.

Je remerciai ce brave cheikh, en l'assurant que je ne manquais plus de rien depuis que son frère m'avait envoyé de la viande fraîche et de la luzerne. Alors il insista pour envoyer au moins le souper à mes gens, ce que je ne crus pas devoir lui refuser.

La nuit fut délicieuse de fraîcheur, sous les palmiers de Ngouça, et elle se passa bien pour tout le monde, excepté pourtant pour Bel Kacem, sur qui la peur avait plus de puissance que la fatigue; il se leva vingt fois dans la nuit pour voir si personne ne venait nous attaquer.

Le samedi 12 mai, nous quittâmes les riants jardins de Ngouça à 5 heures 1/2 du matin; nous traversâmes d'abord une partie sablonneuse de la vallée, puis de hautes veines de sable amoncelées au pied du plateau de la rive droite. Entre ces veines je remarquai une végétation très vigoureuse de grands roseaux, et à gauche, vers l'est, plusieurs groupes de palmiers, non loin desquels sortent à moitié des sables, les ruines d'une ancienne ville berbère que je n'eus pas le loisir d'aller visiter.

Quittant ensuite la route d'Ouargla, qui se continue droit au sud, nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest.

Nous gravîmes, non sans peine, les bords escarpés d'un plateau tourmenté et, après plus d'une heure de montées et de descentes à travers des rochers poreux de grès saharien ou molasse jaune, recouverts parfois d'une carapace siliceuse, nous nous trouvâmes enfin, à 9 heures 1/2, en face de Ba-Menndil, grande enceinte flanquée de tours carrées. Ce bordj couronne la plateforme, inclinée vers l'est, d'une gara abrupte, haute de 20 mètres, dont nous étions encore séparés par un ravin profond.

Cette gara s'élève sur le bord occidental du chotth, au pied et un peu en avant de pentes profondément ravinées, qui sont le rebord d'un plateau de ceinture de 80 mètres d'élévation.

CHAPITRE IV

Arrivée à Ba-Menndil. — L'agha Si Abd-el-Kader ben Amar. — Ce qu'était mon guide. — Qaddour ben Mouissa. — Panorama saharien. — Départ de Bel-Kacem le Djellali. — Préparatifs de départ. — Empêchements. — Mon départ est ajourné.

L'agha Si Abd-el-Kader, prévenu par le makhzeni, qui avait pris les devants, et averti par la sentinelle, descendit du bordj jusqu'au fond du ravin et me souhaita la bienvenue. Il était accompagné de son beau-frère, Si Mohhammed, jeune maréchal des logis de spahis qui, ayant fait de bonnes études françaises au lycée d'Alger, était sorti avec son grade de l'école de Saumur.

Après avoir échangé les salutations de rigueur, nous gravîmes les pentes de la gara de Ba-Menndil et nous pénétrâmes dans le bordj. Nous traversâmes d'abord une grande cour absolument nue ; puis une autre plus petite au fond de laquelle s'élève un pâté d'habitations, constructions grossières en moellons bruts, entourées de larges et basses arcades supportées par des piliers carrés. Derrière ce pâté de maisons, une autre petite cour occupe le point culminant de la gara; au fond de ce second préau s'élèvent des constructions d'un style tout aussi naïf que celui des habitations de l'autre cour. Là, mon hôte me montra deux grandes pièces situées dans l'angle même du bordj et éclairées par les créneaux étroits du

mur d'enceinte. La première, très obscure, devait être le logement de mes serviteurs et le magasin de mes bagages; la seconde, longue et étroite, avec un lit simple, recouvert d'un tapis, me servira de chambre à coucher.

J'avais à peine achevé de reconnaître mon logement que mes chameaux débouchèrent dans la petite cour où nous nous trouvions.

Les chameaux déchargés, les bagages rentrés, je donnai rendez-vous à mes chameliers pour le soir même afin de régler leurs comptes, et je suivis mon hôte dans une petite salle très fraîche, où il prenait habituellement ses repas en compagnie de son beau-frère. Là, nous nous assîmes devant un déjeuner auquel je fis le plus grand honneur.

L'agha Si Abd-el-Kader ben Amar, lieutenant des spahis, agha d'Ouargla et chevalier de la Légion d'honneur, est un homme de 45 ans, à la taille haute et mince. Son visage allongé, fortement bronzé, aux traits accentués, ses yeux noirs et brillants, son long nez taillé en bec d'aigle, annoncent l'audace et l'énergie. Engagé comme simple spahi, il a gagné tous ses grades à la pointe de son sabre. Dans la campagne de France en 1870-1871, il a reçu plusieurs blessures; fait prisonnier par les Allemands, il est rentré de captivité pour aller guerroyer en Kabylie, contre le farouche mais loyal Mokrani; là encore plusieurs blessures ont prouvé son courage; le pouce de sa main droite a été emporté d'un coup de sabre.

Son prédécesseur, Sâïd ben Driss, simple spahi grossier et ignorant, avait été nommé agha d'Ouargla après la pseudo-arrestation de Bou Choucha; il fut contraint, à la suite de divers méfaits, de donner sa démission dans les premiers jours de 1877, et Si Abd-el-Kader ben Amar fut choisi pour le remplacer; comme il est, lui aussi,

illettré, son beau-frère, Si Mohammed, a été envoyé avec lui avec la double qualité de secrétaire et de khalifa.

J'appris de l'agha d'Ouargla que le nommé Bou Khachba, pour qui j'avais une lettre d'aman, était campé vers le sud, non loin d'El Beyed, dans le bassin de l'Igharghar, et qu'il me serait possible de le faire avertir soit par ses fils, soit par des gens de sa nezla qui venaient de temps en temps à Ouargla pour faire leur provision de dattes et de farine.

Dans l'après-midi, Si Abd-el-Kader me présenta Qaddour ben Mouissa, lequel avait été nommé cheikh du makhzenn de mahara, organisé à Ouargla par les soins de M. le général de Loverdo.

Qaddour est un homme de moyenne taille, trapu, à la démarche lourde; sa tête osseuse est encadrée d'une barbe grisonnante; les pommettes de ses joues sont très saillantes, son nez est petit; sa bouche grande et ses lèvres épaisses annoncent la sensualité; sa physionomie ne me paraît pas respirer la franchise la plus absolue; ses yeux sont petits, sous des arcades sourcilières très saillantes; son regard ne se fixe jamais, et quand il parle, il tient ordinairement les yeux baissés sur un chapelet qu'il tourne et retourne sans cesse entre ses doigts. Il me paraît être âgé d'une cinquantaine d'années, et, comme il est mis avec une certaine recherche et qu'il marche habituellement appuyé sur un bâton en tenant son chapelet de la main gauche, on le prendrait pour un de ces bons musulmans aisés qui passent leur temps dans les carrefours des cités sahariennes, à conter des histoires et à marmotter quelque formule banale de prière, plutôt par habitude que par dévotion.

On m'avait dit que Ben Mouissa était un *moula lessann*, c'est-à-dire *un maître de la parole*, grand discoureur et grand conteur d'histoires; on m'avait aussi averti qu'il

n'était riche qu'en apparence, que le produit de la vente de ses palmiers ne suffirait pas, bien loin de là, à payer ses dettes, qu'il était journellement pourchassé par ses créanciers, et toujours en quête d'argent pour subvenir aux besoins les plus pressants de sa famille ; mais que cet état de gêne était la conséquence de sa trop grande générosité ; dès qu'il possédait quelques sous, sa tente n'était plus assez grande pour les nombreux amis qu'il conviait à ses diffas. Voilà pourquoi les 150 francs d'appointements (somme très considérable pour le pays) qu'il recevaie mensuellement étaient toujours dépensés d'avance. D'autrt part, on m'avait assuré que si Ben Mouissa, une fois engagé, ne négligeait aucune occasion de me soutirer de l'argent, je pourrais, en revanche, compter sur lui dans les moments les plus difficiles, cet homme sachant, quand les circonstances l'exigeaient, quitter son faux air de patriarche pour montrer une activité prodigieuse et un courage téméraire. La suite prouvera que j'avais été bien renseigné.

Et puis la position de chef du makhzenn qu'occupait Ben Mouissa; sa famille, composée de deux femmes et de deux enfants, qu'il laissait en otage à Ouargla; sa parenté avec Bou Khachba, pour qui j'avais obtenu du gouverneur général de l'Algérie un aman (pardon) sans restriction; ses liens de famille avec le cheikh d'Aïn Çalahh, pour qui j'avais déjà des lettres de S. M. l'empereur du Maroc et de Sidi Abd-es-Selam, prince-chérif d'Ouazzanu, autant de garanties qui n'étaient pas à dédaigner.

Enfin, Ben Mouissa connaissait parfaitement toutes les parties du Sahara qui s'étendent au sud de l'Algérie jusqu'au Touât et jusqu'au Hhoggar, et toutes les histoires qui s'y rapportent.

Ben Mouissa commença par me demander 800 francs payables d'avance, pour me conduire jusqu'à Aïn Çalahh

où il s'engageait à demeurer quinze jours avec moi dans le cas où je serais contraint de revenir sur mes pas.

Il s'engageait, en outre, à décider le propre frère de Bou Khachba, Ahhmed ben Ilhout, à m'accompagner; à me recruter d'autres compagnons parmi les principaux d'entre les Châamba, et à s'entendre avec l'agha pour me procurer les chameaux nécessaires: douze, comme il me l'expliqua; il ne m'en faudrait pas moins pour porter mes bagages et ma provision d'eau. D'une part, en été, on ne charge pas ces animaux à plus de 100 kilogrammes, afin de pouvoir répartir les charges de ceux qui viendraient à succomber en route; et, d'autre part, je serais obligé d'emporter une provision d'eau très considérable, car en suivant, comme je le désirais, les sinuosités de l'oued Miyâ, je ferais des traites de cinq à six jours sans trouver d'eau. Dans la saison où nous entrons, les Châamba, me dit-il, ne loueront pas leurs chameaux à moins de 120 francs pour aller au Tidikelt, parce qu'il leur arrivera certainement d'en perdre quelques-uns par l'excès des chaleurs.

Je répondis à Ben Mouissa que j'allais réfléchir à ses propositions; qu'en tout cas il vînt me voir le lendemain matin une heure après le lever du soleil. Je le priai de m'amener le frère de Bou Khachba, ainsi qu'un certain Mohhammed ben Mâthallah, dont il m'avait parlé comme d'un homme très considéré dans le Tidikelt.

J'employai le reste de la journée à mon installation provisoire et au payement des chameliers qui m'avaient amené de Touggourt; ces gens s'en allèrent fort satisfaits, ayant reçu chacun 5 francs en sus du prix convenu, à titre de gratification.

Comme je venais de les congédier, je reçus la visite de l'agha qui m'invita à partager son souper, qui même insista pour que je lui fisse l'honneur de manger avec lui

et son beau-frère jusqu'au jour de mon départ que j'avais fixé au 25.

Nous causâmes fort longtemps après souper, et il était bien près de onze heures lorsque je rentrai chez moi pour me livrer à un repos bien nécessaire.

En traversant la première pièce, dans laquelle se trouvaient mes bagages, j'entendis mes domestiques ronfler à qui mieux mieux, allongés sur les caisses et les tellis, où ils s'étaient installés tant bien que mal, pour éviter les vipères qui, paraît-il, sont très nombreuses dans le bordj de Ba-Menndil.

Le dimanche 13 mai, m'étant levé en même temps que le *fedjer* (l'aurore), je montai sur l'une des tours carrées qui flanquent le bordj aux angles, et il me fut donné de jouir d'un des plus beaux panoramas sahariens qu'il soit possible de contempler.

A mes pieds, du côté de l'Orient, s'étendait le chotth, au fond fauve, uni comme la surface d'un lac.

Au milieu du chotth se détachait, allant du nord au sud, une grande et belle île de verdure.

Dans cette île, au-dessus de laquelle se balancent, de loin en loin, les panaches flexibles de quelques palmiers séculaires, est cachée la ville dont la position est indiquée par les pointes de deux blancs minarets, dont les clochetons arrondis s'élancent à une grande hauteur au-dessus des flots de verdure.

Au loin, à l'est, et dominant la rive droite du chotth, une longue chaîne de hautes dunes d'un jaune clair se détache sur le ciel bleu, rendu brillant par les premiers feux du jour.

Ces dunes sont dominées par le ghourd de *Meqcem Othinn*[1], remarquable par ses colossales proportions.

[1] مقصم *meqcem*, de قَصَمَ *gaçama, être divisé*, signifie *passage*

A ma gauche et à ma droite s'étendent, sur une ligne allant du nord au sud, les gour de Ba-Menndil aux pieds desquels végètent, par ci par là, réunis en groupes ou isolés, mais abandonnés pour la plupart, quelques maigres palmiers, derniers représentants des fertiles jardins qui entouraient jadis le chotth d'une ceinture d'émeraude. Cependant des haies de djerids, que l'on aperçoit parfois entre ces palmiers, indiquent que toute culture n'a pas été abandonnée et que quelques jardins y sont encore entretenus. Les gour de Ba-Menndil sont les sentinelles avancées du *Châb*[1], ou plateau pierreux, dont les crêtes, profondément ravinées, dominent le bordj à 1500 mètres en arrière, parallèlement à la ligne des gour, et forment, de ce côté, la rive gauche du chotth.

Perpendiculairement au *Châb*, dont elle est séparée par une large vallée, la longue et maigre carcasse du *djebel Oqbat*[2] forme, vers le sud-ouest, la ligne d'horizon, jusqu'à la grande découpure que l'on aperçoit béante directement au sud et par laquelle le lit de l'oued Miyâ débouche dans le chotth d'Ouargla.

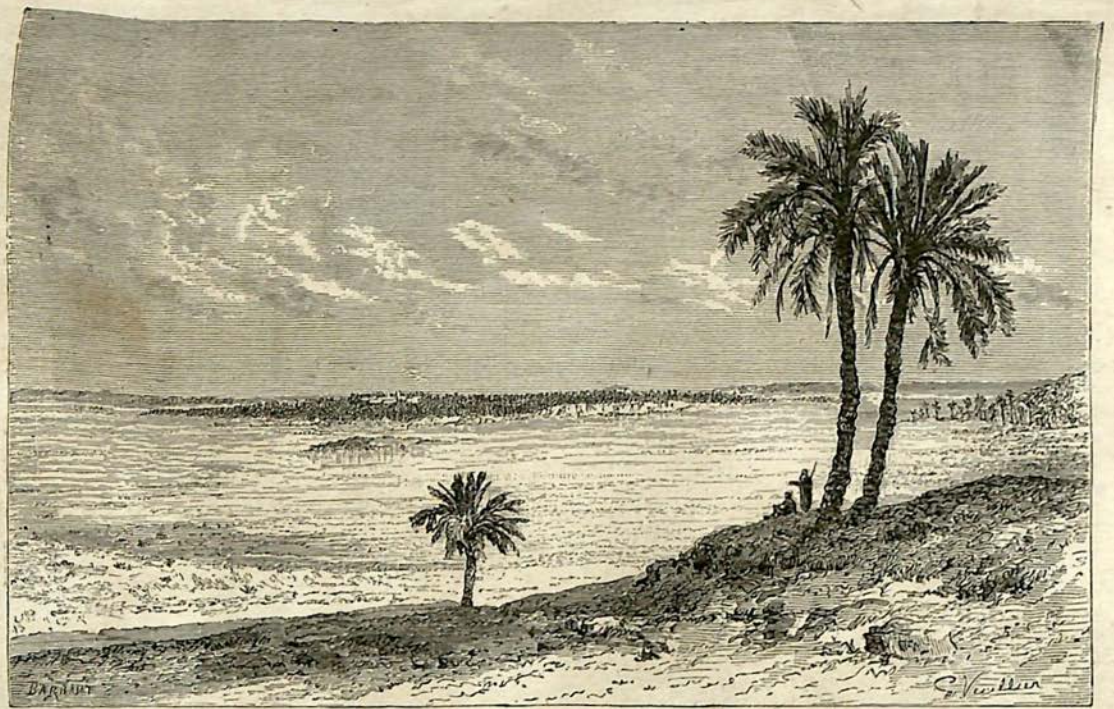
Au milieu de cette découpure s'élève abrupte la légendaire *gara de Qrima*[3] au sommet plat et uni comme les

ou *défilé* entre deux dunes ou deux collines عطِن *ôthinn*, de عَطَنَ *ôthana* ou *âthana*, *se reposer après avoir bu*, sert à désigner un *lieu frais, pourvu de végétation, où se retirent les chameaux pour ruminer après avoir bu ou mangé.*

[1] Le mot شعب *châb*, dérivé de la racine شَعَبَ *châba*, *disjoindre*, sert à désigner *les bords escarpés d'un plateau, dont les roches sont disloquées ou séparées par des ravines produites par les érosions.*

[2] عقبة *oqbat*, *côte, colline, montée*, de la racine عقب *âqaba* ou *oqaba*, *monter*. Ce qu'on appelle *djebel Oqbat* n'est autre que le bord d'un plateau de 80 mètres d'altitude.

[3] قريمة *Qrima*, synonyme de *prison;* de la racine قَرَمَ *qarama*, *emprisonner*. Cette gara est ainsi appelée parce que les Arabes nomades y tinrent très longtemps les Berbères bloqués.



L'oasis et une partie du chotth d'Ouargla (vue prise du bordj de Ba-Menndil) d'après une aquarelle de l'auteur.

plateaux voisins dont elle faisait partie avant que les eaux du djebel Tidikelt, descendant rapidement vers le nord, se fussent ouvert un passage dans le flanc du djebel Oqbat.

Sur le sommet de cette gara, qui fut jadis une île entourée d'eaux profondes et rapides, les premiers habitants de ce pays se réfugièrent, pour échapper aux animaux féroces qui peuplaient les immenses forêts dont les vallées sahariennes, aujourd'hui dénudées, étaient autrefois couvertes.

Comme je contemplais, du haut de la tour, cette étrange nature saharienne, si sauvage et pourtant si belle, le soleil parut à l'Orient, et ses rayons, inondant de lumière ce panorama grandiose, les reliefs des oughroud et des plateaux s'accusèrent soudain par le contraste de l'ombre et de la lumière.

Sous les feux de l'astre du jour, des centaines de petits lacs aux ondes étincelantes jaillirent subitement dans le fond du chotth, et l'oasis d'Ouargla m'apparut comme une belle émeraude, dans une châsse d'or toute émaillée de brillants.

Spectacle enchanteur, mais décevant mirage, comme tout ce qui flatte nos regards ici-bas et excite notre admiration.

J'ai sondé les mystères de cette belle oasis qui, de loin, apparaît au voyageur comme un lieu de délices caché dans un désert, et je n'y ai trouvé que des ruines, au milieu desquelles se débattent, sous des haillons sordides, le vice et la misère.

Comme je rentrais chez moi, après avoir admiré le panorama du chotth, je rencontrai Qaddour ben Mouissa qui, très matinal, comme le sont les Arabes en général, m'attendait accroupi à la porte de ma chambre, son bâton entre les jambes, ses coudes appuyés sur ses genoux,

égrenant son chapelet comme il avait l'habitude de le faire.

A peine m'eut-il aperçu qu'il se leva pour aller chercher les compagnons dont il m'avait parlé la veille.

Il revint un instant après, accompagné de trois individus : le premier qu'il me présenta, espèce de géant à barbe grisonnante, était le frère de Bou Khachba, Ahhmed ben Hhout, dont la force herculéenne et le courage indomptable, redoutés chez tous les ennemis des Châamba, étaient surtout connus des Touareg et des gens du Tidikelt.

Le second était Mohhammed Mâthallah, également de la tribu des Châamba Hab er Rehh ou Bou Rouba; celui-ci est, paraît-il, un *moula baroud* (maître de la poudre), c'est-à-dire que sa grande habileté de tireur l'a rendu redoutable à tous les ennemis de sa race; les Touareg, m'assura Ben Mouissa, ne prononcent pas son nom sans terreur.

Le troisième était un nègre saharien d'Aïn Çalahh, qui désirait retourner dans son pays et à qui Ben Mouissa m'engagea à faire quelques largesses, afin qu'il me rendit les siens favorables.

Ayant pris mon guide à part, je lui dis que j'étais bien résolu à ne pas donner plus de 500 francs à ceux qui m'accompagneraient; mais je lui ferais à lui une gratification, si j'étais satisfait de ses services, lorsque nous arriverions à Aïn Çalahh. Il me répondit que M. Say lui avait donné presque le double; mais je lui déclarai que c'était à prendre ou à laisser : sur quoi, il finit par accepter, à la condition que je le payerais d'avance. Il désirait, avant son départ, éteindre quelques dettes criardes, et acheter des vivres pour que sa famille ne manquât de rien pendant son absence.

Ceci entendu, je réunis tout le monde dans ma chambre

où, tout en prenant du café, je posai mes conditions aux trois hommes que m'avait procurés mon futur guide, à savoir : ils m'accompagneraient jusqu'à Aïn Çalahh moyennant 500 francs, dont la moitié payée d'avance ; l'autre moitié serait déposée entre les mains de l'agha qui la leur remettrait, à leur retour, sur une lettre de moi constatant qu'ils avaient rempli tous leurs engagements.

Ces engagements consistaient :

1° A me conduire au Tidikelt par la vallée de l'Oued-Miyâ, en suivant, autant que possible, les sinuosités de l'ancien fleuve, et, dans tous les cas, sans sortir de la vallée ;

2° En cas d'attaque, exécuter ponctuellement mes ordres, soit pour la défense, soit pour la retraite;

3° Me présenter au cheikh et à la djemâa d'Aïn Çalahh et à employer toute leur influence pour me bien faire venir dans le pays;

4° Demeurer à Aïn Çalahh quinze jours au moins, pour me donner le temps de juger si je pourrais me maintenir dans le pays en attendant une occasion pour continuer ma route vers le *Bahhar-èn-Nil* (Niger);

5° Dans le cas où il me serait impossible de me maintenir dans le Tidikelt, me ramener, si tel était mon désir, soit à Goléa, soit à Ouargla, sans réclamer une augmentation de salaire.

Enfin, ils s'occuperaient, le jour même, de me chercher des chameliers, auxquels je donnerais 120 francs par chameau, pourvu qu'ils acceptassent toutes ces mêmes conditions. Ces chameliers devraient être agréés par l'agha.

Ahhmed ben Ilhout objecta que, dans la saison où nous nous trouvions, les Touareg pillards ont l'habitude de descendre la vallée de l'Oued-Miyâ pour surprendre les petites caravanes qui se hâtent de rentrer chez elles avant les fortes chaleurs, et qu'il serait, par conséquent, très

imprudent de suivre cette route. Il me proposa de marcher droit au sud dans la direction d'El Beyed et de la Zaouïa de Temacininn, où nous rencontrerions Bou Khacheba, son frère, qui, avec ses gens, nous accompagnerait ensuite à Aïn Çalahh, où sa présence seule suffirait pour faire trembler ceux qui pourraient m'être hostiles dans le pays.

Mais cet itinéraire ne pouvait me convenir pour plusieurs raisons : d'abord il doublait exactement, jusqu'à Temacininn, la route suivie autrefois par M. Bou-Derba et par laquelle M. Say lui-même s'était engagé; de Temacininn à Aïn Çalahh, mon itinéraire se confondrait avec celui de Gérard Rohlfs, et jusqu'au Tidikelt je ne verrais aucun pays nouveau; enfin, cet itinéraire me détournait complètement du but que je poursuivais, lequel consistait à explorer surtout les grandes vallées sahariennes et à relever une ligne d'eau par laquelle on pût se rendre de l'Algérie dans le bassin du Niger, pour de là gagner le Sénégal.

Je devais, il est vrai, essayer de pénétrer dans le Hhoggar et la route proposée par ben Hhout y conduisait tout droit ; mais il me fallait passer chez les Oulad Sidi Moussa, tribu de Touareg marabouts, que sa neutralité dans la guerre entre les gens du Hhoggar et les Azguer avait rendue suspecte aux deux partis belligérants qui, disait-on, étaient fort irrités contre elle[1]. Or, d'après moi, un voyageur a grand tort de vouloir pénétrer dans un territoire où il désire être bien vu, à travers un pays habité par les ennemis des gens dudit territoire. J'étais si persuadé d'avance que le docteur von Barry échouerait en essayant d'arriver au Hhoggar, par le territoire des Azguer, que

[1] L'échec que M. Say essuya de ce côté, et le pillage de la Zaouïa et de l'oasis de Temacininn, qui eut lieu peu de temps après, sont deux preuves que j'étais bien renseigné.

je l'avais écrit à Paris, et l'on sait combien mes prévisions se sont en tous points réalisées.

Je me disais : Si je parviens à prendre pied dans le Tidikelt, dont la population est au mieux avec celle du Ilhoggar, il me sera beaucoup plus facile d'entrer, de là, en relations avec *Inharenn*, le nouvel Amenoukal ou roi des Touareg du Ilhoggar, qui vient de succéder à El Ilhadj Ahhmed, et représenté comme un homme droit et libéral. Toutefois, je ne me dissimulais pas que mes chances de réussite se trouvaient considérablement réduites depuis que la guerre avait recommencé entre les deux grandes fractions de Touareg; aussi mes vues se portaient-elles de préférence, et tout naturellement vers le sud-ouest.

Toutes ces considérations me firent persister dans ma résolution de suivre la vallée de l'oued Miyâ, complètement inexplorée, où je supposais que l'eau doit abonder à une faible profondeur sous le sol et où je comptais aussi faire d'intéressantes découvertes ethnographiques.

Du reste, la vallée de l'oued Miyâ est la route préférée des caravanes qui voyagent entre le Tidikelt et l'Ouargla, et ce serait aussi la route qui s'imposerait naturellement à nous, dans le cas où le gouvernement se déciderait à relier enfin l'Algérie au Sénégal et à tout le Soudan central et occidental.

Je déclarai donc à mes gens qu'étant chargé de remonter la vallée de l'oued Miyâ *pour y rechercher les restes des peuples d'autrefois* (*nas bekri*[1]), il ne m'était pas permis de me détourner de cette voie.

Ahhmed ben Ilhout hésita longtemps encore ; il se décida enfin, sur l'assurance que je déposerais entre les mains de l'agha la lettre d'aman destinée à son frère.

Le jour du départ fut fixé au 23.

[1] Malgré l'état d'ignorance dans lequel ils sont plongés, les Arabes

Afin qu'ils ne pussent revenir sur leur décision, je payai immédiatement à mes hommes les sommes convenues; à chacun je donnai en outre, à titre de cadeau, un revolver et quelques tissus pour leurs femmes. Je leur montrai ensuite les mousquetons Martini avec lesquels je me proposais de les armer, et leur en expliquai le mécanisme. Ils en parurent émerveillés. Quant au nègre d'Aïn Çalahh, je le gratifiai de 50 francs, afin qu'il pût se présenter dans son pays convenablement habillé : pour l'instant, le pauvre diable était presque nu.

Ayant ensuite chargé Ben Mouissa de s'entendre avec l'agha pour le recrutement des chameliers, je donnai rendez-vous à mes compagnons le 21 au lever du soleil, afin que, réunis en djemâa ou conseil, nous pussions prendre nos dernières dispositions pour le départ, qui aurait lieu le 23. Puis, ils me quittèrent avec promesse d'être exacts.

Comme ils venaient de franchir la porte de mon appartement, mes trois domestiques se présentèrent devant moi en me disant qu'ils désiraient me parler.

Soupçonnant de nouvelles difficultés à combattre, je les fis entrer dans ma chambre où, m'étant assis sur mon lit, ils s'accroupirent gravement devant moi, sur un tapis qui était à terre.

Bouzid, mon homme de confiance, prit le premier la parole :

« Sidi, me dit-il, voilà que Bel Kacem veut nous quitter pour s'en retourner dans son pays, parce qu'il a peur d'être assassiné ou de mourir de soif en route. Ici comme à Touggourt, il ne cesse de consulter tous ceux qu'il ren-

sahariens savent, par la tradition, que la plus grande partie du Sahara fut autrefois habitée et cultivée. Le nom de *nas bekri* qu'ils donnent aux anciens peuples dont on trouve des traces nombreuses dans les vallées, signifie littéralement *gens du matin*, c'est-à-dire *gens des premiers âges*.

contre, afin d'avoir des renseignements sur la route que nous devons suivre; le plus souvent il s'adresse à des hommes qui n'ont jamais perdu de vue les palmiers de leur oasis, très poltrons pour la plupart, qui lui font le récit des accidents arrivés aux caravanes depuis plus d'un siècle, en les exagérant le plus qu'ils peuvent, selon leur habitude; quelquefois aussi il s'adresse à des gens qui ont voyagé; mais ceux-ci, voyant de suite à qui ils ont affaire, lui disent, pour se moquer de sa poltronnerie, que les déserts que nous devons traverser sont infestés de brigands et de bêtes féroces, et tellement dépourvus d'eau sur de très longs parcours, que si nous évitons un danger, ce sera pour tomber dans un autre.

— Comment, misérable! m'écriai-je en regardant fixement Bel Kacem qui courba la tête; comment! tu avais juré de me suivre partout comme si j'étais ton père, tu m'as fait toutes les protestations possibles de dévouement; tu as profité de la confiance que j'avais en toi pour te faire avancer, à différentes reprises, une somme de 155 francs, et voilà que tu veux m'abandonner à la veille du départ? Dieu me garde d'insister pour emmener un poltron tel que toi; je te mets la bride sur le cou et te rends ta liberté, mais tu me rendras mon argent!

— Sidi! répondit le malheureux en pleurant, je croyais qu'en allant avec un Français j'aurais du courage comme lui; mais j'ai peur malgré moi, et je n'ai pas dormi depuis le jour où nous avons quitté Touggourt. Si déjà j'ai si grand' peur, comment te suivrai-je dans des contrées où les oiseaux mêmes meurent de soif? Quant à l'argent que tu m'as avancé, comment te le rendre maintenant? Ahhmed est témoin que je l'ai confié à un Djellali qui s'est chargé de le porter à mes parents. — Je ne pourrai te le rendre que lorsque tu reviendras à Biskra. »

Ahhmed me confirma qu'en effet Bel Kacem avait envoyé chez lui, jusqu'au dernier sou, l'argent que je lui avais avancé, et que maintenant il cherchait à emprunter deux douros pour s'en retourner.

Certes, j'étais bien mécontent; mais sachant combien cette manière d'agir entre dans les habitudes des Arabes, et considérant que ceux qui devaient m'accompagner trouveraient très mauvais de me voir laisser partir Bel Kacem sans lui fournir les moyens d'effectuer son retour, je donnai 15 francs à Bouzid, à charge de les remettre au poltron le jour où, s'étant entendu avec une caravane, il quitterait Ouargla pour s'en retourner dans son pays. Or, son départ eut lieu le 24, à ma grande satisfaction, car je craignais qu'il ne débauchât Bouzid.

Ahhmed ben ett Thaleb, le Mehadjeri de Touggourt, s'offrit alors à prendre la place de Bel Kacem : il m'assura que lui était bien décidé à me suivre partout pour tenter fortune, rien ne l'attachant plus à son pays depuis qu'il avait vendu ses derniers palmiers. Je l'engageai aussitôt moyennant 60 francs par mois; mais il me fallut lui avancer 100 francs, soi-disant pour envoyer à sa mère.

Dès le lendemain, lundi 14, l'agha Si Abd-el-Kader et Qaddour ben Mouissa me présentèrent successivement : le nommé Mansour ben Ahhmed, des Châamba Hab er Relih et parent de Bou Khachba, que j'engageai aux mêmes conditions que Qaddour et les autres; et, en qualité de chameliers, Cheikh ben el Miloud et un autre nomade Châambi, qui devaient me fournir les douze chameaux jugés indispensables pour le voyage. Je donnai à chacun de ces deux hommes, 15 francs d'arrhes, qui devaient leur être acquis dans le cas où je changerais de résolution; mais je devais, le 21, leur payer 60 francs par tête de chameau, ce qui représentait la moitié du prix de location, et déposer l'autre moitié entre les mains de

l'agha. Ainsi, le personnel que je devais emmener se composait : de mes deux domestiques qui, eux, devaient me suivre partout ; de quatre compagnons châamba ; de deux chameliers de la même tribu et du nègre saharien dont il a été parlé plus haut, en tout neuf personnes.

Je complétai sans retard mes provisions de couscoussou, de farine, de dattes, de viande sèche, de beurre de chèvre, dont je fis remplir deux peaux de boucs, etc., etc.; car je devais nourrir mon personnel pendant tout le temps que durerait le voyage. J'achetai des vêtements pour mes domestiques, dont la garde-robe laissait beaucoup à désirer, des chaussures en grande quantité, pour le cas où nous aurions à traverser des déserts de pierres.

Le 21, au lever du soleil, Ben Mouissa entrait dans ma chambre, suivi de tout mon personnel, à l'exception toutefois d'Ahhmed ben Ilhout que nous attendîmes pendant plus d'une heure. Il arriva enfin, tout essoufflé, et s'accroupit à la droite du demi-cercle qui s'était formé devant moi,

Je fis servir du café, et, après que chacun eût bu sa tasse, j'ouvris le conseil en rappelant nos conventions et en demandant à chacun s'il avait des observations à faire.

La réponse ayant été négative à l'unanimité, je demandai si quelque nouvelle était arrivée du sud-ouest, et si les informations recueillies par chacun s'accordaient à reconnaître que la route était libre, ou à peu près, entre Ouargla et Aïn Çalahh par la vallée de l'oued Miyâ?

A cette nouvelle question, Ahhmed ben Ilhout prit la parole :

« Ou Allah! (par Dieu!) dit-il, je ne veux pas te tromper, ô Sidi, car je me tromperais moi-même. Depuis la dernière fois où je t'ai vu, je n'ai cessé de recueillir des renseignements sur la route que tu veux suivre. Ou Allah! ces renseignements sont mauvais, et je ne 'accompagne-

rais de ce côté que si j'étais las de la vie, car une fois parti je ne voudrais pas t'abandonner, et quoique convaincu que si je restais neutre les pillards n'oseraient pas porter la main sur moi, je me ferais néanmoins tuer pour te défendre, car comment oserais-je revenir ici s'il t'arrivait malheur en route? *Ou rassek!* (par ta tête!) ce que je dis est vrai et quand tu me promettrais dix charges de douros, certes je n'irais pas avec toi à Aïn Çalahh par l'oued Miyà. Mais je suis prêt à partir si tu veux passer par El Beyed : sur cette route, nous rencontrerons Bou Khachba mon frère et ses fils; or, avec eux, nul n'osera te toucher, je le jure, car les gens d'Aïn Çalahh, aussi bien que Bou Sâïd ben El Ghaouti et tous les siens savent que mon frère n'a jamais pardonné une insulte, et ils n'oseront se présenter sur notre route. Voilà ce que j'avais à dire. »

Ben Mouissa prit la parole :

« D'où tiens-tu donc, dit-il à Ahhmed ben Ilhout, que la route de l'oued Miyà n'était pas libre? Aucune nouvelle de ce genre ne nous est parvenue ici, et les éclaireurs de l'agha, qui vont jusqu'à cinq et six jours de marche vers le sud-ouest, n'ont eux-mêmes rien appris de semblable. N'ai-je pas autant d'intérêt que toi à ce que le Sid fasse un bon voyage, et si un accident lui arrive, ma position sera-t-elle meilleure que la tienne? Si tu crains pour l'arrivée à Aïn Çalahh, j'ai une combinaison qui nous permettra de sonder l'esprit de la Djemâa, sans que le Sid Largeau coure le moindre risque dans le cas où des hostilités se feraient jour au sein du conseil. Voici : Nous marcherons la nuit pour arriver, avant le jour, à la Zaouïa Kahhila[1]; la caravane demeurera là,

[1] Village religieux situé à une demi-journée de marche au N. de l'oasis d'Aïn Çalahh, et habité par des marabouts très pacifiques.

sous la protection des marabouts, pendant que j'irai moi-même, muni des lettres que porte le Sid Largeau, sonder les dispositions de mon parent Si Abd-el-Kader ould Ba Djouda, et celles des différents membres de la Djemâa. Si ces dispositions sont favorables (et j'ai tout lieu de croire qu'elles le seront), mon parent viendra lui-même au devant de nous avec ses frères; dans le cas contraire, je recommanderai le silence à ceux à qui j'aurai parlé; mais comme nous aurions lieu de craindre que ce silence ne fût pas observé et que des bandes se missent à notre poursuite, nous ferions une grande provision d'eau, et nous marcherions vers El Goléa, par des chemins détournés, au lieu de reprendre la même route. Et comme alors nous cheminerions sur la hhamada (plateau pierreux), nous ne laisserions derrière nous aucune trace qui pût nous trahir.

— Qaddour, riposta ben Hhout, ta langue est si dorée que beaucoup de gens se laissent prendre à tes discours; mais, par ta tête, le motif qui te pousse n'est pas aussi beau que tes paroles; tu vois devant toi 100 douros à gagner, et tu veux les gagner le plus tôt possible; que t'importe le reste! Tu n'as pas réfléchi que si nous sommes obligés de battre en retraite, il nous faudra traverser des déserts de pierre sans eau, par des chaleurs qui cuiraient la viande, et que notre provision pourra être bue par le soleil avant moitié route. Ou Allah, Sidi! ajouta-t-il en se tournant vers moi; je n'ai pas d'intérêt à te tromper : si tu ne veux pas prendre le chemin d'El Beyed, ajourne ton départ jusqu'à la fin des chaleurs; je te promets de t'accompagner alors, et même pour rien, car, moi, ce n'est pas l'argent qui me fait marcher. »

Cet homme parlait avec un tel accent d'honnêteté, et les assistants me paraissaient tellement ébranlés par ses

discours, que, me rappelant les promesses formelles de prudence qu'on avait exigées de moi à plusieurs reprises, je voulus suivre ses conseils, en ajournant mon départ au mois d'octobre.

Ce qui se passa plus tard et qu'à mon grand regret je ne puis rapporter ici, me fit comprendre qu'il eût mieux valu me porter sans tarder sur Aïn Çalahh, où j'aurais été très probablement bien accueilli.

Je pris donc des dispositions pour passer l'été à Ouargla, où les chaleurs me firent perdre quantité de provisions fort coûteuses, que j'avais faites à Biskra, ainsi que des produits photographiques et pharmaceutiques, que je dus remplacer ensuite, en les faisant venir à grands frais de Paris et d'Alger.

CHAPITRE V

Une femme malade. — Les livres de feu. — Guérison miraculeuse. — Un ressuscité. — Le chérif Moulay el Arbi. — Il me fait le récit de ses tristes aventures. — Il me donne des nouvelles de Rabahh ben Amera, mon premier guide. — Visite des fils de Rabahh. — Les présents.

Dans la matinée du 22 mai, j'étais occupé à m'installer de mon mieux, pour passer à Ba Menndil, en compagnie de l'agha, la saison du *tehem*, qui se prolonge jusqu'à la fin de juin. Qaddour ben Mouissa entra soudain dans ma chambre, en me disant qu'un de ses amis désirait me parler.

« Faites entrer », lui dis-je.

L'homme entra sans se presser et s'avança jusque sur une natte où il s'accroupit. Qaddour en fit autant et, selon son habitude, égrena son chapelet.

Après un moment d'attente, voyant que tous deux se regardaient sans rien dire, je demandai à Qaddour ce que son ami désirait de moi. L'ami prenant alors la parole, me dit le plus tranquillement du monde :

« Sidi, Qaddour m'a dit qu'à Touggourt tu as guéri des hommes ayant le ventre enflé, rien qu'en leur touchant le nombril. Or, voici : ma femme est tombée tout à l'heure et je crois qu'elle est morte. Peux-tu me donner un livre pour la guérir ? »

Quel mobile avait poussé Qaddour ben Mouissa à fabriquer un pareil mensonge? Je le regardai fixement; mais il tenait les yeux baissés sur son chapelet, qu'il continuait d'égrener, et, au mouvement de ses lèvres, on eût dit qu'il marmottait dévotement quelque prière; son attitude était d'un pieux personnage. En le voyant ainsi, on lui aurait, comme on dit chez nous, donné le bon Dieu sans confession.

Je chargeai Bouzid d'une petite pharmacie portative que je devais à la sollicitude de M. Chavot, pharmacien à Alger, qui m'avait aussi donné nombre de renseignements précieux sur la préparation et l'application de certains médicaments appropriés aux maladies que j'aurais à combattre dans les pays chauds; je me munis d'une boîte de cataplasmes de moutarde Rigollot, d'un compte-gouttes et d'une lancette, et nous partîmes pour la demeure de la malade.

Au bout d'un quart d'heure, nous arrivâmes dans un bosquet de palmiers, à l'ombre desquels s'élevaient une douzaine de tentes appartenant aux cavaliers du makhzenn.

Dès que mon arrivée fut signalée, une troupe crasseuse d'hommes, de femmes, d'enfants et de chiens se porta à ma rencontre, les uns gesticulant, sautant, criant ou pleurant, les autres aboyant, chacun selon ses facultés; c'était comme une danse macabre, un indescriptible charivari.

Je parvins, non sans peine, jusqu'à une tente assez vaste, sous laquelle une grande et forte femme, d'une trentaine d'années, était étendue sur un tapis, la tête appuyée sur une peau de bouc bourrée de laine, et ne donnant plus signe de vie. Ses paupières entr'ouvertes ne laissaient voir que le blanc des yeux, et ses dents étaient tellement serrées qu'il me fut impossible de les disjoindre; le pouls était presque nul, mais les membres

avaient conservé leur chaleur et leur souplesse; seuls les pieds étaient un peu froids.

Immédiatement j'ordonnai à une vieille femme de lui mouiller la tête avec de l'eau dans laquelle je versai quelques gouttes d'acide acétique, et je lui appliquai sur les jambes quatre cataplasmes de moutarde Rigollot.

La révulsion ne tarda pas à se produire; au bout de quelques instants, la malade ouvrit les yeux et dit : « Otez-moi ce feu qui me brûle les jambes! »

Il est bon de rappeler ici que, dans les Rigollot, la feuille de papier porte d'un côté l'enduit de moutarde, de l'autre quelques lignes d'impression indiquant la manière d'appliquer le cataplasme.

Or, comme la malade venait de prononcer ces paroles, j'entendis une voix dans la foule qui disait :

« Quel grand médecin! il écrit des livres qui brûlent comme du feu; nous n'en avons jamais vu un pareil! »

Et chacun de manifester son admiration !

Mais moi, qui savais trop à quelle sorte d'admirateurs j'avais affaire, j'éprouvai un violent dépit : la nouvelle de cette guérison allait se répandre dans le pays et bientôt on viendrait, de tous côtés, me demander *des livres de feu*.

Cependant l'état de la malade s'améliora rapidement, j'enlevai les cataplasmes qui lui brûlaient les jambes, et un cordial acheva de la remettre sur pied.

Le lendemain matin j'administrai à cette femme un purgatif énergique qui prévint le retour des crises.

Dans l'après-midi de ce même jour, comme j'étais en train de me fabriquer une sorte de bureau avec des caisses que j'avais apportées de Biskra, Bouzid vint m'annoncer une visite à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Que le lecteur veuille bien lire l'opuscule sur mon deuxième voyage qui se trouve à la fin de cet ouvrage, il

apprendra à connaître le chérif Moulay el Arbi, ce Châambi fixé à Rhadamès qui tomba à côté de mon honnête et vaillant guide Aoun, le 11 février 1876, en poursuivant une bande de brigands, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille.

Certes, je le croyais bien et dûment sous terre, et mes compagnons de voyage le croyaient également. Qu'on juge de mon étonnement, lorsque Bouzid m'annonça qu'un chérif du pays, du nom de Moulay el Arbi, demandait à me voir et à me parler. Surpris au delà de toute expression, je fis répéter plusieurs fois ce nom à mon serviteur.

J'avais bien devant moi le chérif Moulay el Arbi, richement vêtu; sa large et profonde cicatrice sur le nez, son visage amaigri, noirci par le soleil, me disaient assez quelles souffrances le malheureux avait endurées.

En me revoyant, le pauvre chérif parut éprouver lui-même une grande joie. Après les interminables salutations exigées par la politesse arabe, il s'écria en levant les yeux vers le ciel :

« Je bénis Dieu, ô Nacer, de ce qu'il m'a permis de vivre pour te revoir; car sachez-le, ajouta-t-il en s'adressant à une dizaine de Châamba qui étaient entrés après lui, ce Français, qui depuis plusieurs années voyage dans le Sahara, est un homme de bien; il cherche à mettre d'accord ceux qui sont divisés et il donne de sages conseils à ceux qui vont le consulter sur leurs affaires; sa bourse est toujours ouverte à ceux qui sont pauvres, et quant aux malades, quelle que soit leur condition, il les soigne et les guérit sans jamais rien demander. »

Pardon si je répète ici les éloges du chérif! ce qui excitait l'admiration de cet Arabe, qui avait connu l'injustice et la misère sous toutes leurs formes, est, après tout, chose naturelle entre hommes; mais je crois devoir le faire pour montrer que la reconnaissance n'est pas aussi

étrangère qu'on le dit au cœur de l'Arabe, et pour prouver en passant que j'ai su gagner l'estime et l'amitié de ceux dont j'ai partagé les fatigues et les misères et auxquels il m'a été donné de faire un peu de bien; je suis persuadé que mon souvenir vivra parmi eux, et c'est une grande consolation pour moi.

« O Nacer ! s'écria Moulay el Arbi après un moment de silence, ne pourrai-je donc jamais obtenir justice des persécutions dont j'ai été l'objet? Je sais que les Français aiment la justice; mais ils se laissent tromper par les chefs qu'ils nous donnent. Que ne viennent-ils nous gouverner eux-mêmes? »

Et alors ce vaillant homme s'assit en face de moi; les assistants s'accroupirent en cercle. Les jambes croisées sur un tapis, au milieu de la chambre, j'écrivis le récit qu'il me faisait de ses aventures, de ses misères, des persécutions qu'il avait souffertes. Son histoire, certes, est des plus intéressantes, mais je me vois obligé de la passer sous silence pour ne pas éveiller des questions de personnes.

Il termina son récit de la sorte :

« Tu te rappelles ton second séjour à Rhadamès, où tu vins accompagné de trois autres Français.

« Tu sais comment le qaïmaqam te demanda des hommes pour courir après un rhezi; comment je partis avec eux et comment je tombai comme mort à côté de ton guide Aoun ben Menacer [1].

« Les brigands se retirèrent, me laissant pour mort sur le champ de bataille; mais ils s'arrêtèrent bientôt, en voyant que tes Souafa cessaient de les poursuivre.

« Alors, deux brigands des Oulad Moulat [2], qui m'a-

[1] Voir pages 82 et suivantes de l'opuscule sur mon deuxième voyage qui est à la fin de cet ouvrage.

[2] Les Oulad Moulat sont une tribu de Touggourt; un grand nombre d'entre eux prirent part à l'insurrection de 1871, et quelques-uns se

vaient vu tomber, se dirent entre eux : — Retournons un peu voir ce Moulay el Arbi qui jadis a coupé le cou à Bou Choucha.

« Ils retournèrent donc sur leurs pas accompagnés de quelques Touareg Foggas, et ils me trouvèrent respirant encore.

« Je les entendis alors se disputer entre eux : les Touareg voulaient m'achever, mais les Oulad Moulat s'y opposèrent. Ils me chargèrent sur un chameau et me conduisirent dans le Ilhoggar, où nous arrivâmes dans la tribu des Foggas après dix jours de marche.

« Mais là, personne ne voulant me donner l'hospitalité, ceux qui m'avaient sauvé prirent le parti de me déposer sous la tente d'un cheikh, puis ils s'enfuirent.

« Le cheikh voulut d'abord me chasser ; mais voyant que j'était trop faible pour marcher, il me dit : « Signe-moi « un écrit que tu t'engages à me donner 500 *ciâann*[1] de blé, « et je te garderai chez moi jusqu'à ce que tu sois guéri. »

« Je signai ce qu'il voulut ; mais malgré tout il ne me donna que le strict nécessaire pour vivre ; j'étais presque nu, n'ayant sur moi qu'une mauvaise chemise toute maculée de sang, et sans aucun remède pour soigner mes blessures. (Le malheureux avait reçu un coup de sabre sur le nez, un autre sur le crâne, et une balle lui avait traversé le bras gauche.)

« Enfin, je me guéris. Je priai alors mon hôte de me prêter un chameau pour retourner à Rhadamès ; il me le prêta, et il m'accompagna lui-même pour prendre le blé que je m'étais engagé à lui donner.

réfugièrent dans le Sahara central avec Bou Sâïd et ses Châamba. J'ignorais que des Oulad Moulat fissent partie du rhezi commandé par El Madani ; il paraît que les renseignements qui me furent donnés alors sur la composition de cette bande n'étaient pas exacts.

[1] Fait au singulier *çaâ*. C'est une mesure de la contenance de 160 litres.

« Arrivé à Rhadamès, je me présentai devant le Medjelès où j'exposai ce qui m'était arrivé.

« Le président du Medjelès se mit en colère contre le cheikh, et il lui dit : « Non seulement tu t'es rendu complice « des brigands en les recevant dans ta tribu, mais encore « tu as abusé de la position de cet homme pour lui faire « souscrire un engagement qu'il ne pouvait tenir. Moulay « el Arbi ne te doit rien. »

« Le cheikh Foggas se retira ; mais à peine fut-il dans le désert, qu'il rhaza trois chameaux qui me restaient et qui étaient au pâturage.

« Je ne me plaignis à personne de cette perte ; mais le Medjelès en ayant eu connaissance, je fus indemnisé en argent.

« Et maintenant me voilà, un peu rompu après tant de misères, mais très heureux de me retrouver au milieu des miens, et de te revoir toi-même en bonne santé.

« Je ne puis comprendre, dit-il en terminant, que les Français, forts comme ils le sont, ne donnent pas enfin la chasse aux pillards dont il serait si facile de venir à bout. Je ne puis me l'expliquer qu'en les supposant trompés par les chefs indigènes qu'ils nous donnent, et qui, eux, ont intérêt à ce que le pays ne soit jamais tranquille afin d'avoir l'occasion de s'enrichir en faisant des rhazias. Que les Français me confient seulement un petit goum et je me fais fort de détruire en peu de temps tous les brigands du désert, en commençant par les Foggas. »

Je suis absolument de l'avis du chérif Moulay el Arbi. Rien n'est plus facile que d'envoyer là-bas, avec le titre, par exemple, de *cheikh du désert*, un officier aventureux qui avec cent spahis choisis dans la forte tribu de Sâïd Othba, prendrait El-Goléa pour centre d'opération, et pourrait se porter rapidement d'un point sur un autre. Je propose la tribu de Sâïd Othba, parce qu'elle est riche et

qu'elle émigre chaque année dans le Tell, où se trouvent ses pâturages, ce qui est une grande garantie, et aussi parce que les gens de cette tribu m'ont paru avoir hérité, jusqu'à un certain point, des traditions chevaleresques des Arabes de la première race.

Connaissant le Sahara aussi bien, je pense, que personne en France, je crois de mon devoir d'exposer ici mon opinion personnelle sur un point qui intéresse au plus haut degré la paix, la prospérité et l'avenir de notre colonie; car qui ne sait que le Sud a été le foyer de la plupart des insurrections? Mais ce qu'on ignore trop c'est que presque toutes ces insurrections ont eu pour principe quelque injustice d'un chef à notre solde que l'on a eu le tort de vouloir maintenir et protéger malgré les plaintes réitérées de ses sujets, et sous le prétexte spécieux *de ne pas affaiblir l'autorité.*

Moulay el Arbi me donna des nouvelles de mon ancien guide Rabahh ben Amera, qu'il avait rencontré la veille près du village de Rouissat. Rabahh, atteint d'une maladie de foie, était allé la faire soigner à Metlili par un marabout en renom qui ne l'avait pas guéri, et il allait rejoindre sa nezla, campée dans le désert du côté des oughroud de Maguetla; il avait appris mon arrivée à Ouargla, et il me savait porteur du fusil depuis si longtemps promis; mais il avait une telle peur du *tehem* qu'il n'avait pas osé traverser le chotth pour venir me voir. Il avait chargé Moulay el Arby de me dire qu'il comptait me faire visite après la saison du dit tehem.

J'invitai le chérif à souper, ainsi que Châamba qui l'accompagnaient, car ces hommes, revenant de Rhadamès, devaient être au courant de ce qui se passait dans le Sahara; or j'avais besoin d'être renseigné.

Ce qu'ils me dirent de l'état du pays des Touareg me fit mal augurer de la tentative de M. Say.

Tous m'assurèrent que je serais bien accueilli à Aïn-Çalahh, et Moulay el Arbi me promit une lettre pour Si Abd-el-Kader ould Ba Djouda, qui était son ami. Il m'envoya en effet cette lettre dès le lendemain.

Quelques jours après la visite de Moulay el Arbi je vis arriver chez moi les deux fils de Rabahh, Abd-er-Rahhmann et Ahhmed, que le père envoyait chercher les présents qui lui étaient destinés. Ils m'apportaient eux-mêmes une grande pièce de laine que leur mère avait tissée tout exprès pour moi, de la viande de gazelle séchée au soleil, une outre pleine de lait de chamelle et deux pastèques.

Je les gardai deux jours pendant lesquels ils ne firent autre chose que manger et dormir. J'avais ordonné à Bouzid de leur donner du couscoussou et des galettes à discrétion et certes il y avait longtemps que mes deux gaillards ne s'étaient trouvés à pareille fête.

Le matin du troisième jour ils voulurent absolument partir, parce qu'ils craignaient que leurs parents ne s'inquiétassent de leur absence prolongée. Je leur remis alors les présents que je leur destinais et que j'avais mis de côté dès le jour de mon installation : un beau fusil double, à silex, et un kilog. de poudre pour leur père ; un paquet de tissus divers pour leur mère, leur tante et leur grand'mère ; pour eux deux bernous, deux chachias, deux paires de souliers et deux revolvers Lefaucheux calibre 12. Ils partirent enchantés, naturellement.

CHAPITRE VI

Description de la ville, de l'oasis et du pays d'Ouargla. — Population sédentaire. — Instruction. — Industries. — Mœurs, culture, commerce. — Puits artésiens et autres. — Salure des eaux. — Population nomade. — Dénombrement des habitants, des palmiers, des troupeaux, etc., du pays d'Ouargla. — Impôt. — Administration.

J'ai dit (chapitre IV), qu'au milieu du chotth ou ancien lac d'Ouargla se détache, allant du nord au sud, une grande et belle île de verdure, et qu'au sein de cette île est la ville d'Ouargla, cachée par les palmiers.

En effet, l'oasis actuelle est plantée sur une île peu élevée qu'entouraient autrefois les eaux du lac formé par l'élargissement de l'oued Miyâ, avant que ces eaux ne disparussent sous l'épaisse couche de sels et d'alluvions qui forme aujourd'hui une croûte solide sur laquelle on peut presque partout s'aventurer sans crainte.

Cette île, de forme irrégulière, n'est pas située au milieu du chotth, comme elle paraît l'être de loin ; elle se trouve beaucoup plus rapprochée de la rive droite ou orientale, de laquelle elle n'est même séparée, vers le sud-est, que par un canal de 300 mètres au plus.

Quant à la ville, elle s'élève à peu près au centre de l'oasis, sur un tertre calcaire dont le point culminant est à 4 ou 5 mètres au-dessus du niveau général de l'île.

Du bordj de Ba Menndil à la ville, on se dirige vers l'est-sud-est par un sentier qui serpente dans le chotth. Bientôt on traverse une partie basse et marécageuse, couverte de cristaux de sels, où l'on distingue très bien le sillage laissé par les eaux lorsque les pluies tombées dans le Tidikelt sont assez abondantes pour engorger les canaux souterrains qui leur suffisent ordinairement, et les obliger à sourdre dans le chotth, au point de menacer les plantations de palmiers d'une inondation.

Au bout de vingt minutes on atteint les premiers palmiers et l'on pénètre dans l'oasis par un chemin à droite et à gauche duquel sont des jardins abandonnés.

Bientôt, après avoir traversé une *foggara*[1] assez profonde par laquelle les eaux douces et fraîches du Châb viennent arroser quelques jardins, on marche entre deux murs en terre, et, au bout d'un quart d'heure on pénètre dans la ville par une porte flanquée, à droite, d'une tour ronde qui menace ruine; un fossé (bahhar), rempli d'eau stagnante, fait le tour du mur d'enceinte dont l'état d'entretien laisse, de ce côté du moins, beaucoup à désirer.

J'ai dit que la ville couvre un tertre plus élevé que le niveau général de l'oasis; ce tertre est formé de roches calcaires qui fournissent les matériaux nécessaires aux constructions.

Les rues sont irrégulières, étroites et sales; quelques-unes sont couvertes dans une partie de leur parcours. Les maisons, bâties en moellons bruts plaqués d'un crépissage, sont d'un aspect misérable; quelques-unes seulement ont un étage; elles sont généralement basses et creusées à

[1] On désigne sous le nom de *foggara* (pour *foqqara*), au pluriel *fogaguir* (pour *foqaqir*), une ligne de puits reliés entre eux par une galerie souterraine qui, partant des bords d'un plateau où existent des eaux d'infiltration, conduit ces eaux dans un bassin situé à portée des terres à irriguer.

l'intérieur afin de donner plus de fraîcheur à l'habitation.

Après un quart d'heure de marche le long de rues tortueuses dont quelques-unes sont bordées de ruines, on arrive à la casba qui s'élève au sud-ouest de la ville, près des remparts; c'est cette forteresse, dont je vais d'abord donner une courte description, que je prendrai comme point d'orientation pour déterminer la position des différents quartiers et monuments.

La casba est une agglomération de constructions grossières, entourée d'une double enceinte carrée. L'enceinte extérieure, crénelée, flanquée aux angles de quatre bastions est une addition de 1871, comme l'indique une inscription gravée sur une pierre du bastion sud-est; la porte d'entrée s'ouvre du côté du couchant. La régularité de la maçonnerie suffirait seule à prouver que des mains françaises ont construit ces bastions.

L'enceinte intérieure, également crénelée, domine l'extérieure ; les bâtiments d'habitation y bordent des cours plus ou moins régulières.

Du côté oriental s'élève, prétentieuse et de mauvais goût, l'ancienne demeure des sultans du pays, maison à un étage, avec cour intérieure entourée de grossières arcades ; elle rappelle les maisons mauresques d'Alger. Tout autour sont des chambres qui ressemblent à des niches, tant elles sont basses et étroites. Au milieu de la cour est un puits d'eau salée.

Près du bastion sud-ouest se dresse une tour carrée, haute de 10 mètres, de laquelle on domine la ville, mais d'où il est néanmoins impossible d'en suivre tous les contours.

Les portes qui donnent accès dans la ville sont au nombre de sept, à savoir : Bab es Soulthann, percée en face de l'angle du bastion sud-ouest de la casba ; et, en

allant à gauche, en sortant par celle-ci : bab Ahhmed, bab Rebaâ, bab Baba-Rebiyâ, bab Azzi (par laquelle on arrive de Ba Menndil), bab Aoumann, et une autre petite porte, nouvellement percée en face du côté occidental de la casba et à laquelle on n'a pas encore donné de nom.

La ville d'Ouargla, qui comprend 1400 maisons et autant de familles, est divisée en trois quartiers séparés par des murailles : au sud-ouest celui des Beni Sissinn, qui s'étend en demi-cercle autour de la casba, celui des Beni Ouagguinn au nord-est et celui des Beni Brahim, au nord-ouest.

Le quartier des Beni Sissinn, ainsi que Bab es Soulthann et la partie des remparts qui entoure ce quartier, furent complètement détruits à la suite de l'insurrection de 1871. M. le général de Lacroix-Vaubois, qui commandait la colonne expéditionnaire, avait ordonné d'abattre seulement les maisons trop rapprochées de la casba ; mais les chefs arabes auxquels il donna ses ordres, désireux de montrer du zèle, firent abattre toutes les maisons du quartier, à l'exception de quelques-unes dont les riches propriétaires pouvaient se racheter à prix d'argent.

Il est vrai qu'au lieu de défendre leurs remparts, comme les deux autres tribus, les Beni Sissinn avaient ouvert leurs portes au bandit Bou Choucha qui, à la tête d'une cinquantaine de mahara[1] seulement, était venu les sommer de se rendre.

Depuis lors, ce quartier s'est en partie relevé de ses ruines, et s'il n'y a pas gagné en élégance, il y a du moins gagné en propreté. Ainsi vers le centre de la ville, on a ménagé une grande place carrée entourée d'arcades grossières, mais régulières, et dont l'aspect est assez

[1] On dit d'une troupe qu'elle est forte de cinquante mahara, comme l'on dirait chez nous qu'elle est forte de cinquante chevaux ou cavaliers.

agréable. C'est la place du marché ; au milieu s'élève un terre-plein environné de maçonnerie, à l'usage des musulmans qui éprouvent le besoin de faire leur prière en public.

En outre, tout autour de la casba, qui était autrefois resserrée entre les maisons du quartier, on a laissé libre un grand espace formant une place circulaire qui permettrait de défendre, avec plus d'avantage, les approches de la forterresse (si toutefois il est permis de décorer cette bicoque du nom de forteresse).

Les autres monuments d'Ouargla, au nombre de deux, sont très remarquables, sinon par leur élégance architecturale, du moins par leur originalité : ce sont les minarets (*çmâ*) des mosquées *malékite* et *mzabiya*, ou, pour mieux dire, orthodoxe et schismatique, cette dernière appartenant aux Beni-Mzab, de la secte des *Ouahhabites*, branche des anciens *Khouaredj*, qui firent scission avec Ali et furent dispersés.

Les mosquées elles-mêmes n'ont aucune apparence ; grandes bâtisses très irrégulières, très basses, dont les voûtes sont supportées par de grosses colonnes carrées, elles ne dépassent pas le niveau des autres constructions; la mosquée malékite pourtant paraît avoir la prétention d'imiter, quant à l'intérieur, la belle mosquée du même nom qui orne la rue de la Marine, à Alger; mais ses colonnes sont tordues, mal alignées ; ses voûtes en ogives, très irrégulières, très basses, très faibles, à en juger par les nombreuses lézardes qui y forment comme autant d'arabesques naturelles.

Pour en revenir aux minarets de ces mosquées, ce qu'il y a de plus étonnant à Ouargla, c'est de voir surgir à 20 mètres d'élévation [1] deux grandes machines carrées, tout

[1] C'est la hauteur du minaret de la mosquée mzabiya ; l'autre, celui de la mosquée malékite, est élevé seulement de 19m,50.

à fait grossières, qui vont se rétrécissant de la base au sommet, percées çà et là de quelques trous, avec une plate-forme très étroite surmontée de clochetons arrondis supportés par de petites colonnes toutes tordues.

Si ces machines étaient droites, si leurs angles étaient réguliers et leurs faces parfaitement unies, il n'y aurait d'autre reproche à leur faire que celui d'une désolante uniformité; mais comme ici il n'y a point d'architecte, que le simple fil à plomb lui-même y est inconnu, et que l'outillage du maçon, très rudimentaire, ne se compose que d'un petit marteau et d'une truelle carrée dont la poignée horizontale est emmanchée, par les deux extrémités, sur la plaque de fer qui la compose, il s'ensuit que toutes les constructions se font *à vue de nez*, et que plus elles s'élèvent, plus elles s'écartent de la perpendiculaire.

Donc, ces deux pauvres minarets, pareils à de gigantesques phallus, semblent se tordre dans un pénible effort pour s'élever vers le ciel. A une certaine hauteur, la face qui, à la base, regardait le sud, fait face au sud-est; en outre, la base et le sommet sont à peu près sur la même perpendiculaire, tandis que le centre s'en éloigne sensiblement; l'un d'eux est même incliné dans son ensemble à peu près comme la tour de Pise.

Les Ouarglis n'en sont pas moins très fiers de leurs minarets.

A gauche de ces deux « monuments », très remarquables après tout, on aperçoit, à l'extrémité septentrionale de la ville, un pan de mur très épais, dont l'altitude peut être de 15 mètres. C'est tout ce qui reste de la belle mosquée édifiée, en l'an 626 de l'hégire (1228-29 de J. C.), par l'émir Bou Zékéria le Hhafside, alors que la ville d'Ouargla était dans toute sa splendeur.

Que de changements depuis lors !

Les hommes, les villes, les nations naissent, grandissent et tombent ; Dieu seul est immuable.

Les deux grandes mosquées malékite et mzabyia sont communes à tous les habitants de la ville de l'un et de l'autre rite; chaque quartier possède aussi ses mosquées particulières, qui sont au nombre de 17, à savoir :

5 pour les Beni Sissinn : djamâ Sidi Bou Afou, djamâ Sidi el Hafiann, djamâ Sidi Ben Anou, djamâ Lalla Bahia et djamâ Hadour.

7 pour les Beni Ouagguinn, qui sont : djamâ Sidi Abd-el Kader, djamâ enn Nakhla, djamâ Ba-Hhaddadj, djamâ Sidi Mannsour, djamâ Sidi Snoussi, djamâ Azafia, et djamâ Sidi Ali Bokka.

5 pour les Beni Brahim, qui sont : djamâ Sidi Salahh, djamâ Sidi Ba-Bihim, djamâ Azzi, djamâ Touchennt, et djamâ Lalla Mannsoura.

Chaque famille d'Ouargla ayant sa maison, si nous supposons une moyenne de 8 personnes par famille (1 homme, 2 femmes, 1 vieillard et 4 enfants), nous avons une population de 11 200 âmes pour les trois quartiers de la ville.

Sur les 1400 familles, 1250 appartiennent à la race aborigène des Nègres sahariens dont il sera question plus loin, et 150 à la race blanche, se subdivisant comme suit : 100 Berbères Beni Mzab, 12 Mehadjeria de Touggourt, et 38 divers, la plupart Arabes sédentaires.

L'instruction y est censément donnée dans sept mosquées-écoles, dont 2 pour le quartier des Beni Sissinn : Sidi Ben Anou et Sidi Bou Afou ; 2 pour les Beni Ouagguinn : Sidi Snoussi et djamâ Zaouïa (cette dernière, qui n'est pas comprise dans la nomenclature ci-dessus, appartient à l'ordre religieux de Sidi Abd-es-Selam) ; 3 pour les Beni Brahim : Sidi Salahh, Sidi Ba-Bihim et Lalla Mannsoura.

Il me serait difficile de déterminer le nombre d'enfants

qui fréquentent ces écoles; les maîtres eux-mêmes n'en savent rien. Ainsi, tel jour une centaine de crapauds grouilleront dans la cour de la mosquée, que le lendemain il n'y en a que 4 ou 5 à faire enrager le maigre et crasseux personnage qui, dans ce pays, représente le maître d'école; cet homme prend gravement le titre de *thaleb*[1], c'est-à-dire *savant* ou *lettré*, quoique toute sa science se borne, le plus souvent, à déchiffrer le Coran.

Il est probable que tous ou presque tous les enfants de la ville fréquentent ces écoles plus ou moins longtemps et plus ou moins régulièrement pour y apprendre la prière; mais si l'on en juge par le nombre de lettrés d'Ouargla, on peut hardiment en déduire qu'il y en a 2 sur 1000 qui apprennent à lire et à écrire couramment. Ceux-là se décorent du titre de *tholba*.

Les maîtres n'ont point de rétribution fixe : ils vivent généralement des biens *ahhbous*[2] attachés à leur mosquée-école, et des dons volontaires en dattes, viande, farine, fruits, laitage, etc., que leur font les familles.

Parlerai-je des industries de la ville? Cela me serait difficile, attendu qu'il n'en existe pas.

En hiver, les Beni Mzab apportent à Ouargla des pantoufles en cuir jaune achetées à Biskra ou à Touggourt; tant pis pour quiconque, n'ayant pas l'habitude d'aller nu-pieds, oublie alors de faire sa provision annuelle;

[1] Ce nom, qui fait au pluriel طلبة *tholba* ou طلّاب *thoullab*, dérive de la racine طَلَبَ (*thalaba*), *chercher, demander (la science)*.

[2] Régulièrement أحباس *rhhbas*, fait au singulier حبس *hhoubes;* ce mot dérive de la racine حَبَّسَ *rendre une propriété inaliénable*. On donne ce nom aux *legs pieux, rendus inaliénables*, dont les revenus sont affectés à l'entretien d'une mosquée ou d'une école.

en été, il ne trouvera pas une mauvaise semelle à acheter.

En fait de tailleurs, je n'ai vu qu'un seul homme sachant coudre des ganndouras très simples : c'était un mehadjeri de Touggourt qui fut obligé de s'en aller à cause des fièvres. Si l'on tient compte que, pas plus chez les nègres que chez les Arabes, les femmes ne savent coudre, on sera moins étonné de voir par les rues tant d'individus des deux sexes en guenilles. Cependant les femmes savent fabriquer des tissus de laine grossiers qui ne sont en usage que dans le pays ; elles ne connaissent pas l'art de faire des bernous d'une seule pièce ; le capuchon doit être ajouté et fixé, par une couture, au corps de la pièce. A cela et à une sale cuisine se bornent, dans ce bienheureux pays, les connaissances du sexe féminin ; ces dames ne sachant pas plus laver que coudre, cette dernière tâche incombe aux rares individus du sexe fort qui ont quelques notions de propreté.

On m'avait dit qu'à Ouargla on fabriquait des chapeaux de paille très estimés. Après enquête, j'ai su que ces fameux chapeaux venaient de l'oued Rirh.

Ayant eu besoin de quelques nattes destinées à *meubler* une maison que je louai en ville pour y passer la saison des fortes chaleurs, il ne fallut pas moins d'un mois à un nègre pour m'en fabriquer deux, très grossières, ayant 2 mètres de long sur un $1^{m},50$ de large.

De forgeron, mon serviteur Bouzid finit par en dénicher un après quatre ou cinq jours de recherches ; or cet industriel ne put jamais parvenir à forger quatre fers pour ma mule ; je dus me borner à faire ferrer les pieds de devant, et encore lui fallut-il dix-huit jours pour ce faire. Plus tard, vers la fin de l'été, un Mzabi arriva qui avait dans sa boutique des fers tout fabriqués dont je fis provision pour mon voyage.

En fait de cultures, il n'y a de soignés, dans l'oasis d'Ouargla, que les palmiers appartenant aux nègres sahariens, aux Beni Mzab et aux quelques Arabes sédentaires de la ville, c'est-à-dire ceux de l'oasis d'Ouargla proprement dite, les seuls, du reste, qui soient arrosés. Les palmiers des Arabes nomades sont plantés pêle-mêle dans les parties basses et sablonneuses de l'île, et aux alentours des villages voisins où les eaux souterraines sont peu profondes ; là, ils croissent à la grâce de Dieu, sans soins d'aucune sorte, leurs propriétaires ne s'en occupant qu'à deux époques de l'année, à la fécondation et à la récolte.

Les dattes d'Ouargla sont de bonne qualité ; ce sont les meilleures que j'ai mangées après celles du Souf. Dans les jardins, il y a quelques treilles qu'on laisse ramper sur le sol ou grimper sur les rares figuiers qui représentent ici leur espèce ; par suite, les raisins sont fades et sans saveur ; d'ailleurs, on les mange ordinairement avant leur complète maturité, ainsi que les figues ; sans cela, les nomades qui viennent camper dès le mois d'août aux alentours de l'oasis, se chargeraient du soin de les récolter.

Dans les jardins irrigués, il y a beaucoup d'excellente luzerne (*foçça*), mais très peu de légumes. Il est rare de voir sur le marché des citrouilles, pastèques, melons et oignons. Les gens du pays cultivent pour leur consommation, et point au delà ; ce n'est que poussés par le besoin qu'ils se décident à porter quelques fruits ou légumes au marché. Le peu qu'ils produisent, ils doivent le garder jour et nuit pour le soustraire à la voracité des nomades leurs anciens maîtres. C'est uniquement au manque de sécurité qu'il faut attribuer le peu de variété et la petite quantité des produits du sol à Ouargla.

La luzerne sert à nourrir les chèvres laitières, les ânes et les quelques moutons que les habitants de la ville

entretiennent pour s'assurer du lait et un peu de viande fraîche en été; du mois de mai à la fin de juillet, les nomades n'envoient que très rarement du bétail sur le marché, et l'étranger obligé de passer ces trois mois dans la ville, doit se pourvoir de moutons s'il ne veut être réduit à la viande sèche. Ordinairement trois ou quatre familles aisées s'entendent pour tuer un mouton à tour de rôle.

L'étranger doit aussi se munir d'une provision de blé en grains avant de quitter le Tell. Je n'ai vu, à Ouargla, qu'une seule personne (un Mehadjeri de Touggourt) vendre du blé en été, et encore n'en livrait-il en tout que la valeur d'un double décalitre chaque jour et ne donnait-il à chacun qu'environ 2 litres moyennant la somme d'un franc, ce qui porte l'hectolitre à 50 francs.

Le peu de viande fraîche que, par hasard, on peut se procurer en été sur le marché et qu'on achète à vue de nez, revient à 1f,50 le kilog. en moyenne. Pendant cette même saison, les dattes se vendent jusqu'à 15 francs la çaâ (160 litres), ce qui est énorme pour le pays.

J'ai dû payer (et encore n'ai-je pu en trouver que très difficilement) du beurre de chèvre liquide, rance, au prix de 5 francs le kilog. Ayant manqué de sucre, j'en ai acheté un vieux pain tout graisseux (le seul qu'il y eût dans toutes les boutiques de la ville) à raison de 3 francs le kilog.; enfin je n'ai jamais pu payer moins de 3 francs une mauvaise petite poule, et les œufs moins de 1f,20 la douzaine.

A partir de septembre tout diminue de prix, les Beni Mzab venant alors ravitailler la ville, et les nomades allant échanger à Biskra des laines, des moutons et des dattes contre des grains.

En hiver, le blé se vend de 27 francs à 30 francs

l'hectolitre, la viande coûte de 50 à 60 centimes le kilog., et, après la récolte, les dattes de premier choix ne valent que 12f,50 la çaâ, et les ordinaires 10 francs.

En résumé, si ce n'est le commerce de la poudre, qui se fait pour le compte des Beni Mzab, et celui des esclaves, toujours florissant à Ouargla pour divers motifs, il n'y a dans cette ville qu'un trafic local, tout d'approvisionnement.

Chaque quartier d'Ouargla possède sa corporation de *rhethassa*[1] ou puisatiers; mais on se borne ici à entretenir les anciens puits, sans en créer de nouveaux.

La corporation des puisatiers des Beni Sissinn se compose de 6 individus; celle des Beni Ouagguinn de 6 également, et celle des Beni Brahim de 9. En tout : 21.

Le nombre de puits[2] qu'ils entretiennent est de 140 environ. Ce chiffre approximatif m'a été donné par les rhethassa eux-mêmes; ni cheikh, ni autorité quelconque n'ont pu me fournir d'autres renseignements que ceux relatifs aux palmiers, parce que c'est sur eux que pèse l'impôt, et encore dois-je avouer que ces chiffres officiels ne m'inspirent pas la moindre confiance, le recensement étant fait par des chefs indigènes qui ont intérêt à cacher la vérité.

La profondeur moyenne des puits artésiens est de 70 à 80 drâa (35 à 40 mètres); il y en a trois de 100, 110 et 115 drâa[3]; la température des eaux jaillissantes varie entre + 24°,5 et + 26° centigrade, Ainsi les eaux de l'Aïn Bou Sâag, à 150 mètres de Casba,

[1] Ce mot barbarisé, dont le singulier est غطاس *rhethas*, dérive de la racine غطس *rhathassa, plonger*, et signifie *plongeur*.

[2] Les Arabes donnent aux puits artésiens le nom d'*dïoun*, *sources* (au singulier *dïn*).

[3] La *drâa* (coudée, longueur du bras) équivaut à 50 centimètres.

près de Bab es Soulthann, avaient, le 30 août 1877, à 6 heures 1/2 du matin, une température de + 26°, celle de l'air ambiant étant, à la même heure, de + 25° à l'ombre, à 1 mètre du sol, près de la source, dont la profondeur est de 100 drâa ou 50 mètres; les eaux de l'Aïn Si Diyab, du côté opposé de la ville à 600 mètres environ des remparts, et dont le débit peut être de 500 litres à la minute, avaient une température de + 24°,5, le 27 août 1877, à 5 heures du soir, la température de l'air ambiant étant alors de + 38°,5 à l'ombre et à hauteur d'homme [1].

Le débit moyen des puits artésiens peut être de 600 litres à la minute; mais il est bon de faire observer que ces puits sont creusés dans les parties les plus élevées de l'oasis, et qu'en général les palmiers ont ici moins besoin d'arrosage que dans l'oued Rirh; la première nappe se trouvant, dans les parties basses, à une faible profondeur, le sol y est par cela même beaucoup plus humide; il y a même certaines parties de l'oasis (sur la route de Rouissat, par exemple) où l'arrosage est tout à fait inutile, si ce n'est pour les jeunes palmiers. Quand on veut créer une plantation, l'on creuse un puits profond de 1m,50 à 2 mètres dont les eaux servent à arroser les boutures, ainsi que quelques luzernières dans lesquelles on cultive aussi des citrouilles et des pastèques; dans ce cas, on dispose le jardin en petits carrés séparés par des murailles d'argile peu élevées, de façon que les eaux puissent se répandre partout également, et l'on inonde complètement le terrain. Ceci explique comment, dans le Sahara, les carrés en culture sont toujours en contre-bas des allées le long desquelles on dirige les

[1] Pour le forage des puits artésiens par les nègres sahariens, voir *le Sahara*, 1re partie, chapitre III.

canaux ; il n'y a qu'à couper ceux-ci vis-à-vis de la partie qu'on veut inonder. Toutes les eaux artésiennes du pays d'Ouargla (qui proviennent du cours souterrain de l'oued Miyâ) sont plus ou moins saturées de magnésie et d'autres sels ; quelques puits donnent même de l'eau très amère ; mais cette salure provient des nappes supérieures ascendantes[1] que l'on doit traverser pour arriver à la nappe jaillissante. Ayant fait descendre au fond d'un puits artésien un plongeur (rhethas) muni d'une peau de bouc, avec ordre de la fermer après l'avoir remplie d'eau du fond, j'ai pu constater, en l'éprouvant au nitrate d'argent, que cette eau blanchissait à peine, tandis que celle de la surface devenait blanche comme du lait et donnait un précipité très abondant. Cette expérience, renouvelée plusieurs fois dans des puits différents, m'a toujours donné les mêmes résultats ; cela me porte à croire que les eaux des nappes inférieures sont presque tout à fait douces.

Cela me fait aussi persister dans cette opinion que les sels amassés dans les chotths ou sebkhas, comme en général dans toutes les dépressions sahariennes, proviennent du lavage des plateaux par les pluies torrentielles qui ont entraîné autrefois les argiles salifères de ces plateaux, comme elles dissolvent et emportent encore aujour-

[1] Cependant il arrive, surtout dans l'oued Rirh, que les premières eaux jaillissantes, c'est-à-dire celles des nappes artésiennes supérieures, contiennent aussi des sels, mais en quantité moins considérable que les eaux ascendantes ; or cela vient encore à l'appui de l'opinion développée ci-dessus, que la surface du sol seule est salée, et que cette salure, considérable à la surface, va diminuant jusqu'à ce qu'elle disparaisse tout à fait à une certaine profondeur.

Il est aussi à remarquer que les puits qui ne donnent qu'un très faible débit sont bien plus salés que les autres ; parce que leurs eaux, séjournant plus longtemps à l'orifice du puits, ont le temps de s'imprégner de la salure du sol qui les entoure.

d'hui les sels contenus dans le sulfate de chaux, qui s'y trouve en grande quantité.

Quant aux eaux des puits ascendants sahariens, je les ai toujours trouvées très amères, à l'exception toutefois de celles de la vallée du Souf, qui sont douces et excellentes à boire.

En résumé, l'oasis ou forêt d'Ouargla, c'est-à-dire le massif auquel on donne ce nom et dans lequel sont compris les palmiers appartenant au ksar de Rouissat, s'étend du nord au sud sur un parcours de 8 kilomètres, et de l'est à l'ouest sur une même étendue, c'est-à-dire qu'elle comprend environ 64 kilomètres carrés.

D'après les renseignements recueillis par moi à plusieurs sources non officielles, le nombre des palmiers appartenant aux habitants d'Ouargla serait de 221 035, dont 82 648 pour les Beni Brahim, 66 871 pour les Beni Ouagguinn, et 71 516 pour les Beni Sissinn; je donnerai plus loin les chiffres officiels.

L'aghalik d'Ouargla comprend encore, outre la ville de ce nom, le ksar de Ngouça, situé à quatre petites heures de marche vers le nord; la zaouïa de Sidi Khouil, située à l'est-nord-est; les villages de Chotth ou Aïn-Amer et de Adjadja, situés à l'est, et le ksar de Rouissat, vers le sud-est, ces derniers entourant la rive droite du chotth.

Ngouça, dont il a été question plus haut, comprend 151 maisons, toutes habitées par la race nègre aborigène; le nombre de ses palmiers est de 47 216.

La zaouïa de Sidi Khouil, distante de la ville de 2 heures de marche à pas de cheval, ce qui équivaut à 14 kilomètres, est habitée par 10 marabouts de race blanche; 4763 palmiers en dépendent.

Chotth, aussi appelé Aïn Amer, comprend 109 maisons, dont 40 seulement sont habitées par des blancs; 20 702 palmiers en dépendent.

Adjadja se compose de 90 maisons, toutes habitées par des noirs qui cultivent 16 329 palmiers.

Ces deux derniers villages s'élèvent, le premier au centre et l'autre à l'extrémité méridionale d'une même forêt, au pied des oughroud qui bordent le chotth à l'est. Cette forêt a dû être de tout temps indépendante de celle d'Ouargla ; elle en est séparée, à son extrémité occidentale, par une dépression de terrain très humide et salée dans le fond de laquelle est marqué le courant qui se produit à l'époque où les grandes pluies amènent de l'eau dans le chotth.

Enfin, Rouissat comprend 40 maisons, toutes habitées par des blancs de la tribu arabe des Beni Çour, parmi lesquels se sont fixés quelques Châamba. Les palmiers qui dépendent de ce ksar, au nombre de 18,435, se confondent, au sud-est, avec la forêt d'Ouargla. Ils étaient autrefois reliés, tout le long de la rive droite du chotth, à ceux d'Adjadja, par une autre forêt dont il ne reste qu'un groupe un peu important, celui de l'Aïn Béïda, autour duquel les Châamba établissent leur camp lorsqu'ils rentrent du désert pour la récolte des dattes.

Les tribus d'Arabes nomades dont le pays d'Ouargla est aujourd'hui le centre de ralliement sont les suivantes :

1° Les Châamba Bou Rouba ou *Hab er Rehh*[1], qui sont frères des Châamba de Metlili et de Gueliyâ (El Goléa) ;

2° Les Beni Çour ;

3° Les Mokhaama ;

4° Les Sâïd Othba ;

5° Les Fatnassa.

[1] هَبّ الرّيح *Hab-er-Rehh* signifie *souffle de vent*. C'est un surnom qui fut donné à cette tribu par Si Hhamza, à cause de ses habitudes vagabondes.

Les Châamba Bou Rouba ou Hab er Rehh, sont divisés en sept fractions, qui sont :

Les Oulad Smaïl, les Oulad Ferdj, les Ed Douï, les Oulad Ncêr, les Oulad Ziz, les Oulad Bel Kacem, et les Oulad Bou-Sâïd.

Leurs champs de pâturage s'étendent vers l'est et le sud-est, et leur lieu de campement, quand ils se rassemblent près d'Ouargla pour la récolte des dattes, est situé à l'Aïn Béïda[1], entre Rouissat et Adjadja, au pied des hautes dunes qui bordent le chotth de ce côté. Les palmiers qui leur appartiennent et au milieu desquels ils campent sont au nombre de 22 398.

Les Beni Çour conduisent également leurs troupeaux vers le sud-est et leur point de ralliement se trouve au milieu de leurs palmiers, qui sont plantés vers le sud, entre Ouargla et le ksar de Rouissat. Ces palmiers, qui croissent sans culture et sans irrigation, sont au nombre de 17 221.

Les Mokhadma ont leurs pâturages vers le sud-ouest, et se réunissent en automne dans les clairières qui s'ouvrent dans la partie sud-ouest de la forêt qui entoure Ouargla. 15 744 palmiers, plantés, sans ordre et sans soin, leur appartiennent.

Quant aux Sâïd Othba et aux Fatnassa, ils conduisent leurs troupeaux dans le Tell jusqu'aux portes de Tiaret. Ils descendent dans le Sahara vers la fin de septembre, et campent alors vers le nord, entre Ouargla et Ngouça, où sont leurs 27 294 palmiers. Ces palmiers sont groupés par petits jardins isolés, bien arrosés, dont l'entretien, confié à des khammès noirs, ne laisse rien à désirer; les dattes qu'ils produisent sont de qualité tout à fait supérieure.

[1] Ce nom signifie la *Source blanche*.

Ces deux dernières tribus, qui se sont unies parce qu'elles étaient devenues trop faibles pour continuer à mener isolément la vie nomade, se distinguent encore des autres nomades sahariens en ce qu'elles possèdent des chevaux, chose acile, grâce à leur séjour dans le Tell où l'eau se trouve en quantité suffisante pour abreuver ces animaux. Les Sâïd Othba sont, en outre, plus intelligents, plus braves, plus propres et plus riches que les autres nomades dont ils se distinguent surtout par un caractère chevaleresque.

D'après mes renseignements particuliers, les palmiers du pays d'Ouargla seraient répartis comme suit :

Ville d'Ouargla proprement dite.	221,035	palmiers.
Ksar de Ngouça	47,216	—
Zaouïa de Sidi Khouil.	4,765	—
Village de Chotth	20,702	—
— d'Adjadja	16,329	—
Ksar de Rouissat.	18,435	—
Groupe de l'Aïn Beïda.	22,398	—
Total. .	350,878	palmiers.

Dans ce total sont compris les palmiers appartenant aux tribus nomades, lesquels se répartissent comme suit :

Palmiers appartenant aux Châammba.	22,398	
— — aux Beni Çour.	17,221	
— — aux Mokhadma.	15,714	
— — aux Sâïd Othba et aux Fatnassa.	27,294	
Total. .	82,657	

Voici maintenant le dénombrement officiel des habitants sédentaires et nomades, des palmiers, des troupeaux, etc., du pays d'Ouargla :

	NOMS DES TRIBUS DES VILLES ET DES VILLAGES.	Tentes ou maisons.	Hommes.	Enfants mâles.	Femmes.	Filles.	Fusils.	Chevaux.	Mulets.	Anes.	Chameaux.	Moutons.	Chèvres.	Palmiers.
Population sédentaire. Tribus nomades.	Sâïd Othba et Fatnassa	253	166	116	307	51	405	71	1	84	1245	4589	1585	27294
	Châamba	306	87	216	335	146	377	8	»	10	1652	957	1009	22598
	Mokhadma.	215	119	255	292	152	316	5	»	9	765	75	222	15744
	Beni Çour.	147	66	126	192	98	192	9	»	12	485	252	574	17221
	Ouargla.	697	221	427	427	94	165	1	9	161	«	1	317	80625
	Ngouça..	151	48	72	172	64	92	3	1	28	7	1	80	42127
	Chotth.	108	51	58	85	95	42	»	»	18	»	»	47	14280
	Adjadja.	95	28	47	83	45	50	»	»	11	»	»	71	11950
	Sidi Khouil	33	10	22	23	19	9	»	»	6	8	7	30	4170
	Rouissat	40	30	26	36	21	69	2	1	13	74	98	120	3823
	Totaux.	2045	826	1363	1950	765	1715	99	12	332	4212	5958	3655	259952

Les chiffres officiels sont ceux sur lesquels les impôts ont été perçus depuis 1872; en les comparant aux chiffres recueillis par moi, on trouve une différence en moins de 110 946 palmiers. On peut objecter, il est vrai, que les palmiers *ahhbous* sur lesquels aucun impôt n'est prélevé, ne figurent pas dans le rapport officiel. A cela je répondrai que, s'ils n'y figurent point, c'est un tort : on enlève ainsi à l'administration supérieure un excellent moyen de contrôle. Et d'ailleurs, les palmiers *ahhbous* appartenant aux mosquées ne s'élèvent guère qu'à 12 000, d'après mes renseignements ; 98 946 palmiers échapperaient ainsi à l'impôt.

Quant à l'impôt lui-même, il a été fixé, pour l'année 1878, à 178 300 francs pour tout le pays d'Ouargla, ce qui donne 0f,7423 par tête de palmier; il est vrai que la contribution de guerre infligée à la suite de l'insurrection de 1871 se trouve comprise dans ce chiffre. Là-dessus la part à prélever par l'agha doit être régulièrement de 15 000 francs; alors comment s'expliquer les fortunes rapides de certains chefs qui achètent pour des centaines de mille francs de propriétés après avoir séjourné deux ou trois ans dans ce malheureux pays ?

Le chiffre de population donné par le recensement officiel n'est pas moins inexact que celui des palmiers. On en jugera par le relevé suivant que je me suis donné la peine d'établir d'après des renseignements recueillis auprès des cheikhs et des anciens de chaque tribu.

Les Châamba Bou Rouba comptent	400	tentes et	600	fusils.
Les Beni Çour.	250	—	375	—
Les Mokhadma.	350	—	525	—
Les Sâïd Othba	250	—	375	—
Les Fatnassa (vivent avec les précédents)	60	—	90	—
Totaux. .	1310	tentes,	1965	fusils.

Le nombre de fusils supposant toujours un nombre égal de combattants, qu'on juge de la valeur du recensement officiel, qui ne donne que 458 hommes pour ces différentes tribus.

En résumé, si, pour déterminer le chiffre de la population sédentaire, nous prenons pour base la maison ou la famille se composant de huit personnes; et si pour la population nomade nous nous basons sur le fusil, c'est-à-dire sur l'homme fait, et que nous supposions autour de lui un vieillard, deux femmes et trois enfants, soit en tout six personnes lui compris, nous arrivons aux résultats suivants :

POPULATION SÉDENTAIRE.

Ville d'Ouargla.	1400 familles,	11,200	âmes.
Ksar de Ngouça	151 —	1,208	—
Zaouïa de Sidi Khouil.	10 —	80	—
Village de Chotth.	109 —	872	
— d'Adjadja.	90 —	720	—
Ksar de Rouissat	40 —	320	—
Totaux. .	1800 —	14,400	—

POPULATION NOMADE.

Châamba Bou-Rouba.	600 fusils,	3,600	âmes.
Beni Çouri.	375 —	2,250	—
Mokhadma.	525 —	3,150	—
Sâïd Othba.	375 —	2,250	—
Fatnassa.	90 —	540	—
Totaux. .	1965 —	11,790	—

Population totale de l'aghalik d'Ouargla : 26,190 âmes.

Chacun des quartiers d'Ouargla est administré par un cheikh ; il en est de même pour les villages et les tribus de l'aghalik ; tous ces cheikhs relèvent de l'agha, qui lui-même reçoit les ordres du commandant supérieur du

cercle de Laghouat, lequel relève, à son tour, de la subdivision de Médéa et de la division d'Alger.

Le chiffre de l'impôt est envoyé, chaque année, à l'agha, qui en fait la répartition par village ou par tribu. Cet impôt, perçu directement par les cheikhs, est ensuite centralisé par l'agha. Les quittances sont inconnues.

On voit que l'administration d'un aghalik n'est pas bien compliquée : point de voirie, point de routes à entretenir, point d'écoles à subventionner ni d'édifices à élever. Tout se réduit à la répartition et à la perception de l'impôt, ainsi qu'en un rapport par semaine sur l'état politique du pays.

CHAPITRE VII

Le pays d'Ouargla (suite). — Climat. — Maladies réelles et imaginaires. Les sybarites et les fumeurs de kif.

Le climat du pays d'Ouargla, tempéré en hiver, comme celui du Sahara en général, est très chaud en été, et la différence de température entre le jour et la nuit est toujours considérable ; ainsi, au mois de janvier, tandis que le thermomètre marque quelquefois dans le jour, à l'ombre, jusqu'à +35° centig., il descend souvent la nuit à 4 ou 5 degrés au-dessous de zéro.

Les gens du pays ont même conservé le souvenir de températures très rigoureuses : plusieurs personnes m'ont rapporté qu'il est tombé de la neige, dans le pays d'Ouargla, l'année de la prise de Laghouat par les Français (en 1852). Le même phénomène s'était produit dans l'oued Rirh en 1788 : la neige tomba cette année avec une excessive abondance ; elle faillit arrêter, près de Sidi-Khelil, la marche victorieuse de Salahh-Bey, qui allait châtier le cheikh Ferhhat fils d'Omar, souverain de Touggourt, de ce qu'il refusait de lui payer l'impôt [1].

La saison des fortes chaleurs commence avec le mois de mai ; la plus dure journée de ce mois a été celle du 19

[1] *Précis historique de la dynastie des Benou-Djellab, princes de Touggourt*, par M. Cherbonneau.

où la température s'est élevée à +41° à l'ombre, tandis que la nuit elle est descendue à +26°.

Dans le courant du mois de juin, la température continue à s'élever sensiblement; le 29 de ce mois, mon thermomètre à maxima marqua, à l'ombre +49°1; le minimum de la nuit fut de +31°.

En juillet, la température atteint son maximum. Ainsi dans le courant de ce mois, mon thermomètre à maxima marqua dix-neuf fois +50° centig. et au-dessus à l'ombre; au soleil et à midi, j'observai deux fois +64° [1]. La journée la plus chaude fut le 23, où le thermomètre s'éleva jusqu'à +55°,1 à l'ombre, tandis qu'il descendit la nuit à +29°,2.

Dans le mois d'août, la température ne s'éleva que six fois au-dessus de +50° à l'ombre; la journée la plus chaude fut celle du 10 (+53° à l'ombre); la moins chaude ne descendit pas au-dessous de +44° à l'ombre, mais les nuits devinrent plus fraîches, et le minimum descendit trois fois à +20°.

Dans les premiers jours de septembre, le thermomètre se maintint encore, le jour, entre +47° et 50° à l'ombre; mais il descendit entre 28 et +30° dans les derniers jours du mois, le minimum de la nuit s'abaissant lui-même jusqu'à +18°.

Enfin, en octobre je n'ai observé qu'une seule journée à +30°, la plus basse étant de +22°,6, et le minimum nocturne variant entre +11° et +19°.

La température diurne se maintient ensuite dans cette moyenne, et il n'y a que les vents du sud et du sud-est qui puissent produire, en hiver, des températures plus élevées dans les oasis; mais, je l'ai dit plus haut, il n'est

[1] Je ne pus prendre le maximum au soleil parce que je n'avais qu'un seul thermomètre à maxima.

pas rare qu'alors il gèle la nuit, comme j'ai pu l'observer plusieurs fois dans le cours de mes voyages.

En général, le Sahara est l'une des contrées les plus salubres du monde; les maladies épidémiques et endémiques, les fièvres surtout, ne s'y montrent que dans la saison chaude et dans les lieux cultivés, où elles doivent être attribuées à quatre causes principales :

1° Stagnation des eaux dans les fossés qui entourent les centres de population, dans les bas-fonds des oasis, dans les chotths et sebkhas;

2° Fermentation, au printemps, des troncs de palmiers employés au coffrage des puits;

3° Insuffisance de la nourriture chez les pauvres;

4° Malpropreté révoltante.

Cependant, les émanations paludéennes qui se font surtout sentir au printemps et en automne, n'ont guère d'action sur les nègres aborigènes, dont j'ai constaté la vigueur partout où il m'a été donné de les étudier; leur effet, au contraire, se fait vivement sentir sur les Arabes, et généralement sur tous les étrangers de race blanche.

Ainsi, prenant l'oasis d'Ouargla pour point de comparaison, voici ce que j'ai constaté :

Dans la dernière quinzaine d'avril, époque à laquelle l'effet des miasmes paludéens commence à se manifester, tous les nomades campés sous les palmiers de l'oasis s'empressent de lever leurs tentes et de s'enfuir, avec leurs troupeaux, vers les immenses solitudes, mais surtout vers le sud-est, du côté des grandes dunes où se trouvent les pâturages les plus abondants.

Les caravanes étrangères qui ont apporté des grains du Tell se hâtent de liquider leurs affaires pour regagner des régions plus salubres; enfin, les Beni Mzab ferment leurs boutiques et fuient, avec leurs familles, vers les Ksour (pluriel de *Ksar*) du nord-ouest.

Ouargla ressemble alors à une ville frappée de la peste; les caravanes attardées vers le nord qui vont rejoindre leurs tribus campées dans le désert font de grands détours pour éviter son territoire, et si quelque homme plus courageux se décide à y passer, c'est qu'il a fait sa provision d'eau au dernier puits qu'il a rencontré chemin faisant (l'eau d'Ouargla passe pour être empoisonnée à cette terrible époque), et il traverse l'oasis en courant, répondant à peine aux salutations de ceux qu'il rencontre. Telle est la terreur inspirée par le *tehem*.

Il ne reste dans la ville que les noirs, dont la vie est, pour ainsi dire, attachée au sol, et quelques pauvres diables d'Arabes ou de Berbères qui, séparés de toutes tribus et n'ayant d'autres moyens d'existence qu'un maigre commerce ou la culture de quelques dattiers, *se résignent à la volonté de Dieu*, qui les a cloués à ce sol maudit.

Alors, malheur au père de famille qui n'a pu ou su, faute de moyens ou par imprévoyance, faire pour trois mois au moins sa provision de grains et de *kheliya*[1]; il devra se résoudre, pendant la saison du *tehem*, c'est-à-dire pendant les mois de mai, juin et juillet, à sustenter les siens avec les quelques dattes de la dernière récolte qu'il a pu soustraire à l'avidité de ses créanciers; aucune caravane n'apportera de grains du Tell; aucun nomade ne viendra vendre des moutons ou des chèvres; on sera réduit aux maigres approvisionnements faits, par quelques misérables, dans le but d'exploiter la misère. Et c'est justement pendant cette période de *malaria* qu'une alimentation saine et fortifiante, farine et viande fraîche, serait le plus nécessaire.

Ainsi que je l'ai dit, les miasmes paludéens n'ont

[1] Viande sèche de mouton que l'on conserve dans des peaux de bouc.

guère d'action sur les nègres sahariens, cette intéressante population qui a été témoin de tant de bouleversements, qui a résisté à tant d'invasions, et que nous retrouvons aujourd'hui calme, pacifique, laborieuse. Je n'ai remarqué, parmi eux, que quelques sujets légèrement atteints, et seulement parmi les plus pauvres, dont la nourriture, toujours insuffisante, ne se compose guère que de dattes inférieures. Leur guérison s'opère le plus souvent d'elle-même, à la suite d'une ou deux déjections de matières biliaires.

Chez les blancs, au contraire, l'accès est quelquefois foudroyant; ces cas mêmes à part, la maladie s'annonce chez eux par des symptômes autrement sérieux que chez les nègres. Le visage et les yeux deviennent jaunes, la face se boursoufle, le ventre se gonfle, un malaise indéfinissable, ayant son siége à l'estomac, s'empare du malade, que ses forces abandonnent complètement, en même temps que la vue des aliments provoque chez lui des mouvements de répulsion.

La fièvre s'annonce par des frissons d'abord légers, qui vont augmentant rapidement jusqu'à pousser le malade, qui, la veille encore, cherchait l'ombre et la fraîcheur, à se placer devant un grand feu, où le maintiennent deux de ses amis, dans la crainte que ses mouvements convulsifs ne le fassent tomber dans le brasier. Mais en vain il cherche à fondre la glace qui s'est infiltrée dans ses veines, le mal doit suivre son cours; et c'est au bout de quelques heures seulement qu'une sensation de chaleur intense succédant au tremblement, la sueur inonde le corps du fiévreux, qui tombe dans une prostration absolue.

La durée de la crise varie entre six et douze heures; chez quelques sujets, l'état de fièvre est, pour ainsi dire, permanent, mais aussi beaucoup moins violent; ces derniers sont bien plus difficiles à guérir; la fièvre est

passée, chez eux, à l'état chronique, et quel que soit le pays vers lequel ils se dirigeront ensuite pour y chercher la santé, ils porteront en eux, jusqu'à la fin de leur triste existence, le poison paludéen qui s'est glissé dans leurs veines : car leurs savants n'auront à leur offrir, pour tout remède et moyennant finance, que des talismans et des prières.

Et cependant, vu la nature vierge, pour ainsi dire, de ces malheureux, la maladie, nouvellement déclarée, cède le plus souvent à une médication énergique opportunément appliquée.

Pendant mon séjour à Ouargla, j'ai soigné un grand nombre de fiévreux, et j'ai toujours obtenu les meilleurs résultats en procédant de la façon suivante :

Je commençais par purger le malade très énergiquement, puis j'administrais le sulfate de quinine; il m'arrivait d'être obligé de réitérer la purgation ou bien de faire vomir, mais le plus souvent la fièvre cédait à la première dose.

Pourtant, je dois le dire, si le malade ne quittait pas le milieu paludéen où il avait contracté sa maladie, les accès revenaient presque toujours au bout d'un certain temps, et il fallait alors recommencer le traitement ; mais, ainsi que j'ai pu en juger par moi-même, on peut prévenir le mal en s'administrant, au moindre symptôme, un purgatif énergique, ou même un vomitif, pour peu qu'on se sente l'estomac embarrassé, et qu'on éprouve du dégoût pour les aliments. Comme purgatif, j'employais de préférence les pilules du docteur Dehaut, qui jouissent du quadruple avantage de se transporter facilement, de se conserver sous tous les climats, de se prendre sans difficultés en tous lieux et en tout temps, et d'agir sur toute l'économie. Grâce à ces mesures préventives, j'ai pu, seul parmi tous les blancs de l'oasis, me préserver,

pendant le terrible été de 1877, du tehem et des maladies de foie qui en sont la conséquence. J'ajoute qu'une nourriture saine et abondante, si elle ne préserve pas complètement du fléau, en atténue tellement les effets que le mal reste, pour ainsi dire, à l'état symptomatique, sans arriver jamais à son complet développement. J'ai pu constater ce fait chez les riches du pays, et notamment dans la casba où, à une ou deux exceptions près, l'agha et ses gens n'ont été que faiblement atteints.

Il arrive parfois que le tehem se complique de dysenterie ; la maladie revêt, dans ce cas, un caractère de gravité extrême. A ceux qui étaient menacés de cette complication, j'ordonnais de faire bouillir l'eau qui devait servir à leur alimentation, afin de détruire les animalcules et les diatomées produits par la fermentation des matières végétales dont les puits sont encombrés ; mais comme cela demandait un certain travail, et que ces gens sont d'une paresse et d'une insouciance extraordinaires, quelques-uns seulement prirent la peine de se conformer à mes prescriptions ; chez ceux-là, le mal a été complètement enrayé dès le début, et ils se sont si bien trouvés de ce procédé qu'ils l'ont continué pendant tout l'été.

J'ai soigné, pendant mon séjour à Ouargla, plusieurs cas de dysenterie très graves, parmi lesquels celui d'une petite fille de dix ans qui, atteinte depuis plusieurs mois, était dans un état pitoyable ; il lui restait à peine un souffle de vie. Il fallait agir énergiquement. A ma grande surprise, j'obtins sa guérison au bout de cinq jours en lui administrant, trois fois par jour et par demi-prise, l'excellent anti-dysentérique découvert et préparé par M. Curel, pharmacien à Toulon, pour le traitement des dysenteries de Cochinchine.

M. Curel m'avait fait parvenir, à Alger, une caisse de son précieux médicament, dont devront se pourvoir à l'avenir tous les voyageurs appelés à séjourner dans les contrées où la terrible dysenterie fait ordinairement ses ravages.

M. Curel est un des bienfaiteurs de l'humanité, et je lui exprime ici toute ma reconnaissance pour l'envoi qu'il m'a si généreusement fait; il m'a mis à même de sauver la vie de malheureux qui, sans sa générosité toute spontanée, seraient certainement morts.

Je crois nécessaire de mentionner également le cas d'un Mehadjeri de Touggourt fixé à Ouargla, atteint d'une forte dysenterie ; il était à bout de forces lorsqu'il me fit appeler.

Je commençai le traitement le 25 juillet au soir, par deux prises : une avant le souper et l'autre trois heures après. Le matin, il put dormir quatre heures sans être dérangé.

Le 26, le malade prit une nouvelle prise avant son déjeuner ; un mieux sensible se manifesta dans la journée ; du matin au soir, il n'alla que quatre fois à la selle, ne faisant plus que très peu de sang. Le soir, il prit encore deux prises comme la veille, et ne se leva que trois fois dans la nuit sans faire de sang.

Le 27, même traitement : deux selles seulement.

Le 29, une seule selle.

Le 30, constipation que je fais disparaître à l'aide de deux pilules Dehaut. Guérison complète.

Parmi les autres maladies qu'il m'a été donné de soigner à Ouargla, je citerai les maux d'yeux ; ils sont produits par la vive lumière qui résulte de la réflexion des rayons solaires sur les sables et sur les grès, ainsi que par les particules de sable en suspension dans l'air les jours de simoum ; ils sont entretenus par la malpropreté.

Pour cette maladie, je me suis longtemps servi d'un collyre que m'avait préparé mon excellent ami M. Casset, pharmacien à Alger; mais à défaut de ce collyre, dont j'ai obtenu les meilleurs résultats, j'ai employé aussi, avec beaucoup de succès, l'eau quadruple de Raspail, que je pouvais composer à volonté et dont la conservation est toujours parfaite. Pour les cas invétérés, j'ordonnais aussi des purgatifs, et je forçais mes malades à se laver, trois fois par jour au moins, les mains et le visage.

Je dois parler encore de la syphilis héréditaire, très commune et observée surtout sur de jeunes enfants blancs, que je traitais par l'iodure de potassium à l'intérieur et (à défaut d'iodure) par la pommade camphrée à l'extérieur. Les premiers résultats ne se faisaient jamais attendre bien longtemps ; mais comme le traitement devait être long, les parents n'avaient point la patience d'aller jusqu'au bout.

J'avais observé autrefois, chez les Touareg, une maladie de la peau qu'il était facile de confondre, à première vue, avec la syphilis, mais que des observations subséquentes me firent reconnaître pour une espèce de lèpre très répandue chez ces peuples, et qu'engendre, je crois, l'échauffement du sang produit par la viande sèche dont ils se nourrissent presque exclusivement en voyage.

A Ouargla donc, je me demandai d'abord si ce que j'avais devant les yeux était bien une maladie syphilitique. N'avais-je pas lieu d'être étonné qu'une population de mœurs aussi primitives fût ainsi affligée d'une plaie qu doit être surtout la spécialité des citadins?

La confiance que j'inspirais à ces pauvres gens me permit de constater que la *maladie sultane* ou *grande maladie* fait, dans le Sahara, beaucoup plus de ravages qu'on ne serait porté à le croire: je n'en donnerai point

d'exemples; ce n'est pas qu'ils manquent dans le pays d'Ouargla : bien loin de là, malheureusement.

Je suis convaincu que cette maladie, aussi bien que l'ophthalmie, est sinon engendrée, du moins compliquée par la malpropreté de ceux qui en sont atteints. Ce manque de soins doit être attribué, ainsi que le manque de puits dans le Sahara, à la trop grande latitude laissée par le Prophète à ses fidèles de faire leurs ablutions avec du sable ou de la terre, toutes les fois qu'ils n'auraient pas d'eau à leur portée.

« O croyants ! quand vous vous disposez à faire la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'au coude; essuyez-vous la tête et les pieds jusqu'aux talons.

« Purifiez-vous après la cohabitation avec vos épouses; mais lorsque vous êtes malades ou en voyage, lorsque vous venez de satisfaire vos besoins naturels et lorsque vous aurez eu commerce avec une femme, si vous ne trouvez pas d'eau, frottez-vous le visage et les mains avec du sable fin et pur. Dieu ne veut vous imposer aucune charge; mais il veut vous rendre purs et mettre le comble à ses bienfaits, afin que vous lui soyez reconnaissants [1]. »

Il est hors de doute que si Mohammed eût imposé à ses disciples l'usage de l'eau avec autant de sévérité qu'il a proscrit l'usage du vin, il n'y aurait pas autant d'ophthalmiques et de syphilitiques parmi eux, et l'on ne marcherait jamais plus d'une journée dans le désert sans rencontrer un puits creusé, soit pour les pasteurs nomades, soit pour les caravanes.

Une autre maladie, très commune celle-là chez les nègres sahariens, est l'inflammation et l'obstruction de l'intestin produites par les dattes, dont quelques-uns sont

[1] *Le Coran*, trad. de Kasimirski. — Paris, Charpentier, 28, quai du Louvre.

forcés de faire leur nourriture exclusive. Il est en effet nécessaire de *rafraîchir* la datte, c'est-à-dire de boire du lait en la mangeant, afin de lui enlever ses propriétés irritantes.

Un jour, entre autres, quatre nègres vigoureux conduisirent, ou plutôt portèrent chez moi un de leurs parents affligé d'une obstruction du gros intestin. Ce malheureux n'avait pas satisfait à la nature depuis neuf jours ; il avait le ventre énorme, dur comme une pierre ; son corps était ruisselant de sueur et ses gémissements prouvaient ses horribles souffrances.

Je me trouvai dans un grand embarras; pour le soigner avec quelques chances de succès, il m'eût fallu l'instrument bien connu dont ces bonnes gens n'ont jamais soupçonné l'existence. Ayant tiré de ma pharmacie une petite seringue en verre, je la fis jouer devant eux en leur demandant si, dans la ville, quelqu'un n'en possédait pas une plus grosse en plomb. Signe de tête négatif.

En désespoir de cause, j'administrai au malade une dose d'aloès ; puis, ayant ouvert un paquet de bougies minces dont je m'étais muni, afin de pouvoir écrire dans le Désert, à l'aide d'une petite lanterne sourde, je leur donnai une de ces bougies en leur ordonnant de l'enfoncer dans l'anus du malade après l'avoir bien graissée d'huile, et de recommencer jusqu'à résultat. Je craignais beaucoup de manquer cette cure ; cet échec aurait porté une sérieuse atteinte à la confiance illimitée que les Ouarglis avaient en moi ; mais avec des gaillards ayant la vie aussi dure que les nègres, il ne faut jamais désespérer; quelques heures après, un de ceux qui me l'avaient conduit vint m'annoncer que le patient s'était vidé et qu'un sommeil profond avait succédé à ses horribles coliques. Je prescrivis un nouveau purgatif pour le lendemain matin, avec le conseil de lui faire boire de temps en

temps, sinon du lait, du moins une tisane de mauve, chose facile, les malvacées ne manquant pas dans l'oasis.

Un matin (c'était au moment des fortes chaleurs), un jeune homme du ksar de Rouissat vint me dire que son père, âgé d'une soixantaine d'années, crachait le sang depuis deux jours et se trouvait, par suite, dans un tel état de faiblesse qu'on craignait de le voir mourir avant la fin de la journée.

La distance de la ville au ksar étant de 6 kilomètres et me trouvant dans l'impossibilité de m'y rendre le jour même, je donnai à ce jeune homme (à tout hasard assurément) un flacon contenant un gramme de perchlorure de fer étendu de 100 grammes d'eau en lui recommandant d'en faire prendre à son père une cuillerée toutes les demi-heures.

L'insouciance de ces gens-là est telle que le fils ne se donna point la peine de revenir me rendre compte du résultat; comme il était très pauvre, peut-être craignait-il que je lui demandasse de l'argent. J'appris le lendemain, par le cheikh du village, que le crachement de sang s'était arrêté au bout de deux heures environ, et que le malade se trouvait beaucoup mieux. Trois jours après, on me dit qu'il lui était sorti des boutons sur toutes les parties du corps, et, plus tard, qu'il était complètement guéri; mais je ne revis jamais le fils, à qui je fus obligé de faire réclamer le flacon par le cheikh. C'est le seul cas de crachement de sang que j'aie observé dans le pays.

Dans l'Ouargla aussi bien que dans l'oued Rirh, les scorpions pullulent; il m'a été donné, nombre de fois, de panser les piqûres de ces redoutables arachnides; je n'ai jamais vu d'enflûre se produire que pour les scorpions du Désert, par lesquels j'ai été moi-même piqué, et qui sont moins gros et moins dangereux que ceux des villes; mais en revanche j'ai vu des Arabes et des nègres,

gens pourtant peu sensibles, se tordre par terre au milieu des plus atroces souffrances. La douleur produite par le dard du scorpion, vive et aiguë autant qu'on peut l'imaginer, se répand dans tout le membre avec la rapidité d'une commotion électrique; au bout de quelques instants le mal, moins aigu, se généralise et, comme la piqûre n'est souvent pas marquée, il est difficile au malade d'indiquer juste le point où elle se trouve.

La piqûre du scorpion est surtout redoutable pendant la canicule, où elle peut amener, en quelques heures, la mort d'un homme robuste, ainsi que je l'ai constaté à plusieurs reprises. Les cas où elle est le plus souvent mortelle sont les suivants : si elle a lieu aux parties secrètes, à la tête, sur une artère ou sur un filet nerveux très sensible; si la personne atteinte est un jeune enfant ou une femme ayant son indisposition chronique. Toutefois, si l'on peut procéder immédiatement à une cautérisation énergique, on n'a presque jamais à redouter le dénouement fatal, même dans les cas spéciaux que je viens de citer.

Voici quelques exemples, choisis entre cent.

Le 16 juillet, c'est-à-dire à l'époque où les chaleurs sévissaient avec le plus d'intensité dans ce bienheureux pays d'Ouargla, le propriétaire de la maison que j'habitais en ville, Si el Hhadj Guena, arriva tout essoufflé, vers les 4 heures du soir, pour me prier d'aller guérir une de ses femmes qui avait été piquée par un scorpion.

M'étant muni du nécessaire, je me dirigeai avec lui vers le milieu de la forêt de palmiers, du côté du couchant; là il habitait un petit bordj, au milieu d'une clairière, séjour qui me parut avoir beaucoup d'attraits par les chaleurs qu'il faisait.

Je trouvai la femme de mon propriétaire couchée à la porte du bordj, se tordant, le visage et le corps tout

inondés de sueur, au milieu d'une vingtaine de commères que je fis aussitôt écarter.

A mes questions on répondit que la malade avait été piquée, depuis plus de deux heures, sous le pied gauche et à trois reprises, par le même scorpion.

Ayant examiné le dessous du pied, qui était recouvert d'une croûte épaisse et rugueuse, je n'y vis aucune trace de piqûre ; mais après que l'on m'eut indiqué l'endroit présumé, j'y fis quatre incisions assez profondes pour amener quelques gouttes de sang, et j'y introduisis de l'ammoniaque dont je fis boire ensuite à la malade cinq gouttes dans un verre d'eau.

Le lendemain matin, Si el Ilhadj Guena revint chez moi de bonne heure me dire que sa femme avait souffert toute la nuit et qu'elle avait de fortes palpitations de cœur. Je prescrivis alors le jus de citron, et le mieux ne tarda pas à se manifester. Le soir, la malade était guérie.

Le 20 du même mois, vers 10 heures du soir, mon attention fut attirée par des cris partant de la place qui s'étend autour de la casba. Comme j'allais monter sur ma terrasse pour voir ce qui se passait, on frappa brusquement à ma porte. J'y cours, on me crie :

« Un homme piqué par un scorpion! »

A peine avais-je ouvert que deux nègres se précipitèrent dans ma cour ; derrière eux était une foule compacte, surtout de femmes et d'enfants ; je fermai aussitôt la porte près de laquelle s'accroupit cette foule.

Des deux nègres qui venaient d'entrer, l'un, naturellement très laid, faisait une grimace qui le rendait horrible. Il avait été piqué dans la paume de la main, à la naissance de la ligne du milieu ; on lui avait déjà fait deux incisions que l'on avait bourrées de tabac à priser, et l'on avait pratiqué, avec une sorte de câble en filament de palmier, une forte ligature au-dessus du poignet.

Ayant procédé au nettoyage de la blessure, je ne vis aucune enflure, mais seulement un petit point noir, entouré d'une auréole rouge, un peu moins large qu'une pièce de 5 francs en or. Les incisions ayant été pratiquées à côté, j'en fis une nouvelle sur la piqûre même et j'y introduisis de l'ammoniaque, dont je fis avaler cinq gouttes au patient dans un verre d'eau ; puis je le renvoyai en lui assurant qu'il n'en mourrait pas.

Comme j'ouvrais la porte au malade et à son compagnon, j'aperçus mon domestique et un homme de la maison de l'agha qui causaient avec la foule toujours accroupie devant ma porte. J'eus alors l'explication des cris qui avaient assourdi mes oreilles.

Dès que le nègre eut été piqué il s'était cru perdu et avait voulu fuir, sans doute pour échapper à la mort ; mais son père et son frère l'avaient terrassé, non sans peine, et lui avaient pratiqué les incisions ainsi que la singulière ligature dont j'ai parlé.

Mais à peine, l'opération terminée, s'était-il senti libre de ses mouvements, que mon gaillard avait escaladé les murs de sa bicoque et s'était lancé par les rues en criant :

« Je suis mort ! je suis mort ! »

Son père, son frère, leurs femmes, leurs enfants, l'avaient poursuivi en criant : Arrêtez ! arrêtez ! Tous ceux qui s'étaient trouvés sur leur passage, hommes, femmes et enfants, s'étaient joints à eux en poussant des cris assourdissants, et toute cette foule, précédée du piqué qui, lui-même, hurlait toujours, était enfin venue échouer devant ma porte, où la peur avait instinctivement conduit le braillard.

Le lendemain, 21, on vint m'annoncer qu'une femme blanche à peine nubile, mariée depuis peu de jours à un Beni Mzab du pays, était morte la veille au soir, en

quatre heures, d'une piqûre de scorpion au-dessus de la cheville gauche.

Elle avait d'abord beaucoup souffert, puis un mieux se manifesta deux heures environ après l'accident[1]; mais des palpitations survinrent, qui augmentèrent peu à peu jusqu'au moment où elle rendit le dernier soupir.

Comme on demandait aux parents pourquoi ils n'avaient pas appelé le médecin, ils répondirent qu'ils avaient mieux aimé la laisser mourir que de la faire voir à un étranger.

Voilà quels gens sont les Beni Mzab!

Pendant la canicule, deux hommes et une femme moururent encore à Ouargla, des suites de piqûres de scorpions; la femme et l'un des hommes succombèrent en deux heures.

Ainsi que je l'ai déjà dit, les scorpions du Désert sont bien moins dangereux que ceux des villes; je l'ai constaté plus tard, lorsque, étant en marche pour le Tidikelt, l'un de mes hommes fut piqué deux nuits de suite par des scorpions, une fois sur la main et une autre fois dans le dos.

Il se produisit une enflure qui dura à peu près vingt-quatre heures et, quoique la seconde fois il n'y eut point cautérisation, mon guide s'étant opposé à ce que cet homme me réveillât pendant la nuit, le malade ne ressentit ni les douleurs atroces, ni les palpitations de cœur que j'avais constatées pendant la canicule, chez les malades de la ville.

Je vais parler ici d'un mal cruel qui n'a jamais existé dans la Sahara ni à l'état endémique ni à l'état épidémique et qui n'est même pas contagieux; les malheureux

[1] C'est-à-dire que la douleur, se généralisant, devint moins aiguë

esclaves qui l'apportent des bords du Niger ne l'ont jamais communiqué, du moins que je sache, aux naturels du pays. Il s'agit du *ver de Guinée*, nommé *bouroutou* par les Foulanes, que les indigènes du Bammbara connaissent sous le nom de *sagala*, et que les Arabes appellent *âreg*, *êrg*, ou *eurg*, c'est-à-dire *veine*.

Un jour (c'était le 15 juillet), me promenant au marché aux esclaves, je remarquai, pleurant dans un coin, une jeune négresse à peu près nue, dont les deux jambes étaient démesurément enflées. Ayant demandé au marchand de chair humaine de quel mal elle était atteinte, cet homme me répondit qu'elle avait la maladie appelée *êrg* ou *eurg*. Aux explications qu'il me donna, je me doutai que la malheureuse était atteinte du ver de Guinée dont j'avais lu la description dans les récits des voyageurs.

Un Arabe du pays, qui m'accompagnait dans cette visite, me dit que, comme cette pauvre négresse ne pouvait être vendue à cause de son mal, son maître ne lui donnait chaque jour qu'une poignée de mauvaises dattes, et lui refusait les guenilles dont elle avait besoin pour panser ses plaies.

Touché de compassion, désireux en même temps de voir de près cette singulière maladie, je proposai au marchand d'esclaves d'emmener la négresse chez moi afin de la soigner et de la guérir, m'engageant à la nourrir sans jamais réclamer un sou.

L'avare personnage accepta. L'infortunée chargée sur un chameau, fut transportée à mon domicile.

Il y avait déjà, chez moi, une autre jeune négresse, Sâaba, que j'avais achetée, comme je le raconterai plus tard; mon premier soin fut de faire remplir une sorte de baignoire en maçonnerie, construite à mon usage; on y porta la malade, qui avait nom Ouassa, et sa compagne

Sâaba l'y savonna des pieds à la tête ; je la vêtis ensuite d'une ganndoura presque neuve, bien blanche, et je lui fis donner à manger.

La pauvre fille n'avait pas assez de bénédictions à mon adresse : je ne comprenais pas sa langue, mais je voyais à ses gestes et à sa physionomie, combien elle était reconnaissante.

Le soir elle me fit dire, par une négresse émancipée originaire de son pays, qui me servait d'interprète, que, lorsqu'elle serait guérie et bien grasse, je pourrais faire d'elle ce que je voudrais ; qu'elle se verrait même manger sans regret par homme aussi bon que je paraissais l'être.

Disons ici que les marchands d'esclaves qui conduisent des caravanes vers le nord font croire à ces malheureux que les Français mangent les nègres après les avoir engraissés : cela afin de leur ôter toute envie de fuir en Algérie.

Je fis dire à Ouassa que non-seulement les Français ne mangent jamais leurs semblables, considérant cela comme un grand crime ; qu'au contraire ils ont aboli la vente des esclaves et donnent la liberté à tous ceux qui se réfugient dans leur pays. J'ajoutai que les blancs ne tarderont pas à pénétrer dans le Bammbara, à y tuer les chasseurs d'hommes, et bon gré mal gré, à établir la paix dans ce pays.

Après que Ouassa se fut reposée, j'examinai son mal : la jambe et le pied gauches étaient démesurément enflés jusqu'à hauteur du genou ; tout autour de la cheville il y avait une série de tumeurs molles que je reconnus, au toucher, comme autant de foyers purulents prêts à s'ouvrir. Quelques ouvertures, pratiquées à l'aide du bistouri, livrèrent aussitôt passage à une quantité prodigieuse d'un pus vert mêlé de filets sanguinolants,

répandant une odeur des plus fétides. La jambe droite, moins maltraitée, laissa échapper une quantité moins considérable de pus.

Ayant ensuite lavé et injecté les plaies d'eau quadruple, je pansai convenablement, avec des bandes de toile, les jambes de la pauvre malade, qui éprouva un soulagement tel qu'elle s'endormit aussitôt pour ne se réveiller que le lendemain matin.

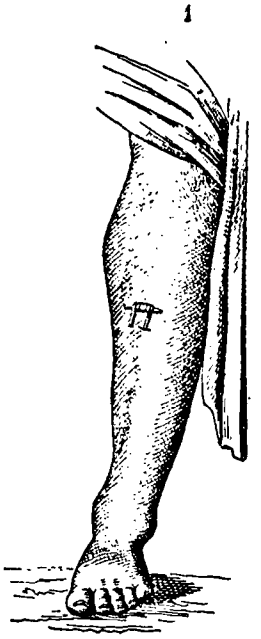
Le 16 juillet au matin, je procédai à un nouveau pansement; l'enflure avait considérablement diminué, mais je constatai la formation d'une nouvelle tumeur à la partie interne de la jambe à côté et à moitié de la hauteur du mollet.. Le soir, la tumeur avait atteint la grosseur d'une noix.

17 *juillet.* — L'enflure de la cheville et du pied a disparu à la jambe droite; la cheville et le pied gauches sont à peu près désenflés; la tumeur de la veille n'a pas augmenté de volume; mais, à côté de cette tumeur, je remarque comme un gros fil blanc, un peu aplati, mou et gluant, qui, ayant percé la peau, pend de cinq centimètres environ contre la jambe: c'est le fameux *sagalá* ou *ver de Guinée*, qui cherche à sortir. De la main gauche je le tire doucement et par petits efforts successifs, tandis que, de la main droite, je frictionne la jambe, afin de faciliter l'extraction; chaque effort, si faible qu'il soit, est accompagné d'un gémissement de la négresse. La douleur paraissant devenir intolérable au bout de cinq minutes et voyant du reste que le ver cesse de céder, je prends le parti d'attacher à un petit morceau de bois rond ce que j'avais réussi à extraire (dix centimètres environ) et de l'enrouler autour de ce morceau de bois que je fixe ensuite contre le trou à l'aide d'un bandage. (Voy. fig. 1)

Au pansement du soir, je parviens à en extraire une

autre longueur de 8 centimètres que j'enroule de la même façon que le matin.

18 *juillet*. — La malade a souffert dans la nuit ; en enlevant le bandage je constate avec regret que le ver s'est cassé et est rentré dans la jambe. A l'endroit où était le trou et dans le pourtour de la jambe et du mollet, une enflure considérable se produit. J'envoie cueillir des mauves et j'applique des cataplasmes émollients que je fais renouveler plusieurs fois dans la journée. Sâaba s'intéresse vivement à l'état de sa compagne qu'elle soigne avec intelligence et dévouement.



Extraction du *Sagala* ou *ver de Guinée* d'après les croquis de l'auteur (n° 1).

19, 20 et 21 *juillet*. — Il s'est formé un abcès très profond à la place où le ver s'était montré ; les souffrances de la malade sont affreuses, elle essaye de se tuer en se frappant la tête contre les murs ; tout son corps est ruisselant de sueur et elle ne peut prendre aucune nourriture. Le soir du 21, je lui fais prendre du laudanum ; j'en verse aussi quelques gouttes sur le cataplasme émollient dont je recouvre la tumeur. Sommeil paisible jusqu'au lever du soleil.

22 *juillet*. — J'ouvre l'abcès qui donne une quantité extraordinaire de pus sanguinolent. Injections sous-cutanées à l'eau quadruple. Grand soulagement, la malade mange avec appétit. Le soir je remarque une nouvelle tumeur qui

se forme au-dessus du pied, entre la cheville et le tendon d'Achille.

23 *juillet*, — Le ver se montre de nouveau à côté de la nouvelle tumeur, tout contre la cheville. Je procède comme la première fois et j'en extrais 12 centimètres que j'enroule autour d'un morceau de bois.

24 et 25 *juillet*. — Tout va bien; il y a bien quelques élancements un peu pénibles, mais la malade mange avec appétit, et je suis parvenu à extraire 40 centimètres de ver.

26 *juillet*. — La malade a beaucoup souffert dans la nuit; le ver s'est cassé de nouveau et une forte tumeur est en voie de formation.

27, 28 et 29 *juillet*. — Souffrances atroces, sueurs abondantes. Une pilule d'opium, que j'administre le 29 au soir, ainsi que du laudanum sur le cataplasme ne parviennent pas à calmer la malade dont les gémissements m'empêchent de dormir. Depuis 48 heures elle n'a pris qu'un peu de lait.

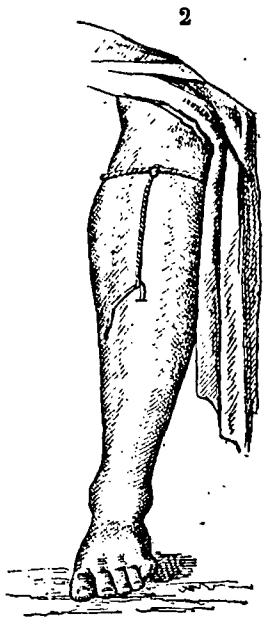
30 *juillet*. — J'ouvre l'abcès qui me paraît mûr. Soulagement immédiat; injections sous-cutanées; l'appétit devient normal; la tumeur annonçant la prochaine sortie du ver se forme au-dessus de l'abcès.

31 *juillet*. — Le ver se montre de nouveau. Je fais comprendre à Ouassa qu'elle doit procéder elle-même à l'extraction et faire comme il est d'usage dans son pays. Elle tire, comme moi, le ver de la main gauche par petites secousses en frottant la jambe de la main droite; mais, pour l'attacher, elle procède comme suit:

Elle se passe, au-dessus du mollet, un gros fil qui fait le tour de la jambe. A ce fil elle en attache un autre plus mince qui pend jusqu'à la cheville, et c'est à ce dernier fil qu'elle arrête, par un nœud coulant à la hauteur du trou, le ver dont elle laisse pendre la partie extraite. (Voy. fig. 2).

Sommeil calme pendant la nuit.

1er *août*. — Ouassa continue l'extraction de son ver; lorsque la douleur devient trop vive, ou lorsqu'elle sent que le ver ne peut être tiré plus longtemps sans danger de se casser, elle fait glisser le nœud coulant jusqu'au trou et elle enveloppe l'appareil avec les bandes que je lui donne, et qu'elle a soin de toujours humecter d'eau de mauve. L'emploi de cette eau a un double but: prévenir l'inflammation et empêcher la dessication trop prompte de la partie extraite du ver.



Extraction du *Sagala* ou *ver de Guinée* d'après les croquis de l'auteur (n° 2).

2 *août*. — Le ver paraît s'être accroché à un filet nerveux, sous le pied, l'extraction très douloureuse ne fait presque pas de progrès ce jour-là.

3 *août*. — Une enflure s'est produite sous le pied; les élancements arrachent des gémissements à la malade; impossible de continuer l'extraction. J'arrose un cataplasme émollient de quelques gouttes de laudanum et la douleur se calme. Le soir, nous faisons quelques progrès, mais non sans de vives douleurs.

4 *août*. — Sommeil parfait toute la nuit. Nous procédons au pansement. Ouassa tire légèrement le fil auquel le ver est attaché... un cri de joie s'échappe de ses lèvres... le ver est sorti!....

Je prescrivis encore, pour ce jour-là, le repos le plus

absolu, et je fis appliquer des cataplasmes émollients sur la jambe, afin de prévenir toute inflammation; mais le lendemain matin, le soleil n'était pas encore levé que Ouassa, toute joyeuse, dansait avec sa compagne au milieu de la cour.

Son maître n'était venu la voir qu'une fois pendant ses vingt jours de traitement. Et du reste il se souciait peu de la reprendre; l'argent étant alors très rare dans le pays, il était obligé d'attendre jusqu'à la récolte des dattes pour écouler la marchandise humaine qu'il ne voulait point, tant s'en faut, donner à crédit. Il lui restait encore à vendre trois négresses adultes et autant de pauvres petits négrillons qu'il laissait quelquefois deux jours de suite sans nourriture; cet homme, étant marabout vivait d'aumônes, et ne donnait à manger à ses esclaves que si les dons de la journée étaient assez abondants; alors son appétit satisfait, il daignait penser à ses esclaves.

On m'assura que ces malheureux étaient restés une fois près de trois jours sans rien prendre; ils seraient morts de faim si des personnes charitables ne s'étaient cotisées pour leur donner à manger.

L'intérêt de cet inhumain était donc de laisser Ouassa chez moi où, relativement bien nourrie, elle prendrait un embonpoint avantageux.

De mon côté je n'étais pas fâché d'avoir deux négresses dévouées, qui faisaient ma cuisine, nettoyaient ma maison, chassaient les mouches pendant que je mangeais ou que j'écrivais, qui me divertissaient à mes moments de loisir, en me chantant des airs de leur pays, qui m'apprenaient leur langue et qui passaient, chaque soir, des heures entières à la chasse aux scorpions.

Pendant la canicule, ma maison était encombrée de malades qui venaient me demander des soins; il m'arriva de confier des médicaments à quelques-uns des clients que

je supposais les plus intelligents, afin qu'ils pussent se soigner chez eux; il s'en trouva dans le nombre qui, bien que réellement atteints, vendaient à des tiers les médicaments que je leur avais confiés et revenaient le lendemain m'en demander de nouveaux en me disant que ceux de la veille ne leur avait produit aucun effet.

Voici comment j'eus connaissance de ce genre de commerce : Un homme auquel j'avais donné un grain d'émétique dans un gramme d'ipéca, ainsi que cinq pilules de sulfate de quinine après lui avoir indiqué, bien entendu, la façon de s'en servir, vendit le tout, pour 25 centimes, à un de ses voisins qui réduisit les trois médicaments en une seule et même poudre qu'il fit ensuite avaler à sa petite fille de huit ans, atteinte de syphilis.

L'enfant faillit en rendre l'âme; mais à partir de ce jour je fus circonspect, et ne donnai plus de médicaments à prendre à domicile qu'aux individus sur lesquels je croyais pouvoir compter.

Ici comme partout, plutôt même ici qu'ailleurs, chaque chose a son côté sérieux et son côté comique.

A côté des maladies réelles que j'avais à soigner, on venait me consulter, assez souvent, pour des cas tellement singuliers qu'ils feraient crever de rire, chez nous, les patriciens les plus renfrognés.

Ainsi nombre de maris venaient me demander des remèdes pour rendre féconde soit une épouse stérile, soit une femme qui, ayant déjà mis au monde un ou deux enfants, avait cessé d'en avoir depuis plusieurs années.

Je m'amusais parfois, lorsque le solliciteur me paraissait d'esprit obtus (c'était souvent le cas) à le faire entrer dans les détails les plus comiques. Il y avait presque toujours, par là-dessous, quelque histoire de sorcier, de

sorcière ou de djinn qui avait pénétré, la nuit, dans le ménage sous forme de fourmi, de scorpion ou de serpent.

Parfois c'étaient des femmes qui venaient seules me confier leur cas à l'oreille et auxquelles il fallait absolument un remède. Le fameux *livre de feu* m'était très souvent demandé; mais j'en fabriquais d'inoffensifs en écrivant quelques mots du Coran sur un morceau de papier de couleur. *La foi sauve*, dit-on, et cela est tellement vrai que plusieurs de mes malades se sont dit guéries par mes *livres de feu*.

Il m'arrivait aussi de voir arriver chez moi un homme maigre, pâle, aux yeux enfoncés dans leurs orbites, au regard éteint, qui venait me faire l'aveu de son impuissance. Celui-ci, par exemple, n'était pas atteint d'une maladie imaginaire; son mal était bien réel.

Presque toujours le triste sire finissait par m'avouer qu'il avait sous clef, dans sa bicoque, deux ou trois femmes légitimes et autant de négresses qu'il nourrissait comme il pouvait, avec une poignée de farine d'orge, de la viande séche et quelques dattes vermoulues. Souvent aussi mon homme était un fumeur de *kif*[1].

A celui-là je faisais de longues remontrances sur l'abus des plaisirs qui épuisent l'homme au moral et au physique. J'ajoutais que, dans l'esprit de Coran, l'usage du kif est aussi sèvèrement interdit que celui du vin et des liqueurs fortes, car le Prophète a entendu défendre

[1] Sommités du chanvre que l'on fume en guise de tabac, et qui produisent une sorte d'ivresse voluptueuse. C'est le *hhachich* ou *herbe divine* des Orientaux dont le mode de préparation varie à l'infini. Parfois on mêle le *kif* ou *hhachich* avec de l'opium pour en former une pâte que l'on avale en forme de boulettes; c'est de cette dernière préparation que se servait le *Vieux de la Montagne* pour fanatiser les *ásassinn* (au sing. *ásas*, *garde de nuit*) ou *gardiens de l'Islam*. C'est du mot *ásassinn* que nous avons fait *assassin*.

aux Croyants tout ce qui peut troubler l'esprit et affaiblir le corps.

Mon malade se gardait bien de me contredire et, après lui avoir donné un stimulant quelconque en l'engageant à se bien nourrir, je lui ordonnai quelque temps de modération, sous peine d'impuissance perpétuelle.

Les fumeurs de kif, peu nombreux dans l'Ouargla, le sont bien plus dans l'oued Rirh, et surtout à Touggourt et à Temacinn. Cette malheureuse passion a pour effet de détruire la mémoire et de réduire l'homme au dernier degré de l'abrutissement. On me montra un jour deux de ces malheureux qui, ayant quitté Ouargla pour se rendre à Ngouça, avaient mis deux jours à faire la moitié du chemin et avaient fini par s'en revenir parce qu'ils avaient oublié le but de leur voyage.

Un jour mon voisin d'en face, vieux nègre à l'intelligence épaisse et d'une laideur repoussante, vint me raconter que son unique épouse portait, dans son sein, depuis tantôt deux ans, un enfant endormi; il me demanda un remède pour le réveiller.

En même temps qu'il me faisait cette étrange confidence, une vieille négresse, type accompli de la monstruosité comme de la malpropreté, entra chez moi sans façon et vint s'asseoir en face de nous: c'était la femme de mon voisin.

Certes, je ne me serais jamais imaginé qu'un être tellement ignoble fût capable d'inspirer la moindre jalousie; et pourtant mon vilain négro était jaloux de sa femme. En somme cette vieille guenon avait une poche d'eau.

Comme à ce moment-là justement je venais de congédier un de mes serviteurs et que je cherchais une vieille femme pour procéder au nettoyage de ma maison, ma monstrueuse voisine qui, entre parenthèse, ne mangeait

pas tous les jours des dattes à son appétit, vint plusieurs fois, spontanément, armée d'une poignée de djerids, procéder au balayage de ma cour.

Un autre jour il m'arriva, du ksar de Rouissat, une bonne vieille femme des Châamba dont le visage très blanc, orné de nombreux tatouages, et les vêtements d'une propreté relative, indiquaient une personne de bonne maison; elle appartenait, en effet, à l'une des premières familles du pays. Elle avait les yeux enflammés et elle venait me prier de la guérir. Après que je lui eus donné un flacon contenant un collyre, elle me fit la confidence suivante:

« Dans mon village, me dit-elle, il existe une jeune femme très jolie, mariée à un homme qui a deux autres épouses; or, comme son mari ne la *regarde* pas assez souvent, cette jeune femme est jalouse de ses compagnes, ce qui la rend très malheureuse. Quelqu'un lui ayant dit que tu avais d'excellents remèdes, elle m'a chargé de t'en demander un pour détourner des autres femmes les regards de son mari et les attirer sur elle. »

Le cas était embarrassant, et la vieille, voyant mon hésitation, reprit aussitôt:

« Cette jeune femme est très riche, et si tu lui rends service elle te fera un joli cadeau. »

Je répondis à la messagère d'abord, que je ne travaillais que pour l'amour de Dieu; puis, qu'il m'était impossible de rien faire pour la pauvre jalouse sans l'avoir préalablement examinée.

La vieille m'observa que justement parce qu'il s'agissait d'une femme de bonne maison il serait très difficile de la conduire si loin sans qu'on s'en aperçût; mais que néanmoins elle essayerait.

Essaya-t-elle ou n'essaya-t-elle pas? Je l'ignore, car je ne la revis jamais; mais il est certain que si j'eusse habité

dans son voisinage, la jeune femme serait venue chez moi comme bien d'autres.

Cela prouve que, malgré toutes leurs précautions pour séquestrer les femmes, les Arabes des villes sont exposés aux mêmes inconvénients que les nomades.

CHAPITRE VIII

Histoire de la ville et du pays d'Ouargla d'après la tradition et d'après les historiens arabes. — Les races indo-africaines. — Origines des tribus. — Caractères distinctifs des peuples sédentaires et nomades de l'Ouargla. — Leurs conditions actuelles. — Du mariage chez les Musulmans. — Condition faite à la femme par le mariage.

La vallée de l'oued Miyâ et celle de l'oued Rirh qui, en somme, n'en font qu'une, devaient présenter, dans les temps préhistoriques, un spectacle analogue à celui de la vallée du Nil d'Égypte, et il devait en être ainsi de la plupart des vallées sahariennes [1].

Des eaux rapides et profondes traversaient jadis ces contrées ; d'épaisses forêts, qui firent place, plus tard, à de riches cultures, ombrageaient les deux rives du fleuve, et cette large vallée de l'oued Miyâ, presque déserte aujourd'hui, était alors habitée par des peuples nombreux.

Ses premiers habitants vivaient dans les grottes que la nature a creusées dans les rochers de molasse jaune qui dominent la rive gauche du fleuve ; ces peuples primitifs qui ne connaissaient pas encore l'art de tailler la pierre,

[1] Il est à remarquer que toutes les contrées qui ont été envahies par les Arabes, comme en général par tous les peuples pasteurs, et qui furent autrefois riantes et fertiles, présentent aujourd'hui le même spectacle de désolation : témoins la Judée, la Mésopotamie, etc.

désarmés, pour ainsi dire, au milieu des animaux féroces qui peuplaient les forêts, menaient sans doute une existence bien misérable, faisant leur nourriture de poissons et de coquillages pêchés dans les eaux du fleuve qui coulait au-dessous de leurs tristes demeures.

Puis, vint un autre peuple qui, dans un milieu différent, devait mener une existence analogue à celle des gens qui habitèrent les cités lacustres de l'Europe. Ce peuple établit ses villages sur les garas ou îles abruptes, peu étendues, disséminées sur les cours d'eau et les lacs sahariens; il les relia au besoin à la terre ferme par des ponts grossiers formés de troncs d'arbres; peut-être aussi eût-il des demeures sur pilotis, à l'instar de ses congénères d'Europe[1], mais il serait téméraire de l'affirmer, attendu que je n'ai trouvé, nulle part, des restes de ces pilotis dans la vallée de l'oued Miyâ, et que s'il en existe, ils sont enfouis sous les alluvions que les siècles ont amoncelées dans les dépressions sahariennes.

Quoi qu'il en soit, ce peuple savait se construire des cabanes en pierres brutes; ces cabanes, dont j'ai retrouvé les restes, étaient des niches informes, très basses et très étroites. Toutefois, elles marquaient un progrès sur les cavernes des Troglodytes.

Après ces deux peuples qui, à ma connaissance du moins, n'ont laissé aucune autre trace de leur industrie, un troisième arriva, d'Égypte sans doute, qui, lui, a laissé des preuves d'une civilisation relativement avancée. Ce peuple devait mener la vie pastorale, car on ne trouve nulle part le moindre vestige de ses habitations; en revanche, c'est par tas considérables que l'on retrouve par-

[1] C'est l'opinion de mon savant ami, M. le docteur Léo Desaivre, et à qui les pilotis qui m'ont été signalés dans l'oued Rirh sembleraient donner raison. (V. le *Sahara*, 2e partie, chapitre III.)

tout dans la vallée, depuis El Mrhayer jusqu'à trente lieues au sud-ouest d'Ouargla, c'est-à-dire sur un parcours de plus de cent lieues, des échantillons de son industrie : les belles flèches barbelées que j'ai trouvées éparses sur les pentes du plateau, derrière le bordj de Ba Menndil ; les couteaux, les grattoirs, les scies, les pointes de lances, les percuteurs, le sabre ou casse-tête en silex que j'ai découverts dans le chotth et beaucoup plus au sud dans la vallée, doivent lui être attribués.

Il est hors de doute pour nombre d'esprits indépendants, que chaque contrée a produit, dans le principe, une race d'aborigènes, plus ou moins grossière et plus ou moins perfectible, suivant que la contrée où cette race se formait était elle-même plus ou moins favorisée par le climat et plus ou moins bien apte au développement de l'espèce.

Les hommes ont toujours été soumis aux influences des milieux dans lesquels ils ont vécu ; or ces influences se sont surtout fait sentir au matin de la vie, et il en est résulté que, dans certaines contrées plus favorisées, le germe d'intelligence que le Créateur avait placé, dès le commencement, dans l'embryon qui, plus tard, devait être l'homme, s'est développé, comme l'embryon lui-même, plus rapidement que dans d'autres ; de là ces civilisations précoces de l'Inde, de la Chine, de l'Égypte, qui remontent, on peut du moins le croire, à plus de vingt mille ans, c'est-à-dire à une époque où les aborigènes du pays qui est aujourd'hui la France, vivaient peut-être encore sur les arbres comme de nos jours les gorilles de l'Afrique équatoriale.

Selon toute probabilité, l'Inde fut le pays où l'espèce humaine se multiplia et se perfectionna avec le plus de rapidité, et il en résulta de bonne heure, dans ce pays, un trop plein de population qui fut le point de départ des grandes migrations qui couvrirent l'Europe d'une nou-

velle couche humaine, car les nouveaux venus, bien armés relativement, et aguerris par les luttes à la suite desquelles ils avaient dû quitter leur berceau, n'eurent pas de peine à exterminer les pauvres sauvages armés de bâtons qui cherchaient à défendre les forêts où ils végétaient misérablement.

Ce qui se fit en Europe se fit aussi en Afrique : il est certain que les grandes migrations indiennes se divisèrent en plusieurs flots, que l'un de ces flots se dirigea vers l'Afrique par l'isthme de Suez, et que les premiers émigrants venus par cette voie se répandirent dans la vallée du Nil, qui se présenta d'abord à eux, et où ils trouvèrent un milieu favorable à leur développement.

Mais l'espèce humaine continuant à se développer rapidement dans l'Inde au double point de vue physique et moral, il en résulta que d'autres migrations sortirent de ce grand pays à différentes époques, et que ces nouveaux émigrants, plus civilisés que leurs devanciers, lesquels du reste, avaient oublié leur origine, chassèrent ceux-ci des contrées où ils s'étaient fixés, ou même les exterminèrent pour s'établir à leur place.

Ainsi, plusieurs couches humaines, de plus en plus parfaites au physique et au moral, peuplèrent successivement les différentes parties du globe.

Pour en revenir à ma théorie du peuplement du Sahara par des colonies égyptiennes, les peuples pasteurs de l'âge de pierre qui ont laissé des traces si nombreuses dans la vallée de l'oued Miyâ étaient, suivant moi, originaires de l'Inde et avaient ensuite habité l'Égypte d'où ils furent chassés par de nouveaux arrivants ; puis ceux-ci, cédant eux-mêmes la place à d'autres nouveaux venus, envahirent à leur tour les vallées sahariennes d'où ils chassèrent leurs devanciers s'ils ne les exterminèrent pas complètement.

Voilà pourquoi il serait logique, à mon avis, de donner

le nom de *race noire indo-africaine* aux peuples de race nègre qui habitent le Sahara et cela par les mêmes raisons qui ont fait donner le nom de race *indo-européenne* aux habitants actuels de l'Europe. Les Indiens, naturellement bronzés, ont blanchi dans les pays froids ou tempérés, tandis qu'ils ont noirci dans les contrées plus rapprochées du Tropique.

Le peuple pasteur qui a laissé des traces si nombreuses dans la vallée de l'oued Miyâ, habita d'abord l'Égypte ; pour obéir aux nécessités de la vie nomade et pastorale, il avait dû déboiser une grande partie de ce pays ; mais le Nil d'Égypte ne cessa point de porter à la mer le tribut de ses eaux, parce que ses sources jaillissent dans l'intérieur du continent, loin de l'atteinte des nomades, en des pays montagneux et très boisés où elles sont sans cesse alimentées par les pluies abondantes des pays équatoriaux.

Tandis que ces mêmes nomades, chassés plus tard vers l'occident, où ils s'établirent tout naturellement dans les lieux les plus fertiles et notamment dans la vallée de l'oued Miyâ, n'eurent pas de peine à remonter ce fleuve jusqu'à ses sources et à détruire jusque là les forêts qui encombraient la vallée et les plateaux voisins afin de procurer des pâturages à leurs troupeaux.

Le résultat de cette destruction fut de diminuer la fréquence des pluies déjà bien rares, sans doute, auparavant. En devenant plus rares, les pluies devinrent torrentielles; les arbres, les plantes ne retinrent plus les eaux à la surface du sol pour leur donner le temps de s'infiltrer; coulant alors furieusement, elles entraînèrent, dans le lit du fleuve qui en fut rempli, la couche de terre végétale qui recouvrait les plateaux et les pentes de la vallée ; les roches sédimentaires furent ainsi dénudées et exposées à toutes les influences de l'atmosphère.

Le fleuve refoula tant qu'il put, vers son embouchure,

les alluvions des plateaux, et c'est à cette époque, sans doute, que commença l'encombrement du canal par lequel le lac Triton communiquait avec la Méditerranée ; mais il en resta considérablement dans le thalweg et, sur plusieurs points, les eaux du fleuve, moins abondantes depuis que les pluies étaient plus rares, plus torrentielles, et que les eaux s'évaporaient davantage en frappant une carapace surchauffée, commencèrent à se frayer une route souterraine.

Alors, sans doute, arriva la dernière grande migration égyptienne ; celle-ci, composée surtout d'agriculteurs, extermina, chassa vers le sud, ou s'assimila les peuples pasteurs qui avaient détruit les forêts.

Les nouveaux venus détournèrent les eaux qui coulaient encore dans le lit encombré du fleuve et les dirigèrent, par de nombreux canaux, dans toutes les parties de la vallée, laquelle se couvrit bientôt de riants jardins où l'on récolta tout ce qui est nécessaire à l'existence d'un peuple simple et laborieux.

Mais les roches sédimentaires des plateaux, qui avaient été mises à nu, à la suite du déboisement, par les pluies torrentielles, commencèrent à se désagréger sous les influences atmosphériques. Si le climat de ce pays fut jadis égal, il est arrivé que, par l'effet du rayonnement, les chaleurs du jour y sont devenues presque intolérables sur les plateaux, tandis que les nuits y sont glacées, surtout en hiver.

Les grès sahariens commencèrent donc à se désagréger, et les sables ainsi formés, chassés vers le nord-ouest par les vents sud-est, qui sont les plus violents, s'arrêtèrent dans les endroits accidentés et boisés ; ils y formèrent des dunes, ainsi que dans les vallées et dans tous les bas-fonds humides du Sahara, qui en furent remplis. Tels sont les effets généraux qui se produisirent et qui se produisent

encore ; mais il est aussi des effets locaux dont on ne peut parler qu'à mesure qu'on les rencontre [1].

Il se trouve donc deux sortes d'alluvions dans ces vallées : les alluvions terrestres, qui sont de la première période du comblement, et les alluvions aériennes, qui sont de la deuxième période.

L'oued Miyâ, aussi bien que d'autres cours d'eau, charria les sables tant qu'il put vers son embouchure, et c'est pendant cette deuxième période que le lac Triton commença de se transformer en chotth tel que nous le voyons aujourd'hui, et de la manière que j'ai expliquée dans mon ouvrage *le Sahara ;* mais le bassin inférieur se trouva lui-même un beau jour tellement encombré que l'ensablement gagna peu à peu jusqu'au bassin supérieur; c'est sous ces alluvions nouvelles que les eaux de l'oued Miyâ ont disparu tout à fait, du moins dans la plus grande partie de leur parcours, car le bassin supérieur n'étant pas complètement ensablé, c'est sous les premières alluvions, sous les alluvions terrestres, que les eaux coulent sur ce point. Quant au lit de l'Igharghar, il n'est qu'exceptionnellement encombré par les alluvions aériennes, c'est-à-dire par les sables que le vent chasse devant lui, et seulement sur un faible parcours à partir des oughroud de Maguetla et d'El Achiya.

Les nègres cultivateurs, voyant les eaux qui les faisaient vivre disparaître sous le sol, imaginèrent deux moyens de les ramener à la surface. Dans les pays accidentés, aux sources des anciens fleuves ou rivières, ils creusèrent des *foqaqir* (au singulier *foqqara*) ; c'est-à-dire que, là où ils savaient qu'une source avait disparu, ils creusaient un puits ou une galerie à ciel ouvert afin de retrouver

[1] Pour la formation des dunes, voir le *Sahara*, chap. IV, V et X de la 2e partie.

cette source, et lorsqu'ils étaient parvenus à la surprendre, ils établissaient une ligne de puits profonds de 2 m. à 2 m. 50, espacés de 4 à 5 mètres, jusqu'au point où ils voulaient diriger les eaux; puis ils reliaient ces puits entre eux par des galeries souterraines dans lesquelles ils faisaient couler les eaux de la source; ils couvraient ensuite les puits avec des troncs de palmiers et de l'argile, et les eaux se trouvaient ainsi à l'abri de l'ensablement. Il est des contrées (le Tidikelt notamment) qui sont toutes sillonnées de foqaqir.

Dans les bassins inférieurs des anciens fleuves, où le sol est plus uni, les alluvions plus grasses, où nulle source ne descend des hauteurs, mais où, en revanche, les eaux souterraines coulent en masses plus considérables, les nègres imaginèrent de creuser des puits artésiens dont ils dirigèrent les eaux, par des canaux à ciel ouvert jusqu'aux cultures à irriguer[1].

C'est vers la fin de la seconde période de dessèchement des fleuves sahariens, alors que des sources naturelles assez considérables ruisselaient encore à ciel ouvert sur un certain parcours, qu'une nouvelle race, une race blanche, celle des *Berbères*, qu'il conviendrait peut-être d'appeler *race blanche indo-africaine*, fit son apparition dans le Sahara, après avoir envahi et colonisé les pays compris entre la mer et l'Atlas.

Quelle est l'origine des Berbères? On a beaucoup écrit sur ce sujet, et un savant aussi modeste que profond, M. Kaltbrunner, de Zurich, a résumé dans le *Globe*, organe de la Société de géographie de Genève[2], toutes les

[1] Voir, pour la description de ces puits, *le Sahara*, 1re partie, chapitre III.

[2] *Recherches sur l'origine des Kabyles*. (Extrait du *Globe*). Genève, H. Georg, éditeur, 1871.

suppositions faites jusqu'à ce jour sur l'origine de ces peuples.

Je n'ai point la prétention de trancher ici une question de cette importance ; mais j'ai le droit d'émettre librement mon avis.

Et d'abord, je rejette complètement la généalogie de leurs tribus si péniblement élucubrée par Ibn Khaldoun, et cela parce que l'historien arabe s'appuie, pour les temps antérieurs au christianisme, sur les livres de Moïse qui, en réalité, ne me semblent pas une base scientifique sérieuse.

Il est assez logique de croire que, parmi les Berbères, les uns sont comme les Israélites, les descendants des nombreux prisonniers que les Pharaons firent en Asie et qu'ils employèrent, chez eux, à bâtir des villes et des pyramides. Les historiens anciens, Hérodote et Diodore notamment, rapportent que ces prisonniers, accablés de travail et épuisés de misères, se révoltèrent à différentes époques. Un grand nombre s'échappèrent, les uns se dirigeant vers l'orient, comme les Israélites, et les autres vers l'occident où ils finirent par s'établir.

D'autres Berbères seraient des Phrygiens, des Phéniciens et des Lydiens venus par mer (sinon par l'Égypte) et qui se sont d'abord établis sur le littoral.

D'autres enfin, les blonds, seraient venus de l'Europe par le détroit de Gibraltar ou par la mer de Sicile.

Cette double origine des Berbères me semble prouvée non-seulement par les caractères physiques qui les distinguent, mais encore par les monuments que nous ont laissés leurs ancêtres. Ainsi, tandis que les bruns, venus d'Orient, ont édifié les monuments et tracé les inscriptions de Rhadamès, les blonds ont laissé, en Algérie et au Maroc, des dolmens en pierres brutes exactement semblables à ceux que l'on trouve dans l'ancienne Gaule.

Ce que je dis ici de la double origine des Berbères s'accorde avec ce que rapporte Salluste qui écrivait sous Jules César, et qui a résumé, dans son *Histoire de la guerre de Jugurtha*, ce qu'il avait appris des anciens géographes. J'ai omis à dessein de parler des petites colonies fondées sur le littoral par d'autres peuples, les Grecs, par exemple : ce sont là des détails d'une importance secondaire.

Parmi les peuples qui sortent certainement de la Phrygie, on peut citer les Rhadamésiens ; leur origine est suffisamment prouvée. D'abord M. Vatone, qui faisait partie de la mission envoyée à Rhadamès en 1862, trouva une inscription bilingue, moitié en caractères grecs et moitié en caractères inconnus, provenant de l'un des anciens tombeaux dont on peut voir un dessin très fidèle dans la relation de mon premier voyage (*le Sahara*) ; j'ai moi-même rapporté de Rhadamès une lampe en terre cuite, de même provenance, sur laquelle est gravé un P grec, et dont le dessin se trouve dans l'ouvrage précité [1] ; enfin, les femmes de Rhadamès portent toutes pour coiffure le bonnet phrygien.

Ajoutons, pour expliquer la présence de caractères grecs dans les inscriptions de Rhadamès, que les Phrygiens étaient originaires de la Macédoine où ils avaient habité le mont Bernius, non loin de Tessalonique.

Voici ce que dit Strabon sur cette origine : « C'est par ici (près de Tessalonique) qu'il faut rechercher le mont Bernius, demeure primitive des Briges, peuple thrace dont une partie passa en Asie et y échangea son nom contre celui de *Phryges* ou *Phrygiens* [2]... »

[1] Cette lampe est au musée de Niort.

[2] *Géographie de Strabon*, traduction d'Amédée Tardieu. Paris, Hachette et Cie.

J'ai dit plus haut que c'est vers la fin de la seconde période de dessèchement des fleuves que les peuples de race blanche ont dû commencer à s'établir dans le Sahara. Les premiers qui y pénétrèrent furent sans doute des nomades chassés du Tell par les populations agricoles. Les nègres sahariens agriculteurs durent opposer une vigoureuse résistance à ces intrus. La lutte fut longue et terrible, sans doute, mais dans le Sahara septentrional, de l'Atlas aux plateaux du centre, la victoire se décida pour les hommes blancs, et les nègres furent obligés de courber la tête sous le joug. De propriétaires qu'ils étaient, ils devinrent khammès, serfs ou esclaves des conquérants et ce fut pour leurs vainqueurs qu'ils cultivèrent désormais la terre. *Sic vos non vobis!*

Cependant tout porte à croire que les grandes migrations berbères dans le Sahara n'eurent lieu qu'à l'époque de la conquête romaine, c'est-à-dire à partir de l'an 145 avant Jésus-Christ. Alors, les tribus qui ne voulurent pas accepter le joug du peuple-roi quittèrent en masse le pays, franchirent l'Atlas et descendirent dans le Sahara où elles s'établirent de préférence dans les vallées encore couvertes, à cette époque, de florissantes cultures. Ces derniers émigrants devaient être agriculteurs ou, s'ils ne l'étaient pas, un grand nombre le devinrent par la force des choses, car les portes du Tell se trouvant fermées pour eux, il leur fallut renoncer à tirer, de leur ancienne patrie, les grains nécessaires à leur subsistance.

Mais mon but étant de ne m'occuper ici que de l'ancien pays de Rirha et de l'Ouargla particulièrement, je me bornerai à l'histoire de cette contrée.

Débouchant par les gorges de l'Aurès, les Berbères s'établirent d'abord dans la partie du Zab qui s'étend au sud de l'Atlas et que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Ziban ; puis ils occupèrent peu à peu toute la

vallée de l'oued Rirh, et enfin celle de l'oued Miyâ, jusqu'au puits appelé hhassi Bou Rirha, lequel est creusé à trente-trois lieues sud-sud-ouest d'Ouargla, au pied du plateau qui borde la rive droite de la vallée.

Sous la domination berbère, la large vallée de l'oued Miyâ fut partout bordée de riants villages, édifiés de préférence sur des mamelons détachés du rebord des plateaux, et une ligne continue de verdoyants jardins, dont on retrouve encore les traces à chaque pas, donnait à la vallée elle-même l'aspect d'un immense fleuve d'émeraude.

La légende dit qu'à cette époque fortunée le pays de Rirha comptait 365 villes ou villages. Ce chiffre est sans doute exagéré ; mais si l'on tient compte des ruines que l'on rencontre à chaque pas dans les endroits non ensablés et si l'on admet qu'il en existe autant sous les sables, on conviendra que ce pays était autrefois très peuplé : pour ma part j'ai rencontré quinze ruines de lieux habités dans le parcours de Barhdad au hhassi Bou Rirha, et il est certain que je n'ai pas tout vu.

A cette époque, la ville et l'oasis d'Ouargla n'existaient pas, sans doute à cause du danger qu'il y avait alors à traverser le chotth dont la croûte était moins épaisse qu'aujourd'hui. Les centres de population étaient surtout disséminés sur les mamelons qui entourent l'ancien lac ; les cultures s'étendaient au-dessous, aux bords mêmes du chotth, et on les poussait vers l'intérieur aussi loin que l'épaisseur de la croûte alluviale le permettait.

Les bourgs ou villages qui, à ma connaissance, existaient à l'arrivée des premiers Arabes dans le Maghreb (c'est-à-dire vers l'an 666 de J. C.) dans le seul pays d'Ouargla, étaient :

1° Le ksar de Ngouça, qui est encore debout et dont la population nègre ne fut que tributaire des Berbères ;

2° Un grand village en ruines, à gauche de la route qui va de Ngouça à Ouargla, non loin d'un endroit où se lèvent encore quelques palmiers et presque à l'entrée du chotth;

3° Le village de Ba Menndil, dont les restes ont disparu pour faire place au bordj actuel;

4° Un autre village dont les débris sont situés sur un plateau voisin;

5° Un petit village dont les débris, à peine reconnaissables, occupent les pentes du plateau, non loin du kehef Soulthann, et au dessous duquel on voit encore un puits à moitié comblé, garni d'un coffrage en maçonnerie;

6° La ville de Ceddrata, dont les ruines couronnent un monticule assez élevé sur la route d'Ouargla à Qrima;

7° Un village coiffant également un monticule qui s'élève à côté de celui de Ceddrata;

8° Le ksar de Rouissat, maintenant occupé par des Arabes sédentaires, était autrefois une ville très florissante;

9° Un village dont on voit les fondations à l'Aïn Beïda;

10° Un autre village enseveli sous les dunes qui s'élèvent au bord du plateau, à l'est d'Adjadja;

11° Un gros village sur lequel portent les fondations de la zaouïa de Sidi-Khouil.

Or, dans le pays où s'élevaient autrefois ces onze villes ou villages, il n'y a aujourd'hui que cinq centres : Ouargla, Rouissat, Adjadja, Chotth et Ngouça. (La zaouïa de Sidi Khouil n'est qu'un établissement religieux).

Ce pays était riche et ses habitants vivaient en paix. Puis les Arabes sont venus et il a été transformé en désert... Les musulmans ont tout détruit au nom du Dieu clément et miséricordieux, de même qu'en Amérique tout fut détruit plus tard par les chrétiens au nom du Dieu de paix et de charité.

Les Arabes de la quatrième race, qu'Ibn Khaldoun appelle *Arabes barbarisants* à cause de l'altération de leur langage, pénétrèrent en Afrique comme il a été expliqué au chapitre III. Ils ruinèrent le pays et exterminèrent en masse les habitants qui refusèrent d'accepter l'Islam, comme plus tard ceux qui adhérèrent aux différents schismes qui déchirèrent l'unité de la foi musulmane.

Ces barbares détruisirent tout sur leur passage ; les nombreux villages du pays de Rirha devinrent des monceaux de ruines et leurs plantations disparurent. Lutte sans merci après laquelle on eût pu appliquer à cette malheureuse contrée, la description qu'Ibn Khaldoun faisait, en 1378, du pays de Barka, contrée autrefois fertile et très peuplée qui s'étend de la grande Syrte à l'Égypte.

« Quant à Barka, dit l'historien des Arabes et des Berbères, tous les monuments de sa gloire ont disparu ; ses villes sont tombées en ruines et sa puissance s'est anéantie. Ce pays sert maintenant de lieu de parcours aux Arabes, après avoir été la demeure des Louata, des Hoouara et d'autres peuples berbères. Dans les temps anciens il possédait des villes populeuses, telles que Lebda, Zouila, Barka, Ksar Hhassann, etc. ; mais leur emplacement est maintenant un désert, et c'est comme si elles n'avaient jamais existé[1].

Cette description du pays de Barka aurait été vraie non-seulement pour le pays d'Ouargla, mais encore pour toutes les vallées du Sahara septentrional. J'en ai la preuve par celles de ces vallées que j'ai explorées.

Cependant les anciens maîtres du sol ne furent pas entièrement exterminés : tandis que les quelques nègres qui restaient erraient à l'aventure, les débris des Berbères se réfugièrent sur la gara de Qrima où ils se défendirent

[1] *Ibn Khaldoun*, trad. de M. de Slane.

en desespérés contre les contingents nomades. Ceux-ci comptaient sur la famine, et en effet, les assiégés voyaient leurs provisions diminuer chaque jour, lorsqu'ils s'imaginèrent d'engraisser une chèvre, qu'ils chassèrent du côté du camp ennemi en faisant semblant de la poursuivre. Les Arabes s'en emparèrent, dit la légende ; en la voyant si grasse, ils crurent leurs ennemis bien pourvus de vivres, et ils levèrent le siège pour aller à la recherche de pâturages qui manquaient absolument sur les plateaux où ils avaient établi leur camp.

Les Berbères descendirent de la gara ; voyant leur pays ravagé et craignant un prompt retour des Arabes, ils partirent pour le nord-ouest et se bâtirent de nouveaux ksour sur un plateau aride traversé par une rivière qui, du nom d'une de leurs tribus, fut appelée depuis oued Mzab (c'est un affluent souterrain du cours, également souterrain, de l'oued Miyâ). Aujourd'hui la confédération des Béni Mzab, restée indépendante moyennant un faible tribut qu'elle paye à la France, comprend sept ksour avec 35000 âmes ; ses principaux centres sont : Ghardaya, Guerara et Bériann. La ville de Metlili, enclavée dans leur territoire, appartient aux Châambet Metlili ou Berazga[1], d'où sont sortis les Châambet Bou Rouba d'Ouargla, et les Châambet el Mouadhi d'El Goléa.

Après le départ des défenseurs de Qrima, il ne restait pas un palmier debout dans la vallée, dit la tradition. Alors une femme, nommée Ouargla, s'établit à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville, y bâtit une cabane et y planta quelques palmiers ; ensuite, les nègres dispersés se rassemblèrent, acceptèrent la nouvelle religion, et il leur fut permis de cultiver la terre en qualité de khammès, c'est-à-dire à condition de donner aux Arabes le

[1] Contraction des deux mots بو *bou*, qui signifie littéralement *père*, et رزقة *razqa*, *abondance en vivres*.

cinquième de la récolte; ensuite des Berbères des Zibans qui avaient, eux aussi, embrassé l'Islam, allèrent grossir cette colonie naissante qui, malgré les incessantes vexations des nomades, prospéra tellement que, sous le règne de l'émir Bou Zékéria le Hhafside (en l'an 626 de l'Hégire ou 1228 de J.-C.) elle était devenue « la porte du désert par laquelle devaient passer les voyageurs qui partaient du Zab pour se rendre au Soudan avec leurs marchandises[1]. »

« Étant passé par Ouargla pour poursuivre Ben Ghania, ajoute l'historien arabe, l'émir (Bou Zékéria) en fut émerveillé, et, voulant ajouter à l'importance de cette ville, il y fit bâtir l'ancienne mosquée dont le haut minaret porte encore inscrit sur une pierre le nom du fondateur et la date de la construction. »

J'ai dit plus haut que de ce minaret il reste un pan de mur qui domine encore toutes les maisons de la ville.

La splendeur de cette ville durait encore à la fin du huitième siècle de l'Hégire (fin du quatorzième siècle de J.-C.); A cette époque de nouvelles tribus, chassées d'Espagne et du Maghreb, descendirent dans le Sahara, et comme aucun pouvoir fort n'était alors capable de contenir l'ardeur de pillage des nouveaux arrivants, Ouargla entra dans la période de décadence qui l'a conduit à l'état misérable où la trouvèrent les Français, lorsqu'ils s'en emparèrent en 1853, et où nous la voyons encore aujourd'hui[2].

Les différentes tribus nomades qui envahirent le pays d'Ouargla seraient les suivantes, si je m'en rapporte aux traditions locales :

D'abord arriva une tribu de Châamba qui bientôt fut

[1] *Ibn Khaldoun*, trad. de M. de Slane.

[2] Ouargla fut prise le 25 décembre 1853, par Si Hhamza, qui était alors khalifa des Oulad Sidi Cheikh.

détruite par les guerres intestines; et en même temps les Deghaghra qui, plus tard, furent exterminés par les Beni-Çour.

Ensuite vinrent les Hhameïann, très nombreux, qui, ayant pénétré dans le Sahara avec les Oulad Amer, firent cause commune avec eux jusqu'au moment où les autres tribus les forcèrent à retourner dans le Tell, ce qui eut lieu peu avant la conquête définitive de l'Ouargla par les Français; cette tribu est aujourd'hui établie au sud de Sidi Bel Abbès et au nord de Daya, entre la Mekerra ou Sig et le Tenazera qui est une des branches secondaires de l'oued el Hhammam, plus bas Habra (Sig et Habra, comme on sait, forment le fleuve de la Macta, dans la province d'Oran).

Les Hhameïann sont une branche de la grande tribu de Yezid, qui est elle-même une branche des Zoghba issus, comme les Riahh, des Hhilal fils d'Amer.

Les Beni Çour et les Fatnassa arrivèrent ensuite, chassant devant eux leurs nombreux troupeaux.

Les Beni Çour, ou Thour descendraient de Moaouïa fils d'Abbada, fils de Rebiât el Bekka, fils d'Amer, fils de Sâsâ, et sont issus de la tribu d'Achedja, branche de celle des Ghatafann, qui habitait l'Arabie. Ils pénétrèrent en Afrique en même temps que les Riahh et se soumirent à l'autorité des chefs de cette puissante tribu. Leur entrée dans le Sahara eut lieu en même temps que celle des Hhameïann et des Beni Amer, c'est-à-dire en 645 de l'Hégire (1248 de J.-C.).

Quant aux Fatnassa, ils descendent, comme les Beni Çour leurs compagnons d'émigration, d'une fraction de tribu qui pénétra en Afrique avec les Riahh et dont elle reconnut la suzeraineté.

Enfin, arrivèrent ensemble les Mokhadma et les Sâïd Othba.

Les Mokhadma descendent d'un mélange d'aventuriers qui marchèrent avec les Oulad Youçof, puissante famille des fils de Sâïd, issus de la grande tribu des Riahh; or Sâïd était frère d'Amer, l'ancêtre des Oulad Amer d'El Hadjira.

Les Sâïd Othba ont pour ancêtre Sâïd, fils de Daoud, fils d'Amer, qui est aussi le père des Sâïd Oulad Amer de Belet Amer, et qui vivait, ainsi que je l'ai dit plus haut, vers l'an 710 de l'Hégire (1310 de J.-C.), sous le règne de Hhammou Mouça fils d'Othmann, descendant de Yag-moracenn.

Ces deux dernières tribus pénétrèrent dans le Sahara par l'Oued-Rirh.

Quant aux Châamba, dont on ne trouve nulle trace dans les écrits des anciens auteurs arabes, voici ce qu'eux-mêmes m'ont raconté sur leur origine:

Des brigands étant allés piller la zaouïa de Sidi Cheikh [1], le saint les maudit.

Comme ils s'en allaient avec leur butin, ils voulurent traverser une sebkha; la croûte salifère céda sous leur poids, et ils périrent tous, à l'exception d'une femme et de ses deux frères, qui, marchant derrière la troupe, s'arrêtèrent en voyant s'enfoncer leurs compagnons.

La femme avait une petite chienne appelée Amba; or, comme elle et ses frères traversaient un village où ils avaient peur d'être reconnus et arrêtés, la femme criait à la chienne afin de la faire marcher plus vite: *cha! Amba!*

Lorsqu'ils furent très loin dans la plaine, ne sachant quelle direction suivre, voilà qu'ils aperçurent un lerouy

[1] Cette fameuse zaouïa fut fondée, on ne sait à quelle époque, à El Abiodh Sidi Cheikh, au S.O. de Géryville, par un saint marabout du nom de Sidi Cheikh.

qui fuyait devant eux; comme ils avaient faim, ils se mirent à la poursuite de l'animal qui se réfugia dans une grotte où les deux frères le tuèrent. Une source abondante sortait de cette grotte, se dirigeant vers l'est; c'était la tête de la rivière de Metlili.

Les fugitifs mangèrent la chair du lerouy et se désaltérèrent à l'eau de la source; puis, trouvant le séjour à leur gré, ils s'y fixèrent et se mirent à chasser pour vivre excitant toujours leur chienne par les mots de *cha! Amba!* ce qui leur fit donner le nom de Châamba par les nomades des environs.

Plus tard, les deux frères enlevèrent des femmes des tribus voisines, et leur sœur épousa un aventurier qui était venu se joindre à eux; ils multiplièrent tellement qu'aujourd'hui leurs descendants forment trois grandes tribus, qui sont, comme je l'ai dit plus haut: les Châambet Metlili ou Berazga, qui est la tribu mère, les Châambet el Mouadhi (El Goléa) et les Châambet Bou Rouba d'Ouargla. S'il faut les en croire, ces derniers tirent leur nom d'un guerrier de Metlili qui, avec quelques compagnons, s'empara une fois du trésor envoyé par les gens d'Ouargla à un sultan de Constantine.

J'ai déjà parlé ailleurs[1] du caractère de l'Arabe nomade, ce superbe dépenaillé qui se drape de ses haillons avec autant de majesté qu'un sultan sous la pourpre; ce fier vagabond qui sacrifie tout à la liberté, qui considère comme ignominieux tout travail manuel, et qui aime mieux mourir de faim que de demander au sol qu'il foule les grains nécessaires à sa subsistance.

L'Arabe nomade est presque toujours bel homme: il est grand, sec, nerveux, bien pris, bien proportionné dans

[1] Voy. *le Sahara*, 1er *voyage d'exploration*, 2e partie, chap. III Paris, Sandoz et Fischbacher, 33, rue de Seine, 1877.

sa taille ; drapé dans son bernous, sa démarche est lente et grave comme celle d'un pontife, son abord froid, glacial, comme celui d'un magistrat ; mais pour qui sait trouver le côté faible de cette étrange nature, l'Arabe devient bientôt communicatif, bavard même ; la glace fondue se change en eau bouillante, et l'hostilité apparente en un dévouement sans bornes qu'il ne faut tarder à mettre à profit, car le plus souvent la réaction est prompte. L'Arabe nomade est aujourd'hui, dans le Sahara, ce qu'étaient ses pères en Arabie il y a plus de 2000 ans, lorsqu'Antigone, l'un des généraux et successeurs d'Alexandre, entreprit de leur faire la guerre.

Je crois qu'il n'est pas sans intérêt de rapporter ici ce que Diodore de Sicile, qui écrivait sous Jules César, raconte de ce peuple singulier ; car j'estime que l'on ne tient pas assez compte, au temps où nous vivons, des récits des anciens. Quelques-uns négligent de les citer par esprit de vanité, afin de s'attribuer l'honneur d'observations originales ou de découvertes nouvelles ; d'autres, qui se plaisent à critiquer ou à mettre en doute les observations des voyageurs modernes, parce qu'elles renversent des théories péniblement élucubrées dont ils tiraient quelque relief, n'en parlent pas davantage.

Il est plus commode de traiter d'absurdes les descriptions d'Hérodote et de Diodore (pour ne citer que ces deux auteurs) que de se donner la peine de les dégager des fables qui les entourent quelquefois, il faut en convenir, mais auxquelles ces écrivains eux-mêmes ne paraissent guère ajouter foi, et qu'ils ne rapportent que par ouï dire.

Pour ce qui regarde les Arabes, par exemple, il est impossible à tout homme ayant mis les pieds dans le Sahara, de ne pas reconnaître la vérité de la peinture qu'en fait l'historien grec ; et cette peinture n'est pas

seulement exacte pour ce qui concerne les hommes, elle l'est encore pour ce qui a trait au pays, car il est à remarquer que tout peuple qui émigre cherche à transformer sa nouvelle patrie à l'image de celle qu'il a quittée, afin de l'approprier, autant que possible, au genre de vie qu'il est accoutumé de mener ; or, s'il est vrai que, dès les temps les plus anciens, une partie du pays que nous appelons Sahara était déjà transformée en déserts de pierres et de sable, il n'est pas moins vrai, comme j'ai pu m'en convaincre moi-même *de visu*, que ce pays contient d'immenses vallées qui ont été cultivées en entier jusqu'à l'époque de la dernière grande invasion, comme elles le sont encore aujourd'hui dans quelques-unes de leurs parties. Or, toutes ces cultures ont été détruites par les Arabes, parce que ce peuple, qui était pasteur, professait alors comme aujourd'hui et comme dans les temps anciens, une profonde horreur pour tout ce qui tient à l'agriculture, ainsi que le rapporte Diodore dans le passage suivant[1] :

« Les Arabes Nabatéens, dit l'historien grec, vivent en plein air ; ils donnent le nom de patrie à une contrée où on ne voit ni habitations, ni rivières, ni sources abondantes qui puissent procurer de l'eau à une armée ennemie. D'après une loi du pays, ils ne sèment pas de blé, ne plantent aucun arbre fruitier, *ne boivent pas de vin* et ne construisent aucune maison. Ceux qui font le contraire sont punis de mort[2]. Les Nabatéens maintiennent cette

[1] Diodore de Sicile, trad. de Ferd. Hoeffer. Paris, Hachette et Cie.

[2] On voit que la croyance qu'il est mauvais de boire du vin est comme beaucoup d'autres, chez les Arabes, bien antérieure à l'islamisme, et que Mohhammed (Mahomet) n'a fait que consacrer des pratiques déjà établies. On a donc tort de mettre sur le compte de la religion l'état de stagnation dans lequel sont demeurés ces pleuples.

Quant à la loi qui leur défendait de cultiver et de bâtir des maisons, il

loi, persuadés que ceux qui se créent des besoins deviennent facilement les esclaves de ceux qui peuvent les satisfaire. Ils élèvent, les uns des chameaux, les autres des moutons, et habitent le désert. Presque toutes les tribus arabes mènent une vie nomade ; mais les Nabatéens, bien que leur nombre ne dépasse pas dix mille, sont beaucoup plus riches que les autres, parce qu'ils ont, pour la plupart, l'habitude d'aller vendre sur les côtes l'encens, la myrrhe et les plus précieux aromates qu'ils reçoivent des marchands qui les apportent de l'Arabie heureuse. Ils sont jaloux de leur liberté, et lorsqu'un ennemi puissant s'approche de leur pays, ils s'enfuient dans le désert comme dans une forteresse. Ce désert manque d'eau et est inaccessible à tout autre, excepté pour eux. Ils y ont creusé des réservoirs murés qui fournissent l'eau nécessaire à leur existence. Car, le terrain étant argileux et calcaire, on y pratique facilement de profondes citernes dont l'ouverture est très étroite, mais le fond très large et de forme carrée, chaque côté étant d'environ un plèthre (30 mètres). Lorsque ces réservoirs se sont remplis d'eau de pluie, les Arabes en ferment l'ouverture et en font disparaître toute trace ; ils y laissent seulement quelques signes à eux seuls connus. Ils y abreuvent leurs troupeaux pendant trois jours, afin que les bestiaux n'éprouvent pas le besoin de boire dans des contrées désertes et dans leurs courses vagabondes. Leur nourriture consiste en chair, en lait et en produits naturels du sol... »

Tout commentaire est inutile ; le lecteur voit combien les Arabes nomades, nos contemporains, ressemblent à ceux d'il y a 1900 ans. De ce qui précède il peut tirer la

faut reconnaître qu'elle n'existe plus aujourd'hui ; mais que, malgré la faculté qui leur en est laissée, on voit très peu de nomades passer à l'état sédentaire.

déduction suivante: ce n'est pas sa religion qui a fait l'Arabe ce qu'il est, c'est la nature des pays qu'il habite ; le Coran est au contraire le produit du génie arabe et le véritable réflecteur de son tempérament.

Quant à la jeune fille arabe, qu'elle est belle avec son frais visage d'un blanc mat, ses lèvres vermeilles, ses dents blanches, ses grands yeux noirs surmontés de sourcils bien arqués et ses longs cheveux qui tombent en boucles sur ses épaules.

Quand un poète (les nomades sont tous poètes à leurs moments), quand un poète, dis-je, veut rendre la beauté de celle qu'il aime, il la compare à la pleine lune qui brille, la nuit, au milieu d'un ciel pur.

Pour les grâces du corps, il la compare à la souple gazelle qui bondit librement dans les solitudes sahariennes.

Son léger vêtement, composé le plus souvent d'une courte chemise en laine ou en cotonnade blanche, ne saurait dissimuler les formes gracieuses de son corps, et sa démarche, lente et lascive, est bien faite pour enflammer un cœur de jeune homme sous un soleil où les passions se développent sitôt.

Aussi, chez les nomades, marie-t-on les jeunes gens dès qu'ils sont nubiles.

Mais que la lune de miel est courte, chez ce peuple inconstant dont l'esprit a la mobilité des sables sur lesquels il vit !

La femme arabe est comme la plante du Désert, elle se fane dès le printemps de sa vie ; comme la fleur de l'âzel dont le parfum se perd dans les solitudes qui l'entourent et qui tombe brûlée par les rayons trop ardents du soleil de mai, les rêves dorés de la pauvre nomade disparaissent bientôt dans le désert de l'indifférence, et elle ne tarde pas à se flétrir sous le feu dévorant d'un amour non partagé, l'âme empoisonnée par la jalousie.

Bientôt le jeune homme inconstant et passionné dans les bras duquel ses parents l'ont jetée brutalement, encore adolescente, arrête ses regards sur une autre beauté ; une rivale jalouse lui dispute les faveurs du maître, et la pauvre délaissée devient un souffre-douleur, à moins qu'il ne plaise au mari *de lui mettre sa bride sur son cou* et de lui rendre sa liberté.

Voici comment, dans le Coran, le Prophète prescrit à ses fidèles de se marier :

« N'épousez point les femmes idolâtres tant qu'elles n'auront pas cru. Une esclave croyante vaut mieux qu'une femme libre idolâtre, quand même celle-ci vous plairait davantage.

« Vos femmes sont votre bien que vous cultiverez comme vous l'entendrez ; mais faites auparavant quelque chose en faveur de vos âmes. Craignez Dieu et sachez qu'un jour vous serez en sa présence.

« Ceux qui s'éloignent de leurs femmes auront un délai de quatre mois pour réfléchir afin de ne pas se séparer à la légère. Si, pendant ce temps-là, ils reviennent à elles, Dieu est indulgent et miséricordieux.

« Si le divorce est fermement résolu, Dieu sait et entend tout.

« Les femmes répudiées laisseront écouler un délai de trois mois avant de se remarier. Elles ne doivent point cacher ce que Dieu a créé dans leur sein, si elles croient en Dieu et au jour dernier. Il est plus équitable que les maris les reprennent quand elles sont dans cet état, s'ils désirent le bien. Les femmes à l'égard de leurs maris et les maris à l'égard de leurs femmes doivent se conduire honnêtement. Les maris ont le pas sur leurs femmes. Dieu est puissant et sage.

« La répudiation peut se faire deux fois. Gardez-vous votre femme ? traitez-la honnêtement ; la renvoyez-vous ? renvoyez-la avec générosité.

« Si un mari répudie sa femme trois fois, il ne lui est permis de la reprendre que lorsqu'elle aura épousé un autre mari et que celui-ci l'aura répudiée à son tour.

« Lorsque vous répudiez une femme et que le moment de la répudier est venu, gardez-la en la traitant honnêtement ou renvoyez-la avec générosité. Ne la retenez point par force pour exercer quelque injustice sur elle; celui qui agit ainsi agit contre lui-même. Craignez Dieu et sachez qu'il connaît tout.

« Les mères répudiées allaiteront leurs enfants deux ans complets, si le père veut que le temps soit complet. Le père de l'enfant est tenu de pourvoir à la nourriture et aux vêtements de la femme d'une manière honnête.

« Si ceux qui meurent laissent des femmes, elles doivent attendre quatre mois et dix jours. Ce terme expiré, vous ne serez point responsables de la manière dont elles disposeront honnêtement d'elles-mêmes. Dieu est instruit de ce que vous faites. »

Plus loin, le Prophète s'exprime ainsi :

« Aujourd'hui, on nous a permis tout ce qui est bon; la nourriture de ceux qui ont reçu les écritures est licite pour vous, et la vôtre l'est également pour eux. Il est permis d'épouser les filles honnêtes des croyants et de ceux qui ont reçu les écritures avant vous[1] pourvu que vous leur donniez leur récompense. Vivez chastement avec elles, en vous gardant de la débauche et sans prendre de concubines. Celui qui trahira sa foi perdra le fruit de ses bonnes œuvres et sera, dans l'autre monde, au nombre des malheureux. »

Dans un autre endroit, le prophète dit encore :

« N'épousez pas les femmes qui ont été les épouses de vos pères; c'est une turpitude, c'est une abomination et

[1] C'est-à-dire les filles des Israélites et des Chrétiens.

un mauvais usage, toutefois, laissez subsister ce qui est déjà accompli.

« Il vous est interdit d'épouser vos mères, vos filles, vos sœurs, vos tantes, vos nièces, vos nourrices, vos sœurs de lait, les mères de vos femmes. N'épousez pas non plus les filles de vos fils que vous avez engendrés, ni deux sœurs. Si le fait est accompli, Dieu sera indulgent et miséricordieux.

« Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-là au-dessus de celles-ci, et parce que les hommes emploient leurs biens pour doter les femmes. Les femmes vertueuses sont obéissantes et soumises : elles conservent soigneusement, pendant l'absence de leurs maris, ce que Dieu a ordonné de conserver intact. Vous réprimanderez celles dont vous aurez à craindre la désobéissance ; vous les reléguerez dans des lits à part, vous les battrez. Mais dès qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez point querelle. Dieu est élevé et grand[1]. »

Si je fais ces citations du Coran, ce n'est point parce que je partage, sur ce sujet, toutes les idées du prophète. C'est afin de démontrer que, si Mohhammed[2] tient les femmes en état d'infériorité, il cherche à les protéger contre l'égoïsme et la brutalité des hommes. Si ces prescriptions étaient observées, la position de la femme arabe, pour être très inférieure à celle de l'homme, ne serait cependant pas trop mauvaise. Mais malheureusement elles sont presque toujours éludées par le sexe fort, surtout chez les nomades, où rien ne met un frein aux passions.

[1] *Le Coran*, trad. de Kasimirski.

[2] Quoique l'usage en soit enraciné chez nous, je ne puis me résigner à dire *Mahomet*. Je cherche à rendre les noms propres tels qu'on les prononce en arabe, et j'ose espérer que la grande majorité de mes lecteurs ne m'en saura pas mauvais gré.

Ainsi, d'après les usages consacrés par les lois religieuses, l'homme qui choisit une femme doit être assez riche pour la doter ; mais l'homme tourne cette obligation : pour ne pas doter sa femme ou pour ne lui donner qu'une dot insignifiante il exploite l'avarice du père et lui fait un cadeau pour qu'il ferme les yeux sur les intérêts de sa fille. Ce qui a fait dire à des observateurs superficiels que les Arabes achètent leurs femmes.

La loi permet à tout musulman de prendre jusqu'à quatre femmes légitimes[1] ; mais à la condition que ses moyens lui permettent de les entretenir convenablement. Or, nombre d'individus prennent en effet plusieurs épouses, uniquement pour en tirer profit en les faisant travailler du matin au soir à tisser des bernous, des feldja et des tapis qu'ils vont vendre ensuite sur les marchés.

Mohhammed ordonne à ses fidèles de traiter leurs femmes avec la plus parfaite égalité, les menaçant, s'ils s'écartent de cette prescription, *de les faire paraître, au jour du jugement, avec une fesse plus grosse que l'autre.* Et pourtant, la dernière épouse est toujours la préférée ; elle commande aux vieilles, leur trace leur besogne journalière et, souvent, fait battre celles dont elle peut être jalouse.

Il est prescrit que le divorce doit avoir des motifs sérieux ; mais les riches Arabes ne se gênent pas pour répudier leurs femmes sous le moindre prétexte afin d'en épouser de nouvelles au gré de leurs caprices. J'en ai vu qui épousaient régulièrement deux femmes par année ; mais j'ai connu aussi certaines familles de grands chefs

[1] Les *aïemma* (docteurs de la religion) et les *cheurfa* (descendants de la famille de Mohhammed) peuvent épouser neuf femmes, à l'exemple du Prophète.

arabes chez lesquelles il est de tradition de ne jamais divorcer et qui s'en glorifient ; seulement, le dirai-je ? les femmes y meurent avec une facilité étonnante.

Il est dit que, dans le cas où le divorce a lieu par la faute du mari, ou seulement par la volonté de celui-ci, la femme doit emporter la dot qui lui a été donnée, justement pour lui permettre de vivre honnêtement à l'état de liberté ; mais en donnant une pièce d'argent ou d'or au cadi qui cumule les fonctions de maire, de notaire et de juge de paix, on prouve aisément que la femme a tort, et on lui fait restituer la dot.

Mais, demandera-t-on, quel attachement peuvent bien avoir, pour leurs maris, des femmes ainsi traitées ? Aucun : habituées à se voir regardées comme la chose de l'homme auquel le hasard les a enchaînées pour un temps, elles ne pensent qu'à se venger de l'abjection dans laquelle elles sont tenues par leurs maîtres grossiers. L'Arabe nomade est exposé à toutes les ruses que l'esprit des femmes est capable d'imaginer.

Quoique l'adultère soit sévèrement puni chez eux, puisque la femme coupable est le plus souvent mise à mort, nul part ce délit n'est plus commun que sous la tente. De là des vengeances atroces, des guerres de famille à famille et même de tribu à tribu qui ne finissent que par l'extermination de l'un des deux partis.

Il me faut maintenant parler des Beni Mzab[1] qui, quoique peu nombreux dans le pays d'Ouargla où ils ne sont revenus qu'après la conquête française n'en jouent pas moins un rôle considérable dans ce pays.

[1] Le mot *mzab* dérive de la même racine que le mot *zab*, au pluriel *ziban*. (Voy. pour cette racine, *le Sahara*, 1re partie, chap. I.) Il est probable que, dès leur sortie du Tell, ces Berbères s'établirent d'abord dans les Ziban d'où ils furent refoulés plus au sud par les nouveaux arrivants.

Les membres de cette grande tribu de Berbères bruns ont absolument la même apparence physique et les mêmes instincts mercantiles que ceux de Rhadamès dont ils paraissent être les frères. Leurs maisons sont bâties dans le même style (s'il est permis d'employer ce mot en parlant de leurs constructions grossières), c'est-à-dire que les angles, ainsi que la partie médiane des murs qui dominent les terrasses, sont élevés en forme de pignons ; cette particularité se remarque jusque sur leurs tombeaux. (Voy. gravure, p. 269.)

L'oued Mzab, sur lequel la tribu s'établit après qu'elle eût été chassée de l'Ouargla, est desséché à ciel ouvert comme tous les fleuves ou rivières du Sahara ; cet oued a un bassin peu étendu ; aussi ne contient-il que très peu d'eaux souterraines ; c'est pourquoi l'on n'y a jamais creusé de puits artésiens.

Les Beni Mzab n'ont quelques jardins que par le travail accablant auquel ils forcent les malheureux nègres que leur procurent les caravanes du Touât et du Tidikelt. La vie de ces pauvres esclaves s'use rapidement à tirer nuits et jours, de puits ascendants profonds de plus de cinquante mètres, l'eau nécessaire aux jardins de leurs maîtres.

Les villes des Beni Mzab, vu l'ingratitude du sol qui les entoure et à cause de leur position en dehors des grandes lignes d'eaux suivies par les caravanes, ne seront jamais ni des rendez-vous de commerce ni des centres agricoles ; elles resteront ce qu'elles ont été depuis leur fondation, des lieux de refuge. Mais ces refuges sont devenus trop étroits depuis que la protection française permet aux Beni Mzab, auparavant méprisés et persécutés à l'égal des Juifs, de commercer librement dans toutes les villes du territoire.

On les voit dans toutes les cités du Tell, à Alger sur-

tout, marchands de légumes et d'épiceries, ou bien bouchers, assez rarement à la tête d'une affaire considérable; dans le Sahara, au contraire, la plupart font en gros le commerce des grains, des dattes, des laines et des moutons, qu'ils achètent dans l'Oued-Rirh et dans l'Ouargla, pour les revendre sur les marchés de Biskra, de Batna et de Constantine. Ils ne transportent qu'une très faible quantité de produits par Laghouat, à cause de la cherté des frais de transports par cette voie. En hiver, ils importent dans le Sahara des graines, des tissus, du sucre, du café et autres objets de première nécessité qu'ils écoulent avec des bénéfices considérables.

Les Beni Mzab savent, à l'égal des Juifs, exploiter la détresse, l'insouciance, la bonne foi de leurs clients.

Profitant de l'épuisement des Ouarglis, après l'insurrection de 1871, ils leur ont prêté, moyennant hypothèques sur leurs palmiers, à 200 pour 100 par an, l'argent nécessaire à leur libération, et comme, le plus souvent, il est impossible à ceux-ci de payer les intérêts, au bout d'un temps très court le jardin hypothéqué appartient au prêteur.

Ils achètent aux pauvres diables dans la gêne, à des prix dérisoires, jusqu'à cinq récoltes d'avance, réalisant ainsi des bénéfices qui vont à 300 pour 100 ; ou bien ils leur vendent du blé à crédit et à des prix très élevés, toujours en prenant hypothèque sur les récoltes à venir, ou sur les palmiers.

Dans l'Oued-Rirh, ils spéculent sur l'établissement des puits artésiens en prêtant aux habitants des *dècheras* (villages), aux intérêts, de 100 pour 100 et toujours contre hypothèques, l'argent qu'il leur faut pour payer les 2000 francs à 3000 francs que demande l'établissement d'un puits.

Et cependant, on ne les voit s'établir définitivement sur

aucun point du Tell ni du Sahara en dehors de leurs ksour, si ce n'est à Ouargla où, comme je l'ai dit, vit une colonie de cent familles riches qui ne tarderont pas à être maîtresses de tout le territoire si le gouvernement ne fait rien pour améliorer le sort des nègres sahariens ou Rouarha.

Tandis que les femmes des Arabes nomades et des nègres vont et viennent librement pour les besoins de leur intérieur, les femmes des Beni Mzab sont étroitement séquestrées, et nul étranger à la famille n'a jamais vu le visage d'aucune d'elles ; elles vivent et meurent sans qu'on sache même qu'elles existent ; les lois ou les traditions qui protègent les femmes arabes séquestrées des villes du littoral n'existent pas pour ces malheureuses.

Malades, elles meurent faute de soins ou à la suite de quelque opération cruelle dictée par la superstition ; mais jamais un médecin ne verra leur visage.

J'ai conté plus haut qu'on laissa mourir une pauvre jeune femme d'une piqûre de scorpion, après une agonie de quatre heures, plutôt que de me montrer son pied.

Qu'on ne dise pas que chez des peuples vaincus, écrasés, l'autorité ne peut rien pour améliorer le sort des humbles.

La France ne saura-t-elle donc jamais protéger ici le faible contre le fort, et défendre, par l'établissement de l'état civil et le contrôle de médecins nommés exprès, la vie des femmes contre des préjugés qui disparaîtraient bien vite devant la force de la justice ?

Il me reste maintenant à parler des nègres sahariens que les anciens ont appelés *Mélano-Gétules* ou *Gétules noirs*, et qui sont aujourd'hui désignés sous différents noms, suivant les contrées qu'ils habitent. Ainsi, tandis qu'à Rhadamès ils sont appelés *Atrias*, c'est-à-dire *racine, origine*, ou *race mère*, de la racine عَثَرَ *âtara* (*ardere*), dans

l'Oued-Rirh et à Ouargla ils sont connus sous le nom de *Rouarha*, c'est-à-dire *habitants d'un pays gras, fertile;* à El-Goléa, d'où ils ont aujourd'hui disparu, on les désignait sous le nom de *qrefiann* (sing. *qerfa*), c'est-à-dire *hommes de race inférieure*, ou *hommes au teint rouge, basané*, de la racine قَرَفَ *qarafa* qui, à la 4e forme, signifie *être sorti d'une race inférieure;* dans le Tidikelt, on les appelle *Ilharatinn*, c'est-à-dire *affranchis*, de la racine حَرَّرَ *hharra, être affranchi*, parce qu'en effet les Arabes les ont affranchis de l'état de servage dans lequel les tenaient les Berbères; dans le Ilhoggar, où les Touareg Berbères les tiennent encore en servage, on les désigne sous le nom d'*Imrhad* (sing. *amrhid*), c'est-à-dire *serfs;* quant aux Touareg noirs du Sahara méridional, tant ceux qui habitent le pays d'Aïr que ceux qui sont errants vers le sud-ouest et dont parle Caillié, ce sont des hommes de la même race qui ont pu conserver leur indépendance grâce à l'éloignement des lieux qu'ils habitent; tandis que les autres ont adopté des idiomes berbères, tel que le *zenatiya* (des Zenata), ceux-ci ont probablement conservé la langue de leurs ancêtres; mais il ne m'a pas encore été donné jusqu'à présent de vérifier cette supposition [1].

Les nègres d'Ouargla sont des hommes de taille moyenne, larges d'épaules, au tronc massif, aux jambes courtes, aux bras très longs et musculeux.

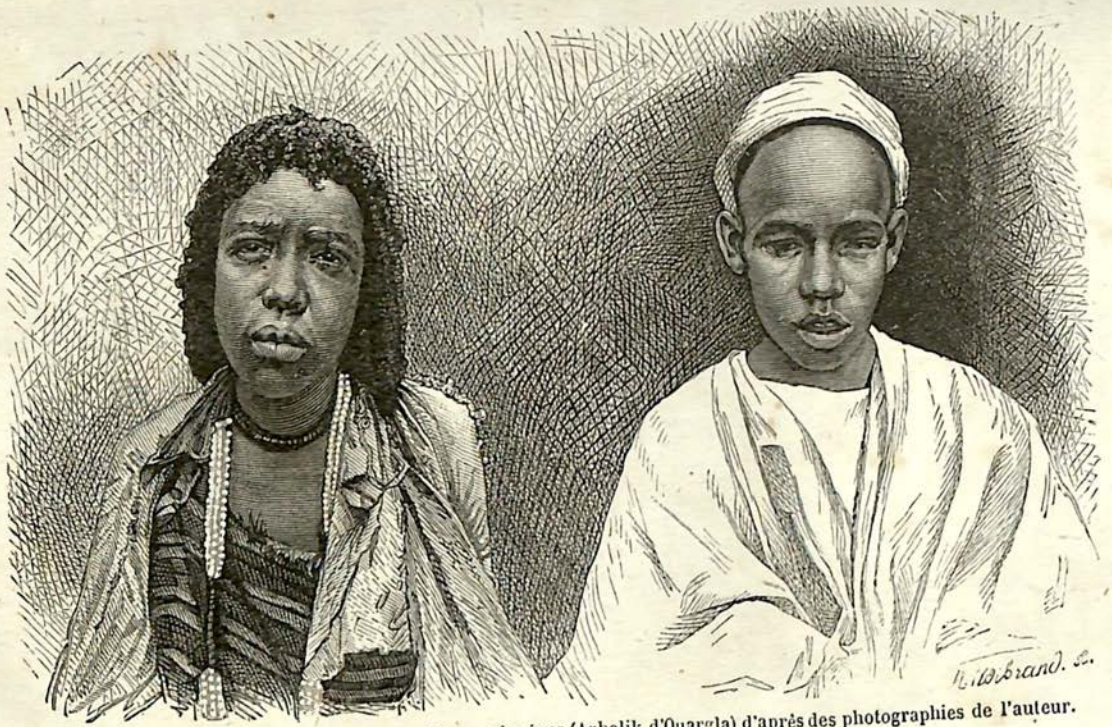
La tête est grosse et allongée, le front bombé et dé-

[1] Pour la situation des nègres sahariens dans certaines parties du Sahara, voyez *le Sahara*, 1re partie, chap. III, et 2e partie chap. VII. C'est à tort que, dans ce dernier chapitre, je présente les Atrias de Rhadamès comme des descendants d'esclaves affranchis, ce qui donnerait à supposer qu'ils descendent des noirs importés du Soudan.

couvert, les pommettes des joues saillantes ; les sourcils un peu relevés à leurs extrémités comme chez les races asiatiques ; les yeux sont bien fendus, le nez gros, un peu plat à sa base ; les narines sont larges, la bouche un peu grande ; les lèvres épaisses, mais n'avançant pas comme celles des nègres du Soudan ; la mâchoire est forte et bien garnie ; les cheveux et la barbe sont laineux et plantés par petites touffes comme chez les autres nègres ; chez les hommes, la tête est rasée ; la barbe est naturellement courte et peu fournie. Les femmes ont de belles chevelures frisées qui tombent jusque sur leurs épaules ; elles sont fortes de tronc et courtes de jambes ; la taille est généralement petite.

Quant à la couleur, je prends pour type les femmes et les enfants, car les hommes, occupés à travailler toute la journée sous un soleil ardent, sont toujours plus foncés que nature. Les nègres sahariens sont plutôt jaunes que noirs. A mon sens, c'est de la couleur du pain d'épice qu'ils se rapprochent le plus. La couleur chocolat, qui leur a été attribuée, appartient plutôt à la race foulane du Soudan, dont il y a ici de nombreux exemples.

Le costume des hommes en général est celui de tous les peuples primitifs, c'est-à-dire qu'il est réduit à sa plus simple expression : un morceau de cotonnade plié en deux, cousu sur les côtés depuis le bas jusqu'à moitié de sa hauteur, afin de laisser deux trous pour passer les bras, et une large entaille au milieu de sa partie supérieure pour passer la tête. Cette espèce de chemise ou de tunique, comme on voudra l'appeler, serrée autour du corps par une corde en filaments de palmier, quelquefois par une ceinture en cuir, descend rarement jusqu'aux genoux ; la tête est couverte d'une petite calotte en laine blanche tellement couverte de crasse chez les hommes d'un certain âge que lorsqu'ils travaillent dans leurs



Race nègre indo-africaine. — Types de nègres sahariens (Aghalik d'Ouargla) d'après des photographies de l'auteur.

jardins et qu'ils sont pris par la soif ils s'en servent pour puiser de l'eau. De chaussures, ils n'y ont jamais songé.

Ce costume primitif se complique selon le degré de fortune des individus; les riches se drapent fièrement dans l'ample costume arabe.

Quant au costume des femmes, il serait vraiment gracieux s'il y avait, chez ces noires filles d'Ève, la moindre notion de propreté. Elles n'ont de commun, avec les femmes arabes, que la robe appelée *malhhafa*, très ample, à larges manches, ouverte sur un côté, et retenue à la taille par une ceinture; cette robe est blanche, rouge ou bleue; mais le rouge est préféré. Elles ont la tête couverte d'une sorte de mantille en cotonnade bleue, avec raies rouges et blanches, appelée *bekhenouk*, qui entoure la gorge en même temps qu'elle tombe sur les épaules. Lorsqu'elles sortent, elles s'enveloppent (celles qui le peuvent) dans une grande pièce en laine, ou quelquefois soie et laine, qui leur couvre aussi la tête et qu'elles pourraient ramener sur leur visage à la vue d'un étranger; mais il n'y a guère que quelques femmes mariées qui se cachent ainsi. De chaussures, je ne leur en ai jamais vu.

Ce qui serait vraiment admiré chez nous c'est l'arrangement de leur chevelure. Sur le devant de la tête, les cheveux sont soigneusement relevés et frisés en forme de diadème, tandis que sur les côtés et derrière ils sont disposés en boucles qui se balancent gracieusement, et que l'on a soin de rogner de temps en temps afin qu'elles ne touchent pas les épaules. Une sorte de guirlande, formée de *cauris* (petits coquillages blancs) et de morceaux de corail ou de perles rouges, dont les deux extrémités sont fixées dans les cheveux, à hauteur des oreilles, forme, sur les boucles de derrière avec lesquelles elle se

balance, un gracieux demi-cercle qui se détache de loin sur la noire chevelure. La frisure qui surmonte le front est parsemée d'ornements imitant assez bien des fleurs ou les épingles à têtes ornées que nos dames plantent dans leurs cheveux. Pourquoi faut-il que des malpropretés sans nom enlèvent à cette coiffure tout son charme naturel ?

Ainsi le milieu de la tête, derrière la frisure, est recouvert, d'une oreille à l'autre, sur une largeur de quatre doigts, par une épaisse couche d'une pâte jaune composée de dattes pétries avec de l'huile rance dont la détestable odeur se répand au loin. Le reste de la chevelure (excepté le devant) est imprégné de cette même huile dont on voit des gouttes pendre au bout des tresses pour tomber entre les épaules; quelques-unes, des vieilles, se couvrent de cette pâte dégoûtante toute la partie postérieure de la tête, y compris les tresses, et la tête ainsi enduite ressemble de loin à une grosse carapace de homard.

Les négresses sahariennes portent à chaque bras une demi-douzaine de bracelets en corne ou en argent, et aux jambes, une ou deux paires de *khelakhel* ou anneaux, qu'elles font sonner pour attirer les regards.

J'ai décrit ici un costume complet; mais ce costume, il n'y a que les femmes un peu riches ou celles du commun nouvellement mariées qui le portent. Combien de fois par jour n'ai-je pas vu passer, dans les rues, des fillettes de quinze à seize ans dont les haillons ne couvraient qu'à demi la nudité! Combien de femmes aussi n'ai-je pas vu se promener, à peines vêtues d'une mauvaise chemise de laine, se drapant de leur mieux dans une pièce d'étoffe trop courte pour leur taille, toute criblée de trous et toute noire de malpropretés! Et pourtant elles passent bravement, portant à califourchon sur une

de leurs hanches une sorte de petit monstre complètement nu dont la tête n'a rien d'humain.

Fort diminués en nombre et, sans doute, fort abaissés moralement après tant de catastrophes, malgré le joug de l'islam, les nègres sahariens ont conservé leur caractère propre jusqu'à un certain point, et ne se sont pas assimilés aux disciples du Prophète comme l'ont fait dans le Tell un grand nombre de tribus berbères.

Quoique la femme aille et vienne à peu près librement chez l'Arabe nomade, elle n'en est pas moins *la chose* de son mari; elle lui parle avec crainte; elle ne mange pas avec lui; la besogne la plus vile lui incombe toujours; elle n'est pas *la compagne*, mais l'humble servante de l'homme auquel ses parents l'ont livrée au sortir de l'adolescence; elle n'a jamais aimé ou été aimée; ce sentiment qui, chez nous, assure le bonheur et la durée des unions lui est inconnu. Elle partage, avec une ou deux compagnes, les brutales faveurs du maître.

La polygamie existe chez les nègres sahariens, sans doute; mais chez eux, la femme est autrement considérée que chez le nomade. Jeune fille, elle se montre en société le visage découvert; le prétendant qui la demande à son père l'a vue, lui a parlé, la connaît comme elle le connaît aussi; elle peut l'aimer.

Femme, elle dirige son intérieur; elle est la compagne de son mari qui l'écoute et la considère; sa voix est entendue dans le conseil de la famille, et si rien ne vient ici restreindre la pratique du divorce dont les Arabes font un si grand abus, il est rare que la femme nègre ne demeure pas jusqu'à la fin sous le toit de l'homme qui l'a choisie.

Ce peuple est superstitieux comme tous les peuples ignorants, mais il n'est point fanatique, et tandis que l'Arabe paresseux passe la plus grande partie de son

temps à marabouter dans les mosquées ou à compter avec affectation les grains de son chapelet sur les places publiques, le nègre travaille dans son jardin du lever au coucher du soleil ; ce n'est qu'en rentrant du travail qu'il s'arrête dans une mosquée pour une courte prière.

Je voudrais pouvoir faire apprécier cette race robuste que ses conquérants ont traitée en paria et sur laquelle pèsent encore injustement une partie des lourdes charges qui lui furent imposées par ses anciens maîtres ; je voudrais dire combien il serait facile de l'assimiler et d'arriver par elle au peuplement d'une grande partie des solitudes qui s'étendent au sud de l'Atlas.

On pourrait favoriser l'immigration des nègres du Soudan qui, impropres à la colonisation du Tell, se trouvent ici dans un milieu qui leur convient admirablement, à en juger par les échantillons que j'ai eus sous les yeux ; leur croisement avec la race aborigène, qui réussit très bien, donne des rejetons robustes, et les négresses du Sahara n'éprouvent généralement aucune répugnance à s'allier avec des nègres du Soudan.

Partout où je l'ai rencontré, le nègre saharien s'adonne à l'agriculture. Opprimé, persécuté, dépouillé par tous les conquérants qui se sont rués sur son pays, nous le retrouvons calme, sobre, laborieux, bon père de famille, luttant toujours sans se décourager.

Esclaves des Berbères, khammès, ou plutôt serfs des Arabes avant la conquête française, les nègres dépossédés avaient mis à profit les quelques années de paix relative que leur avait procurées la terreur inspirée par nous aux Arabes ; ils étaient redevenus propriétaires en rachetant à leurs maîtres ruinés par la guerre le sol dont leurs ancêtres avaient été dépossédés.

Mais depuis sont survenues les insurrections des nomades, et les pauvres nègres, confondus à tort dans la

foule des révoltés, ont dû payer leur part des contributions écrasantes dont on a frappé le Sahara, et au lieu de continuer à se relever, ils sont retombés dans les griffes des Beni Mzab contre la rapacité desquels rien ne les protège. Ils ont de plus à lutter contre les déprédations des Arabes nomades qui, manquant de tout et voleurs par instinct, escaladent la nuit les murs ou les haies de leurs jardins : c'est ce qui explique comment les Ouarglis, qui ne sont pas moins laborieux et intelligents que leurs congénères des autres oasis, ne cultivent guère que le palmier et la luzerne et négligent les légumes. A quoi leur servirait-il de semer pour ne point récolter?

Depuis quelques années, un grand nombre d'entre eux ont pris le parti d'émigrer à Tunis où ils occupent des emplois de confiance, tels que ceux d'intendant, de concierge, de cuisinier, etc. Bien rétribués et économes, ils ne tardent pas à se faire un petit pécule ; un petit nombre seulement s'en revient au pays acheter des palmiers ; le plus grand nombre se fixe à Tunis ou dans les campagnes environnantes. Le gouvernement algérien ignore-t-il ce fait?

Dans l'état actuel, les deux tiers des nègres ouarglis sont encore propriétaires, la plupart ayant leurs propriétés engagées ; les autres sont khammès des Berbères ou des Arabes.

Dans ce pays, le khammès a droit à un régime de dattes par palmier; si le palmier n'a que deux régimes, ils appartiennent tous deux au khammès. Un régime de dattes vaut, bon an mal an, 75 centimes en moyenne.

Le khammès a encore droit à la moitié des autres produits du sol, qui consistent surtout en luzerne, oignons, citrouilles, melons et pastèques, avec très peu de figues et de raisins.

En resumé, il faut par an, pour la nourriture d'un individu vivant assez bien à la mode de ce pays :

1°	7 çiâann (1120 litres) de dattes, à 12 fr. 50 la çâ.	87f·50
2°	240 litres de blé 0 fr. 30	72 »
3°	4 fois de la viande par mois.	24 »
	Total . . .	183f·50

En admettant que chaque famille comprenne 1 homme, 1 vieillard, 2 femmes et 4 enfants, ces derniers consommant comme deux grandes personnes, c'est par 6 qu'il faut multiplier le nombre 183 fr. 50 et l'on a 1101 francs pour la moyenne annuelle des besoins d'alimentation d'une famille.

Que de familles n'ont pas à leur disposition la moitié de cette somme ! Combien dont la nourriture se compose presque exclusivement de dattes véreuses ! J'en ai vu plus d'une qui ayant fini les dattes de la précédente récolte mangeait avec avidité, au mois de juillet, les dattes encore vertes de ses palmiers !

CHAPITRE IX

Promenade autour du chotth. — Les grottes du Châb. — Les silex taillés. — Les ruines de Ceddrata. — Ensablement rapide des ruines et des plantations abandonnées. — La gare de Qrima. — Le peuple des Garas. — Preuves concluantes que le Sahara fut autrefois très peuplé.

Je commençais à m'ennuyer sur ma gara de Ba-Menndil, où je m'étais installé en compagnie de l'agha pour attendre la fin de la saison où le tehem sévit avec le plus de violence. Pour me distraire, j'entrepris un petit voyage d'exploration autour du chotth.

Qaddour ben Mouissa s'étant offert à me guider, et l'agha ayant mis à ma disposition trois hommes du makhzenn, je résolus de partir le 7 juin au matin, et j'ordonnai à mon serviteur Bouzid, que je devais aussi emmener, de préparer les provisions nécessaires pour une excursion de trois jours. Qaddour se chargea de me procurer un chameau pour le transport des provisions.

Nous devions nous mettre en route après le déjeuner; mais j'avais oublié que Ben Mouissa est un Arabe et que, par conséquent, je ne devais pas compter sur son exactitude: nous ne partîmes qu'à 6 heures du soir. L'obscurité nous surprit et nous dûmes passer la nuit en pleines broussailles, à 10 kilomètres environ de notre point de

départ, dans un lieu infesté de vipères à cornes. J'avoue que je ne dormis pas tranquille.

Le 8, au lever du soleil, nous arrivâmes au lieu appelé *Kehef Soulthann* [1] ou grotte du Sultan. A ce point (12 kilom. environ de Ba-Menndil), les bords supérieurs du plateau ou *Châb* forment des gorges profondes aux parois verticales. C'est dans une de ces gorges et dans un bloc de grès saharien ou molasse jaune de 40 mètres de hauteur dont la partie moyenne est taillée en gradins, que sont creusées les grottes, à 30 mètres environ du fond de la gorge.

Ces grottes, au nombre de huit, sont disposées en trois rangées superposées: trois forment le premier étage et quatre le second; une seule se trouve à l'étage supérieur.

On parvenait aux deux étages inférieurs par le haut du rocher que l'on contournait pour descendre sur les gradins à hauteur desquels sont creusées les grottes, et l'on arrivait à l'étage supérieur par une communication ascendante creusée au fond d'une des grottes du second étage.

Les grottes inférieures sont peu profondes: celle de droite, dont j'ai fait un croquis, a $1^m,70$ de plafond, $3^m,90$ de profondeur et $2^m,75$ de largeur; elle se compose d'une seule chambre dont le fond est divisé en deux compartiments par une sorte de pilier en saillie grossièrement taillé. Sur le côté droit sont gravés quelques caractères arabes parmi lesquels j'ai pu seulement déchiffrer le mot الله *Allah*.

Les deux grottes de droite du moyen étage ne portent aucune trace de la main de l'homme et sont divisées chacune en trois compartiments naturels communiquant

[1] كهف *Kchef, grotte, caverne,* dérive de la racine كَهَفَ *kahifa, creuser (des grottes ou des cavernes).*

par d'étroits couloirs et se dirigeant vers l'intérieur du rocher. Celle de droite a 9m,55 de profondeur et les chambres 1m,50 de largeur en moyenne. Celle de gauche est profonde de 7m,60 et ses chambres ont une largeur de 3 mètres; c'est au fond de celle-ci que se trouve le couloir ascendant par lequel on communique à la grotte supérieure.

D'après la légende, c'est dans les grottes de l'étage inférieur que s'établirent les chefs arabes qui assiégèrent la gara de Qrima; ils s'y garantissaient des ardeurs du soleil qui rendaient insupportable le séjour du plateau, tandis que les émanations du chotth ne leur permettaient pas non plus de descendre plus bas. Cela est d'autant plus vraisemblable que les grottes inférieures sont les seules qui portent des traces de la main humaine.

Toutes ces grottes sont encombrées de sable provenant de la desagrégation du grès tendre dans lequel elles sont creusées, et il est possible qu'en les déblayant, on trouverait des vestiges permettant de déterminer avec quelque exactitude la race et le genre de vie des peuples primitifs auxquels elles ont sans doute servi de refuge autrefois.

Si, quittant le Kehef Soulthann, on se dirige vers le sud-est pour aller visiter les ruines de Ceddrata, on rencontre, à 150 mètres environ du rocher, et sur la pente qui conduit au fond du chotth, les restes très apparents d'une grande station de l'âge de pierre; il y avait là un véritable atelier de silex taillés.

Ce sont, sur plus de 50 m. d'étendue, des monticules de calcaire dans lesquels on trouve des cailloux de silex de toutes dimensions, et, par-ci par-là, des tas de pierres taillées dont l'état de conservation ne laisse rien à désirer. Il y a surtout des couteaux droits; des lames courbes et tranchantes à pointe arrondie dont quelques-unes n'ont

pas moins de 8 centimètres; des pointes de flèches et de javelots dont la forme diffère de celles que j'avais déjà trouvées éparses derrière Ba-Menndil; des sortes de petites haches; d'autres instruments taillés en pointe avec une entaille sur le côté par où on les saisissait sans doute avec le pouce; des percuteurs; enfin deux scies dont l'une a les dents artistement travaillées.

A mon retour, j'ai envoyé les plus beaux échantillons au Ministère de l'Instruction publique; mais j'ignore quel usage il en a été fait, car malgré toutes mes démarches on ne m'a point honoré d'un accusé de réception.

Au lieu où sont ces dépôts, les alluvions ne se sont point arrêtées à cause de la pente, et tout doit être dans le même état qu'à l'époque où la station fut abandonnée; ces restes sont-ils ceux d'une cité lacustre, ou bien d'une simple station au bord de l'ancien lac? Je n'ai trouvé, à la surface, aucune trace de pilotis; mais peut-être que des fouilles mèneraient à quelque conclusion; d'autre part, ces monticules, que je n'ai fait que gratter du pied, peuvent contenir des échantillons curieux et bien conservés de l'industrie préhistorique. Je ne crains pas d'affirmer que l'argent dépensé à ces fouilles serait bien employé.

A 4 kilomètres plus loin, et toujours vers le S. E., se trouvent les ruines de Ceddrata, ville berbère détruite lors de l'invasion des Arabes nomades.

Après une marche fatigante à travers des dunes recouvrant l'emplacement des jardins qui entouraient la ville, on arrive à un monticule arrondi, d'un diamètre de 60 mètres environ, sur lequel sont les ruines d'un village qu'on peut considérer comme ayant été le faubourg de Ceddrata.

A 50 mètres au delà, un autre monticule de 300 mètres de diamètre porte les ruines de la ville; les deux tertres sont séparés par un ravin peu profond, au fond duquel

coulait autrefois un ruisseau, à en juger par la grande quantité de coquillages d'eau douce (*melania tuberculata*) qu'on y trouve.

Les plus grandes maisons de Ceddrata étaient des carrés plus ou moins parfaits, comprenant deux corps de bâtiments se faisant face et séparés par une cour intérieure; l'un de ces bâtiments était une sorte de vèranda dont les arcades en plein cintre reposaient sur des piliers carrés; une de ces vèrandas est en assez bon état de conservation grâce au sable qui l'a ensevelie jusqu'à hauteur des arcades.

La maison que j'ai pu le mieux observer a 9 mètres en tous sens. D'autres de 9 mètres de longueur également en moyenne, sont composées d'une seule pièce précédée d'une cour fermée; enfin, les maisons du commun n'ont qu'une chambre de 6 à 7 mètres de long sur 4 ou 5 mètres de large.

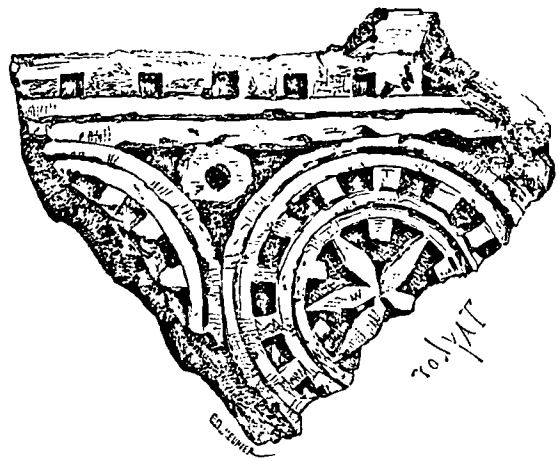
La plupart de ces maisons paraissent avoir été soigneusement enduites, à l'intérieur, d'une couche de plâtre qui a acquis, avec le temps, une grande dureté; dans quelques-unes j'ai remarqué des restes de corniches assez soigneusement travaillées. J'ai aussi trouvé, dans un tas de décombres recouvert de sables, un morceau de sculpture assez grossier qui m'a paru être l'ancien fronton d'une porte.

Les matériaux sont des moellons bruts de calcaire ou des blocs informes, mélange d'argile et de gypse auquel le temps a donné la dureté de la pierre.

Au sud de la ville ruinée sont les restes d'un temple rectangulaire ayant 23 mètres sur 18; ce temple était divisé en deux parties dans le sens de sa largeur : l'une de 10 et l'autre de 13 mètres; cette dernière partie, un peu plus élevée que l'autre, porte des traces de pavage; on y voit aussi les restes de petites piscines, creusées dans le

sol et enduites de ciment; l'eau y était amenée par un conduit encore intact percé près de l'un des angles de la muraille.

En fouillant dans un monceau provenant des ruines de ce temple, j'ai découvert un joli fragment de corniche en plâtre, très soigneusement sculpté en forme d'arabesques: preuve que les arts étaient arrivés à un assez haut degré de développement chez les anciens habitants de Ceddrata.



Fragment de sculpture trouvé dans les ruines d'un temple berbère, à Ceddrata (chotth d'Ouargla).

Les Arabes m'ont affirmé que, chaque année, un grand nombre de Beni Mzab vont se lamenter sur les ruines de ce temple.

Partout, aux alentours de la ville ruinée, on distingue parfaitement, dans les endroits qui ne sont pas encore recouverts par les dunes, les fondations des murs qui entouraient les jardins, ainsi que celles des canaux d'irrigation amenant là, paraît-il, les eaux de sources naturelles abondantes qui jaillissaient à l'ouest.

Deux de ces canaux (celui qui séparait le faubourg de la ville et un autre dont on voit les restes plus au sud) paraissent avoir été larges et profonds ; ils se réunissaient à l'est pour n'en former qu'un seul qui, longeant la partie orientale de l'oasis actuelle d'Ouargla, se dirigeait vers le nord et allait arroser des jardins jusque près de Ngouça, dit la légende. Au retour de mon excursion, j'en ai suivi les traces jusqu'à l'entrée de l'oasis de Rouissat, où je les ai quittées pour me diriger vers le N. E., du côté du village.

Il est à remarquer que, partout dans le Sahara, les dunes se forment de préférence non seulement sur les hauteurs boisées, mais encore là où des travaux ayant été exécutés, ces travaux ont été ensuite abandonnés ou mal entretenus. Je n'ai jamais vu une oasis suffisamment arrosée et bien cultivée envahie par les dunes; mais dès qu'un jardin est négligé, les sables s'y amoncellent avec une rapidité prodigieuse.

Ainsi, pour ne parler que de cette contrée, on ne voit presque pas de trace de sable dans les oasis d'Ouargla et de Ngouça, où les palmiers sont très serrés, les jardins suffisamment arrosés et bien entretenus par les nègres ; au contraire des dunes se forment partout au milieu des oasis du côté de Rouissat, ainsi qu'à El Hadjira, dans des lieux où le sol appartient aux Arabes, où les palmiers sont plantés pêle-mêle à de grandes distances les uns des autres et où la superbe parèsse des propriétaires les empêche de fouiller le sol pour y chercher l'eau qui se trouve à deux ou trois mètres.

D'autre part, les apports de sables dans les villes habitées ne produisent qu'un exhaussement du sol régulier et très lent ; tandis qu'en une ville abandonnée, les ruines ne tardent pas à être envahies et ensevelies par les dunes. Ainsi, les ruines de Ceddrata disparaîtront bientôt sous

les flots de sable qui les ont déjà aux trois quarts ensevelies.

A 6 kilomètres environ au sud de Ceddrada, au milieu de la dépression par laquelle l'oued Miyâ débouche dans le chotth d'Ouargla s'élève, abrupte et isolée, la gara de Qrima, masse de molasse jaune formée d'une agglomération de sable très fin, de gypse, de silice et d'argile, dont j'évalue la hauteur à 80 mètres ; elle est à peu près ronde ; mais elle a, du côté du S. E., une large échancrure produite par l'action des vents qui ont désagrégé, de ce côté, le grès tendre dont elle est formée. Le diamètre de sa partie supérieure est de 221 mètres.

On monte par un étroit et rude sentier en colimaçon, et l'on arrive au sommet, après avoir passé sous une porte cintrée dont l'approche est défendue par un mur percé de petits créneaux. Cette porte, dont l'état de conservation frappe au premier abord, a été construite, ainsi qu'une grande maison en ruine qui se trouve vers le centre de la gara, il y a soixante-dix ans environ, par le cheikh châambi Si Mohhammed ben Sassi qui, s'étant pris de querelle avec ceux de sa tribu, se retira à Qrima, d'où il dirigea contre les siens une série de rhazias qui leur firent demander grâce au bout de quelques années. Si Mohhammed ben Sassi descendit ensuite s'établir à Rouissat où vivent aujourd'hui ses descendants. L'un de ses petits-fils m'accompagnait justement dans ma tournée, et c'est de lui que je tiens ces renseignements qui me furent confirmés, à Rouissat même, par un vieillard de 70 ans, l'un de ses oncles, né sur le sommet de la gara.

D'autres restes, un puits et un grand bassin carré, appartiennent à la période berbère.

Le puits est au centre, non loin de la maison édifiée autrefois par le cheikh Sassi ; creusée dans le bloc de molasse, il n'a point reçu de coffrage ; le diamètre de son

ouverture est de $3^m,20$; sa profondeur actuelle est de 80 mètres, ce qui représente, à peu de chose près, l'altitude de la gara, attendu que l'eau, au pied de celle-ci, se trouvant partout à 2 ou 3 mètres sous le sol, il n'est pas à présumer qu'on ait beaucoup dépassé le niveau de la nappe; or, je suppose que le comblement produit par le temps n'est que de 2 à 3 mètres. De chaque côté du puits sont deux piliers en maçonnerie qui supportaient une poutre sur laquelle on faisait glisser la corde pour tirer de l'eau; ces piliers ont été élevés, en 1870, par le faux chérif Bou Choucha; mais il est à supposer que ceux qui ont creusé le puits usaient du même procédé, car un sentier étroit et encaissé, qui part du puits pour se diriger en droite ligne vers l'est, indique que les hommes employés au puisage, ayant passé la corde sur une traverse, tiraient ensuite par un effort continu en s'éloignant jusqu'à ce que le vase servant au puisage étant arrivé à hauteur du seuil, d'autres hommes le saisissaient pour verser l'eau dans un canal qui la conduisait à un bassin éloigné; or, ce sentier encaissé a une longueur de 83 mètres qui devait être égale à la profondeur du puits.

Le bassin se trouve sur le côté Est, où aboutit le sentier, mais un peu en dehors de la direction de celui-ci; il a $2^m,50$ de côté sur une profondeur à peu près égale; il a été enduit avec soin d'un béton composé de gypse et de graviers; un gros filet rond, en relief, orne ses parois un peu au-dessus du fond dont les angles sont arrondis.

J'ai d'abord cru que le puits et le bassin étaient l'œuvre des premiers habitants de la gara; mais après un examen attentif des autres ruines du même genre que j'ai rencontrées plus au sud et ensuite des renseignements qui m'ont été fournis par les Arabes, les Berbères et les nègres, j'ai

dû conclure que les puits des garas de Tekout[1] et de Qrima sont, aussi bien que ceux de Barhdad et de Ba-Menndil, l'œuvre des Berbères qui se réfugièrent dans ces citadelles naturelles à l'époque de l'invasion arabe. Il est de fait que les habitants primitifs de ces lieux n'avaient aucun besoin de creuser des puits, puisque de leur temps les eaux devaient entourer ces garas; et puis, les moyens dont ils disposaient ne leur auraient pas permis d'exécuter de semblables travaux, car ni à Tekout, ni à Qrima, ni plus au sud, je n'ai trouvé traces d'instruments en fer et en silex laissés par ces peuples.

Les seules ruines qui peuvent être considérées comme véritablement contemporaines des premiers habitants de la gara de Qrima sont le mur d'enceinte aux débris très reconnaissables tout autour de la plate-forme, et les restes de nombreuses petites cabanes, partout dispersées sur le sommet de la gara. Ces cabanes, construites en pierres brutes siliceuses ramassées sur la calotte, ne sont plus aujourd'hui que des ruines informes; cependant il est facile de distinguer qu'elles étaient peu élevées, de forme oblongue, d'une longueur de 4 à 5 pas seulement, sur 3 pas de large en moyenne, et creusées à l'intérieur de 25 centimètres environ, moins grandes par conséquent que celles de Tekout; l'état de conservation de ces dernières tient sans doute à ce qu'elles furent réparées par les Berbères qui, là-bas comme ici, eurent beaucoup à souffrir de l'invasion arabe.

Peut-être que des fouilles amèneraient des découvertes précieuses, mais je n'osai prendre sur moi la responsabilité de semblables travaux; quoique la main-d'œuvre ne soit pas coûteuse dans ce pays, ils auraient toujours exigé quelques centaines de francs.

[1] Pour la description de la gara de Tekout, voyez *le Sahara*, 2e partie, chap. XII.

Quoi qu'il en soit, si je mets en parallèle, d'une part, les grandes ressemblances physiques et morales qui existent entre les Rhadamésiens et les Beni Mzab, et si je relie ces deux points extrêmes (Rhadamès et pays d'Ouargla) par les ruines de Barhdad, ainsi que par celles de deux villes, Mennza et Sohoûd, qui, au dire des anciens, sont situées au sud-est du puits de Botthinn, tout près du grand fleuve Igharghar, je suis bien obligé d'en déduire (sans même parler du Ilhoggar) que les contrées aujourd'hui les plus désolées du Sahara ont été autrefois habitées par une population berbère assez dense, conquérante d'une population aborigène de couleur, dont les derniers représentants sont les nègres sahariens; et si d'autre part je relie entre elles la gara d'El Ouksêr, située dans la vallée de l'Oued-Miyâ, et celle de Tekout, près de Rhadamès, par la gara de Qrima et par celle de Dar el Ghoul, qui m'a été signalée près du bir Ghardaya, dans la direction de l'est-sud-est; enfin si je rattache les silex de l'oued Miyâ, du chotth d'Ouargla et de l'oued Rirh, à ceux de l'Igharghar et de Rhadamès, je me crois en droit de conclure (sans même reparler des grottes) que ledit Sahara a nourri de nombreuses populations préhistoriques; et comme toutes ces stations préhistoriques, grottes, cabanes, ateliers de silex, se rencontrent, les premières sur les bords des plateaux qui suivent les anciens cours d'eau, les secondes sur des garas qui devaient être des îles, et les troisièmes sur les pentes qui entourent ou qui longent les dépressions, il faut admettre aussi que toutes ces dépressions (au fond desquelle on trouve des restes de coquilles d'eau douce là où elles ne sont pas encombrées par les sables) étaient autrefois remplies par les eaux.

Oui, le Sahara était autrefois sillonné par de nombreux cours d'eau s'étendant souvent en de vastes nappes for-

mant des lacs plus ou moins étendus, et donnant à cette contrée un aspect à peu près semblable à celui que présente encore de nos jours l'Afrique centrale, où se continue malheureusement l'œuvre de destruction qui a transformé le Sahara en un désert.

Mais cette œuvre infernale pourra là-bas être enrayée à temps, grâce aux hardis pionniers qui ont signalé au monde civilisé l'existence de ces riches contrées et grâce à l'œuvre évoquée récemment par la noble initiative de Sa Majesté le roi des Belges.

CHAPITRE X

Mon établissement en ville. — Ma nouvelle demeure. — Les derviches. — Ben Nounou le derviche. — Ses tristes aventures.

Dès les premiers jours de juin, je m'ennuyais tellement sur la gara de Ba-Menndil que, malgré le tehem qui sévissait dans l'oasis et dont les Arabes ne me parlaient qu'avec terreur, je résolus de descendre en ville afin de me mettre en rapports plus intimes avec les habitants, et aussi d'étudier de près cette singulière maladie.

Je fis part de mon intention à l'agha, qui ne s'ennuyait pas moins que moi, mais qui n'osait descendre encore, non point qu'il eût peur du tehem, mais ses gens le suppliaient d'attendre jusqu'à la fin du mois de juin et de ne pas les exposer encore aux émanations paludéennes.

Si Abd-el-Kader m'offrit très gracieusement un logement dans la casba ; il envoya même un de ses serviteurs avec moi pour me montrer un petit pavillon indépendant situé dans l'un des angles de la forteresse; mais je savais par expérience que les indigènes, les nègres surtout, ont pour prudente habitude de se tenir aussi loin que possible de l'autorité, pour laquelle ils n'ont jamais éprouvé la moindre sympathie, et je me disais que pour me venir voir, ils n'oseraient jamais franchir cette enceinte crénelée dont la vue leur inspire une sorte de terreur superstitieuse. Ils savent trop bien que, des hommes entrés dans

cette enceinte, quelques-uns y sont toujours restés et les autres en sont sortis plus ou moins avariés.

L'instinct de ces pauvres gens les porte naturellement à imiter la prudence du renard dont parle le sage Louqmann dans l'un de ses apologues [1], et vraiment, qui donc oserait les en blâmer ?

Je me décidai donc à louer une maison en ville afin de m'assurer, outre une habitation plus spacieuse et une indépendance plus absolue, une communication plus facile avec les indigènes.

Après trois ou quatre jours de recherches, je choisis une maison neuve, à peine achevée, à quelques pas de la place de la Casba, dont elle est séparée par la place circulaire et la petite mosquée de Sidi Bou Afou, à cent mètres au plus de la porte Bab es Soulthann et de l'aïn Bou Sâag, dont l'eau est réputée la meilleure de l'oasis. Cette maison appartenait à un riche Châambi, nommé Si El Hhadj Guena, qui ne voulait pas me la louer sous le prétexte qu'elle était remplie de provisions qu'il ne saurait caser ailleurs. Il ne fallut rien moins que l'intervention de l'agha pour le décider, et encore exigea-t-il 20 francs de loyer par mois, ce qui est énorme pour le pays, où les maisons les plus confortables se louent ordinairement 5 francs.

Cette maison, qui représente ce qu'on construit aujourd'hui mieux à Ouargla, se compose d'une enceinte en forme de carré long, autour de laquelle sont cinq chambres, où plutôt cinq niches très basses, très étroites et très sombres, s'ouvrant sur une cour principale à laquelle on arrive après avoir traversé une sorte de vestibule,

[1] On écrit à tort Lokmann. L'apologue dont il s'agit est celui qui a pour titre أَسَدٌ وَثَعْلَبٌ *Le lion et le renard*, et qui correspond à la fable de La Fontaine intitulée : *Le lion malade et le renard.*

ainsi qu'une autre petite cour. Les deux chambres du fond sont précédées d'une petite véranda dont deux des arceaux sont bouchés par l'escalier qui conduit à la terrasse. Les murs sont en moellons bruts de calcaire, mal liés, entre lesquels il y a des trous destinés sans doute à servir de refuge aux reptiles, aux scorpions, aux araignées, aux fourmis et à toutes les bêtes qui grouillent dans ce bienheureux pays; la hauteur de la terrasse est de deux mètres et celle du mur d'enceinte de trois mètres au-dessus du sol.

Le 15 juin, je pris possession de mon nouveau domicile, où je ne tardai pas à recevoir la visite de tous les *kbar* (notables) de la ville, qui vinrent à tour de rôle me souhaiter la bienvenue et me faire leurs offres de service; parmi ces visiteurs je signalerai le cheikh Djedid, de Rouissat, chez qui j'avais reçu la plus parfaite hospitalité, le 8 juin au soir, au retour de ma tournée autour du chotth, et qui, dans le courant de l'été, m'envoya souvent du petit-lait, des pastèques, des raisins, des figues, et enfin tout ce qu'il jugea pouvoir m'être utile et agréable.

Mais une visite que je me ferais un crime d'oublier, ce fut celle d'un de ces types étranges, comme on n'en trouve qu'en pays arabe, d'un de ces déshérités de la nature, qui vivent de la charité ou plutôt de la superstition publique, et qui guettent l'arrivée des étrangers afin d'attraper leur part de diffa. Je veux parler du derviche Ben Nounou, qui, bien accueilli chez moi dès le début, ne manqua jamais, dans la suite, de me faire de trop fréquentes visites.

En pays arabe, chaque centre de population, fixe ou mobile, possède au moins un imbécile, un fou, un crétin, quelquefois un scélérat, un derviche[1] enfin, dont la laide

[1] درويش derviche, au pluriel دراوش drahouch, est un mot d'origine turque, qui signifie *mendiant, dépenaillé.*

et crasseuse figure est un objet de vénération, et dont les contorsions et les excentricités sont autant de sujets d'édification pour les croyants fermement convaincus que Dieu a rappelé à lui, prématurément, l'esprit de ce prédestiné.

La place de derviche est très enviée, très recherchée dans les villes, les dêcheras, les ksour ou les douars; elle n'est jamais vacante.

Parfois un impatient, furieux de ce que la succession ne vient pas assez vite, simule un beau jour la folie et se pose en concurrent du derviche titulaire. Alors, adieu la paix! Les deux fous, dès qu'ils se rencontrent, mesurent leurs forces dans un combat singulier où chacun laisse les trois quarts de sa peau et les neuf dixièmes de ses haillons.

A la vue de leurs blessures les gens du pays s'émeuvent, et il se forme alors deux *çofs* (partis) dont chacun embrasse la cause de son derviche de prédilection; s'il arrive que le nouveau sorte à peu près vainqueur de la lutte, le nombre de ses adhérents augmente rapidement, et les horions ne tardent pas à pleuvoir drus comme grêle sur les partisans de l'ancien.

Parmi ces intéressants personnages, qui jouent un si grand rôle dans la vie arabe, il en est qui sont réellement fous ou crétins; tous les autres sont des spéculateurs en folie ou en crétinisme!

Quels mobiles poussent un homme à prendre un rôle qui, chez nous, le conduirait tout droit à la séquestration?

Il en est trois principaux : l'orgueil, la gourmandise, la paresse.

C'est que le derviche peut tout dire, tout faire, entrer partout à son gré, sortir de même, insulter les gens, danser, chanter ou dormir, selon ses goûts ou ses ca-

prices, sans que nul y trouve à redire. Il y a place pour lui autour de toutes les qeçâas; il est de toutes les diffas, de tous les festins; il est le membre le plus considéré, le plus respecté de toutes les familles.

De plus, on lui attribue certains pouvoirs surnaturels : une insulte de sa bouche, un coup de bâton, ce sont, pour celui qui les reçoit, des bénédictions du ciel; un sourire, une bonne parole de lui lavent de toute souillure l'individu qu'il en honore. Sa présence parmi les convives un jour de diffa est un signe de bonheur. On lui attribue le don de faire pleuvoir et de faire cesser la pluie.

Voilà pourquoi les places de derviche ne sont jamais vacantes; pourquoi aussi, dans une petite bourgade, le premier occupant ne laisse jamais bénévolement un concurrent élever à côté de lui autel contre autel.

Cependant, en dehors de la foule ignorante, qui pousse le respect pour le derviche jusqu'à l'adoration, il est des gens plus éclairés qui l'évitent et qui quelquefois même s'arrangent de manière qu'une pierre lui tombe sur la tête lorsqu'il lui prend fantaisie d'honorer leur repas de sa sainte présence.

Or, il suffit que dans une maison il lui soit arrivé un ou deux accidents de ce genre, pour qu'il n'y remette jamais les pieds; fou ou non il a compris, et il ne se trompe plus de porte.

Ben Nounou, mon visiteur, est le derviche d'Ouargla, par vocation, il faut le dire à sa louange; c'est ce que, chez nous, on appellerait un *innocent;* s'il n'est pas fou dans le sens plein du mot, il n'a pas non plus l'esprit bien lucide.

Il appartient à la race des nègres sahariens; c'est dire que la couleur de son visage est à peu de chose près celle du pain d'épice. Il peut avoir dix-huit ans et il est soli-

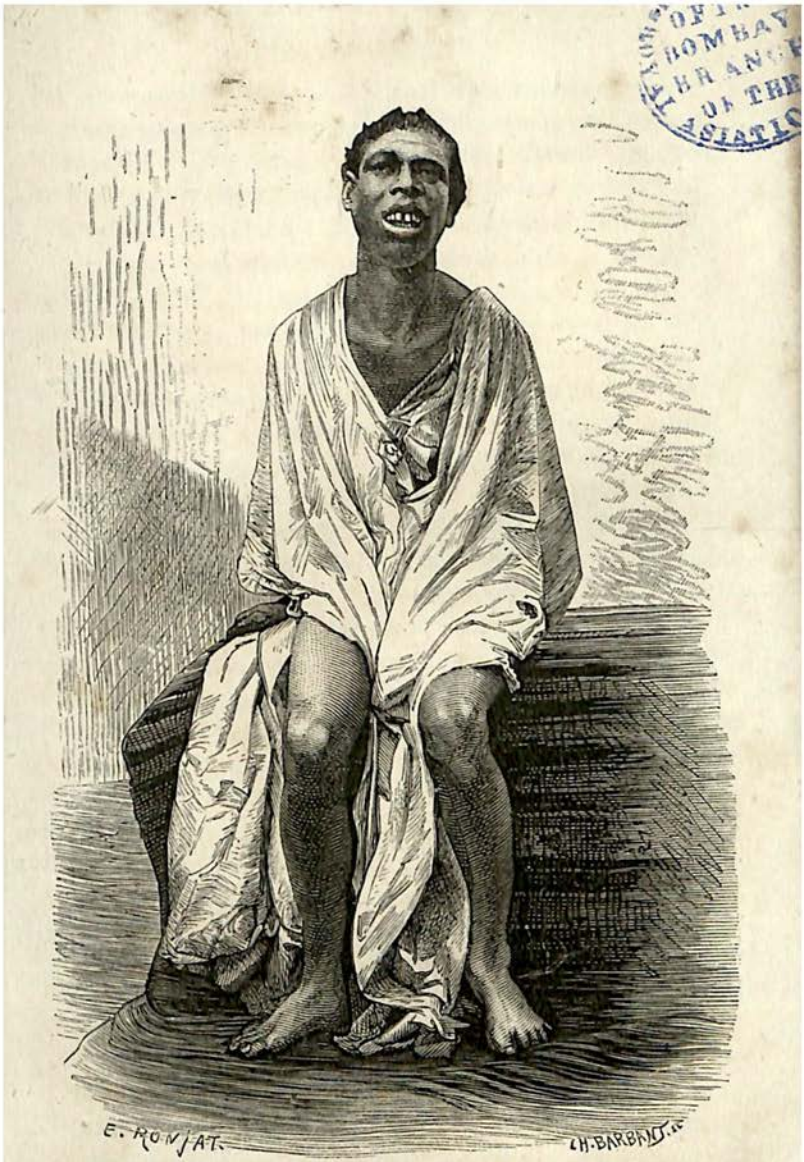
dement charpenté. Trois plis profonds sillonnent son front étroit; au-dessous du pli inférieur jaillit brusquement la chose, assez semblable à un sabot, qui lui sert de nez; sa bouche fendue jusqu'aux oreilles et toujours ouverte, laisse paraître une double rangée de dents formidables, fort redoutables pour ceux chez lesquels il entre à l'heure des repas.

En fait de laideur, Ben Nounou l'emporterait sur Esope le Phrygien; en fait de philosophie, Diogène auprès de lui serait un sybarite, car Diogène avait des vêtements pour cacher sa nudité, un tonneau pour s'abriter contre la pluie; tandis que Ben Nounou, soit qu'il perde ses loques, soit qu'il achève de les réduire en pièces dans un moment d'ennui, se promène parfois très gravement dans le plus parfait état d'innocence; et puis il dort où il se trouve, la tête appuyée sur un de ses bras, n'éprouvant pas même le besoin d'une pierre pour reposer sa tête.

Ben Nounou n'est pas méchant, il est au contraire très pacifique; il y a même des moments où il montre un certain savoir-vivre.

S'il rencontre un étranger, il s'arrête et le regarde en lui montrant ses longues dents; cette horrible grimace est un sourire; s'il passe à côté de quelqu'un chez lequel il a l'habitude d'aller remplir son ventre, il ajoute à la grimace une sorte de grognement qu'on est convenu de prendre pour une formule de salutation.

Ben Nounou a un flair particulier pour deviner les diffas, et les portes des meilleures maisons s'ouvraient volontiers devant lui, même en l'absence du maître, lorsqu'un beau jour il s'avisa (pressé sans doute par le démon Lazerour) de manquer de respect aux femmes; cet oubli des convenances lui attira la colère de plusieurs chefs de famille.



Ben Nounou le derviche, d'après une photographie de l'auteur.

On ne prenait pas garde auparavant, dans ces familles, à la tenue plus qu'incomplète de Ben Nounou : on ne le regardait qu'au visage; mais le drôle s'avisa, une fois entre autres, d'embrasser une jeune femme dont le vieux mari était très jaloux. Or ce mari, qu'il croyait peut-être sorti, mais qui était en train de donner de la luzerne à ses chèvres, accourut armé d'une branche de palmier, et et mon Ben Nounou reçut une volée dont on aperçut longtemps les traces, sur son dos, à travers ses loques.

Pareille mésaventure lui étant arrivée trois ou quatre fois, les kbar (notables) de la ville se réunirent un jour en djemâa (conseil) pour aviser au moyen de prévenir le retour de pareils scandales. Après en avoir longuement délibéré, ils décidèrent que si ce malpropre personnage se présentait encore chez eux pour demander à manger, ils le feraient conduire chez leurs khammès.

Ainsi l'étoile de Ben Nounou s'obscurcit; il fut frappé dans sa plus chère affection : son ventre ; car comment, après s'être assis à côté du maître devant un plantureux couscoussou ; après avoir savoir savouré les fruits dorés de ses meilleurs palmiers, comment se résoudre à porter à ses lèvres la bouillie d'orge et les dattes coriaces du serviteur?

Ben Nounou indigné se drapa majestueusement dans sa nudité et s'éloigna de la cité inhospitalière.

Pris, sur le chemin de l'exil, d'un accès de tristesse, il s'assit sur une dune, et, la tête entre ses mains, il réfléchit à l'instabilité des choses de ce monde, il déplora la grandeur de sa chute, puis il s'endormit.

Le bruit de la disparition du derviche se répandit dans la ville, et l'inquiétude des Ouarglis fut extrême ; on se mit à sa recherche, et les échos d'alentour répétèrent, deux jours durant, les appels de ceux qui regardaient son départ comme une calamité publique. Ce que voyant, et

effrayés des alarmes qu'ils avaient causées, les sybarites qui lui avaient fermé la porte au nez jugèrent prudent de se barricader chez eux.

Enfin, le soir du second jour, les plus intrépides chercheurs trouvèrent Ben Nounou profondément endormi sur la crête d'une dune, dans la direction du ksar de Ngouça.

On cria au miracle!... son corps de noir qu'il était auparavant était devenu d'un beau jaune d'or.

On s'approcha.... la couleur anormale du derviche tenait à ce que sa peau disparaissait sous une épaisse couche de sauterelles. Quelqu'un opina que ces sauterelles avaient été envoyées là tout exprès par Dieu pour couvrir la nudité de son serviteur et en même temps pour lui servir de nourriture. Nul n'y contredit.

Le retour de Ben Nounou fut un triomphe.... la foule satisfaite ne pensa plus à rechercher les auteurs de sa fuite.... ceux-ci débarricadèrent leurs portes et purent enfin respirer à l'aise. Cela se passait un mois environ après mon installation dans la ville, et l'agha habitait alors la casba.

La mosquée dans laquelle on conduisit provisoirement le derviche ne fut pas assez grande pour contenir les vivres envoyés de toutes parts; les parasites du pays ne furent pas assez nombreux pour tout dévorer sur-le-champ; quelques-uns, gens prévoyants, profitèrent de l'occasion pour remonter leurs garde-manger.

Enhardi par tant de démonstrations sympathiques, Ben Nounou alla, le lendemain, frapper à une porte devant laquelle, autrefois, il s'était contenté de passer en humant l'excellente odeur de cuisine qui s'en échappait; cette porte était celle de la casba; elle s'ouvrit pour lui, et l'agha ordonna que, deux fois par jour, on lui donnât à son appétit. Le malheureux agha ignorait ce qu'est

l'appétit de Ben Nounou; mais les serviteurs, qui savaient à quoi s'en tenir, échangèrent des regards de terreur.

Une conspiration fut ourdie contre l'intrus. Que de misères n'inventa-t-on pas pour le dégoûter de revenir? Mais rien ne le découragea, et à part les échappées qu'il faisait de temps en temps chez moi, il retourna à la casba deux fois par jour, avec une persistance désespérante.

Malgré tout, il ne fut jamais entouré, dans la maison du maître, du respect que lui portait le gros de la population. Dans l'entourage de l'agha, il se trouva même des farceurs qui transformèrent le respecté derviche en souffre-douleur.

Parmi les farces plus ou moins drôles qu'on lui faisait journellement, la meilleure était celle qui consistait à faire croire à l'innocent qu'il était mort.

« Ben Nounou, tu pâlis, lui disait un plaisant; tu vas mourir.... Voyez! voyez! le voilà qui meurt.... il est mort!.... »

Et Ben Nounou, prenant la chose au sérieux, se laissait tomber lourdement sur le sol. On l'enveloppait dans une natte qu'on cousait comme un sac, et l'on procédait à son enterrement en chantant sur lui les prières d'usage.

Une fois, je fus témoin de sa résurrection. C'était l'heure du souper. L'innocent était depuis le matin dans un coin, cousu dans le paillasson qui lui servait de linceul. Quelqu'un lui cria qu'il était l'heure du souper, mais il ne bougea pas: il avait pris son rôle au sérieux.

Il fallut procéder à sa résurrection comme on avait procédé à son enterrement. On fit quelques prières, on décousit le paillasson, puis quelqu'un cria d'une voix forte : « Ben Nounou, lève-toi, tu es ressuscité! »

Ben Nounou se leva alors, puis s'étant gravement accroupi devant une qeçâa, il mangea comme quatre.

Le derviche dont je viens de faire le portrait est, comme on le voit, un pauvre diable qui, sauf quelques écarts charnels, est incapable de troubler l'ordre public; mais à côté de lui, combien de gueux qui, poussés par les trois péchés capitaux que j'ai nommés, sont toujours prêts à abuser du prestige que leur donne leur titre de derviche? Ces gredins sont d'autant plus dangereux que, jetant tout à coup, à un moment donné, le masque de la folie, ils se donnent des allures d'inspirés qui frappent toujours l'esprit impressionnable des populations sahariennes.

Dans des moments de troubles politiques ou religieux, ils peuvent exercer une grande influence sur les événements en poussant aux derniers excès les fanatiques dont ils sont l'idole.

Il est rare qu'une levée de boucliers ait lieu, dans le Sahara particulièrement, sans que les véritables instigateurs se soient servis d'un derviche ou d'un marabout exalté.

CHAPITRE XI

Retour de M. Say. — Mécontentement des Touareg. — Les premières chaleurs. — Une pluie d'orage. — Un bain de pluie. — La journée du premier juillet. — Les marchands de chair humaine. — Une crue de l'oued Miyâ. — Un marché aux esclaves.

Le 20 ou le 21 juin (je ne me souviens plus de la date précise), M. Say rentra à Ouargla après avoir échoué dans sa tentative sur le Ilhoggar. Les Oulad Sidi Moussa avaient dû le ramener précipitamment vers le nord à cause des menaces qui leur avaient été faites par d'autres Touareg. Cet échec et celui du docteur Von Barry, que j'appris plus tard, me donnèrent la preuve que j'avais eu raison de ne choisir ni la route de l'est, qui passe par Rhât et qu'avait prise le voyageur allemand, ni la route du centre, par El Beyed et Temacininn, qu'avait essayée M. Say. J'offris la diffa à M. Say et à tous ses compagnons de voyage.

Le lendemain de son arrivée, M. Say eut un différend avec Cerhir ben Cheikh, son guide, ainsi qu'avec ses compagnons touareg, au sujet de leur salaire et de la location des chameaux. A la suite de cette querelle, les Touareg refusèrent de le suivre à Alger où il voulait les conduire; je ne rapporte cet incident que parce qu'il m'entraîna, comme on va le voir, à des dépenses que je dois justifier.

M. Say partit pour Alger au bout de deux ou trois jours. A peine fut-il hors de la ville que les Touareg déclarèrent à l'agha qu'ils voulaient le suivre pour le rhazer parce qu'il était parti sans les payer. L'agha les en détourna. Ils vinrent alors, conduits par Cerhir ben Cheikh, me raconter leurs déboires. Pensant avec raison que si j'éconduisais ces gens je pourrais les retrouver plus tard en ennemis sur ma route, je pris le parti de les indemniser. A leur chef, je fis présent d'un fusil double à silex ; il en éprouva une telle joie qu'il m'offrit sur-le-champ sa lance et son bouclier [1] ; aux autres, je donnai des tissus et une somme de 150 francs ; enfin, je leur fis délivrer des vivres pour leur retour. L'agha lui-même crut devoir leur octroyer une charge de dattes. Ces hommes étaient dans la joie. Avant de quitter Ouargla, ils me firent encore présent d'une lance et d'un poignard, et ils me dirent adieu en me manifestant leurs regrets de ne pouvoir m'offrir des objets d'une plus grande valeur.

J'avais donné à entendre à Cerhir ben Cheikh que je lui donnerais aussi quelque chose après le départ des Touareg ; aussi ne manqua-t-il pas de venir dès que ceux-ci furent partis. Je l'invitai à souper.

J'avais été prévenu par mes espions que cet homme avait émigré au Hhoggar en même temps que Bou Sâïd ben el Ghaouti et nombre d'autres Châamba, après l'insurrection de 1871, et je voulais avoir de lui de nouveaux renseignements sur cette intéressante contrée. Il m'apprit plusieurs faits que j'ignorais.

Sur ces entrefaites, les chaleurs augmentaient chaque jour d'intensité ; un soleil de plomb pesait sur l'oasis et le rayonnement devenait terrible sur la hhamada (plateau pierreux).

[1] Ces objets, ainsi que quantités d'autres rapportés de mes différents voyages, sont exposés au musée de Niort.

La reproduction de mon journal donnera au lecteur une idée de la progression des chaleurs, telle qu'elle se produit en été dans le Sahara qui passe, avec raison, pour la contrée la plus chaude du monde.

Samedi 23 *juin* 1877. — Les chaleurs augmentent chaque jour d'intensité avec une rapidité peu rassurante. Rude journée que celle d'aujourd'hui : +48°,5 centigrades à l'ombre !

A six heures du matin, la température était à +32°,8, par une faible brise du nord-est; mais le ciel était brumeux, et le disque du soleil, d'un blanc mat, se montrait à peine à travers un brouillard assez épais pour empêcher de distinguer les palmiers à 500 mètres.

Le vent a sauté au nord-ouest vers huit heures, et des nuages sombres, que l'on voyait venir du sud-ouest à travers la brume moins épaisse, ont laissé tomber en passant quelques gouttes de pluie. Vers les dix heures, le brouillard s'épaissit, et une atmosphère lourde, orageuse, s'étendit sur l'oasis; on respirait avec peine, on se sentait mal à l'aise.

A midi, le thermomètre marquait à l'ombre, +47°,5; on éprouvait sur le visage comme des sensations de brûlure.

A deux heures, la température a atteint +48°,5.

A quatre heures, des éclairs déchirèrent les nues, et le tonnerre gronda au loin. On pouvait à peine respirer, tant l'atmosphère était lourde, électrique.

L'orage s'approcha, le tonnerre gronda avec fracas, et la pluie tomba enfin par torrents pendant une demi-heure. Il était alors six heures et demie.

O pluie bienfaisante ! Je quittai ma culotte et ma chemise, et, vêtu seulement d'une légère ganndoura, je montai sur ma terrasse prendre un bain d'un nouveau genre et jouir de la fraîcheur de l'eau qui tombait du ciel. J'éprouvai alors une sensation de bien-être indicible. Le

soir, la lune et les étoiles brillèrent de tout leur éclat au milieu du ciel le plus pur.

Cependant il a dû pleuvoir abondamment vers le sud-est où paraît s'être porté le gros de l'orage, et les nomades de cette région, dont les troupeaux souffraient d'une sécheresse qui durait depuis deux années, ont dû pousser des cris de joie.

Quoi qu'il en soit, si courte qu'elle a été ici, cette pluie d'orage a fort agréablement rafraîchi l'atmosphère. A 9 h. du soir le thermomètre était descendu, dehors, à + 31° 4, et l'air de ma chambre, pourtant si frais relativement dans le jour, me paraissait alors à peine respirable. Aussi m'empressai-je de faire étendre mon lit (c'est-à-dire la natte et le tapis qui m'en tenaient lieu) sur la partie de ma terrasse la mieux aérée.

Je dormis, cette nuit-là, d'un sommeil délicieux, rêvant que j'étais au nombre des élus d'Allah, dans des jardins ombreux sillonnés de cours d'eau où je m'abreuvais à longs traits à des sources de lait et de miel.

Dimanche 1er *juillet.* — Journée de supplice : un ciel nuageux sentant l'orage; une atmosphère stagnante, lourde et chargée d'électricité.

A midi le thermomètre marquait, à l'ombre + 48° 5, et au soleil il dépassait + 64°.

Ayant voulu observer le passage du soleil au méridien par la hauteur de l'ombre, afin de régler mes montres, je dus renoncer à ce travail ; l'air manquait à ma poitrine et les lunettes à verres fumés dont je m'étais muni me brûlaient les yeux; il m'eût été bien plus impossible de me servir du sextant.

A 2 heures, la température atteignit + 50° centig. à l'ombre ! Des bouffées d'air embrasé venaient du sud-est, et l'horizon paraissait tout brumeux, effet des sables soulevés par le simoum.

Des nègres qui, à midi encore, travaillaient à l'achèvement de la porte Bab-es-Soulthann ont été forcés d'interrompre, pour la première fois depuis le commencement des chaleurs, tout travail au milieu du jour.

Personne dehors! l'atmosphère était en feu; les bouffées d'air embrasé venant du sud-est causaient, sur le visage, de véritables sensations de brûlure.

Je descendis précipitamment de ma terrasse, sur laquelle je n'aurais pu rester plus longtemps sans me trouver mal, et je me réfugiai tout au fond de ma seconde niche où, vêtu seulement d'une légère ganndoura en cotonnade blanche, je m'allongeai sur une natte dont le contact me parut encore trop chaud.

Le soir, le soleil disparut, peu avant l'heure de son coucher, derrière des nuages sombres qui montaient du fond de la galerne, et dont les parties inférieures, éclairées par les derniers feux de l'astre, se colorèrent d'un beau jaune d'or.

J'éprouvais alors un malaise indicible, mais assez semblable au mal de mer; je sentais mon estomac faiblir.

Cependant, lorsque l'obscurité eut enveloppé la ville et l'oasis, quelques bouffées d'un air frais, délicieux comme la brise de mer qui s'abat, le soir, sur les campagnes du Tell, vinrent rafraîchir ma poitrine et ranimer un peu mes forces défaillantes.

Mais ce souffle bienfaisant ne se fit sentir, pendant quelques heures, que de loin en loin; il n'arrivait qu'expirant, et, au lieu d'être un véritable bienfait pour les malheureux qui l'attendaient haletants, bouche béante, il semblait au contraire n'être envoyé, pendant si peu de temps et à de si longs intervalles, que pour augmenter le supplice des misérables condamnés à respirer dans cet enfer.

Mon indisposition fut de courte durée; mais je pus m'assurer, le lendemain, par le nombre de bilieux qui vinrent me demander des soins, que les Sahariens blancs étrangers à l'oasis avaient été autrement éprouvés que je ne l'avais été moi-même, étranger au Sahara.

Tous les étés, me dit-on, ne sont pas aussi torrides; les chaleurs comme celles que nous éprouvons ne se font sentir qu'après de longues sécheresses, et les étés qui succèdent aux printemps pluvieux sont moins chauds et plus salubres.

Dans la nuit, comme je me roulais sur ma natte, étendue au milieu de ma cour, essayant vainement de trouver une position pour dormir, mon attention fut attirée par un bruit sourd, sorte de roulement que je pris d'abord pour un tremblement de terre, car il ébranlait, sur ses fondations, ma légère demeure. Je me levai aussitôt et, étant monté sur ma terrasse où Bouzid se tordait lui-même dans l'insomnie, voilà qu'un éclair gigantesque, sortant du sud-est, vint tout à coup embraser le ciel et la terre, et le tonnerre gronda sourdement à plusieurs reprises.

Je vis alors qu'un orage, venu du nord-ouest, s'était partagé au-dessus de l'oasis pour aller porter au loin, dans les camps des nomades, la fraîcheur et la joie, tandis qu'il nous laissait haletants, accablés, désespérés.

Cependant, les effets de cet orage lointain vinrent jusqu'à nous, et le thermomètre descendit, le matin, au minimum de + 27° 2.

Lundi 2 juillet. — Le maximum est descendu aujourd'hui à + 39° 3; agréable surprise, délicieuse journée dont je profite pour aller chasser dans l'oasis. Le ciel est couvert et le temps pluvieux; mais quelques gouttes seulement viennent humecter les sables.

On dit que le manque de pâturages causé par les

longues sécheresses qui ont procédé l'orage du 23 juin, a obligé les Châamba à creuser un puits au lieu dit *Zerâat es Çbeït*[1], à une journée sud-est du hhassi Botthinn; par là même, ils ont fait profiter leurs troupeaux du hhalfa et du çbeït qui croissent en abondance dans le Zemoul el Akbar ou Grandes Dunes, région qui, à cause du manque de puits, ne pouvait auparavant être parcourue par les pasteurs. Il paraît aussi que d'abondantes averses, tombées vers le sud-est et le nord-ouest dans les journées des 16, 23, 28 et 29 juin, ont considérablement amélioré la situation dans ces deux directions, et que là les troupeaux ne tarderont pas à se remettre de leurs longues privations.

La récolte des dattes s'annonce abondante et bonne.

Le soir, je reçois la visite de deux marabouts de la Zaouïa Kahhila, près d'Aïn Çalahh, qui sont venus ici vendre un troupeau d'esclaves. Comme je dois justement me rendre dans leur pays et que, malgré l'horreur que m'inspire leur commerce de chair humaine, il est de mon intérêt de me faire des amis de ces gens-là, je les invite à souper.

Ces hommes me racontent qu'il sont arrivés à Ouargla après 23 nuits de marche depuis Aïn-Çalahh. A leur dire, l'orage du 23 juin se serait étendu jusque sur le Tidikelt; la quantité d'eau tombée dans cette contrée aurait été si considérable, et l'oued Miyâ ainsi que ses affluents en étaient tellement remplis, qu'ils ont dû camper pendant trois jours au confluent de l'oued Saf-Saf, à six petites journées d'Ouargla, en attendant que la crue leur permît de passer avec leurs chameaux.

Surpris par cette crue subite, ils ont failli être emportés par les flots qui, arrivant avec un bouillonnement

[1] Voir le *Sahara*, 2e partie, chap. V.

sinistre, leur avaient à peine laissé le temps de sortir du lit du fleuve dans lequel ils s'étaient établis pour s'abriter de la chaleur du jour. Plusieurs de leurs outres furent emportées.

Au bout de trois jours d'attente, les eaux ayant diminué, ils purent franchir l'oued Saf-Saf, derrière lequel ils étaient campés, et continuer leur route ; mais, privés de moyens suffisants pour transporter assez d'eau pour eux et leurs esclaves, ils avaient forcé la marche et fait en cinq nuits le chemin qu'ils s'étaient proposés de faire en six.

De cette crue, pourtant si forte, rien n'était arrivé à Ouargla ; les eaux avaient disparu sous les alluvions un peu au-dessous du point où ces hommes avaient été arrêtés ; mais on m'assura que les *rhedaïr* [1] (bas-fonds) du fleuve mort seraient pleins pendant six mois au moins, en admettant qu'il ne tombât plus une goutte d'eau d'ici-là.

Le souper confortable que je leur offris ayant mis ces marabouts en belle humeur, je leur posai quelques questions sur leur abominable commerce. Ils m'apprirent que, par la seule voie de Tombouktou à Ain-Çalahh, il arrivait annuellement entre 600 ou 700 esclaves des deux sexes.

Ces malheureux sont dirigés, le plus grand nombre sur Rhadamès pour être revendus dans la Tripolitaine, la Tunisie et le Souf ; les autres sur l'Ouargla, les Beni-

[1] غدايز *rhedaïr*, au singulier غدير *rhedir*, *traître*, dérive de la racine غدر *rhadara*, *tromper*, *trahir*. On donne ce nom aux bas-fonds du Sahara où les eaux se conservent après les pluies, parce qu'il arrive que des caravanes qui espèrent trouver de l'eau dans ces bas-fonds sont souvent trompées dans leur espérance ; elles expient leur confiance par les plus horribles tortures, souvent même par la mort.

Mzab et le Maroc. Cette dernière contrée en reçoit beaucoup plus par la voie d'Araouan au Tafilalt ; mais en admettant qu'il n'en passe que 600 par chacune des quatre routes principales qui traversent le Sahara, cela n'en porterait pas moins à 2,400 le nombre des malheureux vendus, chaque année, dans les différentes contrées du nord de l'Afrique.

CHAPITRE XII

La journée du 6 juillet. — Le sâmma (canicule). — Les fêtes d'El Anncera ou des Éléments. — Les plaies, des oasis. — Effets des chaleurs sur les instruments. — Les journées du 7 et du 8 juillet. — Le marché aux esclaves. — Récit de Sâaba la Foulane. — Notre mission en Afrique. — Le lundi 9 juillet. — Morts de soif. — Un météore. — Les nègres se dévertissent.

Vendredi 6 *juillet.* — Aujourd'hui la température a atteint un maximum de + 52° 2 centigrades à l'ombre. Le *chihili*[1], qui a soufflé pendant la plus grande partie de la journée, produisait, sur le visage, des sensations de brûlures semblables à celles que l'on éprouverait devant un incendie dont on approcherait de trop près.

Le ciel a été serein et l'air n'étant pas électrique, je ne me suis pas senti accablé comme les premiers jours.

La nuit a été délicieuse tant par sa pureté que par sa vivifiante fraîcheur, avec un minimum de + 22° 8 par un temps absolument calme.

Nous entrons aujourd'hui dans la période que les Arabes appellent *sâmma*[2], c'est-à-dire *mortelle*, parce que pendant cette terrible période qui est celle de la canicule

[1] شِهِلي *chihili, nuisant* (vulg.), dérive de شَهِلَ *chahila, nuire.*

[2] Le mot سَامّة *sâmma*, qui veut dire poison et qui dans le cas présent signifie *la mort* (*par empoisonnement*), dérive, ainsi que *simoum* (vent chaud et pestilentiel), de la racine سَمَّ *sâmma, empoisonner.*

et qui dure quarante jours, les vents dominants sont le *chihili*, ou le *nuisant*, qui vient du sud, et le *simoum*, c'est-à-dire le *pestilentiel*, qui vient du sud-est.

Pendant ces quarante jours, les plus chauds de l'année, toute maladie acquiert un caractère exceptionnel de gravité. Ainsi, un grand nombre de personnes succombent à des attaques pernicieuses de tehem; la moindre blessure faite à l'aide d'un instrument tranchant demande des soins immédiats, chez les blancs particulièrement, dont l'organisme est atrophié et débilité par les chaleurs humides de l'oasis; la piqûre de la vipère tue en quelques instants, et celle du scorpion conduit un homme dans la tombe en l'espace de quelques heures.

Tout justifie donc le nom de *sâmma*, donné à cette néfaste période.

Le premier jour du *sâmma*, les Nègres célèbrent la fête d'*el Anncera*[1] ou des Éléments. Les familles se réunissent dans leurs jardins respectifs avec les troupeaux de chèvres et de moutons qu'elles entretiennent dans l'oasis, et là, après un copieux repas, on rassemble les animaux autour d'un grand feu sur lequel on jette des plantes aromatiques telles que genièvre, chanvre, menthe, thym, etc., ainsi que de l'encens.

Ce sacrifice a pour but de purifier l'atmosphère, de conjurer les maladies épidémiques qui sévissent surtout pendant le *sâmma*, et de chasser la pestilence produite dans les oasis par des chaleurs de plus de 50°.

C'est pourtant pendant le *sâmma* « que le froid naît, la « nuit, et se développe insensiblement, disent les Arabes, « comme un poulet dans un jaune d'œuf. »

[1] Régulièrement, عنصر *ânncer*, signifie *élément, principe;* le pluriel est عناصر *ânacer*, et l'on dit : العناصر الاربعة *el ânacer el arbâa, les quatre éléments.*

Les souffrances causées par les chaleurs atroces sont encore compliquées, outre le tehem et les maladies dont j'ai parlé au chapitre VII, de trois autres plaies : l'une rend impossible, dans le jour, tout travail sédentaire, et les deux autres empêchent de jouir, la nuit, du peu de fraîcheur apportée, parfois, par les vents du nord et de goûter, au moins pendant quelques heures, un repos qui serait à la fois utile et délicieux.

Ces plaies sont communes à toutes les oasis du Sahara, mais elles sévissent ici avec une vigueur particulière. Ce sont les mouches, les scorpions et les moustiques.

Dans le jour, les mouches recherchent, comme l'homme, l'ombre et la fraîcheur; or, il y en a tellement dans ce pays, par essaims tellement épais et serrés, que je ne puis les comparer (couleur à part) qu'aux nuages de sable soulevés par le simoum.

Demeurez-vous immobile : vous en êtes aussitôt couvert; votre visage, vos mains en sont tout noirs ; elles s'acharnent après vous pour sucer votre sueur; il est impossible de rester une seconde sans jouer de l'éventail ; voulez-vous écrire : vous n'y réussirez que si vous avez à côté de vous quelqu'un pour les chasser; elles se posent partout, mais de préférence sur les objets blancs et sur ceux qui sont naturellement frais et humides.

Laisse-t-on son manger sans défense : des myriades de mouches s'y précipitent : un gamelon de lait en est tout noir en moins d'une seconde.

Vous mangez : elles entrent dans vos oreilles, dans vos yeux, dans votre nez, dans votre bouche; on en mange, on en boit, on les respire!

Elles se promènent sous vos habits, et vous vous frappez sans cesse pour écraser celles qui vous courent sur les jambes, dans le dos, sur la poitrine... partout!...

Le soir, les mouches disparaissent aussitôt après le

coucher du soleil; mais essayez d'allumer une bougie pour lire ou pour écrire : les voilà qui sortent on ne sait d'où et volent en escadrons vers la flamme; vous passez la grande moitié de votre temps à enlever celles qui se collent autour de la mèche, si vous voulez que votre bougie, déjà bien amincie par la chaleur, dure la moitié de ce qu'elle durerait en pays tempéré.

La question des mouches réglée, au moment de vous coucher la prudence veut que vous fassiez la chasse aux scorpions, qui sortent le soir, à la fraîcheur, afin de poursuivre les fourmis qui s'établissent en nombreuses variétés dans les maisons d'Ouargla. Il m'est rarement arrivé de me coucher sans avoir tué une ou deux de ces bêtes dégoûtantes et dangereuses.

Rassuré de ce côté, on songe au repos et, comme il est impossible de dormir dans les habitations où l'air manque, on s'étend sur une natte, au milieu de la cour, ou sur la terrasse. Épuisé par la torridité du jour, Seigneur Dieu ! quel doux repos l'on va savourer!

Mais, à peine avez-vous enlevé les pierres qui vous auraient froissé les côtes; à peine êtes-vous allongé sur votre grabat, qu'un fredonnement aigu, moqueuse parodie du bourdonnement des mouches, vient vous prédire une nuit sans sommeil; des milliers de moustiques s'abattent sur votre visage, sur vos mains, sur vos jambes et pénètrent jusque sous votre ganndoura.

En vain, vous levant fou de colère, vous battez l'air de tout ce qui vous tombe sous la main : vous êtes condamné. La nuit entière se passe à vous meurtrir vous même et lorsque, au lever de l'aurore, les moustiques ayant disparu, vous allez enfin goûter quelque repos, l'autre musique commence : les mouches reviennent, dansent, bourdonnent autour de vos oreilles avec un bruit assourdissant et, bon gré mal gré, vous quittez votre

natte. Voilà les nuits d'Ouargla dans la saison caniculaire.

Je ne reposais quelques heures que lorsque je me refugiais, dans l'après-midi, tout au fond de ma niche la plus obscure, dans laquelle j'avais fait répandre préalablement une grande quantité d'eau, afin d'en abaisser la température autant que possible.

Dans le but de prémunir les voyageurs qui se rendraient pour la première fois dans le Sahara, je dirai quelques mots des singuliers effets produits dans cette contrée par les chaleurs, et surtout par la grande sécheresse de l'air. Je ne connais pas de bois qui puisse y résister : la boîte de mon sextant, en acajou et très soigneusement faite par M. Lorieux père, de Paris, s'est fendue au point que je pouvais introduire mon doigt par l'ouverture; vers le milieu de l'été, mes mousquetons jouaient dans leurs montures d'une façon inquiétante; heureusement que le bois se gonfla de nouveau vers la fin de l'été et que mes armes redevinrent aussi solides qu'auparavant; le cercle en ivoire de la partie supérieure de mes jumelles se fendit du haut en bas; mais, ceci est à l'éloge de M. Lorieux père, les verres résistèrent parfaitement: cet instrument est réellement *indécentrable;* toutefois j'engage les voyageurs à renforcer le cercle supérieur de leurs jumelles par un anneau en cuivre. La plus grande partie de mes produits pharmaceutiques et photographiques se gâtèrent dans le courant de l'été, tandis que les boîtes de conserves que j'avais achetées chez M. Sardon, à Biskra, résistèrent parfaitement, enfouies dans du sable; quelques boîtes de lait concentré étaient aussi fraîches à la fin de l'été qu'au commencement.

L'appareil photographique que j'avais acheté chez M. Dubroni, rue Auber, à Paris, résista aussi très bien,

grâce à l'épaisseur des planchettes et grâce surtout aux morceaux de cuivre dont sont pourvues toutes les jointures.

L'appareil américain de Junte, que beaucoup préfèrent en Europe, ne résiste pas au Sahara : les planches se tordent sous l'action de la sécheresse et il est bientôt impossible de s'en servir.

L'appareil Dubroni est excellent dans ces contrées, à la condition qu'on ne s'en serve pas comme le prescrit la méthode qui l'accompagne ; le rayonnement est trop fort dans le Sahara pour qu'on puisse opérer en pleine lumière ; les tentes mêmes dont on se sert en Europe pour la photographie de campagne, ne suffisent pas ici : il faut une tente *très obscure* sous laquelle on allume une petite lanterne à verres jaunes.

Moyennant cette précaution, l'appareil Dubroni présente des avantages spéciaux, comme j'en ai acquis la preuve en opérant avec succès par toutes les températures.

Ce qu'il y a surtout d'excellent, c'est son châssis-laboratoire qui dispense de la cuvette à bain d'argent dans laquelle, malgré toutes les précautions, le sable s'introduit toujours en grande quantité, sable salé qui s'attache au cliché, et produit, dans le bain, un précipité qui l'épuise rapidement.

On sensibilise donc avec un grand avantage dans le châssis-laboratoire ; mais il est préférable de retirer la plaque pour le développement.

Si l'on voulait opérer, en été, avec un châssis ordinaire, il se produirait aussitôt, tant l'air est chaud et sec, des réductions d'argent sur la plaque, très grand inconvénient qui n'existe pas avec l'appareil Dubroni, où la plaque se maintient longtemps humide dans le châssis-laboratoire. Il m'est arrivé, par des températures de + 50°

à l'ombre, de retirer ma plaque du châssis après dix minutes sans y remarquer la moindre réduction.

Ainsi, jusqu'à nouvelle invention, je crois pouvoir affirmer que l'appareil photographique Dubroni, modifié comme je viens de l'indiquer, est, à tous les points de vue, le meilleur instrument qu'un voyageur puisse emporter dans le Sahara.

En terminant cette digression sur la photographie, j'adresse tous mes remerciements à un homme qui est tout à la fois habile photographe et peintre de talent, M. Duburguet, de Niort, qui, avec un désintéressement dont je lui sais le meilleur gré, a bien voulu se charger d'imprimer, avec tous les soins imaginables, les clichés photographiques que j'ai pu faire dans le Sahara.

Samedi 7 juillet. — Aujourd'hui, même température qu'hier, mais moins accablante, parce que le ciel était pur.

A midi, le thermomètre dépassait déjà + 50° par un calme qui n'était qu'apparent : des sensations très douloureuses au visage, semblables à celles que produirait une flamme ardente, me faisaient deviner l'haleine de l'infernal chihili.

Le maximum d'aujourd'hui aurait dépassé celui d'hier si le vent du sud-est ne se fût élevé vers une heure. Et pourtant, ce vent c'est le violent simoum qui, paraît-il, est moins pernicieux, plus supportable que le calme mais dévorant chihili.

Dimanche 8 juillet. — Nous avons respiré aujourd'hui par une température de + 53°7 sous un ciel nuageux, orageux, électrique. C'est encore le simoum qui souffle ; mais c'est à un courant supérieur du sud-ouest que nous devons les nuages orageux qui font l'atmosphère si lourde.

Grand Dieu ! où se réfugier ? L'air est en feu !

Je me suis traîné dans la plus profonde de mes niches, au plafond de laquelle j'ai suspendu une outre pleine d'eau, et là, ayant entr'ouvert la bouche de l'outre, j'ai fait tomber l'eau goutte à goutte sur mon corps.

Le tchem a redoublé de vigueur sur les blancs, et, le soir, plus de cinquante malades sont venus me demander des soins.

A 9 heures du soir, le thermomètre marquait encore + 57°,5 ; mais le ciel s'est éclairci dans la nuit, et la température est descendue à 28 degrés, par un calme parfait. Que cette fraîcheur est délicieuse après une journée dévorante, et quel repos j'aurais goûté sans les moustiques !

En somme, cette chaleur extraordinaire ne m'a pas trop incommodé ; les maux de reins que j'éprouvais les premiers jours ont disparu ; l'estomac digère bien, la tête est libre. Je bois de l'eau coupée avec du café, et je prends des bains trois fois par semaine dans une sorte de baignoire en maçonnerie enduite d'un crépissage de gypse que j'ai fait faire par des Nègres. J'ai grand soin d'éviter la constipation, si dangereuse dans les pays chauds, et d'avoir toujours le ventre libre.

Aujourd'hui à 4 heures, je suis allé au marché aux esclaves, accompagné de plusieurs Arabes notables et de mon serviteur Bouzid, le seul qui me reste depuis que, le 25 juin dernier, j'ai cru devoir renvoyer Ahhmed Ben et Thaleb Youssouf pour paresse chronique.

Bouzid se plaint depuis longtemps d'être obligé de faire la cuisine par des chaleurs telles que, de mémoire d'homme, on n'en a jamais enduré de pareilles à Biskra. Je compatis à ses souffrances et je cherche partout une vieille femme du pays qui veuille bien venir remplir, chez moi, l'office de cordon bleu. Il m'en est venu une première d'une telle malpropreté que mon estomac s'est soulevé

de dégoût. Je lui ai payé son dérangement avec prière de retourner chez elle. Une seconde s'est présentée, qui me parut d'une propreté relative ; le premier jour tout va bien; le lendemain elle me dit que les voisines s'étant moquées d'elle parce qu'elle vient faire la cuisine chez un *Naçari* (Nazaréen chrétien), elle ne peut et ne veut continuer à me servir.

J'étais donc dans un grand embarras lorsque des Arabes étant venus me visiter, l'un d'eux me dit qu'il désirait acheter une négresse et ne pouvait le faire, faute d'argent : les marchands, qui voulaient partir au plus vite, refusaient de lui faire crédit jusqu'à la récolte des dattes.

Je proposai à cet Arabe de payer le prix de la négresse, à condition qu'elle resterait à mon service jnsqu'au jour de mon départ d'Ouargla; il m'en rembourserait alors le prix et elle deviendrait sa propriété. Ma proposition ayant été acceptée, nous partîmes aussitôt pour le marché aux esclaves, qui se tenait au milieu du quartier des Beni Sissinn, dans une grande et ancienne maison que les démolisseurs avaient respectée : elle appartenait en effet à un cheikh qui avait émigré à Biskra pendant l'insurrection, et qui, pour ce fait, était considéré comme ami des Français.

Nous entrâmes d'abord dans un vestibule assez vaste, puis dans une cour carrée entourée de colonnades régulières; sous ces colonnades et en retraite de 1^{m}, 50 environ s'ouvraient les portes de chambres voûtées sur les murs desquelles se voyaient les restes de peintures et d'arabesques des plus gracieuses. Cette maison-là ne manquait pas de style ; elle avait été construite avec un luxe rare, qui n'est dépassé par aucun des plus beaux types d'architecture arabe qu'on admire dans les villes du littoral ; mais, faute d'entretien, tout menaçait ruine;

ses chambres étaient encombrées des débris, tronçons de voûtes, arabesques, crépissage des murs qui, presque partout, étaient maintenant recouverts d'une épaisse couche de salpêtre. C'était évidemment là une des quelques demeures qui rappellent encore à la génération actuelle la richesse et la grandeur de l'ancienne Ouargla.

Dans la cour de cette antique maison se tenaient les unes debout, les autres accroupies contre les colonnades, les yeux larmoyants et baissés vers la terre, une douzaine de jeunes négresses vêtues de longues ganndouras en cotonnade bleue ; dans un coin grouillaient une quinzaine de petits enfants dont plusieurs n'avaient pas atteint leur cinquième année. Accroupis au milieu de la cour, quelques Arabes causaient avec le marabout marchand d'esclaves.

La régularité des traits de ces jeunes négresses me frappa ; plusieurs avaient même, sur leur visage et dans leur tournure, une distinction qui n'est pas l'apanage ordinaire des Nègres du Soudan; quelques-unes avaient les lèvres presque minces, et leur peau n'était guère plus noire que celle des Nègres sahariens.

Le marabout étant venu au-devant de moi pour me saluer, je lui expliquai tout bas ce qui m'amenait vers lui. Il voulut aussitôt faire déshabiller les négresses ; je m'y opposai formellement : « En ma qualité de médecin, lui dis-je, je verrai bien, au simple examen de la bouche, des jambes et de la poitrine, si elles sont saines ou malsaines. »

Après une inspection d'un quart d'heure, mon choix se fixa sur une jeune fille de 16 ans environ (les plus âgées n'avaient pas 18 ans), bien prise de taille, dont l'air distingué avait attiré mon attention et dont les larmes avaient ému ma pitié. Elle avait nom Sâaba. L'Arabe pour qui je

faisais ce marché ayant approuvé mon choix, je lui laissai le soin de débattre lui-même le prix; après de longs et bruyants pourparlers, le marché fut conclu au prix de 650 francs, somme qui serait payée au bout de trois jours seulement, si, dans ce laps de temps, on ne découvrait pas de vice rédhibitoire chez la personne achetée.

Les cas rédhibitoires entraînant la nullité de la vente sont, d'après les lois et les traditions musulmanes : l'état de grossesse de l'esclave, même lorsque cet état n'est constaté qu'après le payement; le penchant au vol et à la colère; les maladies secrètes, et, chose plaisante, le défaut, mettons, si vous voulez, le vice de ronfler la nuit.

Il est expressément défendu de vendre des musulmans; mais celui qui était idolâtre lorsqu'il a été réduit en servitude et qui se fait ensuite mahométan n'est pas émancipé pour cela, s'il plaît à son maître de le garder.

Nul ne peut forcer un esclave idolâtre à embrasser l'islam; mais il est du devoir du maître d'en inculquer les principes aux jeunes esclaves.

Au moment de quitter le marché, la pauvre Sâaba pleurait à sanglots; se raidissant contre la douleur, elle dit adieu à ses compagnes et me suivit d'un pas ferme.

Je la conduisis chez moi, toujours entouré de mon escorte d'Arabes, qui ne me quitta qu'au coucher du soleil.

Comme l'heure du souper approchait, Sâaba, spontanément, attisa le feu et veilla à la cuisson des aliments. Bouzid ne se sentait pas de joie à l'idée d'être enfin débarrassé d'une corvée qui lui devenait tous les jours plus insupportable. Sâaba se lava les mains avant souper, ce que je n'avais vu faire à aucune négresse du pays, et mangea de bon appétit.

La pauvre fille ne comprenait pas l'arabe, et cependant avant de manger elle prononça les paroles sacramen-

telles : *Bism illahi* (au nom de Dieu), et, après souper, je l'entendis très clairement dire : *El hhamdou lillah* (Louange à Dieu). Etait-elle donc musulmane? Pour m'en assurer, je commençai à haute voix la profession de foi des musulmans, en disant : *la illah illa Allah...* et je lui fis signe de continuer. Elle reprit alors très distinctement, quoique avec un fort accent étranger : *la illah illa Allah, Sidna Mohhammed rassoul Allah*, c'est-à-dire : *Il n'y a d'autre dieu que Dieu, notre Seigneur Mohhammed est l'envoyé de Dieu!*

Je levai les yeux sur Bouzid qui, lui-même, me regardait avec étonnement : « Depuis quand, lui dis-je, les Arabes vendent-ils donc des musulmans?

— Peut-être qu'on lui aura appris cela en route.»

Le lendemain matin, je donnai à Sâaba deux longues ganndouras blanches, un foulard pour ceinture et deux turbans; je lui fis faire une robe en cotonnade bleue, couleur particulièrement aimée des nègres soudaniens, et enfin je lui achetai des souliers. Avant de se vêtir, elle me fit signe qu'elle voulait se laver. Ma baignoire improvisée, située sous l'escalier et cachée par des rideaux, fut aussitôt remplie à son intention, et une demi-heure après Sâaba se montra très proprement vêtue.

Un jeune nègre indigène, que j'employais ordinairement à faire mes commissions en ville ou à la casba, m'offrit d'aller chercher une femme parlant la langue de Sâaba et qui, venue très jeune dans le pays comme esclave, avait été émancipée depuis et mariée par son maître à l'un de ses serviteurs.

Je le dépêchai aussitôt, et au bout d'une heure il revint accompagné d'une grande et belle négresse; je reconnus au premier coup d'œil que cette femme appartenait à la même race que mon esclave, à la race foulane, comme je le supposais avec raison.

Voici ce que me raconta Sâaba par l'intermédiaire de la négresse.

Je suis *Foulania*, née sur les bords du *Mayó Balleó* (Niger), dans un village situé entre Yamina et Ségó[1]. Tous les Foulanes sont nobles et musulmans, mais ils ne parlent pas la langue des Arabes.

Le frère de mon père était le chef du pays; mon père était lui-même un homme très fort entre les Foulanes, et les gens du Bammbara[2] le craignaient beaucoup à cause de sa force.

Mon pays est très fertile, il y a beaucoup d'eau et de grands arbres, et les gens n'y sont pas pauvres comme ici.

Un jour nous eûmes la guerre avec les Arabes, mais je ne sais pas pourquoi. Les Arabes vinrent en grand nombre lorsque les Foulanes ne les attendaient pas; ils tuèrent tous les hommes et tous les garçons; j'ai vu tomber mon père qui se battait contre dix blancs, car mon père était fort; mais les Arabes le tuèrent avec leurs fusils.

Après que tous les hommes et tous les jeunes gens furent morts, les Arabes rassemblèrent les jeunes filles et les jeunes enfants qui pouvaient marcher, et ils nous placèrent au milieu d'eux pour nous emmener.

Ma mère me suivit longtemps en pleurant et en criant, mais tout à coup je cessai de l'entendre. Je crois que les Arabes l'ont tuée.

Nous avons suivi le *Mayó Balleó* en passant par Ségó,

[1] Villes du Bammbara situées sur le Niger, par 13° environ de latitude N.

[2] Par cette dénomination : *les gens du Bammbara*, il faut comprendre les aborigènes du pays soumis par les Foulanes, et qui se rapprochent plus que leurs vainqueurs du type nègre soudanien; parmi les jeunes esclaves amenées à Ouargla, il y en avait quelques-unes de cette race, et j'ai remarqué qu'elles se faisaient les servantes de leurs compagnes de captivité.

Dianné (Djenné), Ilhammda-Allahi, Dioouarou (Joouarou), et nous sommes arrivés à *Tombouto*[1]. Jusque-là nous avons vu de jolis pays et nous n'avons manqué de rien.

On a voulu nous vendre à Tomboutou, mais on n'a pas pu, parce que nous sommes musulmans. Alors nous avons traversé à pied d'affreux déserts où il n'y a ni plantes ni eau ; un grand nombre des nôtres sont morts pendant le trajet. On a fini par faire monter les petits sur les chameaux ; autrement ils seraient tous morts.

Nous sommes arrivés à Aïn Çalahh, où l'on nous a vendus; puis on nous a conduits ici, ne marchant que la nuit, à cause des chaleurs.

Ce pays est vilain et ceux qui l'habitent pauvres et méchants. Les Arabes nous ont dit que plus loin il y a des Français qui mangent les noirs.

Tel fut le récit de Sâaba.

Ainsi on ne se contente plus, dans le Soudan, de vendre les nègres idolâtres ; les Arabes font maintenant la chasse aux Foulanes musulmans, en violation de leurs lois religieuses ; et ce n'est pas encore assez de vendre ces malheureux comme esclaves, ils cherchent aussi à leur inspirer l'horreur du nom français, en leur faisant croire que nous les mangerons, s'ils réussissent à s'enfuir chez nous.

Comment! nous possédons le Sénégal et l'Algérie ; notre autorité est reconnue jusqu'à cent lieues au delà de l'Atlas; nous n'avons qu'un effort à faire pour prendre le Tidikelt, le Ilhoggar, Tombouktou même, et nous ne ferons pas cet effort ! Serions-nous donc par hasard au-dessous des Arabes et des Turcs?

Cela nous entraînerait, dit-on, à de lourds sacrifices.

[1] C'est là l'une des prononciations nègres du nom de la ville. René Caillié a adopté celle de *Temboktou*, mais les Arabes disent *Timbouktou* (prononcez *Tine-bouktou*).

Non; si les choses sont bien conduites, les sacrifices seront légers et, seraient-ils lourds, qu'ils seraient largement compensés par les avantages politiques et commerciaux. Dès le lendemain de notre installation sur le Niger, si nous centralisons, dans les limites de l'honnêteté, les droits énormes perçus dans chaque ville du fleuve par les roitelets de ces contrées, ces droits seuls ne nous dédommageront-ils pas aussitôt des faibles sommes que nous aurons dépensées ?

Quand on voit ce que font les Anglais pour s'assurer la route des Indes d'Asie, de quelle tristesse ne se sent-on pas accablé à l'idée que les Indes d'Afrique, sur lesquelles nous n'avons qu'à étendre la main, vont peut-être aussi nous échapper !

Mais non ! nous n'aurons pas ce crève-cœur. Peu à peu les mots d'Algérie, de Sénégal, de Sahara, de Soudan, de Gabon même, deviennent populaires en France. Déjà l'opinion publique s'ébranle. Seulement plus d'un qui a été à la peine ne sera peut-être pas à l'honneur.

Lundi 9 juillet. — Aujourd'hui le maximum diurne n'a été que + 50°5 à l'ombre, par un ciel pur et un vent très irrégulier.

Ce matin le fils de mon propriétaire, Si El Hhadj Guena, m'a apporté une petite corbeille de dattes noires parfaitement mûres.

Je reçois la visite d'un Châambi, arrivé ces derniers jours de Rhadamès avec deux dents d'éléphant, des plumes d'autruche, des peaux de guépards et quelques objets touareg ; il m'apprend qu'une caravane de quarante-deux personnes a péri de soif entre le Soudan et le Fezzann. Imprévoyants comme le sont les Arabes, ces gens n'avaient pris d'eau que le strict nécessaire, et le puits où ils comptaient renouveler leur provision s'était trouvé comblé par un éboulement.

Trois hommes viennent aussi de mourir de soif, ces derniers jours, non loin de l'oasis d'Ouargla.

Avant-hier soir le premier cadavre a été découvert, entre Ngouça et Sidi Khouil. Afin d'arriver plus vite, le malheureux s'est séparé de la caravane avec laquelle il revenait de Metlili; ébloui par la réverbération des rayons solaires sur la hhamada qui s'étend au N. O. et trompé par les mirages du chotth, il a obliqué vers le N. E. et s'est perdu dans les dunes, entre les oasis de Ngouça et de Sidi Kouil.

Epuisé par la fatigue et par la soif, il a étendu son bernous sur un arbrisseau, s'est couché, la tête à l'ombre, attendant la mort, par une chaleur qui, dans l'oasis et à l'ombre, s'est élevée à 52° centigrades.

Ceux qui ont relevé le cadavre m'ont assuré que, si cet infortuné eût creusé le sable à la main, il aurait trouvé, en abondance, à la profondeur de 50 centimètres, de l'eau douce provenant des infiltrations de l'oued Miyâ. (J'ai dit plus haut qu'une caravane avait failli être emportée par une crue subite de l'oued, à la suite des pluies tombées le 23 juin sur le djebel Tidikelt.)

La seconde victime est également un homme du pays, de la tribu des Mokhadma, qui revenait des Mzab avec une caravane. C'est la journée d'hier, la plus chaude que nous ayons encore vue, qui lui a donné la mort.

Le matin, comme cet homme dormait d'un profond sommeil, ses compagnons de voyage ne jugèrent pas à propos de le réveiller; la distance jusqu'à Ouargla n'étant plus bien grande, ils pensaient qu'il arriverait sans peine tout seul, en admettant qu'il ne les atteignît pas en route.

Ils ne prévoyaient pas que ce jour-là le Sahara, et particulièrement la hhamada sur laquelle ils marchaient, serait une mer de feu. Si, dans l'oasis, la température

s'est élevée à 53° 7 à 2 heures à l'ombre, à quel degré est-elle montée au soleil, sur une plaine de pierres?...

La caravane arriva de bonne heure sans que le retardataire l'eût rattrapée, et le soir, un peu avant le coucher du soleil, des nègres trouvèrent, à 150 mètres au plus des palmiers et de la première fontaine de l'oasis, un cadavre replié sur lui-même, sec, noir et comme carbonisé.

Les gens de la caravane reconnurent le cadavre de leur compagnon à une cicatrice qu'il avait à la jambe.

On a constaté que cet homme, soutenu par la vue des palmiers de l'oasis, a rampé pendant plus de 3 kilomètres.

Il a péri, nouveau Tantale, à deux pas d'une source abondante, près de frais ombrages, dont la vue a dû empoisonner son agonie.

La troisième victime, morte également dans la journée d'hier, était l'avant-coureur d'une caravane revenant de Guerâra. Ebloui sans doute par la réverbération des rayons sur la hhamada et trompé par les mirages, il aura pris une direction opposée à celle de l'oasis, car, malgré toutes les recherches faites depuis hier assez loin sur la route, on n'a pas retrouvé son cadavre.

Mardi 10 juillet. — Nouvelle baisse de la température, qui est descendue à + 49° 8, par une petite brise du N. E. et un ciel d'une pureté parfaite; mais cette baisse sera tout accidentelle, puisque, au dire des indigènes, la température diurne suit habituellement une marche ascendante jusqu'à la fin de juillet.

A 9 h. 10 du soir, j'étais sur ma terrasse, allongé sur une natte et regardant les constellations qui brillaient, à travers les ténèbres, sous cette belle voûte saharienne, d'un éclat inconnu dans nos climats tempérés; j'aperçus tout à coup, droit au-dessus de ma tête, un énorme bolide courant rapidement du N. E. au S. O. et laissant

après lui une traînée lumineuse semblable à celles que laissent les comètes. Arrivé sous un angle de 15° environ, le météore igné éclata soudain, sans bruit immédiat, et projeta, dans la direction du S. O., une véritable pluie de grosses étincelles multicolores, qui allèrent se perdre au-dessous de la ligne d'horizon; 30 secondes environ après l'explosion du bolide, un bruit sourd comme le roulement lointain du tonnerre vint frapper mes oreilles.

Puis le calme se rétablit dans la nuit profonde, et les étoiles, un instant éclipsées par les feux du météore, brillèrent d'un nouvel éclat sous la voûte azurée du ciel.

Samedi 21 juillet. — Depuis le 11 jusqu'à hier inclusivement, la moyenne de la température diurne a été de + 50° 5 à l'ombre. La journée la plus dure a été celle du 19, qui a donné + 52° 6, par un chihili asphyxiant; le vent dominant pendant ces onze jours a été celui du Sud-Est, c'est-à-dire le simoum. Pendant que ce vent souffle au ras du sol, des courants supérieurs entraînent au loin les orages du S. O. qui, loin de laisser tomber sur nous une pluie bienfaisante, chargent d'électricité l'atmosphère; si brûlant que soit le chihili, je le préfère maintenant au simoum.

Tandis que durant le dévorant sâmma les blancs se débattent sous les étreintes du tehem, les nègres se divertissent. C'est justement à cette époque de l'année qu'on se marie le plus dans ce pays. Il ne se passe guère de jours sans un ou plusieurs mariages ; on en a compté jusqu'à quinze dans la même journée.

C'est à partir de 4 heures, lorsque le soleil, inclinant son disque vers l'occident, a perdu la plus grande partie de sa force, qu'une musique s'élève, et que la foule, peu nombreuse d'abord, parce que les travailleurs sont encore dans les jardins, commence à répondre à son appel.

Je ne sais si les nègres sahariens ont conservé, pour

leurs mariages, peu ou beaucoup de leurs anciennes traditions, mais il est certain que leurs fêtes et cérémonies en cette circonstance sont bien différentes de celles des Arabes.

Quand un jeune noir a fixé ses regards sur une colombe de sa couleur, il fait demander aux parents de sa préférée à quelles conditions sa recherche serait acceptée.

Comme chez les Arabes, le jeune homme donne à sa femme une dot en rapport avec sa fortune à lui: dot destinée à assurer l'existence de l'épouse en cas de veuvage prématuré, ou dans le cas encore où elle divorcerait par suite de mauvais traitements, ou par le simple fait qu'en se présentant devant le cadi *elle retournerait ses souliers la semelle en l'air*, chose bien difficile ici, puisque la chaussure est un luxe presque inconnu.

Retourner sa semelle en l'air, c'est se plaindre d'une abomination qui, en Crète, fut élevée jadis à l'état d'institution, et passa dans les mœurs au point d'être réglementée par les très sages et très vertueux Rhadamanthe et Minos. Lorsque Lycurgue alla, plus tard, étudier les lois des Crétois pour les appliquer à ses compatriotes, il n'oublia pas ces règlements, et bientôt les *érastes* spartiates n'eurent plus rien à envier à ceux de la Crète. Aujourd'hui, cette souillure est encore très répandue parmi les Arabes, surtout parmi ceux qui habitent les villes où la vie est plus dispendieuse et les mariages plus difficiles pour les pauvres; mais elle n'existe (je m'empresse de le dire) qu'à l'état de vice honteux, et le coupable est toujours puni par la réprobation qu'il inspire. Quoi qu'il en soit, toute femme prudente, parmi les Arabes, devrait posséder une paire de pantoufles en réserve, afin de n'avoir pas à entrer, le cas échéant, dans d'autres explications avec le cadi.

Toutes les conditions débattues et arrêtées, il est aussi d'usage que le fiancé envoie une çâa (60 litres) de blé aux parents de la jeune fille, afin qu'ils puissent régaler leurs hôtes pendant tout le temps que dureront les fêtes. Or, le blé est un grand luxe dans ce pays où les dattes font la base de la nourriture de plus des deux tiers de la population.

La durée de la fête (*takoka*) varie de un à quinze jours, selon le degré de fortune et l'importance sociale des conjoints.

Supposons une fête de cinq jours. Voici comment elle se passe :

Vers les quatre ou cinq heures du soir, les parents et les amis des conjoints, hommes, femmes et enfants, se rendent sur une place ou en dehors de l'une des portes de la ville, non pas, comme chez nous, musique en tête, mais musique en queue, et dans l'ordre suivant :

D'abord les femmes, par files de quatre ou cinq, marchent en cadence, les coudes au corps, l'avant-bras en avant, les mains allongées et battant la mesure avec un très singulier mouvement de reins en avant et en arrière (qu'elles ont de commun avec les femmes arabes). Les plus vieilles marchent devant et derrière, formant ainsi l'avant et l'arrière-garde ; les jeunes (les demoiselles) sont au centre, tête baissée, affectant une modestie que l'on prendrait presque au sérieux, tant l'imitation est parfaite. Viennent ensuite les hommes, dans un ordre moins régulier ; ceux-ci, peu nombreux au début, n'arrivent en grand nombre qu'au lieu du rendez-vous.

Derrière vient la musique, composée d'un instrument arabe, sorte de clarinette (rhaïtha) pourvue d'une large rondelle en arrière du bec, rondelle qui a dû être ajoutée à la suite d'accident : ne me suis-je pas laissé dire que tel de ces musiciens nègres, dans la chaleur de l'impro-

visation, a bu son instrument en l'avalant par une aspiration trop forte? A droite et à gauche de cet *artiste* principal marchent gravement deux autres virtuoses portant chacun une grosse caisse, sur laquelle ils frappent à tour de bras avec des morceaux de bois recourbés. Les grosses caisses appartenant surtout à la musique des nègres du Soudan, on peut dire que c'est un orchestre mixte arabo-soudanien.

Pour se faire une idée de l'harmonie qui résulte d'un pareil accouplement, on n'a qu'à se figurer un *binion* accompagné par la grosse caisse.

Toute cette foule est plus ou moins sale et déguenillée; seules, les jeunes filles, qui ont besoin d'attirer les regards, sont vêtues de robes rouges qu'elles n'ont jamais brossées. C'est pour cela que la couleur éclatante de cet habit de gala est ternie par une épaisse couche de poussière.

Le cortége arrivé hors de l'enceinte, on allume un grand feu autour duquel, malgré la température élevée, les femmes et les jeunes filles dansent par rangées de quatre ou cinq, en battant la mesure avec les mains, en la notant avec les hanches, tout comme pendant le défilé, mais avec cette différence qu'au lieu de marcher elles marquent le pas et dansent sur place.

Pendant ce temps, les vieilles femmes font cuire les mets en jacassant; les jeunes garçons regardent les jeunes filles. Quant aux hommes, ceux qui ont des fusils font parler la poudre à quelque distance ; les autres se racontent de ces histoires invraisemblables de batailles, d'amour ou de *djenoun* comme on n'en invente que dans ce pays.

A un moment donné, le silence le plus absolu succède aux bruits assourdissants: la foule est accroupie autour de *qecâa* remplies jusqu'aux bords de couscoussou, de

viandes rôties, de bouillies et de ragoûts sans nom dont l'odeur seule rassasie d'avance l'estomac européen le plus avide.

Après le repas l'on cause et l'on rit encore pendant quelques instants; puis la foule se disperse et chacun rentre dans son taudis pour y faire la chasse aux scorpions et s'allonger ensuite sur la guenille qu'on appelle ici gravement son lit.

Le second jour, même promenade en musique, hommes et femmes réunis ; le repas a lieu chez le fiancé, qui tue un bouc pour régaler ses hôtes. Avant et après le repas, la poudre *parle* dans la cour de la bicoque. Comme les fusils manquent toujours d'entretien et que, pour les faire *parler* plus fort, on les charge jusqu'à la gueule, il arrive parfois qu'une de ces armes éclate, tuant ou blessant trois ou quatre personnes; mais la fête n'est pas interrompue pour si peu; on transporte morts et blessés à leur domicile et l'on continue.

Le troisième jour, on promène par la ville, afin de les montrer à tout le monde, les cadeaux du jeune homme à sa fiancée. Ils consistent en vêtements et en bijoux; ils sont suspendus sur un lit que portent, en dansant, quatre vigoureux gaillards; devant et derrière, marchent les femmes dans l'ordre déjà décrit, et par derrière les musiciens, allant ou s'arrêtant suivant les caprices de la foule, mais n'interrompant jamais l'unique mélodie dont se compose leur répertoire. Les hommes sont toujours en minorité dans ces promenades.

Les lits, c'est-à-dire les choses auxquelles on donne ici ce nom, sont très-rares dans la ville, il n'y en a que chez les riches. Pour ce jour-là on a recours, le plus souvent, à la complaisance de quelque notable. Qu'on se figure une cage à poulets en osier ou en branches de palmier, rectangulaire, ayant 1 m 50 de long sur 1 mètre

de large, divisée intérieurement en une infinité de petits compartiments servant de supports à la partie supérieure, et l'on aura l'idée de ce que, dans ce pays, on appelle un lit. Au-dessus de ce lit, ou plutôt de ce bois de lit, sont fixés deux cerceaux pliés en arcs et se croisant vers le milieu. Sur ces cerceaux, qui forment dôme, sont étendus les vêtements offerts.

Ce jour-là, on s'arrête devant les bonnes maisons, où les porteurs font sauter à qui mieux mieux le lit dont ils sont chargés; les femmes dansent autour, tandis que deux hommes de la noce se détachent pour aller quêter. Le produit de cette quête est destiné aux mosquées où l'on est censé dire des prières pour le bonheur des époux.

Un jour, de ma terrasse, attiré par le bruit de la musique, je vis un cortège de ce genre s'arrêter devant la grande porte de la casba, pour spéculer évidemment sur la générosité du seigneur et maître qui occupe la place des anciens sultans.

Les musiciens redoublaient d'ardeur; les quatre porteurs du lit bondissaient à rompre leur fardeau; la foule crasseuse des femmes faisait sauter ses loques jusqu'au-dessus des hanches; les gamins criaient à tue-tête en se roulant dans la poussière, au milieu de laquelle ils disparaissaient; les chiens hurlaient en manière d'accompagnement; les spectateurs, accroupis autour de la place, étaient en extase. Tout à coup, trois bourricots, qui se trouvaient apparemment libres dans la cour de la casba, voulurent goûter aussi de la fête : pris d'un accès délirant de gaieté, ils sortirent en bringuant; de leur musique à eux ils couvrirent la voix de l'orchestre; puis, se mêlant à la foule des danseuses, ils lancèrent force ruades et lâchèrent des malpropretés dont l'odeur s'épandit au loin; ils culbutèrent la foule en tous sens;

hommes, femmes et enfants poussaient des cris de détresse, et l'un d'eux défonça bravement, d'un coup de pied, la grosse caisse d'un nègre qui, jetant là son instrument, s'enfuit avec épouvante.

Enfin, l'agha appela ses serviteurs, qui ramenèrent à l'écurie, à grands coups de bâton, ces trouble-fête à longues oreilles.

Le quatrième jour, réunion des femmes et des jeunes filles chez la fiancée, et grande fête dans la demeure d'icelle. Les hommes n'ont point accès dans le sanctuaire; l'orchestre lui-même se tient dehors, devant la porte. Dans cette réunion intime, on mange d'abord, puis on danse, puis.... c'est un brouhaha qui décourage les musiciens eux-mêmes, jusqu'à l'heure où ces honorables artistes comprennent que la voix furieuse de leurs instruments ne couvrira pas les cris qui partent de l'intérieur. Les virtuoses, auxquels d'ailleurs on oublie d'envoyer à manger, abandonnent enfin leur poste.

Le soir du cinquième et dernier jour, qui doit être absolument un mardi, on conduit en musique la mariée chez son époux, où l'un et l'autre doivent demeurer sept jours sans sortir et sans autre distraction que celle de la musique qui joue, chaque soir, devant leur porte, l'air unique dont se compose le répertoire des artistes. Pendant ces sept jours, ils sont nourris aux frais de leurs amis.

Le matin du huitième jour, le jeune marié se rend, armé d'une hache, dans son jardin, ou, s'il n'est pas propriétaire, dans le jardin de l'un de ses amis; il grimpe sur un palmier auquel il coupe la tête; il dépouille ensuite cette tête de ses branches et de son écorce, et porte le cœur et la moelle à sa jeune femme; en les lui présentant, il lui en donne un coup sur la tête. La jeune femme

s'empare alors de la tête de palmier, et, après l'avoir découpée et nettoyée, la fait cuire dans le couscoussou que les jeunes époux offrent, le lendemain, à leurs parents et amis.

CHAPITRE XIII

Les 22 et 23 juillet. — Départ de Bouzid. — Je reprends Ahhmed. — Sâaba ménagère. — Les chérifs d'Ouazzann. — Échange de bons procédés. — Morts de soif. — Un peu de fraîcheur. — Une pluie de sauterelles. — Désespoir et réjouissances. — Une nuit agitée. — Ravitaillement. — Photographie. — Arrivée de Bou-Khachba. — Retour de Rabahh. — Un dîner chez l'agha. — Comment finirent les missionnaires.

Lundi 23 juillet. — Hier, le maximum a été de + 53°7 à l'ombre, par un chihili comme nous n'en connaissions pas encore d'aussi brûlant. Cette journée a donc été égale à celle du 8, mais ses effets ont été bien plus pernicieux; presque tous les blancs de l'oasis ont éprouvé les atteintes du tehem.

Vers le soir, je me sentis l'estomac très-chargé et des velléités de vomir; ma tête était lourde, j'avais des frissons. Il n'y avait plus à hésiter: au souper je m'administrai quatre pilules Dehaut, qui me tinrent sur pied toute la nuit. Ce matin j'étais brisé de fatigue, mais j'avais l'estomac débarrassé et j'éprouvais un grand soulagement. A quatre heures j'ai pris cinq pilules de sulfate de quinine.

Aujourd'hui + 55°1 centigrades à l'ombre! si cela continue, nous allons tous périr!

Après midi je m'étais réfugié dans ma niche du fond, que j'avais fait arroser dès le matin, et je n'avais pas tardé à m'endormir.

A deux heures, je me suis réveillé en sursaut : l'air manquait à mes poumons, je ne pouvais plus respirer. Ayant traversé précipitamment ma première chambre et la véranda qui la précède, j'ai voulu voir ce qui se passait au dehors. Alors j'ai senti sur le visage la sensation douloureuse de la flamme d'un grand feu qui, poussée par le vent, serait venue me lécher le visage.

M'étant voilé d'un turban, j'ai escaladé péniblement les quelques marches qui conduisent sur ma terrasse.

La chaleur était alors à son maximum, et mes thermomètres dépassaient légèrement 55°. L'infernal chihili, sortant des profondeurs embrasées du sud, soufflait doucement, mais sans la moindre interruption, comme s'il eût compris qu'une haleine plus forte, mais intermittente, aurait diminué la continuité de notre supplice. L'air était littéralement en feu ; il m'était impossible de tenir les yeux ouverts plus d'une ou deux secondes.

Un silence de mort planait sur la ville et sur l'oasis ; les nègres mêmes avaient déserté les jardins pour s'enfermer dans leurs bicoques.... personne dehors.... pas même un chien.... rien qu'un Français !

Je redescendis ; je pénétrai d'abord sous ma véranda, où j'éprouvai un premier soulagement, puis dans ma première chambre, où je ressentis une sorte de bien-être, et enfin dans la seconde, qui me parut presque fraîche. Ne sachant que faire, j'allumai une bougie et je lus jusqu'à cinq heures les journaux de France que m'avait apportés le dernier courrier.

Le soir, me trouvant très-bien, j'ai mangé avec beaucoup d'appétit, mais, par mesure de précaution, j'ai pris une pilule Dehaut.

Depuis quelque temps mon serviteur Bouzid devenait d'une impertinence à laquelle je ne comprenais rien : parfois il me semblait qu'il était ivre : mais ivre de quoi ?

Bouzid boirait-il du lagmi fermenté? fumerait-il du kif? Du lagmi, on m'en envoyait bien de temps en temps du ksar de Rouissat, mais nous le buvions frais, dans la journée même, et ainsi bu le lagmi ne produit pas l'ivresse; le kif, mon serviteur prétendait l'avoir en horreur.

A force de chercher je découvris, tout au fond d'un chouari, une demi-douzaine de bouteilles d'absinthe dont une pleine et une autre moitié vide. C'était le mot de l'énigme! Bouzid s'enivrait avec de l'absinthe: mais comment se procurait-il cette liqueur? Seuls dans le pays, l'agha et les missionnaires catholiques en faisaient venir pour leur usage, et il n'était pas probable qu'ils se fissent les pourvoyeurs de Bouzid.

J'interrogeai les courriers faisant le service entre Laghouat et Ouargla, ainsi que les quelques Arabes qui, dans ces derniers temps, étaient allés acheter des provisions à Touggourt et à Biskra : c'était par eux que mon serviteur se ravitaillait à mes dépens.

Je ne le renvoyai point; je me dis que, lorsque nous serions en route pour Aïn Çalahh, il ne trouverait plus le moyen de satisfaire sa détestable passion, et qu'alors il redeviendrait ce qu'il était auparavant, c'est-à-dire poli, fidèle et dévoué. Et puis comment le remplacer à une pareille distance de nos postes avancés du Sud?

Je me contentai de faire disparaître ce qui restait de la liqueur maudite, et je priai l'agha de défendre aux courriers, ainsi qu'aux caravanes, d'apporter de l'absinthe sans sa permission, sous peine d'une forte amende.

Bouzid s'aperçut bien vite que j'avais découvert sa cachette : il ne dit rien sur le moment, mais, dans la soirée du 22, comme je lui donnai l'ordre d'aller acheter quelques légumes, il me répondit : « Je ne suis point venu avec toi comme domestique, mais comme compagnon de voyage! »

Sans hésitation, à l'instant même, je lui réglai son compte et le priai de vider la maison.

Je me trouvai alors dans un grand embarras; Sâaba s'était mise au courant de la cuisine rudimentaire dont je me contentais ; elle était même devenue un cordon-bleu distingué pour le pays; elle lavait et entretenait soigneusement mon linge. En entrant chez moi elle ne savait pas coudre ; je lui avais donné des leçons dont elle avait profité, et elle raccommodait maintenant tant bien que mal mes chaussettes ; en deux mots j'étais fort content d'elle. Mais elle ne comprenait pas assez d'arabe pour aller elle-même au marché ; je ne pourrais l'envoyer partout comme un homme ; enfin il me fallait une personne de confiance pour le jour où je quitterais Ouargla, et ce quelqu'un ne pouvait être ni une femme ni même un homme du pays.

Mon embarras, heureusement, ne fut pas de longue durée. Il n'y avait pas une heure que Bouzid était sorti que je recevais la visite de mon ancien serviteur Ahhmed ben ett Thaleb Youssouf, que je croyais parti depuis longtemps pour Touggourt, sa ville natale. Je le repris aux appointements de 80 francs par mois, et je lui rendis les armes que je lui avais enlevées lorsque je l'avais congédié.

Se sentant indispensable, Ahhmed pouvait devenir très exigeant ; d'autre part je désirais un domestique comprenant un peu de français afin de pouvoir m'entretenir avec lui sans être compris ; j'écrivis aussitôt à M. le receveur des postes de Laghouat, qui, à plusieurs reprises, m'avait très obligeamment fait, par lettres, ses offres de service, ainsi qu'à M. le capitaine Lafaille, chef du bureau arabe de la même ville, pour les prier de me trouver là-bas un homme de confiance, habitué à nos mœurs et parlant un peu notre langue. Ce ne fut pas en vain que je fis

appel à l'obligeance de ces messieurs, ainsi qu'on le verra plus loin.

Mardi 24 juillet. — Aujourd'hui encore + 53°5 à l'ombre, malgré le vent du S. O. Mais après la journée d'hier celle-ci me paraît très supportable. Le minimum de la nuit a été de + 29°2.

Ce matin est arrivé à Ouargla, venant d'Aïn-Çalahh, le chérif Moulay el Arbi, fils de Sidi Mohhammed, fils de Moulay Thayeb, d'Ouazzann, et neveu du grand chérif Sidi Abd-es-Selam dont j'ai obtenu une lettre par l'obligeante entremise de M. Tissot, notre chargé d'affaires au Maroc.

L'agha m'a envoyé chercher vers 11 h., pour prendre le café avec lui et le chérif.

Celui-ci est un grand et gros homme, à barbe grisonnante, aux yeux bleus remplis d'intelligence; il paraît âgé d'une cinquantaine d'années.

Il vient du Maroc par le Tidikelt, et désire se reposer quelques jours à Ouargla. Il se rend à Alger, où il compte s'embarquer pour l'Egypte, d'où il ira à la Mekke en pèlerinage. Il est venu d'Aïn Çalahh en marchant la nuit, à cause des chaleurs, et il semble très fatigué.

Il est accompagné d'un sien parent, Sidi Mohhammed, fils de Thayeb, fils d'Ahhmed, fils d'Abd-Allah, jeune homme d'une trentaine d'années, ainsi que de plusieurs serviteurs me semblant lui porter le plus profond respect.

Ayant fait part au chérif de mon intention d'aller à Aïn Çalahh, il me demanda si j'avais une lettre du sultan.

Je lui répondis que j'avais une lettre du sultan, et une autre de Sidi Abd-es-Selam son oncle, et je les lui montrai toutes les deux.

Après les avoir lues, le chérif m'assura qu'avec de pareilles recommandations je serais très bien accueilli à Aïn Çalahh et partout où je voudrais aller, aussi bien

dans le Touât et dans le Gourara que dans le Tidikelt; mais, dit-il, la lettre de Sidi Abd-es-Selam te sera plus précieuse que celle de l'empereur, parce que l'autorité religieuse du grand chérif est la seule qui soit reconnue dans ces contrées.

Moulay el Arbi m'apprit que le fils même de Sidi Abd-es-Selam, Sidi Mohhammed, se trouvait en ce moment dans le Tidikelt où il devait passer le ramadan; il m'offrit de me donner une lettre pour lui, ajoutant qu'en sa compagnie je pourrais étudier le pays en toute sécurité.

Il me fallait donc partir de façon à arriver à Aïn Çalahh avant la fin du ramadan; justement Ahhmed ben Hhout, le frère de Bou-Khachba, vint le soir même, accompagné de Qaddour ben Mouissa et de plusieurs autres, me faire cette proposition. J'acceptai volontiers cette anticipation de départ.

Mes hommes m'ayant manifesté le désir de commencer le jeûne avant de quitter Ouargla, je fixai la date du départ au mardi 11 septembre 1877, qui correspond au 3e jour de ramadan de l'an 1294 de l'Hégire.

Mercredi 25 *juillet.* — La température ne s'est élevée aujourd'hui qu'à + 52° centig. à l'ombre, mais, par contre, le minimum nocturne a été plus élevé que les nuits précédentes (+ 30° 1); le vent du N.-E., qui a soufflé toute la journée, a rendu cette température très supportable, et le nombre des malades a sensiblement diminué.

Vers 4 heures du soir, on est venu m'annoncer que des éclaireurs, montés sur des mahara, envoyés par l'agha dans la direction du S. O., ont découvert hier matin, près du hhassi Djemel, puits situé à trois bonnes journées de marche ordinaire, les cadavres de deux Arabes et de quatre esclaves nègres destinés au marché d'Ouargla, morts de soif dans la terrible journée du 23.

Jeudi 26 *juillet.* — De 52°, la température est tombée, aujourd'hui, à 42° à l'ombre. Dieu soit loué! Pour être brusque, la transition n'en est pas moins très agréable. C'est au vent du N. E. qui, hier, a bataillé tout le jour contre les vents du sud, et qui est enfin sorti, la nuit dernière, triomphant de la lutte, que nous devons la bonne fortune de respirer aujourd'hui, à pleins poumons, l'air frais, vivifiant, qui nous apporte avec lui les senteurs du Tell. Ce matin des chants joyeux ont retenti dans l'oasis.

Comment ne pas fêter moi-même une aussi belle journée? Pour la première fois depuis bien des jours, je vais, dans l'après-midi, chasser dans la forêt de palmiers. Sur mon passage, j'ai vu la satisfaction répandue sur toutes les figures ; les nègres ont repris leurs travaux ; déjà ils coupent quelques-uns des régimes dorés qui pendent au haut des palmiers, entre les palmes vertes que balance la brise.

Mais le plaisir, ici-bas, arrive toujours entre deux peines.

Ce matin, des chants d'allégresse ont salué le vent du nord ; ce soir, des cris de détresse retentissent de toutes parts.

Je bondis sur ma terrasse, armé de mes jumelles, et je sonde toutes les parties de l'horizon....

Rien....

Les cris de détresse redoublent....

Je sonde les profondeurs du firmament....

Un nuage gris, semé de points brillants comme des myriades de petites étoiles, cache à ma vue l'azur du ciel... Ce nuage vient du sud, et il s'avance lentement vers le nord.

Et les cris de détresse partant des terrasses, des rues, des jardins, s'unissent en une clameur qui n'a plus rien d'humain.

Des foules d'hommes, de femmes, d'enfants, sortant de la ville, se précipitent dans l'oasis, armés de marmites, de vieilles casseroles, de morceaux de cuirs secs.

Bientôt, de tous côtés, c'est un vacarme indescriptible, un infernal charivari ; aux cris de la multitude se mêle le fracas de tous ces instruments improvisés, sur lesquels on frappe à tour de bras.

Ce nuage gris qui s'avance, c'est l'un des fléaux les plus redoutés des oasis du Sahara qui, renfermées dans d'étroites limites et entourées d'immenses déserts, n'ont pas à leur portée, comme les centres du Tell, de nombreuses ressources contre la famine.

Ce nuage gris, ce sont des sauterelles[1] ; ces points brillants, ce sont des orthoptères dont les rayons obliques du soleil couchant illuminent les ailes, et qui se détachent de la masse pour s'abattre sur l'oasis.

Le nuage est très épais ; sa queue se perd dans la pénombre du sud ; il paraît être poussé vers le nord par un courant aérien supérieur ; les sauterelles qui tombent sont celles de la partie basse du nuage ; saisies par le vent des régions basses, elles ne peuvent suivre le gros de l'armée.

Et elles tombent comme les grosses gouttes d'une pluie d'orage, après les chaudes journées d'été....

Vendredi 27 juillet. — Toute la nuit les cris de détresse ont retenti, et toute la nuit il a plu des sauterelles.. . Le sol en est couvert, l'air en est encombré, les palmes se rompent sous le poids de leur essaims.

Délicieuse nuit, pourtant, toute scintillante d'étoiles, toute pleine de fraîcheur, tout humide de rosée....

[1] Se nomment en arabe جراد *djerad*, au singulier جرادة *djerada*. Dérive comme *djerid* (branche de palmier) de la racine جرد *djarada*, *ôter les feuilles*, ou *dépouiller un arbre de ses feuilles*.

Que d'espérances déçues !...

Que de gens, depuis longtemps affamés, endureront longtemps encore la misère et la privation ! Combien de pauvres petits enfants rendront le dernier soupir sur le sein tari de leurs mères !...

Aujourd'hui encore le nuage continue sa marche lente et désastreuse ; les grosses gouttes dorées s'abattent toujours sur la verdure qui disparaît sous leurs couches épaisses, et qui ne reparaîtra plus, quand le fléau aura passé.

Les tiges encore tendres, par lesquelles les dattes sont retenues aux rameaux qui forment le régime, sont les premières rongées, et des fruits dont la couleur d'un jaune pâle annonce l'imparfaite maturité jonchent le sol au-dessous des palmiers.

La luzerne, destinée aux chèvres dont le lait nourrit les enfants ; les pastèques succulentes dont la fraîcheur est si bienfaisante pendant les chaudes journées du sâmma, tout est dévoré par l'insecte maudit.

A midi le nuage s'éclaircit et livre enfin passage aux rayons du soleil. Le soir, plus de sauterelles, et l'on comprend l'étendue du désastre en voyant les pétioles des palmiers, dépouillés de leurs feuilles et allégés de leur poids, se redresser librement vers le ciel, comme les branches des arbres de nos climats après qu'elles ont été effeuillées par le vent d'automne.

Des régimes pendent encore, çà et là, au-dessous des palmes dénudées : c'est tout ce qui reste d'une récolte sur laquelle reposait l'espoir de tant de malheureuses familles.

Le désespoir se lit sur tous les visages des nègres de l'oasis, tandis que les nomades, dont la paresse et l'orgueil ont créé des déserts, font retentir de leurs cris de joie la plaine des alentours.

Que leur importent les plantations? Ils n'en ont pas! Les dattes de l'oasis, ils s'en consolent.... les quelques troncs de palmiers qui leur appartiennent, plantés pêle-mêle dans la vallée, sans culture et sans arrosage, ne produisent que de rares et maigres régimes, dattes coriaces, à peine bonnes pour leurs chameaux.

Leur fortune, à eux, elle est dans leurs troupeaux, et leurs champs de pâturage sont immenses comme le Désert. Avec leurs troupeaux, ils ont du lait, de la viande, des tissus et de l'argent pour se procurer les grains du Tell et les dattes des oasis; si l'argent leur manque pour acheter du grain (ce qui leur arrive souvent), ils ont le *loûl*, ou graine du hhalfa (arthratherum pungens) qu'ils réduisent en farine; les grosses truffes blanches du Sahara appelées terfas et la racine tubérifère d'une plante parasite très commune dans les sables[1], et ces trois plantes, ils les pétrissent ensemble pour en faire des galettes agréables au goût; enfin, le gibier, très abondant dans l'Erg ou massif des dunes, leur permet de ménager leurs troupeaux.

La sauterelle, qu'ils mangent, est pour eux une bonne fortune, elle leur apporte un surcroît de provisions inattendu. Aussi voit-on leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves, courir sus aux sauterelles, emplissant des sacs, des tellis, des paniers, des bernous, etc. La chasse terminée, on fait bouillir les insectes dans l'eau salée,

[1] En sortant du sable, cette plante a l'aspect d'une grosse asperge; mais arrivée à un complet développement elle atteint tout au plus la hauteur de 25 centimètres; elle porte alors, directement attachées autour d'une grosse tige fibreuse, des fleurs jaunes et rouges, quelquefois bicolores, dont la corolle monopétale, tubuleuse, à limbe partagé en deux lèvres, rappelle les fleurs de la famille des *labiées*.

M. Béchu, l'intelligent horticulteur saharien de Biskra, m'a assuré, à plusieurs reprises, que cette plante était un parasite du *zéita* (Limoniastrum guyonianum).

on les fait sécher au soleil, et on les entasse dans des sacs en peau de bouc, où l'on puisera plus tard au fur et à mesure des besoins.

Samedi, 28 *juillet*.—Aujourd'hui, maximum de +43°4, par le vent N. E. qui continue à nous rafraîchir de son souffle; les brûlantes caresses du chihili sont déjà oubliées.

Je sors de grand matin faire une tournée dans l'oasis afin de me rendre compte de l'étendue du désastre causé par les sauterelles. L'occident de l'oasis est presque entièrement ravagé; il ne reste sur les palmiers qu'un quart de la récolte. L'est et le nord sont un peu moins maltraités; la partie supérieure des palmes est seule complètement rongée, la moitié des régimes sont intacts; au sud, il ne reste presque rien, le sol est jonché de dattes vertes, et toute la luzerne a disparu. En résumé, les pertes sont immenses, et la misère va être terrible : ce qui reste est à peine suffisant pour payer les impôts.

A mon retour, on m'annonce que le chérif Moulay el Arbi est venu me voir; je me rends aussitôt à la maison où il a reçu l'hospitalité.

Le chérif voulait me dire que les gens d'Aïn Çalahh qui l'avaient conduit à Ouargla allaient s'en retourner bientôt; qu'il profiterait de l'occasion pour annoncer ma prochaine arrivée à Sidi Abd-el-Kader ould Ba-Djouda, cheikh d'Aïn Çalahh, ainsi qu'à Sidi Mohhammed, fils de Sidi Abd-es-Selam; il m'annoncerait comme un grand médecin, ami de Sidi Abd-es-Selam lui-même, et me donnerait, pour ces personnages; deux lettres que je porterais avec moi.

Après déjeuner, je reçus la visite du jeune compagnon de voyage et parent de Moulay el Arbi, Sidi Mohhammed ben Thayeb ben Ahhmed ben Abd-Allah, dont l'air enjoué et les manières simples m'avaient beaucoup plu.

Je vis tout de suite que ce jeune gaillard ne serait pas difficile à émanciper. Je lui offris du thé, puis une cigarette, qu'il accepta sans façon, en me priant de n'en rien dire à personne.

Comme nous fumions, causant de choses et d'autres, voilà que quatre dépenaillés se précipitent dans ma cour pour baiser les mains et la tête de mon jeune chérif, qui a tout juste le temps de jeter sa cigarette et de prendre l'air grave et digne qui convient en semblable circonstance. Les dépenaillés partis, j'ordonne de fermer la porte, et mon hôte attaque une seconde cigarette.

Il me dit qu'il sait que les Français aiment beaucoup à se divertir et qu'il serait très heureux de faire un voyage en France afin de s'amuser tout à son aise. Au retour de son pèlerinage, c'est-à-dire dans le courant de Djoumada el aouel (mois de mai 1878), il se rendra à Fez où il possède une maison, qui n'est pas la seule : il en a deux autres, l'une à Mequinez, l'autre à Ouazzann. Si je pouvais me trouver au Maroc en même temps que lui, il se ferait, me dit-il, un vrai plaisir de m'offrir l'hospitalité, et très certainement il me suivrait alors en France.

J'assurai au digne descendant du Prophète que, s'il ne m'était pas possible de dépasser le Touât ou Tombouctou, je rentrerais certainement par le Maroc et qu'en passant par Fez je ne manquerais pas d'aller lui demander l'hospitalité. Cela dit, je lui offris 50 francs, en le priant de les remettre à Moulay el Arbi pour les *Fokra* (travailleurs) de l'ordre de Sidi Abd-es-Selam pour lequel je prétendis professer la plus grande vénération.

Le soir, Sidi Mohhammed vint m'apporter les deux lettres de Moulay el Arbi; mais nous ne pûmes causer longtemps; des nomades Châamba, l'ayant vu se diriger chez moi, entrèrent en foule à sa suite pour lui lécher la tête et les mains.

Mercredi 1er *août.* — La température s'est maintenue, ces derniers jours, entre + 41 et + 44° centigrades à l'ombre; le minimum nocturne est descendu à + 25°. L'état sanitaire s'est considérablement amélioré.

Vers les deux heures de l'après-midi, Sidi Mohhammed est venu me présenter le guide qui l'a conduit d'Aïn Çalahh à Ouargla. Le visage de cet homme ne m'est pas inconnu; mes espions (car j'ai ici deux « fidèles » qui me renseignent sur tout ce qui peut m'intéresser), mes espions, dis-je, me l'ont montré deux fois sur la place du marché, et me l'ont signalé comme un homme du Tidikelt ayant de fréquentes entrevues avec les missionnaires catholiques, ainsi qu'avec les espions que l'agha Ben Driss, de Touggourt, entretient dans le pays; il a presque constamment les yeux baissés, et, quand il les lève, quelque chose de faux se lit dans son regard. C'est cet homme, me dit Sidi Mohhammed, qui est chargé de porter les lettres écrites par Moulay el Arbi et par l'agha d'Ouargla au cheikh d'Aïn Çalahh et au fils de Sidi Abd-es-Selam, lettres dans lesquelles il est bien spécifié que je suis moi-même porteur de lettres de S. M. El Hassann et de Sidi Abd-es-Selam, ordonnant à tous ceux qui reconnaissent leur autorité de me bien recevoir. Je le charge d'un joli hhaïk djeridi, du prix de 80 francs, d'un hhaïk ordinaire, de deux burnous, dont l'un également du Djerid, destinés au cheikh d'Aïn Çalahh, et je lui fais don de 50 francs pour m'attirer ses sympathies. Il me remercie vivement (les yeux toujours baissés) et prend aussitôt congé parce qu'il doit se mettre en route à l'entrée de la nuit.

Samedi 4 août. — La température s'est élevée, ces derniers jours, de 44° à + 50° 2, où elle se tient aujourd'hui par un calme à peu près absolu; une recrudescence se manifeste en même temps dans les maladies. Pour

moi, j'ai fini par me faire à cette température, je n'en suis plus incommodé; il est vrai que je ne me suis jamais écarté des règles hygiéniques; mon serviteur Ahhmed, qui les observe aussi, n'est jamais indisposé non plus.

Dans la soirée, nouvelle visite de Sidi Mohhammed, le compagnon de Moulay el Arbi. Il me renouvelle ses protestations, se déclare mon ami à la vie à la mort, et me promet un hhaïk semblable à ceux que portent les chérifs d'Ouazzann, afin de faire croire aux gens du Touât que je suis un ami de la famille.

Me doutant que le gaillard désire quelque chose de moi, je lui offre aussitôt un hhaïk de Touggourt en m'excusant sur la grossièreté du tissu: mais y a-t-il quelque chose digne de lui dans ce pays de misère? Il accepte mon présent, et, non sans quelque hésitation, m'insinue que Moulay el Arbi a grande envie d'une montre.

J'avoue que je fis la grimace, j'étais puni par où j'avais péché; j'avais fait la sottise de lui dire que je possédais deux montres, et que j'en attendais une troisième d'Alger. Il fallait m'exécuter ou me faire des ennemis de gens qui ne demandaient qu'à m'être utiles.

Je donnai donc à Sidi Mohhammed une excellente montre en argent qui, depuis quelque temps, marchait irrégulièrement par la faute de quelques grains de sable qui avaient pénétré dans le mouvement. Après s'être lesté d'une tasse de thé, mon visiteur partit tout joyeux avec sa montre, en me jurant que je pourrais visiter et fouiller tranquillement tout le Gharb (Maroc) sous la protection de Sidi Abd-es-Selam.

Dimanche 5 *août*. — Hier soir, à neuf heures, le ciel était couvert de nuages sombres venant du N. O., quoique le vent inférieur continuât de souffler faiblement du N. E.

Comme ce ciel couvert n'était pas favorable aux moustiques, je me réjouissais à l'idée de pouvoir enfin dormir une nuit pleine. Ayant fait étendre mon grabat sur la terrasse, je m'y laissai tomber avec un soupir de satisfaction.

Je dormais profondément lorsque, vers onze heures, je fus réveillé en sursaut par un bruit extraordinaire. En un clin d'œil je fus debout : le ciel était tout couvert de nuages sombres, et le vent soufflait du N. O. avec des sifflements stridents, charriant de telles quantités de sable qu'on ne pouvait ouvrir les yeux sans être aussitôt aveuglé [1].

Aux sifflements de la tempête se mêlaient des cris perçants, cris de femmes qui semblaient sortir d'une maison voisine.

J'allais réveiller Ahhmed pour l'envoyer aux renseignements, lorsque, à travers les nuages de sable chassés par le vent, une grande lueur, comme celle d'un incendie, projeta ses pâles reflets sur ma terrasse. En même temps des femmes, marchant deux par deux, se répandirent dans le quartier par bandes de vingt à trente en poussant les cris stridents que je ne puis mieux comparer qu'à ceux d'une troupe de chacals affamés. Ces femmes rentraient sans doute chez elles, car au bout de quelques instants je ne les entendis plus.

Mais il en était resté un grand nombre dans la maison, et leurs cris se mêlèrent, toute la nuit, aux hurlements de la tempête. Il me fut impossible de dormir.

Le matin, la tempête s'apaisa, mais les cris des femmes

[1] Je crois devoir rappeler ici que les vents du N.O. ne soulèvent le sable qu'à la surface, et que les modifications qui peuvent en résulter pour les dunes ne sont jamais considérables et sont tout à fait locales. Le vent du S. E. est le seul qui soulève les sables dans les hautes régions de l'air pour les transporter au loin.

redoublèrent ; une voix, plus aiguë que les autres et se maintenant constamment à un diapason plus élevé, semblait diriger ce concert de mégères. Au lever du jour, je vis d'autres femmes arrivant de tous côtés, par bandes serrées, sous des loques crasseuses, et les lamentations des nouvelles venues ajoutèrent des notes aiguës au concert diabolique. La voix perçante, énervante, dominait toujours les autres et conduisait ce charivarique orchestre.

Mon domestique, étant allé aux informations, m'apprit qu'un nègre avait passé de vie à trépas ; c'était précisément le père du jeune Djelloul qui, lors de mon arrivée à Ouargla, était venu de lui-même se mettre à mon service, et dont j'étais, entre parenthèse, très satisfait.

A 6 heures du matin, les lamentations cessèrent tout à coup. Quatre hommes sortirent de la maison, portant le mort sur un brancard ; les femmes suivaient derrière deux par deux. Dès que le cortège fut arrivé au milieu de la place, la femme à la voix perçante chanta les louanges du défunt de son diapason le plus aïgu, sur un rhythme qu'elle essayait de rendre lugubre, et les autres répétaient ses paroles en s'accordant de leur mieux.

On conduisit ainsi le mort à sa dernière demeure. *Requiescat in pace !*

Lundi 6 *août.* — Hier et aujourd'hui, la température n'a guère dépassé 43° centig. à l'ombre, par le vent du N. E. ; mais quelques fortes journées sont encore à craindre dans le cours de ce mois.

De bon matin, j'ai reçu la visite de Sidi Mohhammed, qui m'annonce son départ pour le lendemain soir. La montre que je lui ai donnée s'est arrêtée pendant la nuit ; il me la rapporte en me disant qu'il a donné 50 francs à Moulay el Arbi pour qu'il puisse s'en acheter une neuve à Alger. Cette naïveté aussitôt lâchée, je tire dix pièces de

5 francs de ma sacoche et je les donne à mon visiteur pour qu'il s'en achète une aussi ; j'écris en même temps, sur une feuille de mon carnet, l'adresse de M. Émile Robert, horloger, rue de Chartres, à Alger, qui, au retour de mes deux précédents voyages, avait eu l'obligeance de procéder gratuitement à la réparation et au nettoyage de mes montres, et à qui j'avais moi-même écrit pour le prier de m'envoyer un demi-chronomètre. Je sus plus tard que Sidi Mohhammed était en effet allé s'acheter une montre de 50 francs à l'adresse indiquée.

A peine cet échange était-il fait qu'un homme de la suite des chérifs entra chez moi, un paquet sous le bras : c'était le hhaïk d'Ouazzann que Sidi Mohhammed m'avait promis, hhaïk en soie tissé à la main avec le plus grand soin.

Mais mon nouvel ami me réservait une surprise des plus rares : il me dit tout bas à l'oreille qu'il allait m'écrire un *hheurz* (talisman) dont les chérifs d'Ouazzann avaient seuls le secret, et qu'avec ce hheurz dans ma chachia je passerais n'importe où sans avoir rien à craindre ; mais ce précieux talisman ne produirait son effet que si je récitais six fois par jour la prière qu'il m'écrivit aussitôt sur un morceau de papier séparé !

Pauvre chérif ! Je te sais gré de l'intention. Mais sais-tu ce que je dis entre mes dents au moment même où toi, descendant du Prophète, tu m'honores d'une prière infaillible et d'un talisman merveilleux ? Tu ne le devines pas, car tu n'es pas plus sorcier que le commun des mortels. Je me dis qu'il sera plus sage à moi d'examiner six fois par jour la batterie de ma carabine.

Poussant jusqu'au bout sa sollicitude, Sidi Mohhammed prit la peine de coudre, dans un morceau de toile, le talisman qu'il m'avait écrit.

Cependant, à son air embarrassé, je devinai qu'il avait

une demande à me faire en retour de son insigne faveur. Je le mis tout de suite à l'aise en l'assurant que je ne désirais qu'une chose, lui être en tout et toujours agréable. Il hésita quelques instants encore. Enfin il me confia tout bas à l'oreille, le jeune chérif, qu'ayant épousé coup sur coup trois jolies femmes, il s'était trouvé, au moment de son départ, dans une telle faiblesse qu'il n'avait pu leur dire convenablement adieu! et il me demandait un remède.

Que faire pour guérir ce jeune vieillard? Je lui donnai une boîte de pastilles, sur laquelle je comptais beaucoup moins que sur les quelques mois qu'il allait passer loin du séjour *tri-conjugal*. Puis je sortis en même temps que lui pour dire adieu à Moulay el Arbi, que je savais très occupé à ses préparatifs de départ.

Lundi 13 *août* 1878. — Du 6 au 10, la température n'a cessé de s'élever jusqu'à 53° centigrades. Le 9, le chihili a fait monter mes thermomètres jusqu'à + 51° 4 à l'ombre; dans la nuit, tandis que nous jouissions d'un calme parfait, un courant supérieur du nord-ouest poussa devant lui des nuages sombres qui laissèrent tomber, vers quatre heures du matin, quelques gouttes de pluie; dans la journée du 10, le ciel étant toujours nuageux, la température a atteint + 53°; en dépit d'un vent du nord-est cette journée pénible a causé une recrudescence de *tehem*, ainsi que j'en ai pu juger par les nombreux malades qui sont venus me visiter le soir.

Je profite aujourd'hui du départ d'une petite caravane pour envoyer un homme en ravitaillement à Biskra. Devant quitter Ouargla le 11 du mois prochain, la caravane aura juste le temps de revenir avant mon départ. Avec mes ordres d'achat, j'ai remis au nommé Zergoum ou Mohhammed ben Bahhahhous, des Mokhadma, mon commissionnaire, une caisse renfermant différentes col-

lections et des manuscrits arabes, ladite caisse devant être déposée chez l'honorable M. Sardon, négociant à Biskra.

Mardi 14 août. — Quoique le simoum ait soufflé ces derniers jours, la température n'a pas dépassé 48 degrés.

Qaddour ben Mouissa vient de bonne heure me faire part de la rentrée du fameux Bou-Khachba, pour qui M. le Gouverneur m'avait envoyé, à Touggourt, une lettre d'aman. Ce rebelle s'est présenté à l'agha, à qui il a offert, selon l'usage consacré, et en signe de soumission, un mahari tout équipé avec ses armes attachées à la selle[1].

Bou-Khachba est accompagné de ses cinq fils, de plusieurs personnes de sa famille et des principaux d'entre les Châamba.

Qaddour est à peine sorti qu'Ahhmed, mon domestique, m'annonce qu'un Châambi du nom de Rabahh ben Amera demande à me parler. C'est mon ancien guide Rabahh qui, rentré la veille du désert, est campé, avec sa famille et ceux de sa tribu, à l'Aïn Béïda, près d'Adjadjat.

Le vieux brave homme est chargé d'une outre pleine de lait de chamelle et de deux pastèques qu'il porte dans le capuchon de son bernous.

Mon ancien guide me parut tout gaillard. Ses vêtements, quoique déchirés, étaient propres, et lui donnaient un air de jeunesse que je ne lui avais jamais vu. Je l'invitai à déjeuner, et je recommandai à Ahhmed et à Sâaba de réunir leurs talents pour nous servir le meilleur des couscoussou avec force *mergua* (sauce) au beurre, et un beau gigot de mouton que justement 'avais pu me procurer la veille au marché, grâce à la rentrée des nomades.

[1] Les rebelles appartenant aux tribus qui possèdent des chevaux, comme les Sâïd Othba, offrent un cheval au lieu d'un mahari.

Chose inouïe chez les Arabes : *Rabahh me salua de la part de sa femme !...* Pour faire passer ce grave manquement à la loi des convenances, il me dit aussitôt qu'il me considérait comme le chef de sa famille.

Comme nous étions là, assis tous deux sur un tapis, causant du pénible voyage que nous avions fait ensemble à travers les grandes dunes de l'Erg, l'agha vint m'inviter à déjeuner chez lui en compagnie de Bou Khachba, et il comprit Rabahh dans cette invitation.

Nous nous rendîmes donc à la Casba, où nous entrâmes dans une salle longue et étroite, contre les murs de laquelle étaient assis une centaine d'individus. Dès que j'arrivai devant la porte, un groupe se leva et se dirigea vers moi, précédé d'un vieillard.

Le vieillard était Bou Khachba, et ceux du groupe étaient ses cinq fils et ses serviteurs.

Mohhammed ben Hhout, surnommé *Bou-Kachba* [1] est un beau et robuste vieillard de soixante-dix ans, un peu voûté par le poids des années, mais haut de taille et large d'épaules. Ses yeux sont vifs et intelligents ; sa barbe grise, presque blanche, qu'il porte longue, est bien distribuée autour d'une belle tête ovale. Comme tous les Arabes habitués au Désert, il se voile ordinairement la partie inférieure du visage avec un tour de son turban qui passe sous le menton.

Les salutations durèrent longtemps, et les remerciements aussi, car il savait que j'avais demandé à M. le Gouverneur général, pour lui et pour sa famille, une lettre d'aman dont j'étais porteur ; je la lui remis sur-le-champ et le secrétaire de l'agha en donna lecture, à haute voix, à l'assemblée.

[1] C'est-à-dire *l'homme à la poutre*. Ce surnom lui fut donné à cause de sa force herculéenne.

On nous fit asseoir, ou plutôt accroupir sur un de ces grands tapis à longs poils, appelés *ferach* parce qu'ils servent en même temps de lit aux nomades dont ils forment tout le mobilier.

On nous servit le couscoussou dans de grands plats en bois et en terre qu'on posa directement sur le tapis, et autour desquels les invités s'assirent en cercle, les jambes croisées, par groupes de dix.

On distribua des cuillères en métal tant qu'il y en eut, puis des cuillères en bois ; faute d'un assortiment suffisant, nombre d'invités pêchèrent avec leurs mains à même les plats, ce que du reste ils préféraient évidemment.

Rabahh eut pour sa part une cuillère en bois (parce qu'il était mon voisin) ; il la cacha sous le plat, puis, allongeant la main, il fit, dans la partie du couscoussou qui lui faisait face, un trou considérable où il se mit à manipuler des boulettes qu'il portait à sa bouche de la main droite; la main gauche, ouverte sous le menton, recevait les grains qui se détachaient de la boule. En homme soigneux, mon ancien guide avait tout d'abord enlevé du plat, pour le mettre devant lui, sur le tapis, le morceau de viande de mouton qui lui était échu en partage.

Je vis avec plaisir qu'il n'avait rien perdu de l'appétit d'autrefois. Il s'arrêta lorsqu'il ne resta plus rien au fond du plat, pas avant. Alors il poussa comme les autres son *el hhammdou lillah !* (Dieu soit loué !), puis, écartant les doigts, il les essuya consciencieusement sur le tapis, absolument comme il aurait fait dans le Désert avec une touffe d'herbe. Ensuite il nettoya ses lèvres et sa barbe avec les manches de sa ganndoura.

O l'admirable simplicité des anciens patriarches ! Abraham l'a transmise à ses descendants, et ceux-ci l'ont conservée à travers les siècles et à travers les pays sans jamais altérer sa noble pureté !

Quelle malpropreté ! dira-t-on.

J'avoue qu'à ce point de vue la simplicité patriarcale a son mauvais côté ; mais aussi que d'économies sur le luxe moderne dans un simple geste de Rabahh !

Après le repas on servit le café, puis le thé ; ce fut le moment de la conversation. L'agha allait d'un groupe à l'autre, félicitant ses hôtes et leur faisant part de sa joie en voyant tous les Châamba, un instant égarés, profiter de l'aman que les Français leur avaient accordé, et rentrer les uns après les autres au pays natal. Il félicita Bou-Khachba d'avoir donné l'exemple, et celui-ci déclara que, mûri par les années et comprenant enfin combien la puissance française était plus douce que la tyrannie des chérifs d'aventure, il vivrait désormais en paix dans son pays natal, au milieu des siens, jusqu'à ce que Dieu l'appelât à lui.

Il fut question de mon voyage au Tidikelt. Ahhmed ben Ilhout engagea Bou-Khachba son frère à mettre en jeu toute son influence pour que je fusse reçu quand même à Aïn Çalahh.

Le vieillard répondit qu'il y réfléchirait sérieusement. Il me doit trop pour ne pas chercher à me rendre service.

L'influence de Bou-Khachba sur les siens, sur les gens du Tidikelt et sur les Touareg, est incontestable : il la doit ici à l'admiration pour l'homme fort, au courage aventureux, là-bas à la terreur qu'inspirent cette force et ce courage.

On raconte de Bou-Khachba plus d'un trait extraordinaire. Ce qui suit donnera une idée de la crainte qu'il inspire dans le Sahara central.

Ayant été, une fois, reçu par les gens d'Aïn Çalahh avec une certaine froideur, il s'en vengea en arrêtant et en rhazant, sur la route de Tombouctou, une de leurs cara-

vanes forte de 200 chameaux. Certes, c'était un butin considérable : sans compter un grand nombre d'esclaves des deux sexes que conduisait la caravane, tous les chameaux étaient chargés de produits du Soudan.

Au lieu de chercher à reprendre leur bien par la force, les gens d'Aïn Çalahh envoyèrent une députation à Bou-Khachba pour le prier humblement de leur rendre son butin, lui jurant qu'à l'avenir il serait accueilli, dans leur ville, avec tous les égards dus à un homme de son importance.

Bou-Khachba rendit la prise à condition qu'on lui donnerait sept mahara blancs en signe de repentir. Les mahara lui furent envoyés, et depuis lors les hommes du Tidikelt n'ont cessé d'avoir pour lui la plus grande déférence.

Après avoir passé une heure à converser avec les Châamba, je me retirai en compagnie de Rabahh.

Mon ancien guide, auquel je fis cadeau d'un joli bernous de Touggourt, me quitta enchanté de sa visite.

Dans la soirée, je reçus la visite de Bou-Khachba et de ses fils. Après avoir humé avec grand plaisir la tasse de thé que je leur offris, le patriarche Châambi me raconta ce qu'il savait sur la mort des trois missionnaires envoyés par l'archevêque d'Alger.

Les gens avec qui voyageaient les marabouts français ne sont pas de vrais Touareg ; ce sont des Foggas sang-mêlé[1]. Ces gens sont des brigands de profession et les Français

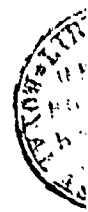
[1] C'est-à-dire que les Foggas ne sont pas considérés comme étant de pure race berbère ; il y a eu, parmi eux, de nombreux croisements avec la race aborigène du Ihoggar et du Azguer, qui est la même que celle des nègres sahariens. Ainsi les savants qui, à Alger, ont usé leurs lunettes à examiner les trois types que le hasard avait mis entre leurs mains, ont absolument perdu leur temps. Les photographies qui m'ont été montrées et dont j'ai pris une copie n'ont fait que m'affermir dans cette conviction.

auraient bien fait de leur couper le cou. En acceptant de conduire les marabouts français ils savaient qu'ils ne pouvaient les faire agréer nulle part, mais ils n'ont pas osé refuser. Quand ils furent à trois journées au delà d'El Goléa [1], les Touareg se dirent entre eux : « Où conduirons-nous ces gens-là ? Dans notre pays ? On nous tuerait avec eux ; tuons-les plutôt. » Alors il les massacrèrent à coups de sabre.

Ceux qui, les premiers, rencontrèrent les cadavres des missionnaires, remarquèrent que l'un d'eux avait reçu un coup de sabre sur l'épaule qui l'avait fendu jusqu'au bassin, et ils reconnurent là la main d'un des plus célèbres bandits touareg dont j'ai oublié le nom et qui seul était capable de donner un pareil coup. Les assassins se rendirent ensuite à Aïn Çalahh où ils vendirent les dépouilles de leurs victimes.

Depuis lors, et malgré la forte récompense offerte par les missionnaires d'Ouargla, aucun Châambi n'a voulu se charger d'aller à la recherche de leurs ossements.

[1] Les missionnaires étaient partis d'Alger en décembre 1876 : il est donc probable qu'ils furent assassinés vers le milieu de février, c'est-à-dire à l'époque de notre départ de Rhadamès.



CHAPITRE XIV

Arrivée de Thayeb. — Une prophétie réalisée. — Une éclipse de lune. — Charivari. — Promenade à l'Aïn Béida. — Un cimetière berbère. — Exhaussement régulier du sol dans les oasis. — Comment les sources et les jardins peuvent être recouverts par les sables. — Le camp des Châamba. — L'hospitalité de Rabahh. — Une tribu de malades. — Une pluie de horions. — Prospérité de mon ancien guide. — Préparatifs de départ. — Insuffisance de mes ressources. — Terribles perplexités. — Marchons quand même!...

Vendredi 17 *août*. — La température de ces trois derniers jours a été de + 51° centig. à l'ombre (maximum moyen), tandis que la moyenne du minimum nocturne n'a été que de + 25°; différence : + 26° centigrades.

Ce matin un léger brouillard voilait la partie septentrionale de l'oasis.

Dans le jour les mouches sont moins innombrables, moins ardentes, et la nuit, les moustiques me laissent dormir à partir de minuit.

Malgré cette dernière recrudescence de chaleurs, les malades sont moins nombreux et moins accablés : depuis le 14, nous sommes sortis du *sâmma*.

Il faisait déjà nuit, lorsqu'un serviteur de l'agha est venu m'inviter à souper chez son maître, dont l'hospitalité, la politesse et la bonne grâce envers moi ne s'effaceront jamais de mon souvenir; en même temps il m'annonçait l'arrivée du nommé Thayeb ben Thayeb, envoyé par

M. le capitaine Lafaille pour remplacer le zélé buveur d'absinthe que j'avais renvoyé à Biskra.

Thayeb ben Thayeb était parti le 11 au soir, sur une mule de louage, en même temps que le makhzeni qui, monté à mahari, transporte chaque semaine le courrier de l'agha ; il avait franchi avec ledit makhzeni, dans l'espace de six jours, les 266 kilomètres qui séparent Ouargla de Laghouat.

En hiver, faire 44 kilomètres par jour n'est pas chose extraordinaire ; mais en été, quand on ne peut marcher que la nuit à cause des chaleurs, c'est une marche très fatigante, et mon pauvre Thayeb était sur les dents.

Il me parut être un homme d'une quarantaine d'années, d'une taille moyenne, d'une forte constitution ; mais ses traits fortement accentués et ses yeux fatigués annoncent une existence accidentée. Il m'avoua plus tard qu'ayant fréquenté les Français dès son jeune âge, avant même la prise de Laghouat sa ville natale, il s'était longtemps livré à la boisson ; il y a quelques années qu'il est devenu sage à la suite d'une longue maladie. Je vis bien vite que cet homme était un corps usé, malgré la meilleure volonté du monde incapable de supporter les fatigues et les privations d'un long voyage à travers le Sahara. J'en fus chagrin, l'agha, qui l'avait beaucoup connu autrefois, m'ayant assuré que Thayeb est un homme de confiance, brave, dévoué, honnête dans toute l'acception du mot.

Après le dîner, Si Abd-el-Kader me pria de laisser mon nouveau serviteur passer la nuit à la casba ; il voulait causer avec lui, tout à son aise, de Laghouat et de divers souvenirs de jeunesse.

Vendredi 24 août. — Le 18, le thermomètre a encore marqué + 52°3 à l'ombre, malgré une petite brise du nord. Depuis lors, la moyenne du maximum diurne n'a

été que de + 47° 5; le minimum nocturne est descendu à + 25°.

Hier soir, vers les dix heures, je dormais profondément, couché dans ma cour, lorsque je fus réveillé brusquement par un charivari d'un nouveau genre : des bruits de ferrailles, de grosses caisses, des cris, des chants, des coups de fusil éclataient de toutes parts autour de ma maison. C'était à croire que toute la population d'Ouargla s'était donné rendez-vous pour m'offrir une aubade.

Tout à coup mon serviteur Thayeb, Qaddour Ben Mouissa et plusieurs autres, entrèrent en courant :

« Ah! Sidi! criaient-ils, nous ne t'avons pas cru quand tu nous l'annonçais il y a trois mois; nous nous moquions de toi, et pourtant tu disais vrai ! — O Sid Largeau ! combien tout cela durera-t-il? — Reverrons-nous jamais la lune? — Vois le serpent qui la mange : n'as-tu donc rien pour le chasser, toi qui sais tout? »

Levant les yeux, je vis que la lune commençait à s'éclipser.

Je me rappelai que quelques jours après mon arrivée à Ba Menndil, j'avais annoncé, à une dizaine de Châamba, parmi lesquels Qaddour Ben Mouissa, qu'une éclipse de lune aurait lieu le soir du 15e jour de Châbann (23 août). Mais depuis lors, j'avais oublié ma prophétie. Cette éclipse fut totale de 10 h. 28 m. à 12 h. 15 m.

Je voulus au moins me régaler des frayeurs du peuple d'Ouargla, et je montai sur ma terrase accompagné de mes visiteurs.

Des feux avaient été allumés sur toutes les terrasses; on eût dit qu'un immense incendie embrasait la ville; autour de ces feux, des ombres se mouvaient, gesticulaient, criaient, levaient les bras au ciel et priaient Allah de sauver le monde; des hommes tiraient des coups de fusil pour effrayer le monstre invisible qui dévorait la

lune; des femmes, des enfants criaient sur un rhythme lugubre : *Ia Rassoul Allah! Ia Rassoul Allah! Ia Rassoul Allah!* c'est-à-dire *ô Envoyé de Dieu! ô Envoyé de Dieu! ô Envoyé de Dieu!* Un de mes voisins, mouezzenn[1] à la mosquée de Sidi Bou Afou, chantait le *Fathha*[2] avec ses femmes et ses enfants.

Seuls, ceux qui étaient avec moi et que j'avais renseignés sur la durée de l'éclipse, paraissaient assez calmes.

A partir de minuit quinze minutes, comme le disque de la lune se détachait peu à peu des ténèbres qui l'enveloppaient, les clameurs devinrent moins bruyantes. Puis le silence se fit à mesure que la lune, de plus en plus dégagée, s'arrondissait et grandissait dans le ciel.

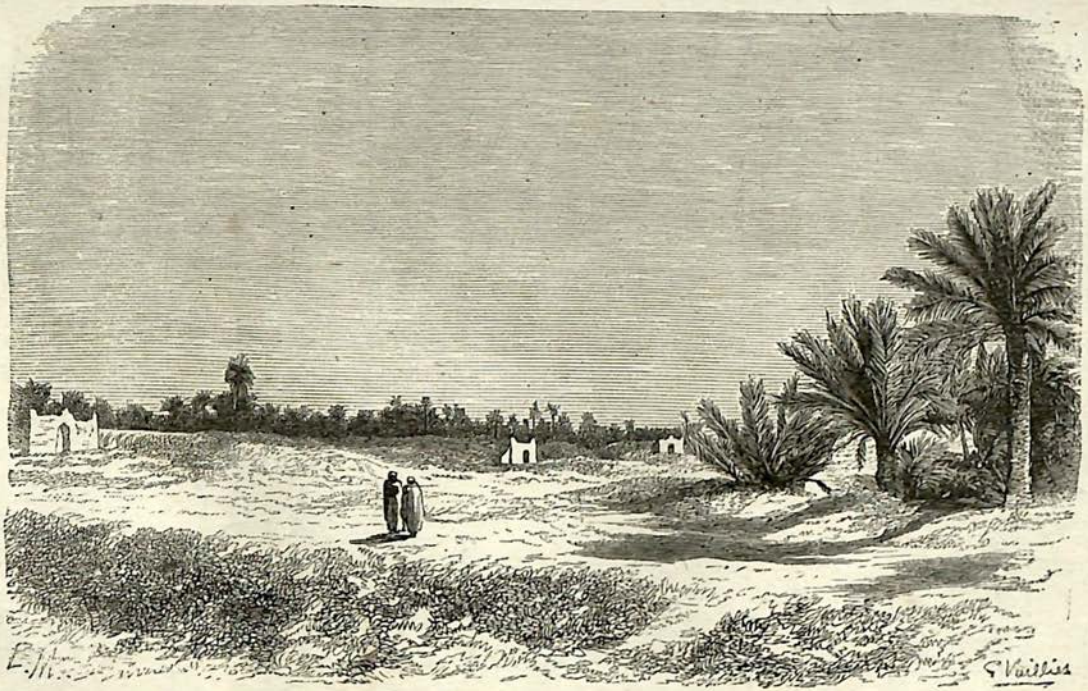
Lundi 27 *août.* — La chaleur décroît ; je multiplie mes visites et mes promenades.

Dans ces derniers temps, j'ai reçu de fréquentes visites de Rabahh et de ses fils, qui ne manquent jamais de m'apporter du lait de chamelle et des pastèques. Chaque fois ce sont de nouvelles insistances pour m'emmener à l'aïn Béïda, si bien que je finis par m'y décider. Qaddour Ben Mouissa, qui est un grand ami de mon ancien guide, Mohhammed ben Mâthallah et mon serviteur Thayeb sont de la partie.

Quittant la ville, nous tirons vers l'est-sud-est par une large voie à travers la forêt, entre des murs en pierres protégeant des jardins soigneusement cultivés ; puis nous débouchons dans une vaste clairière qui est le lieu de sépulture des Beni Mzab d'Ouargla et de tous les habitants du quartier des Beni Sininn.

[1] Le mouezzenn est celui qui appelle les fidèles à la prière aux heures réglementaires. C'est le sacristain des mulsumans.

[2] Le *Fathha* (ouverture) est le premier chapitre du Coran. On le récite au moment de se mettre en marche pour un long voyage, et aussi dans toutes les circonstances difficiles.



Le cimetière des Beni Mzab dans l'oasis d'Ouargla, d'après une photographie de l'auteur.

Je n'ai point visité le pays des Beni Mzab et je ne puis rien dire, par conséquent, de ce qui se passe chez eux ; mais, contrairement à ce que j'ai vu jusqu'à ce jour dans tous les endroits où s'est établie quelqu'une de leurs colonies, ils ont ici un cimetière complètement ouvert, commun avec les autres musulmans, et des tombes monumentales comme il n'y en a ni dans le Tell ni dans les parties du Sahara que j'ai parcourues.

Ces tombes sont formées d'une demi-voûte en plein cintre ayant de 1m,50 à 2 mètres d'ouverture, encadrée d'un mur qui forme, à droite et à gauche, deux ailes de 1m,50 chacune, et s'élève de 80 centimètres environ au-dessus de l'ouverture de la voûte ; ce mur est surmonté, au milieu et aux extrémités, de trois pignons en forme d'escaliers qui se terminent en pointe, comme ceux qui surmontent les angles des maisons de Rhadamès, ainsi qu'un grand nombre de demeures d'Ouargla. (Voyez la planche ci-contre.)

Deux *qoubbas*[1] de style arabe, c'est-à-dire carrées et surmontées d'un dôme, s'élèvent aussi dans ce cimetière ; les autres tombes ressemblent à celles de tous les cimetières musulmans ; elles sont éparses dans la clairière, quelques-unes poétiquement ombragées par des bouquets de palmiers.

Selon l'usage, nous quittons nos chaussures pour traverser le séjour des morts.

En sortant de la clairière, on entre dans un massif de palmiers incultes, croissant pêle-mêle, entourés d'épais buissons de rejetons qui les épuisent ; il n'est pas besoin

[1] Le pluriel régulier de قُبَّة *qoubba* est *qoubab* ; ce nom signifie *voûte, coupole*, et sert aussi à désigner les chapelles que les musulmans élèvent dans leurs cimetières, et dans lesquelles on enterre parfois des dignitaires religieux.

de le dire, ces palmiers appartiennent à des nomades qui ne s'en occupent qu'à la cueillette. Cependant on distingue, à travers cet abandon, quelques jardins bien cultivés protégés par des murs ou par des haies. Mais les sauterelles ont aussi passé par là, et la récolte est aux trois quarts perdue.

A 6 h. 15 m., nous sortons de la forêt après avoir passé près d'un puits artésien, l'âïn Si Diyab, dont j'ai déjà parlé au chapitre VI.

Nous entrons alors dans un grand espace libre qu'on appelle spécialement *ech Chotth;* la croûte qui recouvre, en cet endroit, les eaux souterraines, n'est pas encore assez épaisse pour porter des plantations; elle est très unie, humide et salée; un peu à gauche de la route on distingue un sillage laissé par les eaux qui dégorgent de la nappe souterraine à la suite des grandes pluies.

A 2 kilomètres à gauche, s'étend de l'est à l'ouest une longue forêt de palmiers; son extrémité occidentale, peu éloignée de la forêt d'Ouargla, est séparée de cette dernière, avec laquelle elle forme un angle droit, par un bas-fond humide dans lequel serpente le sillage dont j'ai déjà parlé. C'est dans cette forêt que s'élèvent les villages de Chotth ou Aïn Amer et d'Adjadjat, le premier vers le milieu de la forêt, l'autre près de son extrémité orientale.

A droite, on aperçoit le ksar de Rouissat, aux trois quarts caché par les palmiers.

Devant nous, droit à l'est, s'étend une longue ligne de dattiers très clairsemés, qui relie les jardins d'Adjadjat à ceux de Rouissat.

Au centre de cette forêt ravagée, un groupe compact de palmiers couronne un monticule : ce sont là les jardins bien entretenus qu'arrose l'*âïn Beïda*, ou *source Blanche;* ils appartiennent à de riches Châamba qui les font cultiver par des khammès noirs.

En decà de ce groupe important se détache, sur une petite éminence, un îlot d'une douzaine de têtes, *Djezira* (île) *ben Trach*, arrosé, me dit-on, par un puits artésien très ancien dont l'eau est excellente.

Ici encore il est très facile de se rendre compte de l'exhaussement constant et régulier du sol dans les lieux cultivés et d'en déduire comment les dunes peuvent se former rapidement dans les jardins abandonnés :

Lorsque les deux puits artésiens appelés Aïn Béida et Ben Trach furent creusés, il y a peut-être un siècle, le sol évidemment était partout uni, car il est de règle élémentaire que les nègres ne s'amusent point à creuser un monticule isolé pour avoir le plaisir de faire jaillir l'eau à son sommet ; comme ces puits, toujours bien soignés, n'ont jamais cessé d'entretenir une grande humidité dans le sol que leurs eaux fécondent, les sables charriés par les vents s'y sont arrêtés de préférence et y ont été fixés par ladite humidité ; comme, d'autre part, les jardins n'ont jamais cessé d'être cultivés, les dunes n'ont pu s'y former et, au lieu d'un amoncellement informe de sable mouvant, il n'y a eu qu'un exhaussement lent et régulier du sol, produit par le mélange du sable et de l'humus.

Dans la forêt clairsemée qui longe la rive droite du chotth, au contraire, où nous verrons tout à l'heure le campement des Châamba, les palmiers sont plantés sans soin, sans ordre, sans canaux d'irrigation ; comme je l'avais déjà remarqué à El Hadjira, sur la route d'Ouargla à Rouissat, et aux ruines de Ceddrata, de grosses veines de sable se sont entassées entre les palmiers dont beaucoup sont aux trois quarts ensevelis.

Il est évident que, si l'aïn Béida et la source de Djezira ben Trach cessaient de couler, ou si seulement les jardins qu'elles fécondent n'étaient plus entretenus, les monticules à palmiers dont ces sources jaillissent ne tar-

deraient pas à se transformer en deux grosses dunes de sable sous lesquelles se perdraient les eaux; et à ces dunes, les palmiers eux-mêmes, vite ensevelis, assureraient une grande solidité.

Derrière les palmiers arrosés par l'âïn Béida s'élève une petite zaouïa habitée par quelques marabouts appartenant à l'ordre des Khouann de Sidi Abd-er-Rahhmann, dirigé par Sidi Mouçthafa ben Azzouz [1], ordre qui ne possède ici qu'un très petit nombre d'affiliés.

A mesure qu'on avance à travers les plantations des nomades, on distingue très bien, à travers les palmiers, dans les endroits qui ne sont pas recouverts par les sables, les fondations d'un grand village détruit lors de l'invasion des Arabes hhilaliens.

A ce point, on se trouve sur la pente et au pied du plateau qui forme la rive droite de la vallée et du chotth d'Ouargla : à droite, c'est-à-dire du côté du sud, dans la direction du ksar de Rouissat, les bords de ce plateau sont formés de roches calcaires mises à nu par la désagrégation de la carapace de grès tendre qui les recouvrait autrefois; à gauche, c'est-à-dire vers le nord et dans la direction de la zaouïa de Sidi Khouil, le rebord du plateau est couvert de hautes dunes que domine le gros ghourd de Meqcem Othinn dont il a été question au chapitre IV. Du sommet pointu de ces dunes, de longues veines descendent dans la vallée qu'elles menacent d'envahir de leurs rameaux multiples; elles enlacent déjà les palmiers des nomades.

C'est sur les pentes de cette rive droite, à travers ces palmiers clair-semés et ces veines de sable, qu'est établi le camp des Châamba, rentrés depuis peu du désert, où

[1] Pour les ordres religieux dans le Sahara, voyez *le Sahara*, 1re partie, chapitre IV.

Jardins abandonnés envahis par des dunes. Vue prise près de Touggourt, d'après une photographie de l'auteur.

ils ont laissé le gros de leurs troupeaux sous la garde de quelques bergers.

Les tentes sont disposées par groupes de deux, trois ou quatre, suivant l'importance des familles ou leur degré de fortune.

Quelques maigres chameaux, épuisés par le manque de pâturage, ruminent silencieusement, couchés sur le ventre, les jambes repliées sous leur corps et les genoux attachés; ils servent au transport de l'herbe qu'on va chercher dans les lieux sablonneux, pour nourrir les troupeaux de chèvres et de brebis dont le lait sert à la nourriture de la famille.

Des hommes, couchés isolément sur les veines de sable, à l'ombre des palmiers, semblent dormir les yeux ouverts, ou fument gravement de mauvais tabac sauvage dans des tibias de mouton qui leur tiennent lieu de pipe et dont l'odeur de roussi se répand au loin; d'autres, par groupes, causent en gesticulant de toutes leurs forces comme pour donner plus d'expression à leurs paroles; des gamins, les plus grands se battent ou grimpent sur les arbres et sur les chameaux; les plus petits tètent les chèvres, qui se laissent faire patiemment, tandis que des hommes redressent leur tente qu'un chameau détaché a renversée, en cassant ses cordes, sur deux ou trois femmes qui se débattent en poussant des cris de détresse.

Des femmes de tout âge et de toute nuance, de la beauté parfaite à la laideur horrible, des jeunes filles très jolies aux grands yeux noirs amoureux, vont à l'eau ou en reviennent par groupes, courbées en avant, la peau de bouc sur les reins, ce qui leur donne, de loin, une certaine ressemblance avec ces jeunes chameaux qui, au crépuscule, reviennent en troupes de l'abreuvoir.

On a dû se lessiver à la rentrée du Désert; je constate,

non sans surprise, que tout ce monde est à peu près propre.

Les deux tentes de Rabahh s'élèvent entre les palmiers, sur un monticule de sable, à côté d'un gourbi en broussailles dont la toiture supporte et protège la provision de *drinn* (herbe sèche) destinée aux animaux; au-dessous de la toiture pendent quelques outres; par terre est déposée la batterie de cuisine, peu compliquée du reste.

Rabahh nous attend devant la tente principale qui est toute neuve.

Les salutations n'en finissent pas; c'est comme si nous ne nous étions vus depuis un siècle :

— *Es selam âleïkoum!* (la paix sur vous!), dit-il en nous abordant.

— *Ou âleïkoum es selam!* (et sur vous la paix!), répondons-nous aussitôt :

— *Ou ach ennta, ou ach hhalek?* (Et comment toi et comment ton état?)

— *Rani bi el kheïr* (je suis avec le bien).

— *El hhamdou lillah!* (Dieu soit loué!)

— *Ki rakoum?* (comment êtes-vous?), demanda-t-il à mes compagnons.

— *Bi el kheïr, Allah ibarek fik!* (Avec le bien, que Dieu bénisse en toi!)

— *Ki rahoum fi el kheïma? ia Rabahh!* (Comment sont-ils dans la tente? ô Rabahh!), dis-je à mon tour.

— *Bi el kheïr; ma ikheçna chi rhaïr oudjhek, ia Bouy Nacer!* (Avec le bien; il ne nous manque rien, si ce n'est ta vue, ô mon père Nacer!)

— *Allah isselmek!* (Dieu te sauve! c'est-à-dire *merci!*)

— *Marhhaba bikoum, ia Siadi!* (la bienvenue avec vous, ô Seigneurs!), exclame ensuite Rabahh en s'adressant à tous. »

Il y en a pour un bon quart d'heure.

Mon ancien guide appelle ensuite sa femme, qui arrive suivie de sa sœur et de sa mère. « Les reconnais-tu ? » me demande-t-il d'un air de triomphe.

Et il me faut recommencer avec les femmes une série de salutations heureusement moins longue que la première.

Rabahh me présente ensuite ses deux plus jeunes enfants; l'aîné, Abd-er-Rahhmann, garde les troupeaux dans le Désert.

Nous sommes introduits sous la tente où nous nous asseyons sur un grand tapis à longs poils, qu'on déroule sans doute pour la première fois, car il est tout flambant neuf. Comme toutes les tentes de gens qui se respectent, celle de Rabahh est divisée en deux parties : l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes; au montant du milieu est suspendu le beau fusil à deux coups que j'ai envoyé à mon ancien guide par son fils Abd-er-Rahhmann.

Rabahh s'est mis en frais: on nous sert d'abord du café, puis des dattes avec du lait *pour les rafraîchir*. Une heure après, on apporte le déjeuner: galettes cuites sous la cendre, viande sèche de gazelle avec une sauce délicieuse, couscoussou servi dans le fameux plat avec lequel j'ai fait autrefois connaissance à Areg el Maguetla.

Madame Rabahh s'est surpassée et le déjeuner, très apprécié, disparaît comme par enchantement.

Ensuite, on sert encore du café.

Après le repas, mon ancien guide, tout fier de son tapis moelleux, nous propose de faire la sieste : proposition acceptée avec plaisir, car il fait chaud dehors (à midi 59° au soleil, et à 2 h. 47°2 à l'ombre). Mais nous avons compté sans les visites; à peine ma tête est-elle posée sur une peau de bouc remplie de laine que voilà le défilé qui commence : il faut s'arracher aux douceurs du *far niente*.

Le premier qui se présente est un grand gaillard qui, ayant divorcé trois fois déjà, n'a eu d'enfant d'aucune de ses femmes, tandis que ses deux premières épouses, remariées après leur divorce, n'ont pas tardé à donner des rejetons à leurs nouveaux maris. Sa troisième, furieuse d'être sans postérité, le menace de prendre l'initiative du divorce : et mon visiteur voudrait éviter cette dernière humiliation.

Pour couper court à toutes les obsessions que je prévois, je dis à haute voix à cet homme, de façon à être entendu de tous, que je ne m'attendais pas à trouver des malades à l'aïn Béida, que je n'ai point, en conséquence, apporté de médicaments, mais qu'à Ouargla je recevrai avec empressement tous ceux qui viendront me consulter.

Hélas ! cette déclaration ne produit pas l'effet que j'en attendais. A peine est-elle sortie de mes lèvres que Mme Rabahh arrive, accompagnée de sa belle-sœur et d'une jeune femme de ses amies qui a quelque chose de très grave à me confier.

Mes compagnons ayant quitté la tente pour aller ronfler à l'aise à l'ombre des palmiers, cette jeune femme vient s'accroupir à mon côté. Depuis quatre ans qu'elle est mariée, elle n'a mis au monde que des enfants morts-nés.

En attendant le retour de son mari, qui voyage dans le Désert, et qui est peut-être le premier coupable, je l'engage à venir chercher un remède chez moi à Ouargla.

Arrive aussitôt une autre femme qui, dans une bagarre, a reçu une balle à la cuisse ; les remèdes des marabouts n'ont pu faire sortir cette balle, elle me demande si je serai plus habile. Je lui réponds qu'il faut sonder la plaie pour juger si l'extraction peut avoir lieu sans danger; comme sa blessure ne l'empêche pas de marcher, elle viendra aussi me voir à Ouargla.

Quel malheur ! Ils sont là près d'une centaine qui se

disent malades; je promets des remèdes à tous, quitte à donner de l'eau rougie; mais la foule des dolents augmente sans cesse et je ne sais plus à qui répondre.

Rabahh a pitié de moi : il appelle Qaddour, mon serviteur, Mâthallah et un makhzeni qui se trouve là par hasard. Armés de bâtons, ils cognent sur la foule importune qui s'enfuit. Horions sur horions qu'il me fallut soigner le lendemain, ceux qui les reçurent étant bien aises d'avoir ce prétexte pour venir me demander des remèdes.

Après avoir si bien travaillé, mes compagnons vont reprendre leur sieste interrompue; j'essaye moi-même de dormir, mais, quand le sommeil commence à fermer mes paupières, voilà qu'une douzaine de chèvres, poursuivies par des gamins, envahissent la tente et me passent sur le corps.

Là-dessus, je vais, moi aussi, m'allonger sous un groupe de gros palmiers, à cent pas de la tente; mais des femmes, qui m'ont aperçu, s'approchent de moi pour me consulter.

Rabahh vient à mon secours.

« Allez-vous en, chiennes! leur crie-t-il.

— Tu vois, me dit-il, qu'on ne te laissera pas tranquille. Allons voir le jardin que j'ai planté à mon arrivée dans le pays. »

Je le suis, et à ma grande surprise j'admire un petit jardin coquet, entouré d'une haie de djerids, et pourvu d'un puits ; Rabahh y cultive, sur le sable, des pastèques et des citrouilles, ainsi qu'un peu de luzerne pour ses chèvres. Le puits, qui a 3 mètres de profondeur, traverse d'abord une couche de sable de $1^{m},50$, puis il pénètre dans un banc de calcaire; l'eau en est douce, excellente.

Décidément Rabahh est un homme intelligent et un homme d'ordre parmi les Châamba ; c'est un de ceux

que nous attirerions facilement à nous. Il possède deux beaux jardins plantés de palmiers, l'un à Chotth et l'autre à Adjadjat, qu'il fait cultiver par des khammès noirs; son troupeau se compose de onze chameaux et d'une cinquantaine de chèvres et moutons; ses tentes sont en bon état et bien garnies; enfin, il n'a jamais divorcé et il fait quelque cas de sa femme. Que demander de plus d'un Châambi qui vit dans les alarmes et les luttes de la vie nomade? En quelques heures Rabahh venait de grandir de cent coudées dans mon estime.

A quatre heures du soir, après une nouvelle tasse de café qui nous fut servie par Mme Rabahh elle-même, nous prîmes congé de mon ancien guide et, revenant par la même route, nous rentrâmes en ville à cinq heures et demie, juste au moment où l'agha Si Abd-el-Kader frappait à ma porte pour m'inviter à souper.

Le 11 septembre, jour fixé pour mon départ, approchait à grands pas, et j'activais mes préparatifs.

J'avais fait venir, de Paris, des produits photographiques pour remplacer ceux qu'avaient endommagés les chaleurs; j'avais reçu, de mon ami M. Casset, pharmacien à Alger, un envoi considérable de médicaments; M. Robert, horloger, m'avait fait parvenir une excellente montre; enfin, le messager envoyé à Biskra m'avait apporté des provisions de toutes sortes: jointes à celles que je possédais déjà et à celles que je pus me procurer à Ouargla, elles constituaient un approvisionnement de trois mois pour une quinzaine d'hommes.

Cependant ceux que j'avais engagés élevaient mille difficultés pour me soutirer de l'argent; il fallut leur avancer de fortes sommes qu'ils ne purent ensuite me rembourser. Ils m'exploitèrent sans vergogne. Qaddour ben Mouissa m'a coûté à lui seul plus de 800 francs, tant en argent sonnant qu'en cadeaux de toutes sortes.

Au dernier moment, Ahhmed ben Hhout refusa de m'accompagner.

Amar, fils aîné de Bou-Khachba, consentit à partir sur les ordres de son père ; plus désintéressé, il n'exigea de moi que 150 francs ; il est vrai que je lui fis quelques cadeaux.

Je pensais devoir indemniser aussi nombre d'Arabes qui voulaient partir avant moi pour le Tidikelt, et que je tenais à faire rester en arrière ; je craignais qu'ils n'y colportassent divers bruits qui pouvaient rendre ma tâche difficile, voire dangereuse.

Après tant de dépenses, et désormais bien pourvu pour un long voyage, il ne me restait que le strict nécessaire pour séjourner quelque temps dans le Tidikelt. De Paris on ne répondait plus depuis longtemps aux lettres que j'écrivais, mais je ne pouvais croire qu'on m'abandonnerait sans ressources au milieu du Sahara et j'espérais qu'on me ferait parvenir quelque argent par l'intermédiaire de l'agha d'Ouargla.

Tout cela me rendait fort perplexe ; je passai sans sommeil les dernières nuits qui précédèrent mon départ ; mais l'exemple de mon vaillant compatriote, le grand Caillié, me donnait du courage. Je résolus d'endurer, comme lui, fatigues, privations, humiliations, misères, plutôt que de renoncer à l'œuvre que j'avais entreprise.

CHAPITRE XV

Départ d'Ouargla. — Mes compagnons de voyage. — Campement à Rouissat. — Les créanciers de Qaddour ben Mouissa. — Visite de la Djemâa. — La diffa. — Départ. — Libre enfin ! — Hharch el Rhenem. — La gara de Qeriem. — Le hhassi Bou-Rhenissa. — Hhadeb el Hhaouela. — Eulb-es-Slougui. — Le hhassi Mohhammed ben Hhout. — 2e station de l'âge de pierre. — Vestiges du peuple des Garas. — Le hhassi el Haïcha. — Les gour de Mahigann. — Les koudiat ech Cheheb. — Les oughroud Bedjediann. — 3e station de l'âge de pierre. — Le hhassi Djemel. — 4e station de l'âge de pierre. — Aspect du désert. — La faune. — La gara-t-el Kahhila. — Un mirage. — Le hhassi ez Zmaïla. — Rencontre inattendue. — Un message d'Aïn-Çalahh. — Les Touareg lancés à ma poursuite. — Mes hommes refusent de se battre. — Retraite forcée.

Après avoir passé, dans le pays d'Ouargla, le plus terrible été qui se puisse imaginer, je partis pour le Tidikelt le 11 septembre 1877, à 8 h. 15 du matin.

L'agha d'Ouargla, Si Abd-el-Ḳader ben Amar, avec qui j'avais toujours entretenu des relations de bonne amitié et qui m'avait donné des lettres pour les deux cheikhs d'Aïn Çalann, vint m'accompagner avec tous les notables Ouarglis, jusqu'audelà des portes de la ville.

Mes compagnons de voyage étaient : Qaddour, fils de Mouissa, parent de Bou-Khachba et de Si Abd-el-Kader, fils de Ba-Djouda, cheikh des Oulad-Amer-Emmamelouk, d'Aïn-Çalahh ; Amar, fils de Bou-Khachba ; Mohammed, fils de Mâthallah ; Amar, fils de Thayeb, fils de Ferdiya,

qui profitait de l'occasion pour aller vendre des chameaux dans le Tidikelt, tous les quatre de la tribu des Châamba ; Thayeb, fils de Thayeb, berbère de Laghouat, homme de confiance qui m'avait été envoyé par M. le capitaine Lafaille ; Ahhmed, fils du thaleb Youçouf, mehadjeri de Touggourt, qui remplissait l'office de cuisinier plus deux chameliers et l'indigène d'Aïn-Çalahh que m'avait présenté Qaddour ben Mouissa, et à qui j'avais fait des largesses pour qu'il dit du bien de moi dans son pays. Ainsi nous étions dix personnes bien armées de revolvers et de mousquetons système Martini Henri. Quatre mahara ou chameaux coureurs devaient servir à éclairer la marche, et neuf chameaux de charge portaient mes bagages, que j'avais réduits autant que possible.

Pour la police de ma caravane, voici comment je m'y pris : mes deux domestiques, qui se jalousaient, se surveillaient réciproquement ; tous deux devaient, en outre, surveiller les Châamba et écouter leurs propos que Thayeb se chargeait de me rapporter, tant bien que mal, en français, afin de ne pouvoir être compris ; ils étaient également chargés d'exciter les uns contre les autres les guides et les chameliers, afin que ceux-ci, déjà humiliés de ce que les autres, qui se prétendaient nobles, les fissent manger à part avec le nègre d'Aïn-Çalahh, vinssent me conter leurs propos, dans l'espoir de gagner mes bonnes grâces ; chaque dénonciation devait être appuyée d'une récompense. Ainsi, je me mettais à l'abri de toute surprise de la part de mes gens.

Ayant passé la revue de ma caravane au moment du départ, je m'aperçus qu'il manquait des outres et des tellis [1] ; c'est toujours ce qui arrive avec ces hommes im-

[1] Grands sacs qui contiennent la charge du chameau.

prévoyants. En conséquence, je fis arrêter ma troupe, à 8 heures 15, près du ksar de Rouissat (non loin d'un puits de bonne eau), d'où j'envoyai mes hommes à la recherche des objets oubliés.

A peine installé, je fus entouré par la foule curieuse et crasseuse des Mokhadma, qui, campés à une faible distance, venaient en grand nombre pour me voir. Les femmes et les enfants surtout se montrèrent d'une hardiesse impudente ; craignant pour mes armes et mes bagages, j'envoyai prier le cheikh de Rouissat de me prêter des hommes pour les maintenir à distance.

Dès qu'il fut averti de ma présence sous les murs de son village, le cheikh Djedid vint me saluer, vêtu de ses plus beaux habits et entouré des membres de la djemâa, ainsi que des principaux d'entre ses administrés. Dieu! que de salutations, que de souhaits de bon voyage et d'heureux retour! mes oreilles en tintent encore!

Il se retirèrent au bout d'une demi-heure, après m'avoir offert la diffa, que j'acceptai.

Le soleil allait s'enfoncer sous l'horizon, lorsque Qaddour ben Mouissa parut chargé de deux tellis et de deux outres, et suivi d'une foule véhémente avec laquelle il se chamaillait.

« Non, tu ne partiras pas sans me payer, criait un grand diable en gesticulant ; je te suivrai plutôt jusqu'au Tidikelt pour rhazer ton mahari ! — O religion de ton père! hurlait un autre, tu me rendras le hhaïk que tu m'as volé, ou je détruirai ta tente! — Par ta tête! ajoutait un troisième, paye-moi la çâa de blé que je t'ai vendue, ou j'arrache tous les poils de ta barbe! »

Et le pauvre Qaddour ne savait que répondre!

Là-dessus, tous ces gens-là de m'entourer pour me supplier de les payer sur les appointements de leur débiteur;

tous parlaient à la fois, et je ne savais comment leur dire à tous que les appointements de Qaddour étaient depuis longtemps où sont les vieilles lunes, et que d'ailleurs je ne répondais pas de ses dettes.

A la fin, importuné de ces criailleries, je fis à mes domestiques et aux hommes de garde envoyés par le cheikh un signe qui fut admirablement compris : les uns avec les crosses de leurs fusils, les autres avec leurs gourdins, firent pleuvoir, sur les épaules de ces créanciers, une telle grêle de horions, que tous, à l'exception de deux, qui tombèrent étourdis, disparurent en moins de temps que je n'en mets pour l'écrire.

Cette démonstration avait pour but de m'extorquer de l'argent par intimidation, car j'avais déjà vu Qaddour ben Mouissa s'absenter plusieurs fois sans être poursuivi par cette nuée de vautours.

Les deux blessés remontèrent sur leurs jambes quand on leur eût versé deux outres d'eau sur la tête.

Je reçus ensuite la visite du marabout de la zaouïa Kahhila, marchand d'esclaves, qui m'exprima ses regrets de ne pas partir en même temps que moi, parce qu'il n'avait pas encore débité toute sa marchandise ; il me donna deux lettres, l'une pour son père, l'autre pour un de ses parents. Je le retins à souper.

Il faisait déjà nuit lorsqu'arriva la grande diffa préparée par les soins de la djemâa (conseil municipal) de Rouissat ; les plats étaient portés par une dizaine d'esclaves noirs des deux sexes, qui marchaient entourés d'une foule nombreuse. Cette diffa se composait de deux grands plats de couscoussou à la poule, dont l'un m'était personnellement destiné ; d'un mouton rôti ; d'un ragoût dans lequel entraient des jujubes qui lui communiquaient un goût délicieux ; d'un plat de viande frite ; de dattes de la nouvelle récolte ; de lait aigre et de lait frais ; de

miel de dattes et enfin de café préparé avec de l'eau de fleurs d'oranger.

Rabahh, mon ancien guide, se trouvait parmi ceux qui escortaient la diffa ! Ce vorace émérite mangea tant et tant que, cette fois enfin, il en eut son indigestion, et que je dus le soigner toute la nuit.

Le mercredi 12 septembre, nous quittâmes, à 6 h. 10 du matin, le ksar de Rouissat, après avoir fait une abondante provision de bonne eau. Nous fûmes suivis, pendant quelque temps, par une foule d'abord nombreuse, qui alla s'éclaircissant pendant une heure. Malgré l'état de faiblesse dans lequel l'avait mis son indigestion, Rabahh fut le dernier qui nous quitta. Lorsque je me vis enfin seul avec mes gens, j'éprouvai quelque chose comme un immense soulagement et, levant les yeux au ciel, je remerciai Dieu de m'avoir délivré de la présence des hommes. Quel plaisir de se retrouver seul avec soi-même, au milieu de ces chères solitudes sahariennes ! De grandes privations, de terribles fatigues m'y attendaient, sans doute, mais je me sentais prêt à tout braver. Si nos sociétés policées sont un théâtre où la ruse et l'hypocrisie sont les meilleures armes, dans le Désert, c'est la lutte en plein air, la lutte de l'homme libre contre l'homme libre ; le Désert est le vrai pays de la liberté !

Le temps était propice à la marche ; la température, encore très élevée les jours précédents, s'était sensiblement rafraîchie, le ciel était couvert et il soufflait une bonne petite brise du nord-est.

Nous marchâmes dans le lit du chotth jusqu'à 8 h. 56 ; nous trouvant alors en face de la gara de Qrima, nous gravîmes, à notre gauche, la rive droide de l'oued Miyâ, au point où il s'élargit pour former le chotth, et nous nous éloignâmes quelque peu de la rivière, qui est ici encombrée de sables alluviaux.

A neuf heures, nous passions vis-à-vis d'une gara de forme allongée qui se détachait au loin des bords abrupts du Châb, sur la rive gauche de l'oued. On me dit qu'elle s'appelle *Qeriem*, c'est-à-dire *Petite Qrima*.

Nous suivîmes ensuite toute la journée l'ample vallée de l'oued Miyâ dans les graviers fins de laquelle croissent, très espacées, de maigres touffes de l'arbuste appelé *baéguel* ou *âdjeram*[1].

Cette vallée, dont la largeur est ici de 26 kilomètres en moyenne, est bordée à l'est (rive droite) par une ligne de gour de 40 mètres d'altitude, vers laquelle elle s'élève en pente douce, et, au delà de cette ligne de gour, par le rebord d'un plateau (hhamada) dont l'altitude est régulièrement de 50 mètres de la base au sommet, de 80 mètres au-dessus du thalweg.

A l'ouest (rive gauche), elle est limitée par la ligne de hauteurs abruptes qui bordent immédiatement la rive gauche de l'ancien fleuve; l'altitude de ce châb ou rebord de plateau est constamment celle de la gara de Qrima, c'est-à-dire 80 mètres.

Quant à la rive droite de l'ancien fleuve, dont la largeur est de 3,800 mètres au point où il écarte ses rives pour former le chotth, elle s'élève en pente douce.

La vallée n'a que de faibles ondulations; jusqu'au hhassi (puits) Bou Rheniça, où nous campâmes le soir, elle porte le nom de *Hharch el Rhenem*, c'est-à-dire *plaine dure, raboteuse, où paissent les troupeaux de moutons*.

Le vent, qui passa au sud-est vers dix heures et nous apporta alors des bouffées d'air chaud et désagréable,

[1] C'est l'*anabasis articulata*. Le mot عجرم *âdjeram* signifie *noueux, embrouillé, entortillé*, ce qui rend bien l'aspect de cette petite plante. Régulièrement on devrait dire مجرم *mâdjeram*.

nous força à camper, de 10 heures 20 à une heure: aussi n'arrivâmes-nous qu'à 4 heures 25 minutes au hhassi Bou Rheniça, près duquel je fis dresser ma tente. A 2 heures, la température s'était élevée à + 46° à l'ombre.

Remettant au lendemain matin les observations à faire sur le puits, j'allai visiter des grottes creusées dans le châb, sur la rive gauche de l'oued, dont le lit est très ensablé. Ces grottes sont semblables aux grottes-couloirs du Kehef Soulthann, que j'ai déjà décrites.

Le *hhassi Bou Rheniça*[1], ou puits de l'Angoisse, est creusé dans une dépression de la vallée; il est entouré d'un petit seuil et sa partie supérieure a reçu un coffrage jusqu'à un banc de calcaire à travers lequel filtrent les eaux; sa profondeur est de douze coudées (six mètres). Le 13 septembre, à 5 heures et demie du matin, la température de son eau était de + 24°,5, celle de l'air étant de + 27°. Éprouvée au nitrate d'argent, cette eau, d'un goût soufré, devient couleur de suint avec des veines blanches dans le précipité. Autour du puits sont quatre grandes auges en forme de cœurs, méthodiquement disposées.

A deux cents mètres environ s'élève une petite *qoubba*, édifiée il y a huit ans, en l'honneur de Sidi Abd-el-Kader, par Sidi ben Nouirat, le saint de Barhdad lui ayant apparu, la nuit, comme il dormait en cet endroit. Cette qoubba est composée d'une petite chambre carrée, de hauteur d'homme, surmontée d'une pyramide de deux mètres.

Le jeudi 13 septembre, nous quittâmes, à 5 heures 40 minutes du matin, le hhassi Bou Rhéniça, pour continuer notre marche dans la vallée sablonneuse, qui porte ici

1 غنيصة *rheniça*, de la racine غَنِص *rhaniça, être dans l'angoisse.*

le nom de *Hhadeb el Hhaouela*[1], c'est-à-dire *Éminence d'où la vue s'étend agréablement*, ou *Éminence d'où l'aspect change*.

A 10 heures 25 minutes, nous fîmes halte, pour laisser passer le gros de la chaleur, au lieu appelé *Eulb-es Slougui*[2], c'est-à-dire *la Plaine raboteuse du lévrier*. En effet, la plaine est ici plus inégale qu'ailleurs, grâce à des bancs de calcaire blanc grossier, qui percent le sol à tout instant, souvent sous la forme d'un pavage régulier.

La température s'éleva à + 43°,5 à l'ombre, le thermomètre étant suspendu à 1m,50 au-dessus du sol, à l'air libre et à l'entrée de ma tente en poils de chameaux, sous laquelle régnait un courant d'air. Le vent soufflait faiblement de l'est, le ciel était complétement couvert; à midi, j'avais remarqué un halo autour du soleil.

Nous repartîmes à 3 heures; la vallée devenant sablonneuse, naturellement la végétation est plus abondante; elle comprend des touffes de *retem* et de *merkh*, touffes d'ailleurs bien chétives par suite d'une sécheresse de deux ans.

L'oued Miyâ fait un détour vers l'ouest, et nous le perdons de vue; mais nous continuons d'apercevoir les gour de gauche (rive droite), au pied desquels sont creusés plusieurs puits. Dans la matinée j'ai déjà relevé l'emplacement du *hhassi el Gara* ou *Puits de la Gara*, au pied d'une petite gara ronde, inclinée vers le sud. A 3 h. 40 minutes, nous laissons, à une distance d'environ deux

[1] حدب الحولا *Hhadeb el Hhaouela*, de حَدَب *hhadab, élévation* ou *pente*, et de حلا *hhala, agréable à l'œil*, ou mieux peut-être de حَالَ *hhâla, prendre un autre aspect*.

[2] علب السلوقي *Eulb es Slougui*, عَلَبَ *âlaba, être inégal, raboteux, sol dur et stérile*, et سلوقي *slougui, lévrier*.

kilomètres à gauche, le *hhassi el Ferdjani*[1], ou *Puits de la Fente*, creusé en deçà d'une petite chaîne de dunes peu élevées, les seules que j'aie encore vues dans cette vallée.

A 5 heures 15 minutes du soir, nous campons près du puits *Mohhammed ben Hhout*, ainsi appelé du nom de l'homme qui l'a fait creuser. Il est situé au fond d'une dépression (hhoudh) d'environ 150 mètres de diamètre; il traverse une couche de craie blanche; son fond est évasé et il est entouré d'un petit seuil; autour, sont trois auges pour abreuver les chameaux; sa profondeur est de 8 mètres, et la hauteur de l'eau de 50 centimètres. A cinq heures trente minutes du soir, la température de cette eau était de + 25°,5, celle de l'air ambiant étant alors de + 36°,5; son goût est sulfureux, elle devient noire à l'épreuve du nitrate d'argent.

Le hhoudh, ou dépression au fond de laquelle se trouve le puits, est une ancienne station de l'âge de pierre, où l'on voit une très grande quantité de silex taillés; mais comme ce lieu reçoit beaucoup de caravanes et de pasteurs, le sol est partout piétiné et les silex brisés, non moins que rongés par l'humidité.

Cinq minutes avant d'arriver au puits, j'avais rencontré des restes d'habitations anciennes couronnant un tertre peu élevé ayant quinze pas en tous sens. Je n'eus pas de peine à reconnaître que ces débris appartenaient au *peuple des Garas*. Le tertre est entouré d'un mur en moellons calcaires, dans l'enceinte duquel on voit les vestiges de petites niches creuses, comme à Qrima. J'eus beau remuer le sol en tous sens, je ne pus découvrir de traces de silex taillés, ni d'aucune autre industrie.

Le vendredi, 14 septembre, nous partîmes à 5 heures

[1] حَسي ٱفرجاني *hhassi el Ferdjani*, de فَرَجَ *faradja*, *fendre*.

30 minutes du matin, par une température de + 26°, et par un bon vent du N. E., les nuages venant du N. O.

Dans la matinée, la vallée a le même aspect que la veille; mais dans l'après-midi elle s'ensable; des dunes apparaissent à gauche en deçà de la ligne des gour. A droite, nous apercevons les *oughroud Bedjediann*[1], hauts de 50 mètres, qui, commençant sur la rive droite de l'ancien fleuve, forment ensuite un vaste demi-cercle et viennent couper notre route.

La flore s'enrichit de quelques maigres pieds de *hhenna* (Henophyton Deserti).

Je remarque une grande quantité de silex taillés épars dans la vallée.

Notre marche est d'abord favorisée par un fort vent du N. E. et par un ciel toujours couvert; puis ce vent souffle en tempête, soulève le sable près du sol et nous incommode quelque peu.

Nous avions trouvé l'eau du hhassi Mohhamed ben Hhout trop mauvaise pour en faire provision : aussi nous sommes-nous arrêtés, de 8 h. à 2 h. 15, au *hhassi el Haïcha*[2]; nous y avons rempli nos outres et abreuvé les chameaux.

Ce puits, comme tous les autres, est au fond d'un hhoudh, dans une couche de craie blanche; il est entouré d'un seuil avec deux petites auges à côté; sa profondeur est de 8 m. 50 et la hauteur de l'eau de 50 centimètres. La température de cette eau était de + 24°,7 à 8 h. 1/2, celle de l'air étant alors de + 30°; elle a goût de soufre et devient noire comme du suint à l'épreuve du nitrate d'argent.

[1] Je ne comprends pas bien la signification de ce nom, mais je le crois composé de la préposition بِ *bi* et de جديان *djediann*, pluriel de جدايَة *djedaya*, nom donné aux *petits de la gazelle*.

[2] C'est-à-dire le *puits des broussailles inextricables*.

Continuant à tirer vers le S. S. O., nous apercevons, au loin à gauche, la longue chaîne des *gour de Mahiguann*[1]; nous traversons, à 5 heures, une chaîne de collines appelées *koudiat ech Cheheb*[2] ou *Collines grises*, dont l'altitude est de 30 mètres, et près desquelles ont été trouvés morts de soif, le 24 juillet, deux Arabes et quatre esclaves nègres destinés au marché d'Ouargla. Ces malheureux, connaissant mal la route, ont passé à quelques pas du hhassi Djemel sans l'apercevoir.

Nous campons, à 5 h. 45, dans un lieu élevé et accidenté, d'où nous voyons au loin, devant nous, au delà de la chaîne d'oughroud qui nous barre le passage, le lit ensablé de l'oued Miyâ, dont la rive gauche a toujours le même aspect et la même altitude.

A midi, le thermomètre n'avait marqué que + 35°,6 à l'ombre.

Le samedi 15, nous décampâmes à 5 h. 30 du matin; la température était rafraîchie par une bonne brise du N. E., et nous aurions fait beaucoup de chemin, si nous n'avions été forcés de nous arrêter au *hhassi Djemel* pour y faire boire et manger les chameaux, qui devaient se passer de nourriture les quatre jours suivants.

Nous longeâmes d'abord l'extrémité de la chaîne des oughroud Bedjediann qui, après s'être élevés jusqu'à 50 mètres, vont toujours décroissant jusqu'au moment où, les ayant tournés, nous les laissâmes sur la droite. Dans ces oughroud la flore, clairsemée, est composée de

[1] مهيغان *mahiqann* ou *mahigann*, au singulier مَهِيف *mahiq* ou *mahig*, *blanc mat*, de مَهِقَ *mahiqa*, *être blanc*.

[2] كُدية *koudia*, *colline* ou *gros rocher*, au pluriel كُدِيات *koudiat*, de كَدَا *kada*, *être dur* (le sol). شهب *cheheb*, *couleur grise* ou *mêlée de blanc et de noir* (aspect de ces collines), de شَهِبَ *chahaba*, *être hâlé par le soleil*, ou *être gris cendré*.

beaux pieds d'*âzel* dont quelques-uns n'ont pas moins de 3 mètres, tandis que dans la plaine elle ne montre guère que quelques chétives touffes de *baéguel* et de *dzimerann;* cependant quelques bas-fonds produisent le *hhadh*, arbuste recherché des chameaux.

Nous entrâmes ensuite dans une partie caillouteuse de la vallée. Au loin, vers le S. O., j'apercevais toujours le rebord du plateau qui domine l'oued Miyâ, comblé par les alluvions et les sables que refoulent les eaux torrentueuses des grandes pluies. Ici, les crues ne se font sentir que dans les *rhedaïr*[1], les grandes eaux commençant plus haut leur cours souterrain.

A 7 heures, série de petites dunes rendant la marche très fatigante; au milieu de ces dunes, à 8 h. 10, je découvre une troisième station de l'âge de pierre à moitié ensevelie. Ici, les silex sont très abondants, les percuteurs nombreux, mais la plupart des instruments sont à peine ébauchés.

Nous sortons des dunes à 8 h. 45, et nous marchons dans la plaine libre jusqu'au *hhassi Djemel*, près duquel nous campons à 9 h. 45.

Le *hhassi Djemel* (puits du chameau) est au fond d'un hhoudh, dans une couche de craie blanche; il n'a ni seuil ni coffrage. Son ouverture est de 80 centimètres, et son fond, très évasé, mesure 2 m. 20 de diamètre; sa profondeur est de 14 m. 50, et la hauteur de l'eau, d'un mètre. A 9 h. 40 du matin (le 16 septembre) l'eau avait une température de + 25°, celle de l'air étant + 32°,7;

[1] غدايِر *rhedaïr*, au sing. غدير *rhedir*, signifie littéralement *traître*, de la racine غَدَرَ *rhadara*, *trahir*, *faire défection*. On donne ce nom aux bas-fonds où l'eau s'amasse après les pluies, ou encore aux parties basses du lit ensablé d'une rivière dans lesquelles les eaux d'infiltration vont sourdre après les pluies. Mais on n'est jamais bien certain de trouver à boire en ces lieux: c'est pourquoi les Arabes les appellent *traîtres*.

son goût est moins sulfureux que celle des puits précédents, sans doute parce qu'elle est plus abondante ; néanmoins, à l'épreuve du nitrate d'argent elle prend la même couleur de suint avec des veines blanches.

Près de ce puits, quatrième station de l'âge de pierre dans laquelle je ramasse quelques beaux instruments; mais la plupart sont détériorés, toutes les caravanes, ainsi que les pasteurs, venant prendre de l'eau à ce puits qui passe pour être le plus ancien de la contrée.

L'aspect du désert près du hhassi Djemel est la désolation même ; on ne voit qu'arbustes rabougris et desséchés : pas une plante dépassant le niveau général, pas un brin de verdure, pas d'autres insectes que de gros scarabées noirs que les Arabes appellent *khannfous*[1] ; je n'y ai aperçu que deux pauvres oiseaux : l'un, armé d'un long bec, a le corps de l'alouette; l'autre est une sorte de pie-grièche qui, de temps en temps, jette en s'envolant comme un cri de détresse. Point de gazelles aux environs, point de feneks, pas même un de ces rats si nombreux ordinairement dans les déserts les plus arides ; mais, en revanche, des reptiles appartenant aux espèces les plus dangereuses, comme la *vipère à cornes*, la *vipère zorréig* et le *çabann* dont j'ai pu me procurer des échantillons[2] ; plus, de nombreux scorpions dont la piqûre produit une vive douleur et un assez fort gonflement.

La température maxima de la journée a été de + 36° à l'ombre. La nuit du 15 au 16 septembre a été très fraîche, le thermomètre descendant à + 19°,2.

[1] خَنْفُس *khannfous*, au pluriel خنافيس *khenafis*, de خَنْفَسَ *khannfassa, fuir quelqu'un pour qui l'on éprouve un sentiment d'horreur.*

[2] N'ayant pu savoir ce que sont devenus les premiers envois que j'ai faits au Ministère par l'intermédiaire de la Société de Géographie, j'ai cru devoir conserver chez moi et jusqu'à nouvel ordre les reptiles de ma collection; ils sont à la disposition du Ministère ou des savants qui voudront se charger de les déterminer.

Le *Hhassi Djemel* (le puits du chameau), d'après une photographie de l'auteur.

Dimanche 16 septembre. — Ce matin, le vent du nord souffle faiblement; c'est une bonne brise, très agréable. Le ciel est pur, le désert silencieux comme une vaste tombe, et c'en est une, en effet, toute remplie de débris des siècles passés.

Nous nous exerçons au tir à la carabine et au pistolet; je n'ai malheureusement pas de peine à constater que je suis le meilleur tireur de la bande; cependant mes hommes sont à peu près sûrs de leur balle à 200 mètres.

Nous remplissons ensuite dix-sept outres et un baril de 50 litres que je dois à l'obligeance de l'agha Si Abd-el-Kader, pour les quatre jours sans eau qui nous mèneront au hhassi Inifel; peut-être trouverons-nous de l'eau très douce dans les rhedaïr au confluent de l'oued *Saf-Saf*[1]; mais j'ordonne d'agir comme si ces rhedaïr étaient desséchés, et mes hommes louent cette prévoyance, chose toute nouvelle pour eux.

Nous quittons le hhassi Djemel à 1 h. 45 pour cheminer dans une plaine tantôt sablonneuse, tantôt pavée, pour ainsi dire, de larges dalles calcaires.

La *gara-t-el Khahhila*, près de laquelle nous passons à 2 h. 55, est une colline de grès noir, en pente douce, ronde, pointue, isolée, dont l'altitude est d'environ 50 mètres. A partir de là, nous marchons pendant près d'une heure sur une plaine de graviers noirs à gros grains, puis sur une plaine de graviers ordinaires (quartz) très-fins, où la marche est des plus agréables.

A 3 h. et demie, j'aperçus, à droite, dans le lit de l'oued Miyâ, dont nous étions alors assez rapprochés, un magnifique effet de mirage; il me semblait que, dans le

[1] سابْ سابْ *saf-saf*, ainsi nommé à cause du sifflement que fait le sable lorsqu'il est soulevé violemment par le vent qui s'engouffre dans la vallée. *Saf-saf* est aussi le nom que l'on donne au sable fin.

lit desséché de l'ancien fleuve, coulait à pleins bords une onde rapide et brillante ; de grands arbres émergeaient des eaux où ils se réfléchissaient. Je m'arrêtai pour contempler ce mirage, et je reconnus alors que le même phénomène se produisait devant moi : l'oued semblait faire un coude pour nous barrer le passage ; la caravane, lorsqu'elle fut à un kilomètre environ du lieu où je stationnais momentanément, prit une apparence fantastique : les chameaux me parurent hauts de cent coudées, les hommes qui les montaient grandirent dans la même proportion ; puis, la caravane tout entière sembla glisser sur l'onde, comme poussée par une force invisible.

Je rejoignis la caravane, et le mirage se modifia : les hauteurs qui bordent la rive gauche de l'oued devinrent des masses de vapeurs tremblotantes, réfléchies dans une onde pure et calme. Ici, comme dans le chotth d'Ouargla, j'ai observé le mirage à réflexion.

Nous entrâmes ensuite dans une partie sablonneuse de la vallée, puis nous allâmes camper, à 5 h. 20, au lieu appelé *Ez Zmaïla*[1], près d'un puits aussi trompeur que le mirage. Un seuil tout neuf, deux piliers en grossière maçonnerie reliés par une traverse en bois de palmier, cela promet; mais dans ce puits, le plus soigné que j'aie vu dans le Sahara, il n'y a pas une goutte d'eau. On me dit qu'il a 25 mètres de profondeur, et qu'au début il contenait environ 50 centimètres d'eau ; mais un éboulement l'a comblé à demi ; tout près est un autre puits comblé entièrement.

[1] الزمايلة *Ez Zmaïla*, c'est-à-dire *réunion* (*des voyageurs*), de زَمَلَ *zamala*, s'adjoindre, s'associer. Le mot زمالة, *zmala* (écrit vulgairement *smala*), qui sert à désigner *l'ensemble des individus qui font partie de la maison* ou plutôt *de l'escorte d'un chef*, dérive de la même racine.

Ces deux puits traversent une couche de calcaire blanc (pierre à chaux), puis plongent dans un banc de granite gris, à structure schisteuse, comme l'attestent les pierres éparses aux alentours.

Les ombres de la nuit envahissaient le Désert silencieux; le temps était beau. Comme nous commencions à redoubler de précautions dans la crainte d'une surprise, je n'avais pas fait dresser ma tente, luxe que je ne m'octroyais du reste qu'en mauvais temps; j'ai toujours préféré dormir à la belle étoile, jouir tout à mon aise de la beauté du ciel étoilé et de la délicieuse fraîcheur des nuits sahariennes; car, ainsi que le dit Confucius : « Se nourrir d'un peu de riz (lisez couscoussou), boire de l'eau, appuyer sa tête sur son bras courbé, c'est un état qui a aussi sa satisfaction. » Quel bonheur indicible de respirer à pleins poumons l'air vierge, pur et vivifiant du grand Désert fauve, qui fortifie le corps et affermit l'esprit, et nourrit dans l'homme l'amour inné de la liberté vraie, complète, absolue, sans limite !

J'étais assis sur la natte couverte d'un tapis qui me servait de lit, développant deux épreuves photographiques (plaques sèches) que j'avais prises le matin, au hhassi Djemel, lorsque les sentinelles donnèrent l'alarme. En un clin d'œil tous mes compagnons furent sous les armes. Deux hommes se montrèrent sur la dune à cent pas devant nous.

« *Mèn hou?* (qui vive ?) cria l'une des sentinelles.

— *Nass.âafia!* (gens de paix) ! répondirent les deux hommes. Nous sommes des marabouts de la Zaouïa Kahhila se rendant à Ouargla pour leurs affaires. »

Ils s'approchèrent et mes gens les reconnurent pour des marabouts du Tidikelt. Peu après, leur caravane arriva, composée d'une douzaine d'hommes conduisant quarante bourricots destinés à être vendus à Ouargla, et

une dizaine de chameaux chargés de henné et d'autres objets.

Parmi ces individus était un vieux marabout que les Châamba reconnurent et saluèrent avec le plus profond respect.

Ce vieillard se dit envoyé par le cheikh Si Abd-el-Kader ould Ba Djouda, d'Aïn Çalahh, pour porter deux lettres : l'une destinée à l'âgha d'Ouargla, et l'autre pour la djemâa des Châamba. Comme plusieurs des principaux d'entre les Châamba se trouvent justement avec moi, nous ouvrons cette dernière lettre, dont le contenu nous terrasse :

« Louange au Dieu unique. Que la bénédiction de Dieu soit sur notre Seigneur Mohhammed.

« Par celui qui dispense la prospérité, l'ensemble de la Djemâa, la protégée par l'assistance de Dieu ; toute la Djemâa des Oulad Amer Emmamelouk, tous grands et petits, et il n'y a de petits que ceux qui sont petits par l'âge.

« A l'ensemble de la Djemâa de nos amis les Châamba tous compris ; et parmi eux : Ahhmed ben Bessati ben Bou-Rouba, Ibrahim ben el hhadj Abd-el-Kader, Ahhmed ben Ahhmed ben Cheikh, Mohammed ben Mannsour, Mohhamned ben Ahhmmed ben Brahim, Qaddour ben Mouissa, Mohhammed ben Mohhamed ben Dhefer, Bou Djemâà ben ez Zaïr ben ed Daouch, et à toute la Djemâa des Châamba, le salut sur vous.

« Que Dieu vous fasse sentir son odeur semblable à celle de l'ambre, et que la protection vous soit donnée par le Tout-Puissant, le Très-Haut.

« J'ai voulu commencer par l'ensemble de vos fils et de vos compatriotes.

« Ensuite : je vous écris qu'une nouvelle nous est arrivée d'Ouargla ; un Roumi demande aux Châamba de le conduire vers nous dans la ville d'Aïn Çalahh.

« Mais certes, ô Châamba, que la justice de Dieu soit avec vous ! que la justice de Dieu soit avec vous ! que la justice de Dieu soit avec vous ! Que le Roumi ne vienne pas chez nous et même qu'il n'approche pas de notre territoire. Tous ceux qui l'amèneraient se repentiraient de leur idée, parce que notre Sultan, l'Émir des Croyants, notre seigneur et maître El Hhassann, fils de Sidi Mohhammed, fils de notre seigneur et maître Abd-er-Rahhmann, celui que Dieu a élevé, nous a défendu de laisser entrer les Roumis sur notre territoire ou de les en laisser approcher, et même de ne jamais nous rencontrer avec eux.

« Quant à vous, ô Châamba ! notre territoire vous est ouvert comme par le passé.

« Et toi, ô fils de Mouissa ! nous avons entendu dire que c'est toi qui conduis ici le Roumi. Garde la considération et le respect dont tu jouis, car, par Dieu ! que le fils de Moulay Thayeb lui-même le conduise ici, et nous le tuerons avec lui !

« Et le salut sur vous à la date du 19e jour du mois de Dieu le Tout-Puissant Châbann, celui qui précède le Ramadhann, an 1294 (29 août 1877). »

Le vieillard nous conta qu'après l'arrivée des lettres de Moulay el Arbi et de l'agha, la Djemâa tint une séance orageuse qui dura trois jours; le messager du chérif y fut entendu et jura que j'étais un espion ayant réussi à se procurer par fraude les lettres dont j'étais porteur; que d'ailleurs je ne jouissais d'aucune considération parmi mes compatriotes. La Djemâa conclut que l'entrée de la ville me serait refusée; elle écrivit les deux lettres, dont nul ne voulut se charger d'abord, et que le vieux marabout fut enfin contraint de porter.

Le vieillard continua : « Des éclaireurs ont été lancés dans toutes les directions pour signaler ton arrivée; ils

ont à plusieurs reprises fouillé notre zaouïa[1], dans la croyance que tu étais caché chez nous; ils nous ont menacés de mort, si nous te donnions l'hospitalité, et ils ont juré qu'ils tueraient le fils du sultan lui-même, s'il conduisait un Français chez eux. Depuis lors des troupes d'éclaireurs ne cessent de parcourir les environs. »

Des présents envoyés par moi au cheikh, le guide du chérif ne lui avait présenté qu'un hhaïk ordinaire aussitôt refusé. Cet homme avait publié par la ville que je voyageais avec vingt chamelles chargées de douros (pièces de 5 francs), et les gens d'Aïn Çalahh colportaient partout cette fable qui devait lancer après moi tout ce que le Hhoggar et les pays voisins renferment de bandits : ce n'est pas peu dire. Bou Sâïd ben el Ghaouti, l'assassin de Dourneaux-Dupéré, qui avait à venger la mort de son frère, tué autrefois sur la route de Rhât par Moulay el Arbi le Châambi, n'avait pas laissé échapper une pareille occasion; se mettant aussitôt à la tête d'une bande, il était allé prier le cheikh d'Aïn Çalahh de lui laisser la faveur de me tuer et de partager ensuite mes prétendues richesses avec ses bandits : ce qui lui avait été incontinent accordé. Ces scélérats s'étaient alors divisés en plusieurs bandes échelonnées sur tous les points par où je pourrais passer; près du hhassi Inifel, le premier où je devais m'arrêter, ils étaient bien une cinquantaine, à en juger par les traces qu'y avait vues le vieux marabout; une lettre du cheikh d'El Goléa, que reçut

[1] La Zaouïa-Kahhila, à laquelle appartenait le vieux messager, est à trois heures de marche au N. de l'oasis d'Aïn Çalahh. Cette oasis renferme plusieurs Ksour : le plus célèbre est le Ksar el Arab, divisé en deux quartiers séparés; l'un d'eux, celui des Oulad Amer Emmamelouk, a pour cheikh Si Abd-el-Kader ould Ba Djouda, que l'on désigne généralement sous le nom de cheikh d'Aïn Çalahh, l'influence des autres cheikhs du pays étant moindre que la sienne.

quelques jours après l'agha d'Ouargla, signalait sur ce point un rhezi de soixante mahara.

Mes compagnons semblaient atterrés. « Nous ne comprenons pas, me dirent-ils, comment les Français, dont la puissance est si grande, se laissent insulter depuis si longtemps par les gens d'Aïn Çalahh. — Comment, s'écriait Amar, n'osez-vous donc pas faire ce qu'ont fait de pauvres Arabes? Les Touareg ayant un jour insulté les Châamba, ceux-ci, pendant deux années, se privèrent de tout pour acheter des chevaux, de la poudre et de bons fusils ; puis, au nombre de deux cents (mon père était du nombre), ils marchèrent contre le Ilhoggar par El Beyed, battirent deux fois les Touareg et, pénétrant au cœur du pays, ils s'emparèrent de toutes les femmes. Celles-ci obligèrent leurs maris à demander la paix, et depuis lors les Touareg respectent les troupeaux des Châamba. Et vous autres, ô Français ! qui savez les endroits où l'eau dort sous le sol ; vous qui évoquez cette eau en véritables rivières ; vous qui avez de bons chevaux, des fusils qui portent à des distances que les meilleurs mahara ne pourraient franchir sans boire ; des canons qui démolissent les montagnes et des soldats liés ensemble pour ne pas fuir, vous vous sauvez devant les hommes d'Aïn Çalahh et les Touareg du Ilhoggar !...

— Patience, Amar, patience ! Jusqu'à ce jour nous n'avons pas vengé les insultes, parce que l'heure de la vengeance n'a pas encore sonné à l'horloge du Maître des Mondes ; mais elle sonnera, s'il plaît à Dieu, et alors tout le Sahara sera trop petit pour la fuite de ceux qui nous auront injuriés.

— Oui, dit Qaddour, les Français vont lentement, mais sûrement. Il fut un temps où, comme les gens d'Aïn Çalahh, nous pensions les braver impunément ; maintenant nous sommes leurs serviteurs. Dieu est le plus grand !

— Dieu est le plus grand, répétèrent le vieux marabout et tous les assistants; sa volonté est au-dessus de la nôtre. Que la volonté de Dieu s'accomplisse !... »

Et les vingt hommes qui étaient là, rangés en cercle autour de moi, devinrent sombres comme la nuit et silencieux comme le Désert.

Il fallait réagir contre cet abattement :

« Les Châamba, pas plus que les Français, ne connaissent la peur, dis-je d'une voix forte; nous sommes bien armés, que craignons-nous? Ceux qui nous épient sont divisés en bandes de cinquante à soixante hommes : nous pouvons les détruire en détail. Essayons d'abord nos fusils sur les bandits du hhassi Inifel; nous serons vainqueurs; alors nous verrons si nous voulons continuer à marcher en avant, ou reculer sur El Goléa. »

Ces paroles furent mal accueillies.

« Un traité nous lie avec les Touareg, objectèrent mes gens. Si nous rompons ce traité en tirant les premiers sur eux, qui nous protégera contre leurs rhazias? »

« Accablés d'impôts, nous ne sommes plus assez riches pour acheter des chevaux. Fussions-nous assez forts pour vaincre les bandes, nous échouerions contre Aïn Çalahh, et c'est nous autres, les Châamba, qui pâtirions des suites de la lutte; nos troupeaux ne seraient plus en sûreté dans le Sahara, et les Français, nos maîtres, ne se dérangeraient pas pour nous protéger contre les ennemis dont Bou Sâïd ben el Ghaouti serait le chef redouté ! Ce n'est pas tout : il nous faudrait aussi combattre les Oulad Sidi Cheikh qui, partis des pâturages au N. O. du Gourara, s'avancent vers l'E. en grand nombre. Certes, il nous est impossible de tenir tête à autant d'ennemis ! »

Je sus plus tard que les Oulad Sidi Cheikh, au nombre d'un millier, avaient fait une démonstration du côté du Sahara algérien, entre les Beni-Mzab et Ouargla.

Que faire? Marcher sur Temimoun par El Goléa? Mes hommes ne connaissent pas cette route.

Aller à El-Goléa avec ma suite, et là organiser une caravane par Temimoun? Mais alors toutes les avances que j'ai faites à mes hommes sont perdues; et d'ailleurs il ne me reste plus assez d'argent pour organiser une nouvelle caravane.

M'arrêter à El Goléa pour y attendre des fonds? Mais il est clair comme le jour que je suis abandonné à moi-même. En admettant que la Société de Géographie organise une nouvelle souscription, le peu de succès de la première enlève tout espoir dans la seconde!

Après de longues et douloureuses réflexions, voici le plan auquel je m'arrêtai: rentrer à Ouargla, d'où je me ferais conduire à Biskra par mes hommes qui, par la même occasion, s'acquitteraient envers moi (je passerais par Guerâra et les Oulad Djellal); de Biskra, écrire à toutes les sociétés de géographie pour les informer de ma situation et leur demander un nouvel effort; dans le cas où je recevrais quelques secours, m'équiper très-légèrement, remonter l'oued Djeddi jusqu'à Laghouat, et de là me porter rapidement sur Temimoun, où peut-être je trouverais l'occasion de marcher sur Tombouctou. Au cas où les portes de Temimoun me seraient fermées, me rendre à Karsaz, sur l'oued Messaoud, d'où partent aussi des caravanes pour le Niger. Je m'écartais ainsi de mon but, qui est surtout de reconnaître et relever les lignes d'eau les meilleures entre l'Algérie et le Niger; mais on m'avait écrit de Paris qu'on se contenterait au besoin d'un grand voyage à travers le Sahara, ce pays qui doit nous mener à la terre promise qu'arrosent les eaux du Mayo Balléo et de ses nombreux affluents. C'est là, qu'on le veuille ou non, que sont nos véritables intérêts.

Quelle triste nuit suivit la ruine de mes espérances!

CHAPITRE XVI

Visite aux grottes de Zmaïla. — L'oued Miyâ. — Retraite. — Découverte ethnographique. — 5e et 6e stations préhistoriques. — Les dunes. — Le hhassi Bou Rirha. — Une lance bronzée. — 7e station préhistorique. — Un cirque naturel. — Une tempête. — Visite de deux solitaires. — 8e station préhistorique. — La gara-t-el Ouqcêr. — Un tumulus. — Usure des gour par l'action des vents. — Un danger imprévu. — Le hhassi el Gara. — Le puits de Settour. — Rentrée à Ouargla. — Nouveaux projets. — Le territoire de Diyab et les ruines de Mennza et de Sohoûd. — Pas de guide. — Nouveau séjour à Ouargla. — Le commerce de poudre de guerre. — La fête d'El Fethour. — Retour forcé par Touggourt. — Nouvelles stations préhistoriques. — Rentrée à Biskra. — Retour en France.

Je choisis pour regagner Ouargla la rive droite de la vallée où l'on m'avait signalé des ruines anciennes dans le genre de celles de Qrima ; mais je ne voulais pas quitter Ez Zmaïla sans avoir visité des grottes dont Amar m'avait montré le site sur la rive gauche près de l'ancien fleuve.

Accompagné de quatre hommes, avec un chameau chargé de vivres et d'une outre pleine d'eau, je partis à 4 heures du matin ; nous tirâmes sur l'O. N. O. pendant 4,200 mètres avant d'atteindre la rive droite du fleuve, que nous traversâmes ; son lit, large ici de 2,800 mètres, est accidenté, plein de sables alluviaux où poussent de grands végétaux parmi lesquels dominent le tamarix et le zéita.

La faune de ces lieux comprend le guépard qu'on me dit

être très commun jusqu'au Tidikelt, plus un bel oiseau rouge sur lequel je tirai vainement deux coups de fusil. Les gazelles sont très rares à cause de la présence, dans ces parages, d'un de leurs plus redoutables ennemis, qui est justement ledit guépard.

Ce ne fut pas sans peine que j'atteignis les grottes, creusées à plus de 60 mètres d'altitude et auxquelles il est beaucoup plus facile d'arriver par le plateau ; trois sont assez bien conservées, les autres ont été détruites par les érosions. Ce sont de larges couloirs très profonds, où l'on ne s'aventure pas sans danger, à cause des inégalités qu'a produites le travail des eaux d'infiltration. Un examen très-superficiel ne m'a fourni aucune preuve d'une habitation de l'homme.

Des grottes je voulus grimper sur le plateau ; mon ascension fut interrompue soudain par la vue d'un énorme python qui, enroulé autour d'un bloc de molasse, balançait gracieusement sa tête brillante sous les caresses du soleil du matin. D'un coup de mon fusil chargé à gros plomb j'allais abattre le monstre, lorsqu'Amar, saisissant tout à coup le canon de mon arme :

« Ne tire pas ! cria-t-il, c'est une femelle ; le mâle te suivrait sans cesse et finirait par te saisir pendant ton sommeil et te broyer dans ses anneaux. »

Et pendant qu'Amar me tenait ce beau discours, le serpent se déroulait et glissait dans une fente du rocher. Superstition, voilà bien de tes coups !

Du haut du plateau qui a 80 mètres de hauteur et que recouvre une carapace siliceuse, je jetai un coup d'œil de regret sur le lit de l'oued Miyâ, qui de ce point décrit une courbe vers le sud-est, et dans lequel se produisait alors un bel effet de mirage.

Je regrettais surtout de ne pas avoir atteint le hhassi Inifel, où je me serais rendu compte de l'importance des

deux crues que le fleuve a subies dans le courant de l'été. Il m'eût été, je pense, facile de mesurer la hauteur de ces crues, dont la dernière a été la plus faible, aux traces laissées par les eaux sur les acacias et tamarix dont le lit de l'ancien fleuve est couvert en amont du confluent de l'oued Saf-Saf, tandis qu'en aval le lit est presque partout comblé par les sables.

Le lundi 17 septembre, à 7 heures 45 du matin, nous quittâmes tristement le hhassi Ez Zmaïla; nous marchâmes droit à l'est afin de gagner la rive opposée de la vallée, dont la largeur totale est ici de 30,400 mètres en ligne droite de l'est à l'ouest, mais qui, plus haut, va toujours se rétrécissant jusqu'à ne comprendre, paraît-il, que la largeur même du fleuve.

Nous suivîmes d'abord une plaine de graviers où je découvris, à 8 heures 35, une cinquième station préhistorique dans laquelle je ramassai le magnifique casse-tête en silex dont le dessin est ci-joint. A 10 heures 25, après avoir franchi une ligne de gour à peu près perpendiculaire à notre direction, je me vis en présence d'une sixième station à moitié ensevelie par les sables.

Nous nous arrêtâmes de 11 heures 30 à 3 heures 15, puis nous franchîmes péniblement une suite interminable de grosses dunes en formes de *siouf*[1], hautes de 15 mètres, aux sommets affilés comme des lames de sabre, sur les flancs desquelles il nous fallut tracer des sentiers pour la marche de nos chameaux. A partir de là je renonçai complètement à ma mule, que je montais du reste rarement. La pauvre bête avait été très éprouvée par les chaleurs de l'été; sa faiblesse était si grande qu'il fal-

[1] Je rappelle ici que سيف *sif*, au pluriel سيوف *siouf*, signifie littéralement *sabre;* mais on donne ce nom à de *grosses veines de sable dont le sommet est taillé en lame de sabre.*

lait la porter, en quelque sorte, pour lui faire franchir les dunes.

Nous traversâmes ensuite une nouvelle ligne de gour hauts de 40 m., près desquels s'élèvent des oughroud ou montagnes de sable de 50 à 60 mètres que nos chameaux mirent 40 minutes à franchir. Ces oughroud sont formés, ainsi que les siouf, par la désagrégation des roches de grés tendre dont sont composés les gour ; les agents atmosphériques ne peuvent attaquer ces gour que par les flancs, les cimes étant protégées par une calotte siliceuse. Ces dunes s'accroissent peu, parce que cette carapace empêche les plateaux voisins de se désagréger avec autant de facilité que ceux qui s'étendent, par exemple, au sud-est de Rhadamès.

Nous campâmes, à 5 heures 30, au pied du plateau haut de 30 mètres qui borde la rive droite de la vallée, près d'un puits comblé par un éboulement, le *hhassi Bou Rirha*. Ce nom nous apprend que là est l'extrême limite de l'ancien pays de Rirha.

Après quelques instants d'un repos nécessaire et comme le couscoussou cuisait sous l'œil vigilant d'Ahhmed, j'allai, selon mon habitude, explorer les environs. A une faible distance du puits comblé, sur lequel je jetai un coup d'œil en passant, je vis une grosse pierre qui me parut avoir été taillée ; afin de là retourner plus facilement, j'enlevai le sable où elle était à moitié ensevelie. Quelle ne fut pas ma surprise en apercevant, sous ce sable, une magnifique lance en fer bronzé, qui ne ressemblait en rien aux armes de ce genre encore en usage dans le Sahara où du reste le bronze est inconnu (voir la gravure ci-jointe).

Dans cette journée, le maximum de la température à l'ombre a été de + 37° centig.

Le mardi 18 septembre nous partîmes à 5 heures 25,

dans la direction N. N. E., ayant à notre droite une ligne de gour.

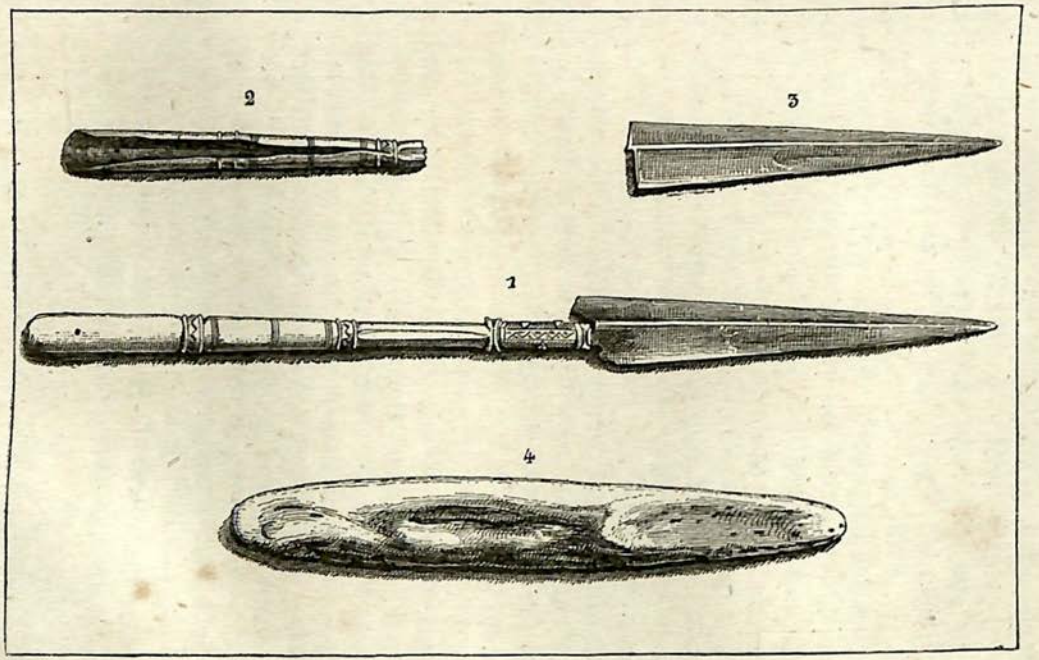
A 10 heures nous entrâmes dans un beau cirque fait de quatre gour allongés, hauts de 40 m., épais de 20 mètres, ayant l'aspect de murailles cyclopéennes et disposés en un carré parfait. Ces gour entourent une belle plaine sablo-argileuse au milieu de laquelle s'élevent trois grandes touffes de tamarix, preuves incontestables de l'humidité et de la fertilité du lieu. Quatre portes, ouvertes aux quatre points cardinaux, donnent accès dans cette forteresse naturelle, qui peut avoir 1000 mètres en tous sens; j'y fis dresser ma tente à 10 heures 10'.

Des nuages noirs, qui s'amoncelaient au S. O., semblaient nous promettre une ondée bienfaisante; nous nous préparions à la recevoir avec autant de joie que les pauvres nomades dont les troupeaux périssaient de misère dans certaines parties du Sahara.

A midi 45, le vent, qui s'était fixé au S. O. après de longues hésitations, souffla tout à coup avec furie, soulevant, en rasant le sol, des masses de sable tellement épaisses qu'on ne distinguait rien à deux ou trois pas; je dus charger ma tente de sable pour l'empêcher d'être enlevée par le vent.

Un pauvre petit oiseau, le seul peut-être dans toutes ces solitudes, surpris par la tempête, se réfugia dans ma tente en poussant des cris plaintifs; mais effrayé de ma présence, il se rejeta dans le tourbillon des vents et fut emporté à travers un nuage de sable jusqu'à une touffe de tamarix où il s'abrita du mieux qu'il put.

A peine avais-je perdu de vue ce charmant visiteur qu'un nouvel hôte, ignoble celui-là, fit aussi son entrée sous ma fragile demeure : une araignée, sorte de tarentule dont le corps était de la grosseur du pouce et dont les pattes étendues pouvaient couvrir un diamètre de



1. Lance en fer bronzé. — Longueur totale : 0m,38. — 2. Douille de la lance. — 3. Coupe de la lame indiquant les deux plans de la face. — 4. Casse-tête en silex. — Longueur : 0m,445.

Objets ramassés dans la vallée de l'Oued-Miyâ et rapportés par l'auteur.

20 centimètres ; le monstre s'avançait en faisant claquer ses mandibules avec un bruit sec comme celui de la mâchoire d'un chien furieux. Je dégaînai mon couteau de chasse, mais le hideux animal disparut presque aussitôt, roulé dans le sable que le vent chassait à la surface du sol.

La tempête s'étant calmée après n'avoir laissé tomber que de légères gouttes, nous reprîmes notre marche ; de 2 heures 35 à 3 heures 25, nous traversâmes un autre cirque naturel bien plus vaste que le premier.

A 4 heures 30 je découvris une septième station préhistorique. A 5 heures 15 nous campâmes au milieu de dunes qui, comme toutes celles qu'on rencontre ici, sont à l'ouest de la ligne des gour. Les rebords du plateau, quoique abrupts comme les gour eux-mêmes et formés également de molasse jaune, ne se désagrègent point, par la raison qu'ils sont protégés des vents du sud-est ; entre eux et les gour, le sol est partout formé d'une poussière sablo-calcaire paraissant très humide où l'on enfonce souvent jusqu'aux chevilles. Si des puits artésiens étaient forés de ce côté, toute la rive droite de la vallée pourrait être mise en culture à l'abri des émanations paludéennes ; car non seulement cette rive est garantie des vents chauds par le rebord du plateau, mais encore les eaux de ces puits artésiens trouveraient un écoulement facile vers l'ouest, où serpente le lit de l'ancien fleuve.

Le mercredi 19 septembre, nous décampâmes à 5 heures 40 du matin pour arriver, à 10 heures 10, près de la *gara-t-el Ouksêr* [1]. Je fis établir le camp entre cette gara et la *gara-t-el Béida* [2], qui s'élève non loin des bords du plateau.

[1] *Ouksêr* (que l'on devrait écrire *ouqcêr*) est le diminutif de *Ksar* (*qçar*) et signifie *petit Ksar*.

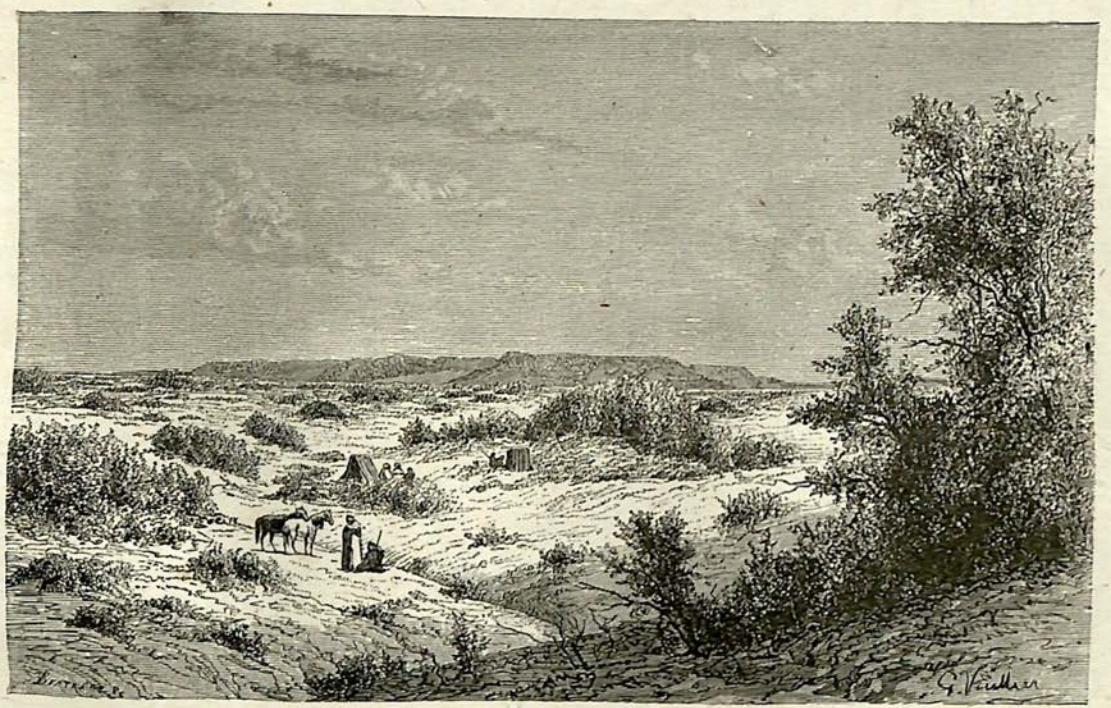
[2] C'est-à-dire la *gara blanche*.

La *gara-t-el Ouksêr*, sur laquelle existent des restes du *peuple des Garas*, a 40 mètres de la base au sommet et 325 pas de diamètre moyen. Elle est couronnée d'un petit mur d'enceinte en pierres brutes assez bien conservé ; mais on reconnaît difficilement des traces d'habitations : j'ai constaté néanmoins que les maisons avaient la forme et les dimensions de celle de Qrima.

Sur le côté nord-ouest bâille une large ouverture, résultat d'une tentative faite, en 1871, par les partisans de Bou Choucha, pour creuser un puits et se fortifier sur cette gara comme ils avaient déjà tenté de le faire à Qrima. Ils avaient commencé à relever l'ancienne enceinte et à la compléter en barrant d'un mur crénelé, percé d'une petite porte, une échancrure que les vents ou les eaux ont produite jadis sur le flanc de la gara qui regarde le nord-ouest, ladite échancrure descendant en pente douce. Surpris par les cavaliers indigènes lancés à sa poursuite, Bou-Choucha n'eut pas le temps d'achever son œuvre.

Sur une plate-forme large d'environ 40 mètres, qui s'élève en contre-bas de la gara proprement dite, se trouve un ancien cimetière ; un gros tumulus en pierres brutes s'y élève au milieu de plusieurs autres de dimensions moindres. Je voulus fouiller ce tumulus : aidé de deux hommes, j'enlevai, une à une, les pierres brutes dont il était formé, puis nous creusâmes jusqu'à 1 mètre de profondeur et mîmes à jour une fosse comblée avec une terre argilo-calcaire dont on chercherait vainement, aujourd'hui, d'autres échantillons dans la vallée. Mais dans cette terre il n'y avait que des fragments d'os qui tombèrent en poussière dès que je les touchai.

Tout le long de cette vallée, mais à El Ouksêr surtout, j'ai fait des observations sur l'usure progressive des gour ou garas sous l'action des agents atmosphériques et surtout des vents.



Aspect de la vallée de l'Oued-Miyâ (rive droite) entre la *Gara-t-el Ouksêr* et la *Gara-t-el Béida*, d'après une photographie de l'auteur.

Le jeudi 20 septembre, j'allais me lever : le désert était déjà inondé de lumière, quand je sentis quelque chose de froid qui se glissait le long de ma jambe gauche; cette sensation produisit sur moi l'effet d'une décharge électrique. Pendant une demi-seconde je fus comme paralysé ; mais, recouvrant mon sang-froid, je soulevai ma couverture avec précaution, puis ma ganndoura, et je vis une vipère céraste qui cherchait à passer sous ma cuisse. Alors, saisi d'une horreur sans nom, je bondis de ma couche comme poussé par un puissant ressort, et je me trouvai debout, à cinq pas de mon grabat ; tirant mon couteau de chasse, je sautai sur le hideux reptile dont je fis trois tronçons.

Nous quittâmes à 5 heures 20 la gara-t-el Ouksêr et, marchant dans la direction du nord-est, nous arrivâmes, à 7 heures 35, au lieu appelé *hhasi el Gara*[1], où sont deux puits, à vingt pas environ l'un de l'autre ; à 600 mètres à l'est de ces puits, la grande *gara Bèn Eurouba* s'élève près du rebord du plateau, tout près d'une petite gara de forme ronde : cette dernière, n'étant pas protégée comme les autres par une calotte de silex, n'a plus que 15 mètres de hauteur.

Là, nous fîmes boire nos chameaux, qui n'avaient pas bu depuis quatre jours[2].

Ces puits, sans seuil et sans coffrage, sont creusés dans un hhoudh et traversent un banc de calcaire ; leur diamètre est de $1^m,10$, et leur profondeur de 9 mètres dont 1 mètre d'eau, à la température de + 25° à 7 h. 40 du matin, celle de l'air étant de + 27° ; cette eau a un goût de soufre très prononcé ; à l'épreuve du nitrate

[1] *Le puits de la Gara.*

[2] Je rappellerai ici qu'en hiver mes chameaux sont restés plusieurs fois de dix à quatorze jours sans boire.

d'argent, elle devient couleur de suint sans traces apparentes de sels.

Nous quittâmes ce puits à midi quarante-cinq. A cinq heures, nous campâmes près d'un puits comblé, au lieu appelé *Settour*[1], où s'élèvent des touffes de tamarix hautes de plus de trois mètres, qui couronnent de gros mamelons de sable.

Le vendredi 21 septembre, nous partîmes à 5 heures 15 minutes du matin pour aller camper, vers 2 heures, sous les palmiers de Rouissat, où je laissai épuisée ma mule dont on m'annonça la mort le surlendemain.

Le lendemain, de bonne heure, nous entrions à Ouargla.

Là, j'appris bientôt que deux Touareg, détachés des bandes qui m'avaient poursuivi, étaient venus rhazer des chameaux à un jour de marche de la ville. L'agha avait envoyé des mahara à la poursuite de ces bandits qui, serrés de près, abandonnèrent les chameaux et s'enfuirent au plus vite.

Avant de remonter vers le Tell, je désirais reconnaître les ruines de Mennza et de Sohoûd, situées dans le bassin de l'Igharghar, au sud du hhassi Botthinn; ces ruines, au dire des indigènes, étaient des villes du territoire des *Diyab* ou *chacals*, ainsi nommés de ce que leurs ancêtres, fils de Khanem, de la tribu de Thaur, servirent d'éclaireurs aux Arabes hhilaliens qui pénétrèrent les premiers dans le Sahara (ce n'est pas ici le lieu de conter, à ce propos, une légende curieuse, que j'ai cru devoir placer dans un autre ouvrage : *Contes et légendes*, que mon bienveillant protecteur, M. Gustave Révilliod, de Genève, se charge de faire publier).

[1] ستّور *settour*, pour مستور *mestour* ou مُستّر *moussettar*, *caché*; lieu ainsi nommé des grosses touffes de tamarix qui cachent les caravanes aux regards; de la racine سَتَرَ *satara*, *cacher*.

Quoi qu'il en soit de cette légende, il paraît que le territoire berbère de Mennza et Sohoûd, autrefois peuplé et fertile, fut dévasté par les Diyab, qu'exterminèrent à leur tour les Berbères du Ilhoggar, chez lesquels les vaincus s'étaient réfugiés.

Je voulais en même temps visiter les ruines de *Dar el Ghoul*, ou *Maison du Revenant*, situées non loin du bir Ghardaya, sur la route des caravanes d'Ouargla à Rhadamès; à la description que l'on me fit de ces ruines, je jugeai qu'elles appartenaient au *peuple des Garâs;* leur état de conservation, au dire des Arabes, est aussi parfait que celui des ruines de Tekout, et j'aurais beaucoup désiré d'en prendre la photographie.

Mais un rhezi nombreux de Touareg avait été, paraît-il, signalé de ce côté, et Rabahh lui-même, le dévoué Rabahh, accouru à ma rencontre, refusa net de m'y conduire.

J'attendis quelque temps à Ouargla dans l'espoir que, les routes du S. E. redevenant libres, je pourrais faire la tournée projetée. L'agha Si Abd-el-Kader m'offrit dans la casba un logement vaste et confortable, d'où la vue s'étendait sur la ville et sur le sud et l'ouest de l'oasis.

Voici quelques extraits de mon journal pendant ce second et court séjour à Ouargla :

Lundi 24 *septembre.* — J'ai écrit aujourd'hui à toutes les Sociétés de géographie de France, pour les mettre au courant de ma situation. J'attendrai leurs réponses pendant un mois.

Mardi 25 *septembre.* — Le cheikh d'El Goléa vient de signaler, par lettre à l'agha, un rhezi de soixante maharâ composé de Touareg, de Châamba émigrés et d'Oulad Sidi Cheikh. Cette bande opère dans la vallée de l'oued Miyâ, du côté du hhassi Inifel, mais on ne prévoit pas quelle direction elle prendra.

Vendredi 28 *septembre.* — La matinée n'a pas été

chaude (+ 25°), et cependant on se sent mal à l'aise, l'atmosphère est électrique.

La pluie, depuis si longtemps attendue, ne viendra-t-elle donc jamais?

Des nuages sombres se montrent au S. O.; ils paraissent venir sur l'oasis. — Serait-ce encore une nouvelle désillusion?

A neuf heures, le vent, qui venait du nord, passe subitement au sud-ouest d'où il souffle en tempête, poussant rapidement vers nous les masses noires qui se traînaient lourdement au-dessus de l'horizon.

Les éclats du tonnerre déchirent l'air, le vent souffle avec rage, et la pluie tombe par torrents pendant quarante minutes.

Ivresse des nomades, désespoir des nègres; toutes les dattes ne sont pas mûres, et la pluie fait pourrir celles dont la maturité n'est pas complète.

Cette pluie rafraîchit considérablement l'atmosphère; le maximum de la journée n'est que de + 30°,9; c'est délicieux.

Pour peu qu'il arrive encore quelques averses, le désert va « fleurir comme la rose ». Sous leur action bienfaisante, les plantes sahariennes renaîtront, et les vallées stériles se transformeront en gras pâturages; le hhalfa, le çfar vont reverdir; le hhenna, le hhadh se gonfleront d'un suc abondant qui rafraîchira les troupeaux; le guerguâ (grand chardon) qui aime l'ombre et la fraîcheur montrera sa tête épineuse au-dessus des arbustes qui l'ont protégé, à sa naissance, des atteintes du soleil; l'ârta et l'âzel revêtiront leur délicieuse parure de jolies petites fleurs blanches et parfumées.

Samedi 29 *septembre.* — Le ciel a été noir et menaçant; mais il n'est tombé que peu de pluie vers dix heures un quart.

Quoi! les « cataractes du ciel » seraient déjà fermées! Les pasteurs ont-ils donc espéré trop tôt?

Les plantes qui, un moment, ont cru renaître à la vie, vont-elles retomber flétries, et cette fois pour toujours sur leurs tiges desséchées?

Dans la soirée, l'agha a rhazé une caravane du Souf qui portait au Mzab sept charges de poudre venant du Djerid, et dont la valeur est estimée à quatorze cents douros (sept mille francs).

Il faut être logique : les Beni-Mzab sont-ils ou non sous notre autorité comme les Arabes?

Non; les Beni-Mzab nous payent un tribut de protection, et nous n'avons pas le droit de nous immiscer dans leurs affaires intérieures. Ils sont libres de s'administrer et de commercer comme bon leur semble. Nous refusons de leur vendre de la poudre française; ils font venir de la poudre anglaise de Tunisie; cela est tout naturel.

Cette défense de vendre de la poudre française aux Arabes, et particulièrement aux Sahariens, n'a jamais empêché ceux-ci d'en être abondamment pourvus; on n'a jamais vu d'insurrection finir par faute de munitions. D'ailleurs, les nomades ne pourraient exister sans poudre; il leur en faut pour se défendre des bandits et pour chasser dans le Désert. Grâce à cette erreur de l'administration, le makhzenn d'Ouargla presque tout entier est armé de fusils à deux coups de provenances belge et anglaise.

Dimanche 30 *septembre*. — Hier soir le ciel était pur et rien ne faisait prévoir la tempête de cette nuit.

A minuit, j'ai été réveillé en sursaut par un formidable coup de tonnerre; le vent soufflait en rafales et ses tourbillons furieux ébranlaient la casba.

Une pluie diluvienne est tombée pendant deux heures, effondrant les terrasses, menaçant même de détruire la toiture qui recouvrait mon logement. J'ai recueilli

$0^m,235$ millimètres cubes d'eau dans une ouverture de $0^m,15$ centimètres de diamètre.

Ce matin un calme profond règne dans la nature, qui se repose des convulsions de la nuit.

Les plantes ont relevé la tête, les animaux ont bondi de joie, les nomades sont heureux....

Vendredi 5 *octobre.* — Aujourd'hui à midi, un berger est venu raconter à l'agha que les bandits lancés à ma poursuite ont rhazé hier, dans la matinée, les chameaux des Mokhadma à une journée de marche seulement d'Ouargla; ce berger, qui était présent, a pu échapper aux écumeurs du Désert.

L'agha est aussitôt parti avec son makhzenn monté sur des chevaux et sur des mahara; mais il ne conduira ses gens qu'à une journée de marche, après quoi il les laissera courir seuls à la poursuite du rhezi.

Un courrier est arrivé aujourd'hui de Laghouat. Pas de nouvelles de la Société de géographie de Paris. Pourtant je ne puis m'aventurer du côté du Gourara sans la certitude d'être soutenu.

Samedi 6 *octobre.* — Deux hommes seuls, un *noble* Targui et son nègre, sont venus rhazer neuf chameaux des Mokhadma ; quelques chameaux des Châamba et du marabout marchand de nègres, qui paissaient avec les autres, ont été abandonnés par les voleurs, sur les observations des bergers. Afin que l'alarme ne pût être donnée de suite à Ouargla, le Targui a emmené les bergers à deux journées de là, puis les a lâchés; il a dit à ses prisonniers qu'il faisait partie d'une bande de 60 hommes qui étaient en observation plus loin.

L'agha est rentré à 5 heures du soir avec six hommes; il n'a dépêché que huit hommes, huit Châamba, à la poursuite des chameaux rhazés.

Une autre bande de pillards a été signalée du côté

de l'E. Le prudent Rabahh avait donc raison contre moi.

Il paraît que des Touareg du Ilhoggar, au nombre de six cents, ont envahi le pays des Touareg Azguer, qu'ils ont trouvé complètement ruiné et où, par conséquent, ils n'ont pu rien écumer. Au retour, ils ont fait une pointe vers le N., ils ont pillé la zaouïa de Temacininn et rhazé les Oulad Sidi Moussa pour les punir, d'abord de leur neutralité pendant la guerre, puis de ce qu'ils ont conduit un voyageur français (M. L. Say). Là, ils se sont divisés en trois bandes: la première est rentrée dans le Ilhoggar; la seconde s'est dirigée vers le N. E. pour y opérer des rhazias, et la troisième s'est rendue dans le Tidikelt, où elle a appris qu'un Français remontait la vallée de l'oued Miyâ avec vingt chamelles chargées d'argent. Grossie de tous les bandits du Tidikelt et autres lieux circonvoisins, cette dernière bande s'est portée à ma rencontre, et, afin de ne pas me manquer, elle s'est fractionnée en groupes de cinquante à soixante hommes, qui sont allés se cacher dans les environs de tous les puits.

Bou Sâïd ben el Ghaouti et les autres Châamba émigrés faisaient partie du groupe de soixante hommes postés au hhassi Inifel.

Mardi 9 *octobre* (1er jour de cheoual). — C'était hier la fin du Ramadhann [1] dans tous les pays musulmans *civilisés*, et c'est aujourd'hui *el âïd es cerhir* [2], ou la *petite fête*, par laquelle commence le mois de cheoual.

[1] Ce nom, qui est celui du 9e mois de l'année lunaire arabe, pendant lequel a lieu le jeûne rigoureux prescrit par le Prophète, dérive du verbe-racine رَمِضَ *ramadha* qui, à la huitième forme, signifie *se dessécher, être brûlé*, ou *être consumé par un feu intérieur*, par exemple, par celui que produit, en été, l'observance rigoureuse du jeûne.

[2] عِيد *âïd, fête*, dérive du verbe-racine عَادَ *âada, aller, venir*, et qui, à la deuxième forme, signifie *s'assembler pour célébrer une fête*.

Ouargla ne peut compter parmi les pays musulmans *civilisés*, cette ville ne possédant pas un thaleb (lettré) capable de suivre la marche des temps.

Aussi les Ouarglis n'ont-ils commencé le jeûne du Ramadhann que le lundi 10 septembre, jour où, grâce à la pureté relative du ciel, ils ont aperçu la nouvelle lune, lorsque, dans le Tell, on l'a commencé le 9 (la lune était nouvelle depuis le 7).

Il se trouve donc que les Ouarglis n'ont jeûné que 29 jours au lieu de 30; ils devront faire le 30e jour de jeûne dans le cours de l'année.

Pas un thaleb n'a eu l'idée d'aller s'assurer du jour à la casba où il y a pourtant des calendriers. Est-ce orgueil? est-ce paresse?

Je les en avais prévenus; mais il en a été comme de l'éclipse de lune: « Tu avais raison, me disent-ils, nous ne pensions pas qu'un naçari (Nazaréen ou chrétien) fût au courant des choses de notre religion. »

Aïd es cerhir est aussi appelée *âïd el fethour* (la fête du déjeûner) ou encore *el ioum el meçalhha* (le jour de la réconciliation).

Ce jour-là on fait des fantazias, de la musique, on se régale en famille, on donne des cadeaux aux pauvres et aux subalternes.

Les musulmans qui se rencontrent s'embrassent, et quiconque entretient une haine ou nourrit un désir de vengeance contre son prochain, doit tout oublier ce jour-là.... quitte à s'en souvenir le lendemain.

Lundi 15 octobre. — On est en pleine récolte de dattes; mais d'une part, les palmiers ne produisent en abondance qu'une année sur deux, et l'année présente est celle de la petite récolte; d'autre part, comme on s'en souvient, les sauterelles ont tout dévasté.

Cependant, le temps passait rapidement, mes ressour-

ces s'épuisaient en attente inutile : rien ne m'arrivait de Paris, et nul n'osait me conduire sur l'Igharghar. Il fallait bon gré malgré rentrer à Biskra. Je fixai mon départ d'Ouargla au 25. Il était à peu près convenu avec mes hommes que nous passerions par Guerâra et les Oulad Djellal, lorsqu'au dernier moment ils changèrent d'avis, sous le prétexte que des bandes d'Oulad Sidi Cheikh avaient été signalées vers le nord. La route par Touggourt et l'oued Rirh restant seule ouverte, il fallut se résoudre à la prendre.

Le jeudi 25 octobre, je quittai Ouargla à 3 heures 10 de l'après-midi, pour aller coucher à Ngouça, où je reçus la meilleure hospitalité chez le cheikh Sayahh qui me força d'accepter un mouton, des pastèques, des oignons et des dattes, dont il bourra un de mes tellis ou sacs à mon insu.

Le samedi 27 octobre, nous quittâmes, à 7 heures 1/2, le ksar hospitalier, pour nous diriger vers le N. E. par la voie la plus courte qui conduise à Touggourt. Après une marche longue et pénible, nous nous arrêtâmes le soir au pied des *koudiat* (collines) *el hhassi Mâmmar* que traverse déjà mon itinéraire de Touggourt au hhassi Botthinn.

A 1000 mètres environ en avant de ces collines, je découvris une station de l'âge de pierre dont les silex occupent une superficie de 250 mètres au moins; mais les instruments en étaient ou grossiers ou brisés, du moins la plupart.

Le lendemain, dimanche 28 octobre, à 2 h. de marche au N. E. des dunes appelées *Areg ed Dem*, que j'avais aussi traversées dans mon premier voyage, je me vis en présence d'un hhoudh profond, sur les bords duquel se trouvait le plus beau dépôt de silex taillés que j'eusse encore rencontré depuis la découverte du grand dépôt de Kehef Soulthann dans le chotth d'Ouargla. On aurait dit

que les instruments y avaient été déposés la veille, tant ils étaient parfaitement conservés. Je ramassai là des couteaux et des grattoirs taillés dans un silex transparent avec une telle netteté qu'ils semblaient avoir été découpés dans une pâte molle ; pas de pointes de flèches, du moins je n'en aperçus pas.

Le lendemain, lundi 29 octobre, je rentrais à Touggourt.

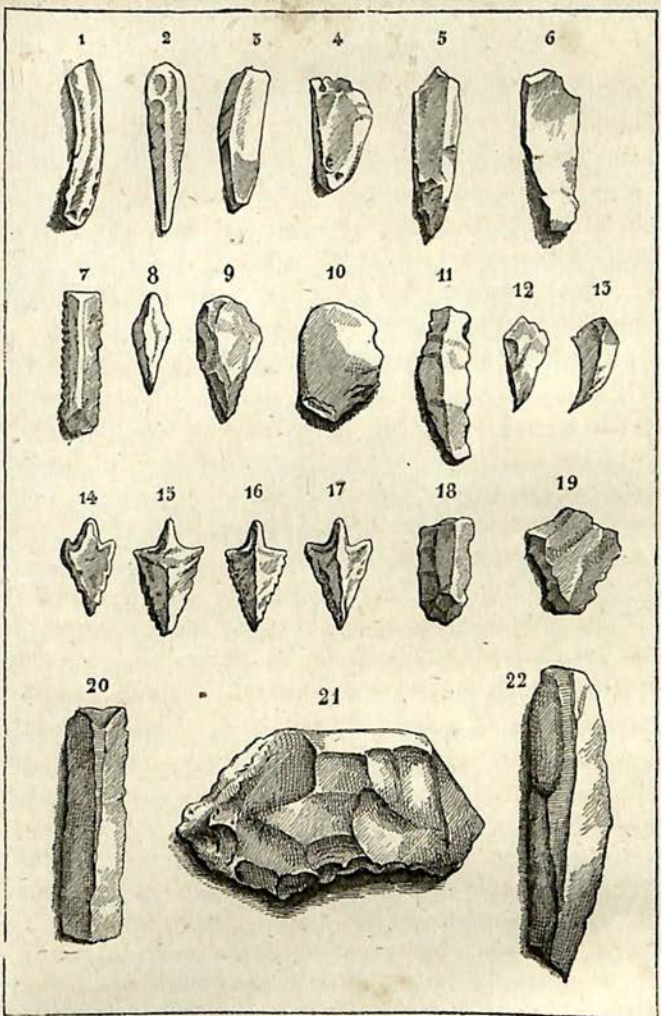
M. Grex, l'honorable négociant français qui m'avait, à plusieurs reprises, rendu des services dont je lui sais le meilleur gré, n'était pas alors à Touggourt ; rebuté pour mille et mille causes, il était allé se fixer à Biskra ; mais il avait laissé pour le représenter un jeune indigène qu'il avait élevé et qui dirigeait sa petite maison avec intelligence. C'est à lui que j'allai demander l'hospitalité.

Le représentant de M. Grex mit à ma disposition une chambre assez vaste et très propre, où je fis transporter mes armes et mon grabat.

Quant à ma caravane, je l'installai sur la place même, contre la grande mosquée ; les chameaux furent entravés et agenouillés autour des bagages, avec deux hommes de garde armés.

On ne m'en vola pas moins, cette nuit même, une petite caisse dissimulée au fond d'un tellis et dans laquelle il y avait de l'argent et une montre qui m'était précieuse.

Le lendemain, mardi 30 octobre, je quittai Touggourt avant le lever du soleil pour m'acheminer vers Biskra, où j'arrivai le 4 novembre dans la soirée. Il était temps : mes forces étaient ébranlées par ce que j'avais souffert depuis dix mois et je craignais de tomber malade. Mon serviteur Thayeb était lui-même épuisé par la fièvre et la dysenterie, et mes autres compagnons se ressentaient aussi plus ou moins des effets de la mauvaise qualité des eaux que nous avions bues dans la vallée de l'oued Miyâ,



Silex taillés de la vallée de l'oued Miyâ, rapportés par l'auteur.

1. Grattoir recourbé (1/2 grandeur).
2. Poinçon (1/2 grandeur).
3. } Grattoirs (1/2 grandeur).
4. }
5. Poinçon (1/2 grandeur).
6. Sorte de grattoir (1/2 grandeur).
7. Scie (1/2 grandeur).
8. } Pointes de flèches ou de javelots
9. } (1/2 grandeur).
10. Grattoir ou racloir (1/3 grandeur.)
11. Petit couteau (1/2 grandeur).
12. } Pointes de flèches (1/2 grandeur).
13. }
14. }
15. } Pointes de flèches.
16. }
17. }
18. Pointe de couteau.
19. Pointe de flèche ébauchée.
20. Fragment de couteau (1/2 grandeur).
21. Serpe (1/3 de grandeur).
22. Couteau (1/2 grandeur).

lesquelles avaient produit sur eux une sorte d'empoisonnement.

Quelques jours de repos et les bons soins que je trouvai au sein de l'excellente famille Médan me rendirent toutes mes forces; il n'en fut pas de même du pauvre Thayeb, qui ne voulut jamais entrer à l'hôpital et que je laissai à Biskra dans un état de faiblesse inquiétant.

M. le colonel Noëlat, le nouveau commandant supérieur du cercle de Biskra, me fit un de ces accueils qu'on n'oublie pas; je trouvai en lui un philosophe doublé d'un savant; sa parole riche et imagée tient ceux qui l'écoutent sous un charme inexprimable. Les instants que j'ai eu l'honneur de passer en sa compagnie, dans sa charmante famille, ont été trop courts à mon gré; jamais, non jamais, ils ne s'effaceront de mon souvenir!

Je n'oublierai pas non plus l'empressement que M. le capitaine Lefroid, chef du bureau arabe, a toujours mis à me rendre service dans nombre de petites circonstances difficiles; la droiture de son caractère, son esprit de justice, son grand désintéressement, si apprécié des colons et des indigènes, lui ont valu le respect et la considération de tous.

Enfin, je ne le tairai point, tous les colons de Biskra me témoignèrent de mille manières la joie qu'ils éprouvaient de me revoir sain et sauf au milieu d'eux et le chagrin qu'ils ressentaient de mon échec; ils me contèrent à ce sujet bien des choses que je passe en ce moment sous silence, mais que je ne puis oublier.

Que tous les Français de Biskra, qui m'ont entouré de sympathies, veuillent bien agréer mes remercîments : M. Médan, M. Béchu, M. Cazenave, les frères Sardon mes exellents amis, M. Dufour l'habile agriculteur, M. Grex, M. Brun, M. Lafont, M. Perrotet, M. Liagre et tous les autres. Leur souvenir me suivra toujours.

Je quittai Biskra le 5 décembre, à 2 heures du matin, pour me rendre à Alger, où j'arrivai le 10, par la voie de terre. Le 26, je m'embarquai pour Marseille où je débarquai le 28 après une heureuse traversée, et, le 4 janvier 1878, j'arrivai à Niort, ma ville natale, où la curiosité fut vivement excitée par le costume arabe dont j'étais revêtu.

Depuis lors j'ai rédigé ce livre qui, pour diverses raisons, n'est pas aussi étendu que celui que je comptais offrir au public français; j'ai dressé la carte qui l'accompagne; j'ai écrit un ouvrage scientifique, non encore publié, un *Essai de grammaires et de dictionnaires des langues kouérétchini et magana* (parlées à Tombouctou et dans le Haoussa, pays soudanien); enfin j'ai préparé une seconde édition du *Sahara*, corrigée et considérablement augmentée.

L'insuccès de mes efforts m'attriste. Il ne me décourage pas, puisque je ne l'ai point mérité. Je me sens le courage et la force de réussir. Et je compte m'adresser encore à la France, quand le moment sera venu d'organiser une nouvelle et grande expédition à travers ce Sahara, infiniment précieux pour la France, quoi qu'en puisse dire ou penser le vulgaire.

CHAPITRE XVII

État actuel du Sahara. — Reboisement possible des vallées et des plateaux. — M. Ramel. — La mer intérieure de M. Roudaire. — Le chemin de fer transsaharien.

Les nombreuses et savantes observations de MM. Henri Duveyrier et Gérard Rohlfs, ce que j'ai vu moi-même pendant mes trois voyages, montrent quelle était la fausseté de l'idée qu'on se faisait du Sahara.

Cette immense contrée peut être divisée en trois régions bien distinctes :

1° Les montagnes, encore fertiles, boisées, arrosées, habitées, comme le Ilhoggar, le pays d'Aïr, etc;

2° Les plateaux, absolument nus, secs, arides, actuellement inhabitables;

3° Les vallées, généralement sablonneuses, qui furent jadis habitées, cultivées, arrosées par de grands fleuves s'élargissant parfois en lacs; l'eau de ces fleuves coule maintenant sous terre et est, çà et là, ramenée à la surface par les habitants des oasis, faibles restes des peuplades détruites par la guerre.

Ainsi, dans cet immense corps décharné, qu'on appelle le Sahara, la vie n'est pas éteinte; le cœur bat toujours. Il est possible, et même facile, de rappeler le malade à l'existence; le sol, ingrat en apparence, peut redevenir aussi fertile, plus fertile peut-être que celui du Tell lui-même.

Il suffira de ramener à la surface les eaux qui coulent abondamment sous le squelette fauve. Avec les puissants moyens que nous possédons, ce travail nous sera facile; il est malaisé pour les pauvres noirs qui n'ont que le *fas*[1] pour tout outillage.

Qu'un homme audacieux et intelligent se mette à la tête d'une œuvre qui aurait pour but le reboisement et la colonisation du Sahara par les noirs sous la surveillance des blancs!

Ou bien, que des sociétés se forment dans le genre de celle des anciens chevaliers de Malte, mais dans un esprit différent; que le mariage avec les femmes du pays soit de rigueur dans ces sociétés qui seraient, au début, soutenues par la munificence publique et qui auraient aussi pour mission d'assurer la sécurité des routes en faisant une guerre à mort aux pillards!

Ou bien encore, que les nations versent leurs parias dans ces immenses espaces, et les sables se couvriront de verdoyantes forêts, la richesse de l'avenir.

Les chotths et les sebkhas produiront d'excellents cotons, pour lesquels les noirs fourniront une main-d'œuvre peu coûteuse, aussi nombreuse qu'on le voudra.

Les vallées irriguées seront capables de toutes les cultures: blé, dattier, vigne, olivier, figuier, abricotier, pêcher, oranger, citronnier, bananier, pomme de terre, café, tabac, coton, etc.

Mais, en général, les essences forestières qui conviennent aux terrains salés sont: l'*eucalyptus oleosa* dont les racines horizontales contiennent de l'eau potable en assez grande abondance: les *casuarina*, dont le bois ressemble au chêne vert et qui se multiplient par rejetons après la coupe.

[1] Sorte de houe avec laquelle les nègres remuent la terre.

Sur les plateaux de grès on peut semer l'*eucalyptus gigantea* vel *obliqua*, vel *fabrorum*, aux racines rampantes.

Pour les pentes des vallées et autres terrains secs on a différentes espèces d'acacias, telles que le *cyanophylla*, le *leiophylla*, l'*iteaphylla*, qui se multiplient comme le chiendent, et le *lophanta* que Burke sema en Australie pour servir de nourriture à ses chameaux.

Je tiens ces renseignements de l'excellent M. Ramel, l'infatigable et désintéressé propagateur des arbres exotiques en Algérie : ses immenses services ont été longtemps méconnus par la métropole, mais les Algériens le placeront parmi les plus grands bienfaiteurs de la colonie.

J'eus avec cet homme de bien, à la parole convaincue, des conversations où il m'exposa le fruit de ses longues études sur le reboisement de l'Algérie et du Sahara. Il a aujourd'hui la joie de voir la première partie de ses vœux à l'état de réalisation, car des forêts d'*eucalyptus globulus* couvrent déjà de leurs massifs verdoyants des contrées naguère nues et brûlées. A l'aide de cet arbre magnifique, dont la croissance est prodigieusement rapide, il a assaini, du jour au lendemain, des contrées paludéennes dont le séjour était mortel aux Européens. Et puis, qui n'a entendu parler de la *ramie*, cette plante textile que M. Ramel a importée du Japon et dont les fibres peuvent lutter de finesse et de brillant avec la soie elle-même?

Quant à la seconde partie de sa tâche, c'est-à-dire le reboisement du Sahara, M. Ramel, toujours actif malgré son grand âge, a fait de vains efforts pour l'inaugurer; là il s'est heurté contre la force d'inertie. Mais les résultats obtenus en Australie, dans des terrains et sous un climat analogues à ceux du Sahara, et les quelques essais

tentés en Algérie dans les terrains les plus pauvres, font espérer un succès complet à qui continuerait la tâche de cet homme utile et illustre.

Pour le prouver, voici la lettre qu'il m'écrivit quelques jours avant mon départ d'Alger :

Alger, le 20 décembre 1877.

« Monsieur Largeau,

« Voici, mon cher Monsieur, une note sur l'objet de notre entretien :

« A propos d'un voyage par terre du Sénégal à Alger, d'un naturel de Saint-Louis, je fis connaître à la Société d'acclimatation les aptitudes de l'*Eucalyptus oleosa* pour être essayé dans le Désert, afin de venir occasionnellement au secours du voyageur privé d'eau potable.

« En effet, ce petit arbre (il ne dépasse pas huit à dix mètres) pousse des racines qui végètent à la surface, dans le sable, s'arrachant aisément, et donnant, quand on les a coupées par morceaux, une certaine quantité d'excellente eau à boire.

« L'*Eucalyptus oleosa* forme les immenses forêts-broussailles qu'on appelle en Australie *Mallee-Scrub* (prononcez *Malli-Screub*) ; il a un feuillage abondant et très riche en huile essentielle.

« Il croît dans de grandes plaines arides, sèches, qui reçoivent la pluie rarement, mais par torrents quand elle vient [1].

« Le sol est un sable rougeâtre mêlé à la glaise, et durcit si fort en été qu'il faut la hache pour l'entamer ; son épaisseur est de 3 mètres environ ; un banc de grès le sépare d'une nappe d'eau salée qui se trouve à 8 ou 12 mètres.

« La rusticité de cette espèce donnerait quelque espoir de la voir s'accommoder de certaines parties du Sahara, d'après les explications sommaires que vous avez bien voulu me donner.

« Une tentative des plus méritoires dans ce sens avait été imaginée par deux éminents acclimateurs de Melbourne, très amis de l'Algérie, M. F. Müller, le célèbre botaniste de Victoria, et l'illustre M. Ed. Wilson, le fondateur et propriétaire de deux

[1] Exactement comme dans le Sahara.

des plus remarquables journaux qui existent : *l'Argus* et *l'Australtasian*.

« Frappés de ce fait que, lors de l'expédition de l'infortuné Burke, des semences d'*Acacia lophanta*, jetées dans le sable d'un désert qu'on eut à traverser, avaient très heureusement poussé, et fourni aux chameaux des explorations qui suivirent, une très abondante nourriture, ils résolurent d'en renouveler l'application au profit de l'Algérie.

« Ils réunirent une immense quantité de semences (250 à 280 kilogrammes) et me les adressèrent *franco* en gare à Paris. J'avais la mission de choisir les mains les plus capables pour les utiliser.

« J'étais extrêmement malade; je priai par un mot mon ami M. A. Lucy, qui venait souvent s'enquérir de mon état, de vouloir bien passer le plus tôt possible. Peu d'instants après, il était près de moi. Il était très dur d'oreille et je ne pouvais parler; par quelques mots écrits au crayon je lui exprimai mes idées et il m'exposa les siennes de la même façon.

« Le lendemain, il avait offert les semences d'*Acacia lophanta*, envoyées de Melbourne pour être jetées dans le sable du désert d'Algérie, à S. M. l'Empereur, et en recevait, pour ce beau présent, une lettre de remercîments triples.

« Les semences furent recommandées au gouverneur maréchal de Mac Mahon. . . . . .

On ne sut pas s'en servir ou on ne les jugea pas dignes de l'entreprise tentée par mes amis. Mais des graines, distribuées à divers, il est resté des arbres, et comme l'espèce est très prolifique, il serait très aisé d'avoir des semences en très grande quantité et sans frais pour recommencer et suivre votre idée et celle de mes amis. Seulement, avec celle-ci nous aurions plus à redouter.

« Si je dois supposer, par ce qui est arrivé à l'*Eucalyptus globulus*, que les sauterelles respecteraient l'*Eucalyptus oleosa*, il n'en serait pas de même des jeunes plantes d'*Acacia lophanta;* elles seraient, au contraire, un grand attrait.

« Voyez et réfléchissez!

« Quant au semis, il n'y a nulle difficulté. Il suffit de jeter sur le sable, à l'époque de la venue des pluies (s'il en vient), les graines, qui sont assez fortes et à écorce coriace, craignent peu les insectes.

« Cette famille d'acacias australiens est très nombreuse; elle se

prêterait à des essais intéressants. En voici, par exemple, un trio, ce sont : l'*Acacia cyanophylla*, *leiophylla* et *steaphylla*. Ils viennent d'une contrée où les plantes sont exposées à des variations considérables, ce qui les rend très rustiques : c'est de Rockampton, sous le tropique, Australie orientale. Et nous les devons à un très excellent observateur naturaliste, M. Edme Thozet, que l'amour des plantes a conduit sur cette terre promise de Flore.

« Précédemment, les trésors qu'il nous a envoyés venaient par l'entremise de M. F. Müller (aujourd'hui baron de Müller) ; mais depuis sa venue en Europe, cet excellent ami, M. Thozet, nous inonde directement de ses raretés.

« Nous pouvons compter sur lui, pour le cas d'un grand essai, pour tout ce qui serait utile, et nulle contrée en Australie ne peut fournir de meilleurs éléments que celle qu'il habite.

« Il nous donnera des *Casuarina* qui viennent dans les terrains salés ou à eaux saumâtres, et des *Acacias* qui grandissent dans les sables en atteignant les plus grandes proportions.

« Je réponds de sa compétence et de sa bonne volonté.

« Mon cher Monsieur Largeau, voici ma note faite à bâtons rompus et très à la hâte ; mais elle pourra être tirée en caoutchouc plus tard.

« Recevez, cher Monsieur, mes cordiales civilités.

« RAMEL. »

Après M. Ramel, je me permettrai de signaler les essences suivantes : les *gommiers* qui poussent spontanément dans la vallée de l'oued Miyâ, et différentes variétés de *pins*, le *pin d'Alep*, par exemple, et peut-être le *pin maritime*, qui peuvent être semés à profusion dans toute la région de l'Erg ou des Dunes.

On dira peut-être : « Mais ces immenses solitudes sahariennes appartiennent aux nomades ! Comment les en déposséder ? »

Je répondrai qu'elles appartiennent bien plus aux nègres agriculteurs.

Et combien sont-ils, en réalité, ces nomades dont on

s'est tant exercé à grossir le nombre et la puissance? Qu'on les compte et l'on sera surpris de leur petit nombre et de leur faiblesse ! Qu'on les astreigne à la vie sédentaire comme on fait des Arabes du Tell. Les intérêts de quelques coupeurs de routes ne sauraient primer ceux de l'humanité.

On objectera peut-être encore que les nomades s'enfuiront au sud, et de là, dirigeront vers le nord des rhazias journalières.

Il suffira, répondrai-je, pour leur ôter toute velléité de s'enfuir, d'occuper le Ilhoggar dont on pourra faire un lieu de déportation; de là on commandera le Tidikelt et tout le Sahara, et l'on assurera la sécurité des routes à l'aide des Touareg eux-mêmes qui, de loin, nous paraissent si redoutables. Comme les nomades, si sobres qu'ils soient, ne peuvent vivre absolument d'air et de soleil, comme il leur faut à tout prix des grains et que ces grains ne se récoltent que dans le Tell, ils seront bien obligés de se plier à nos exigences pour échapper à la mort.

Alors on pourrait poursuivre avec tranquillité ce grand travail du reboisement, qui coïnciderait justement avec le grand projet du chemin de fer transsaharien dont M. le commandant Hanoteau a eu le premier l'idée [1] et dont MM. Soleillet et Duponchel se sont faits les apôtres.

Ce chemin de fer transsaharien est pour nous d'une importance capitale: 1° parce que nul ne peut nous disputer le parcours de cette voie terrestre ; 2° parce que l'exécution de ce chemin de fer nous permettra d'étendre notre influence sur le Sahara tout entier et nous rendra maîtres des routes des caravanes ; 3° parce qu'il contribuera au développement du Soudan central et occidental, con-

[1] Voyez *Essai de grammaire tamachek*, par A. Hanoteau, préface, page x. — Paris, Challamel ; Alger, Bastide.

trées fertiles par excellence, nos Indes à nous; 4° parce qu'il reliera directement entre elles nos deux belles colonies d'Algérie et du Sénégal.

Quant au reboisement, on pourrait le commencer sur tout le parcours de la voie ferrée en même temps qu'on construirait la ligne.

Plusieurs projets ont été mis en avant pour le tracé d'un chemin de fer transsaharien : les uns proposent un tracé qui aurait Alger pour tête de ligne, et passerait par Laghouat, les Beni Mzab, Ouargla, El Goléa, Aïn Çalahh, etc. Ce tracé est patronné par M. l'ingénieur Duponchel. D'autres préconisent une voie qui descendrait de la province d'Oran, tracé plus logique, parce qu'au sud de cette province, des lignes d'eau (souterraines bien entendu) conduisent au Gourara et de là au Tidikelt.

La Société de géographie de Lyon qui, grâce à l'impulsion de son honorable et laborieux président, M. Desgrand, s'occupe beaucoup et pratiquement des questions algériennes, m'a fait l'honneur de me demander plusieurs fois des renseignements sur les ressources en eau du Sahara algérien, en même temps que mon avis sur le tracé du chemin de fer transsaharien. Je ne puis que répéter ici ce que je me suis empressé de lui exposer sans parti pris et en dehors de toute influence, officielle ou non.

Le meilleur tracé, à mon sens, aurait Philippeville pour tête de ligne. Un chemin de fer existe déjà de ce port à Constantine, et une autre voie aboutira bientôt à Batna, traversant les contrées les plus riches en céréales de toute l'Algérie. De Batna à Biskra il n'y a que vingt-cinq lieues en suivant une vallée en voie de colonisation, par Aïn Touta, la fameuse El Kantara, et la grande plaine d'El Outaya, où s'élève un beau village entouré d'une verdoyante oasis. Une route carrossable parcourt déjà la moitié de

cette distance et l'on travaille tous les jours à son achèvement.

De Biskra, où arrivent tous les produits des Ziban dont la population sédentaire et nomade n'est pas au-dessous de 19,000 âmes, on s'achemine vers l'oued Djeddi (une journée de marche) à travers une plaine riche en pâturages, puis on franchit un plateau peu élevé d'une autre journée de marche pour déboucher dans le bassin du chotth Melrhir, puis dans celui de l'oued Rirh jusqu'à Touggourt et Temacinn. Dans ces bassins, les ressources en eau sont inépuisables; des puits artésiens jaillissent de toutes parts, donnant une quantité d'eau qui peut être portée à 273 680 640 litres par 24 heures, soit 3168 litres par seconde; vingt-huit villes ou villages, entourés d'immenses forêts de palmiers, sont habités par une population sédentaire agricole d'environ 30 000 âmes; de grandes étendues de terrains actuellement incultes, qu'on peut évaluer à un minimum de 240 kilomètres carrés, ou 24 000 hectares, sont propres à la culture du coton (les essais tentés par l'agha Ben Driss sont très concluants à cet égard); les marchés de Touggourt et de Temacinn sont les rendez-vous des négociants du Souf, de la Tunisie méridionale, des Châamba d'Ouargla et des Beni Mzab. C'est à Biskra, et non à Laghouat, que les Châamba vont faire leurs provisions de grains.

A partir de Temacinn, et toujours en suivant une vallée, nous rencontrons, entre autres, les oasis de Belet Amer, d'El Hadjira, de Ngouça, où l'on cultive du coton comme je n'en ai jamais vu en Algérie; l'eau abonde partout sur cette ligne où l'on rencontre, en outre, à chaque pas, des traces de cultures abandonnées à la suite des guerres qui, durant de longs siècles, ont dévasté ce pays.

Enfin, après une route de 140 kilomètres depuis Temacinn (190 si l'on suit les sinuosités de la vallée), on arrive

à Ouargla, pays pauvre, ruiné par les nomades, mais possédant tous les éléments d'une très grande richesse agricole : de l'eau en abondance, et de la terre pour décupler l'étendue de l'oasis. Ici, comme à Ngouça et dans l'oued Rirh, le coton réussit à merveille ; mais on a cessé de le planter faute de débouchés pour la vente. A Ngouça, la population n'en cultive que pour ses besoins.

La ville d'Ouargla est très insalubre en été, par sa situation sur une île peu élevée au milieu du chotth ; mais les environs (le ksar de Rouissat, par exemple) sont des plus salubres, et un centre européen pourrait très bien s'y établir dans d'excellentes conditions. Si fortes que soient les chaleurs, on s'y fait très vite quand elles ne sont pas accompagnées d'exhalaisons paludéennes.

A partir d'Ouargla, il y a deux routes pour aller au Tidikelt : par El Goléâ et par la vallée de l'oued Miyâ.

Mes sympathies seraient pour cette dernière qui est préférée des caravanes. Je n'ai pu explorer que 152 kilomètres de cette belle vallée depuis Ouargla ; on m'a dit que c'en est la partie la plus accidentée ; or, presque partout il n'y aurait qu'à poser les traverses. Et puis l'oued Miyâ, outre son eau souterraine, subit chaque année deux ou trois crues considérables ; les eaux de ces crues, aménagées dans des réservoirs, seraient une ressource précieuse qui dispenserait même de creuser immédiatement des puits artésiens.

En suivant cette ligne de l'E., on économise les tuyaux de conduite que M. Duponchel fait entrer en ligne de compte pour son chemin de fer par Laghouat ; on traverse de vastes étendues propres à la grande culture ; on a à sa disposition les nègres sahariens ; enfin on est assuré, dès le début, d'un certain trafic.

Le projet de M. Duponchel ne présente qu'un seul avantage, celui d'avoir Alger pour tête de ligne ; mais,

il est facile de démontrer que son exécution irait contre les intérêts de l'agriculture et du commerce et, par conséquent, contre les intérêts des capitalistes et de l'Algérie elle-même.

En effet : jusqu'à Boghar, la partie tellienne proprement dite traversée par cette voie est peu considérable ; de Boghar à Laghouat le chemin de fer suivrait des plateaux élevés qui, avec de grands efforts, seront quelque jour transformés en terrains agricoles, mais où tout est encore à créer. De Laghouat aux ksour des Beni Mzab, la ligne passerait sur la crête de partage des eaux entre le bassin du Melrhir et celui du Gourara ou de l'oued Saoura, crête, à l'ouest de laquelle se dirige, du N. au S., le lit de l'oued El Loua, qui est un tributaire de la sebkha de Temimoun. Sur cette ligne sont creusés quelques puits ascendants de 12 à 15 mètres de profondeur.

Quant aux ksour des Beni Mzab, ce sont en réalité des lieux de refuge établis à une époque de troubles.

« Nulle contrée au monde, dit M. le général de Colomb, ne peut être aussi tourmentée, aussi aride, aussi sèche, aussi sauvage, aussi triste, que la *Chebka*[1] des Mzab, et cependant elle recèle, dans ses plus profonds ravins, de fraîches oasis où l'on voit, au milieu des palmiers, des villes bâties en amphithéâtre sur des mamelons, dominées par des mosquées d'où s'élancent de hardis et élégants minarets. C'est Metlili, ce sont les villes du Mzab : Ghardaya, Beni-Isguenn, Bou Noura, Mellika, El Atef, Beriann, Guerrara, patries de ces indus-

[1] On désigne sous le nom de شبكة *chebka*, une série de puits ou de réservoirs appartenant à une même région ou à un bassin unique. Ce nom dérive de la racine شَبَكَ *chabaka* qui, à la quatrième forme, signifie *creuser des puits tout près l'un de l'autre.*

trieux Mozabites qui s'enrichissent dans nos cités européennes[1]. »

Les plantations qui entourent ces villes sont loin de suffire à leurs besoins; elles n'existent que par le travail de nombreux esclaves qui, nuit et jour, tirent de puits souvent profonds de 50 mètres l'eau nécessaire à l'irrigation. Si les Beni Mzab sont riches, ils ne le sont que par le commerce : réduits à leurs propres ressources, ils mourraient de faim. Nous n'avons rien à aller chercher chez eux.

Des Beni Mzab à Ouargla, le sol est le même que dans la Chebka sur trois à quatre journées de marche et, pour preuve que je n'exagère rien, j'invoquerai encore ici l'autorité de M. le général de Colomb :

« On y marche constamment, dit-il, sur des cailloux d'une forme particulière, noirs, aux angles aigus, aux arêtes tranchantes. Toute végétation a cessé, excepté dans les lits des ravins où l'on trouve quelques plantes de *chihh*[2]. Sur les pentes et sur les plateaux il n'y a rien absolument que la pierre noire, qui coupe les pieds des chevaux et meurtrit ceux des chameaux. »

D'Ouargla, M. Duponchel propose d'aller à Aïn-Çalahh par le ksar d'El Goléa.

Mais cette seconde partie du trajet présente exactement les mêmes inconvénients que la première; c'est un dos d'âne tourmenté, sans eau et sans terre végétale. Le ksar d'El Goléa, isolé sur cette route, est sans importance

[1] *Notice sur les oasis du Sahara et les routes qui y conduisent*, par M. le lieutenant-colonel de Colomb. — Paris, Lahure et C^e^, rue de Fleurus, 9.

[2] *Artemisia herba-alba*, Asso.

Le mot شيح *chihh*, qui, littéralement, signifie *qui secoue sa queue* (comme un chat), dérive de la racine شَاحَ *chahha*, qui, à la quatrième forme, signifie *secouer sa queue* (comme un chat).

commerciale; il n'a pas autour de lui ces grandes étendues de terrains propres à la culture qu'on trouve dans la vallée de l'oued Miyâ.

Qui donc ignore que dans le Sahara les villes se déplacent avec presque autant de facilité que les tribus nomades? Partout où, dans l'oued Miyâ, on ferait jaillir de l'eau pour les stations de la voie ferrée, on verrait bientôt naître des oasis où les nègres viendraient chercher la sécurité qui, partout ailleurs, leur manque absolument.

Quant au tracé de la voie entre Aïn-Çalahh et Tombouctou, si je suis obligé d'entrer ici, en quelque sorte, dans l'inconnu, M. Duponchel y entre bien davantage, car j'ai recueilli sur ce trajet des renseignements qui manquent à l'honorable ingénieur.

D'Aïn-Çalahh, je proposerais de se diriger vers le sud-ouest pour gagner l'oued Messaoud qui, grossi de l'oued Akaraba et d'autres rivières descendant du Mouydir et du Ilhoggar, forme assurément un grand cours d'eau souterrain qui, s'il ne se rend directement au Niger, se déverse au moins dans le grand bassin intérieur d'Ez-Ziza (sur les cartes In-Sissa), qui est, je crois, un grand lac en voie de comblement. De là on gagnerait, puis on suivrait l'oued Tarhit, affluent du Niger.

Il faut prévoir le cas où des difficultés, créées par la jalousie, nous empêcheraient de faire passer notre voie ferrée par le Tidikelt qui, au dernier moment, pourrait être revendiqué par le Maroc (lisez par les Anglais). Dans ce cas, la voie passerait par le Ilhoggar, où l'on s'acheminerait non pas par Aïn-Teïba et El Beyed, à cause des sables, mais par l'Igharghar, dont le lit n'est ensablé que sur une faible étendue. Du Ilhoggar, on descendrait vers le Niger par l'oued Tarhit, qui prend ses sources tout près de celles de l'Igharghar.

Hâtons-nous! Que l'Afrique ne nous échappe pas comme au siècle dernier les Indes et le Canada.

M. Foncin, le savant secrétaire de la Société de géographie de Bordeaux, m'écrivait il y a un an :

« Si nous ne nous empressons d'asseoir solidement notre domination dans le nord-ouest de l'Afrique, que nous tenons déjà à moitié par le Gabon, le Sénégal et l'Algérie, notre avenir colonial est perdu. »

Rien n'est plus vrai!

SECOND VOYAGE

A RHADAMÈS

CHAPITRE I

Mes compagnons de voyage. — Arrivée à Alger. — Au gouvernement général. — Les Touareg à Alger. — Départ d'Alger pour Biskra et Touggourt. — El Oued. — Brillante réception. — Organisation de la caravane. — Changement d'itinéraire. — La zaouïa des Khouann.

Ainsi que je vous l'avais annoncé à la fin de la relation de mon premier voyage, je fis appel aux négociants français, pour les engager à envoyer avec moi, à Rhadamès, des délégués munis de pacotilles, afin d'établir les premières relations commerciales avec les habitants de ce centre saharien ; aucun ne répondit à mon appel, et je me trouvai dans l'impossibilité de remplir les promesses que j'avais faites aux Rhadamésiens.

Mais trois jeunes gens courageux et instruits m'accompagnèrent dans ce nouveau voyage : MM. Louis Say, enseigne de vaisseau ; Gaston Lemay, rédacteur au *Rappel*, qui, depuis, est parti, sur la *Junon*, pour un voyage

de circumnavigation, et Faucheux, propriétaire, qui devait plus tard s'affilier à la Société des *Colons-Explorateurs*, fondée par M. Brau de Saint-Pol-Lias. Ce dernier, j'entends par là M. Faucheux, était porteur d'une petite pacotille, dont il se défit avec bénéfice.

Arrivé à Alger, au mois de novembre 1875, je me présentai, comme pour mon premier voyage, au gouverneur général Chanzy, qui me reçut avec sa bienveillance habituelle, mêlée peut-être d'un peu de froideur.

Il y avait alors, à Alger, trois Touareg qui, chassant dans le désert avec des Châamba émigrés, s'étaient égarés du côté des Beni Mzab ; là, épuisés de fatigue et de soif, ils avaient été pris par des nomades. Les Châamba, qui sont de nos sujets, furent écroués dans les prisons de Laghouat. Quant aux Touareg, non seulement on les traita bien, mais encore on leur donna des guides et un interprète qui les promenèrent dans les principales villes de l'Algérie, et notamment à Alger, où on leur montra tout ce qui pouvait leur donner une haute idée de notre puissance militaire et de notre civilisation ; on espérait que, de retour chez eux, ils engageraient leurs compatriotes à vivre en bonne intelligence avec nous et à bien traiter les Français qui se rendraient dans leur pays.

On me proposa, dans les bureaux du gouvernement général, d'entrer en relation avec ces Touareg, mais je refusai de les voir; convaincu que ces gens n'étaient que des bandits de profession, je préférai leur laisser ignorer et ma personne et l'intention où j'étais de m'acheminer vers leur territoire.

Je partis pour Constantine, où m'attendaient mes compagnons de voyage, et, de la vieille et pittoresque Cirtha, nous nous rendîmes ensemble à Biskra, que nous quittâmes le 23 novembre 1875. MM. Médan, Sardon, de

Fresne, de Constantine, et Si Mouçthafa ben el Agha, interprète judiciaire, nous accompagnèrent jusqu'aux derniers palmiers de l'oasis.

J'avais engagé trois domestiques, dont l'un était Ali, le même qui m'avait servi si fidèlement dans mon premier voyage, et les autres deux jeunes garçons du Souf, amis de mon ancien serviteur.

Le 29 novembre, nous étions à Touggourt. L'agha Ben Driss nous fit une belle réception. Il donna des indications à l'aide desquelles M. Say traça une bonne carte des terrains de l'oued Rirh propres à la culture du coton, et il nous montra ses plantations où nous récueillîmes de magnifiques capsules de coton longue soie, que nous envoyâmes aux Chambres de commerce.

J'eus quelque raison d'être mécontent de ce chef saharien : il me rendit ouvertes deux lettres que je lui avais envoyées de Paris pour le qaïmaqam de Rhadamès et Si El Ilhadj Attiya, de la même ville; et il prétendit n'avoir trouvé aucune occasion de les envoyer. Or, en arrivant dans le Souf quelques jours après, je sus que plusieurs caravanes étaient parties d'El Oued pour Rhadamès.

Comme les chefs de Rhadamès m'avaient fait promettre de leur annoncer mon retour, afin d'en prévenir les négociants du pays, ce contre-temps était des plus fâcheux.

Nous quittâmes Touggourt le 4 décembre, pour arriver le 7 à El Oued, où nous attendait une brillante réception.

Ce fut d'abord le khalifa de Kouinina, Si Ali ben Ahhmed, qui nous retint à déjeûner chez lui, et qui nous accompagna ensuite jusqu'à la casba d'El Oued, où des logements nous avaient été préparés par les soins de Si Mehhemed ben Touati. Là, nous fûmes visités par tous les *kbar* (notables) du pays, qui ne négligèrent aucun moyen de nous prouver toute leur joie de nous voir au milieu d'eux.

Mais la visite qui me fut le plus agréable fut certainement celle de mon ami Si Aïssa ben Ahhmed es Smati el Djellali, cadi du Souf, mon ancien compagnon de voyage; je lui fis plusieurs présents qui parurent lui agréer beaucoup.

Le soir, on nous apporta un abondant et succulent souper, préparé par la tante même de mon serviteur Ali, que le khalifa d'El Oued avait engagée en qualité de cuisinière.

Pendant les six jours que nous demeurâmes à El Oued, on ne cessa de nous apporter chaque jour des quantités de provisions telles qu'il nous était impossible de tout consommer; aussi nombre de parasites, qui ne trouvaient pas toujours une aussi belle occasion, s'empressèrent de faire élection de domicile dans la casba, ou aux alentours, afin d'être plus à portée des tas de pastèques, dattes, grenades, fruits de toutes sortes et piles de galettes dont nos chambres étaient encombrées.

Durant ces six jours, je m'occupai d'organiser la caravane qui devait nous conduire à Rhadamès.

Prévenu par une lettre que je lui avais envoyée de Touggourt, le khalifa Si Mehhemed ben Touati s'était empressé de prévenir de mon arrivée les chasseurs Rebâïa qui m'avaient ramené de Rhadamès, au mois de mars précédent, et de la conduite desquels je n'avais eu qu'à me louer. Tous s'étaient empressés de répondre à l'appel du khalifa.

Je choisis Aoun ben Menasser pour guide principal, et je chargeai Bel Kacem ben Bachir d'organiser et de conduire la caravane en qualité de *bach-hhamar*, c'est-à-dire *chef des chameliers*. Les autres, qui vinrent en qualité de simples chameliers, furent : Bel Kacem ben Amar, El Fehem ben Mohhammed, Mohhammed Salahh, Abdallah ben Amar, Molhammed ben Hhamda, Qaddour ben

Messaoud et un esclave nouvellement émancipé par Aoun, nommé *Abdou*, qui me loua aussi le chameau que son maître lui avait donné, en même temps que la liberté, pour gagner sa vie. En tout 9 hommes qui me louèrent 12 chameaux pour le transport de nos bagages.

Plusieurs autres Souafa (gens du Souf), négociants et chasseurs (entre autres Messaoud ben el Bahhadi), s'étant joints aussi à nous pour plus de sécurité, nous en arrivâmes à former un petit bataillon de 21 hommes armés, avec 30 chameaux, parmi lesquels quelques mahara que l'on employa au transport de l'eau, mais qui devaient servir au besoin à éclairer la marche de la caravane.

Nous quittâmes El Oued le lundi 13 décembre, à 9 heures du matin.

Ainsi que je l'avais annoncé en France, mon intention était de passer par Aïn el Qadra, où Dourneaux-Dupéré avait cessé de relever le bras oriental de l'Igharghar, afin de reprendre et de continuer jusqu'à Rhadamès son itinéraire à travers les grandes dunes de l'Erg. Mais on m'avait appris que, les Touareg ayant recommencé la guerre, plusieurs bandes de Ihoggarenn avaient été vues dans le bassin de l'Igharghar, et mes chameliers refusèrent de nous conduire par cette route.

J'avais ensuite arrêté que nous passerions par le Puits-Neuf (bir el Djedid) dont l'eau douce nous eût facilité la rude traversée de l'Erg pendant les dix journées de marche que nous avions à faire sans trouver d'eau ; mais voilà que, comme j'étais occupé, le 13 au matin, à surveiller la répartition des bagages et le chargement des chameaux, mon ami le cadi vint me prier de le suivre dans une cour retirée de la casba, parce qu'il avait à me dire quelque chose de très sérieux qui ne devait pas être entendu de mes compagnons. L'ayant suivi, il me raconta qu'un Soufi, arrivé la veille de Rhadamès, lui

avait dit avoir aperçu, sur la route que nous devions suivre, des Châamba, des Touatiens et autres mauvais garnements, dont le métier est de rhazer les caravanes. Je le priai d'envoyer chercher cet homme. Celui-ci m'assura avoir vu, non pas sur la route, mais à Rhadamès même, une quinzaine d'hommes, des Châamba insoumis et des Touatiens, dont le métier avoué est de chasser la gazelle et l'antilope, mais qui ne sont, en réalité, que des brigands toujours prêts à détrousser les caravanes.

Pensant que notre départ d'El Oued serait annoncé à Rhadamès par une caravane qui nous avait précédés, et craignant que les brigands dont me parlait ce Soufi ne s'entendissent avec des Touareg pour nous surprendre en route, je décidai que nous passerions, non pas par le *bir el Djedid*, comme je l'avais annoncé, mais bien par le *bir es Çof* qui se trouve plus à l'E., et que nous prendrions, pour arriver à ce puits, un chemin un peu au N. de celui que suivent ordinairement les caravanes.

Nous partîmes à 9 h. 30; le khalifa nous accompagna à cheval.

A 10 h. 15, nous nous arrêtâmes pour déjeuner à la maison de campagne de notre hôte, à *Sif Younis*, sur la route d'Amiech. C'était, par ma foi, une jolie maison à un étage, avec volets peints en vert, luxe inouï pour le pays.

Le frère du khalifa, bel homme d'une cinquantaine d'années, vint nous recevoir à la porte; il nous fit monter au premier étage, dans une grande salle voûtée, où nous nous assîmes sur de moelleux tapis.

Le déjeuner fut abondant; mais la cuisine du Souf est peu variée; ce furent toujours les mêmes plats très pimentés qui, au grand désespoir de mes compagnons, défilèrent devant nous; heureusement que la marche nous avait mis en appétit.

Nous repartîmes à 11 h. 30 pour arriver à 1 heure à la zaouïa (hôtel, école, université, couvent) de l'ordre des Khouann de Sidi Abd-el-Kader, où le khalifa nous avait fait préparer un logement et où le dîner devait être préparé par ses soins.

La zaouïa s'élève dans la plaine libre, entre les jardins à l'est et les dunes à l'ouest, à une faible distance du village d'Amiech, qui est le plus méridional de la vallée du Souf; elle se compose d'une enceinte carrée dans la partie nord de laquelle s'élèvent, aux deux angles opposés, deux bâtiments carrés surmontés de dômes d'une exécution assez régulière, lesquels servent d'école; entre ces bâtiments, un peu en retraite et moins élevée, se trouve la mosquée dont la toiture, formée de petits dômes ronds, est supportée par de petites colonnes sans caractère architectural; en face est la porte d'entrée qui n'a rien de monumental, et, sur les deux côtés de la cour, deux rangées de chambres adossées au mur d'enceinte. On nous installa sous la coupole de gauche que nous cédèrent, pour ce soir-là, les écoliers; ils ne demandaient pas mieux, à en juger par les cris de joie qu'ils poussèrent en évacuant la salle.

L'ameublement d'une école arabe est des plus simples: quelques vieux tableaux empilés dans un coin, et, en guise de bancs et de tables, une épaisse couche de sable recouvrant le sol d'argile. C'est sur ce sable que les écoliers apprennent à tracer, avec leurs doigts, les caractères de la langue arabe. Pour nous, on recouvrit le sol de nattes et de tapis.

Là, il me fallut donner des médicaments à plus de cinquante individus des deux sexes, malades réels ou imaginaires, qui défilèrent devant moi pendant plus de deux heures.

A l'entrée de la nuit on nous servit du café, que l'on

prend là-bas avant le repas en guise d'apéritif, et peu après on apporta le souper, auquel participa le dévoué khalifa qui avait résolu de passer la nuit à la zaouïa.

La nuit fut splendide; la lune brilla dans tout son éclat au milieu du ciel le plus pur, et nous constatâmes, le matin, une forte gelée blanche, cas bien plus fréquent qu'on ne le croit en France, où le Sahara est à peu près synonyme de fournaise.

CHAPITRE II

Départ de la zaouïa. — Les palmiers d'Enn Nakhla. — Le vieillard Nacer ben Rhotaya. — Le bir el Acemann. — Zemoul ett Thiour. — Le bir Bou Rhazela. — Mouye Ilhamed. — Edd Dakhla. — Une nezla. — Frayeur des femmes. — Le bir es Çof. — Régal. — Variation de la boussole. — Hauteur des dunes. — Le ghourd el Leya. — Mon lit au Mekcem el Assel. — Rencontre d'une caravane. — Le ghourd ett Tannguer. — Le ghourd el Gara. — Aspect du Désert. — Le ghourd el Khadem. — Hauteur des dunes. — Le 1er janvier dans les grandes dunes de l'Erg. — Aspect du Désert. — Le sif Azel. — Le ghourd Mennfrouda. — La gara de Tekout et les puits de Souani. — Arrivée à Rhadamès.

Par suite du retard de nos chameliers, qui tous étaient allés coucher chez eux, nous ne pûmes partir, le mardi 14 décembre, qu'à 9 heures du matin, après nous être régalés d'un plantureux couscoussou que le khalifa avait fait préparer sous une tente voisine de la zaouïa. Si Mehhemed ben Touati voulut nous accompagner jusqu'aux derniers palmiers d'Amiech où nous lui dîmes adieu à 9 h. 30.

Nous marchâmes est-sud-est jusqu'à la petite oasis composée de quelques groupes de palmiers perdus au milieu des sables appelée *le Palmier* (*Enn Nakhla*), où nous nous arrêtâmes, à 10 heures, pour faire notre provision d'eau à d'excellents puits.

Là, nous fûmes rejoints par un vieillard que je revis

avec le plus grand plaisir : c'était Nacer ben Rhotaya, l'ancien guide de M. Henri Duveyrier.

« Je devais partir il y a quelques jours, me dit-il ; mais on a annoncé ton arrivée dans le pays et j'ai voulu t'attendre. »

J'exprimai au bon vieillard toute la joie que j'éprouvais de le revoir en bonne santé, et je donnai l'ordre à Ali de lui faire servir une tasse de café matin et soir.

Nous quittâmes Enn Nakhla à 10 h. 30 pour nous diriger jusqu'au soir vers le sud-est, et, après une bonne marche à travers des veines semblables à celles que j'ai décrites dans le *Sahara* [1], nous allâmes camper, à 4 heures 40, au lieu appelé *Hhoudh Ahhmed ben Othmann*.

Mercredi 15 décembre. — La nuit a été un peu froide ; le minimum de la température a été d'un degré au-dessous de zéro, et, à 7 heures, le thermomètre est encore à zéro ; sur le sable humecté par la rosée de la nuit, nous remarquons une légère gelée blanche.

Dans cette journée, notre marche s'accentue vers le sud-sud-est, d'abord à travers les mêmes veines presque aussi nues que la veille.

Nous partons à 8 h. 10 pour entrer, à 9 heures, dans une petite plaine sablonneuse et ondulée appelée *Çahhann bir el Gaïda*, du nom d'un puits que nous laissons, à 10 heures, à environ 2 kilomètres à gauche.

A 11 h. 25, nous nous arrêtons pour déjeuner et pour faire de l'eau au *bir el Acemann* ou *puits des Chèvres sauvages*, creusé dans un banc de calcaire blanc, au milieu d'une dépression de la plaine sablonneuse ; son ouverture carrée, consolidée par un châssis en tronc d'âzel, est de 30 centimètres ; il n'a point de seuil

[1] Le *Sahara*, 1er *voyage d'exploration*. — Paris, Sandoz et Fischbacher, 33, rue de Seine.

qui le fasse apercevoir de loin; l'eau, dont la température est de + 23° centigrade, est à 31 coudées ou 15 mètres 1/2 de profondeur; elle est corrompue par des végétaux en décomposition qui lui donnent un goût de soufre très prononcé; à côté du puits, une auge longue en calcaire abreuve les chameaux.

Nous quittons ce puits à midi et 1/4, pour traverser une vallée très accidentée, souvent barrée par des veines de sable, à laquelle on a donné le nom de *Hhoudh Rheqania*, à cause du bruit que fait le sol spongieux en s'affaissant sous les pas.

Nous entrons ensuite dans une grande plaine sablonneuse très accidentée, sur laquelle se détachent, de loin en loin, de grosses veines parsemées de belles touffes de végétaux; le hhalfa (on écrit presque unanimement, mais à tort, *alfa*) y est très abondant.

A 2 heures, nous passons près d'un puits comblé appelé *bir el Bordj* (puits du Fort), et à 4 heures, nous nous arrêtons, pour camper, à l'extrémité d'une série de dunes assez élevées, auxquelles on a donné le nom de *Zemoul ett Thiour*, c'est-à-dire *Dunes des Oiseaux;* la végétation est très variée sur ces dunes: l'alenda, le hhalfa et l'âzel dominent.

Nous sommes favorisés par un temps frais et beau: à midi, le thermomètre ne marquait que + 26° au soleil et + 12°,5 à l'ombre.

Jeudi 16 *décembre.* — Le minimum de la température de la nuit a été de + 3°,5. Partis à 8 h. 15, nous marchons jusqu'au *bir Bou Rhazela* (Puits de la Gazelle), situé dans le fond d'une vallée très sablonneuse, sillonnée de veines, large de 2000 mètres environ, et bordée de deux chaînes de hauteurs, dont l'une, celle de gauche, est couverte de dunes déjà assez élevées; celle de droite est seulement sablonneuse. Il est creusé dans une dépres-

sion calcaire entre les dunes ; il n'a point de seuil, mais il a reçu un coffrage en tronc d'alenda ; son ouverture carrée est de 0m,40 ; l'eau est à 29 coudées ou 14 mètres 1/2 ; sa température est de + 23° ; elle a un goût d'œufs pourris qui répugne ; nous en faisons cependant provision.

Nous continuons ensuite notre marche à travers une plaine très tourmentée ; nous passons à 3 heures près d'un puits comblé appelé *bir Ali Ben Douba*, et nous allons camper, à 4 heures, au lieu dit *bir Ben es Sahim*, dont le puits a disparu sous les dunes.

Vendredi 17 décembre. — Le thermomètre est encore descendu à zéro pendant la nuit, et nous constatons, le matin, une légère gelée blanche.

Nous partons à 8 heures pour traverser la même plaine tourmentée que la veille, plaine parsemée de petites dunes qui laissent entre elles des dépressions de calcaire.

A 11 h. 45, nous arrivons près d'un puits creusé au fond d'une grande dépression, à l'extrémité d'une série de dunes assez élevées que nous venons de franchir ; ce puits est appelé *Mouye Hhamed* ou *Petite Eau de Hhamed*, du nom de celui qui l'a fait creuser. Les chameliers me déclarent qu'il est nécessaire de donner aux chameaux le temps de manger et de se reposer, afin de les préparer à la traversée des grandes dunes ; ils manifestent le désir de passer là le restant de la journée. Je cède à leur désir. On arrête donc la caravane, et l'on fait agenouiller les chameaux, qui obéissent en beuglant. La tente est dressée dans un fond, près d'un gros arbrisseau, afin que les maraudeurs ne puissent l'apercevoir de loin.

Le *bir Mouye Hhamed* est creusé dans le calcaire ; son ouverture carrée, soutenue par un cadre en tronc d'alenda, est de 0m,50 ; l'eau est à 13m,60 de profondeur ; sa température est de + 22°,8 ; outre qu'elle est naturel-

lement saumâtre, son goût est encore rendu plus détestable par les végétaux que le vent y a roulés dans le courant de l'été.

Cependant cette eau, que nous ne buvons ici qu'avec une extrême répugnance, s'améliore considérablement dans les outres, dont j'ai reconnu l'excellence pour les longues marches sans puits. Si les outres sont bien préparées, l'eau bonne s'y conserve longtemps, toujours fraîche, sans autre goût que celui du goudron, et la mauvaise eau s'y améliore beaucoup. Ce serait en vain que l'on chercherait, quant à présent, un autre système pour les longues marches dans le Grand Désert; tous présentent des inconvénients de diverse nature bien plus grands que ceux que présentent les outres. Du reste, *que celui qui ne peut se plier aux exigences de la vie arabe renonce à voyager dans le Sahara! Le Grand Désert n'est pas fait pour lui!*

Nos chasseurs ne s'étant pas encore senti le courage de tirer une gazelle, nous manquons de viande. Fort heureusement des bergers, qui viennent abreuver leurs troupeaux aux puits, consentent à nous céder des moutons que nous payons 15 francs l'un.

La température maxima de cette journée a été, à l'ombre, de + 35°,5.

Samedi 18 décembre. — Nous nous mettons en marche à 9 heures pour cheminer toute la journée dans la direction du sud-est. Nous traversons d'abord une plaine parsemée de petites dunes en forme de veines assez espacées, entre lesquelles se trouvent de nombreuses dépressions à fond de calcaire jaune, schisteux, que les Arabes appellent *hhaouedh* ou *ḥhaouadh* (au sing. *hhoudh*); ces dépressions, qui peuvent avoir 100 mètres de diamètre en moyenne, généralement circulaires, sont vierges de sables; le calcaire blanc se montre sur leurs bords, élevés de

2 à 3 mètres à peine au-dessus du fond, ainsi qu'entre les dunes, dans les parties non déprimées. Dans ces hhaouedh, je remarque, pour la première fois, le *hhenat âlga* (hhenné sangsue), l'une des trois variétés de l'*henophyton deserti* qui croissent dans le Sahara ; il est déjà tout couvert de petites fleurs violettes.

Les dunes augmentent ensuite de hauteur : celles appelées *Zemelat Bou Loussa*[1], que nous traversons à midi 1/2, ont déjà 25 mètres ; un hhoudh, qui suit, est déjà assez étendu pour prendre le nom de *Çahhann* (plaine creuse) *Bou Loussa*.

Nous traversons ensuite, jusqu'au soir, une série de plaines séparées par des dunes de 30 mètres d'altitude. De celle qu'on nomme *Çahhann el Hhadh*, et que nous traversons à 1 h. 45, on m'indique au loin l'endroit où est creusé un puits de bonne eau, appelé le Puits des Souris (*Bir el Firann*), qui me paraît être éloigné de 4000 mètres à droite.

Vers 3 h. 30, à l'entrée d'une belle vallée sablonneuse qui se continue devant nous, entre deux chaînes de hauteurs peu élevées et couvertes de dunes sur lesquelles se détachent de beaux arbrisseaux, nous apercevons de nombreux troupeaux de chameaux appartenant aux chasseurs qui nous accompagnent ou à leurs familles ; quelques tentes, composant une nezla, se dressent sur le versant de la colline de droite.

Cette nezla se compose de six tentes. Parmi les femmes se trouve la mère de notre guide principal, Aoun, pauvre vieille que l'on me dit être sur le point de rendre l'âme.

On me rapporte aussi que les femmes de la nezla, nous

[1] Ce nom barbarisé signifie *lieu couvert de jeunes plantes*, et dérive de la racine لَسَّ *lassa*, qui, à la 4e forme, signifie *faire sortir du sol les germes des plantes*.

voyant arriver de loin, ont été fort effrayées à la vue des gilets de chasse rouge dont nos domestiques ont cru devoir s'affubler à Biskra ; elles les ont pris pour des Français, dont elles ont grand'peur. Les hommes de la nezla étant absents, elles se sont dépouillées de leurs bijoux et les ont enfouis dans le sable. Telle est la confiance de ces pauvres Sahariennes dans la justice et la galanterie des Français!

Dimanche 19 *décembre.* — Le thermomètre à minima marque le matin un degré au-dessous de zéro, et la rosée de la nuit a produit sous l'action du froid une assez forte gelée.

L'hiver est, cette année, exceptionnellement froid dans le Sahara ; nous nous en félicitons. Quoique la chaleur du jour soit très tempérée (+ 30° à l'ombre en moyenne), le soleil a cependant assez de force pour nous brûler le visage et les jambes ; chacun a son petit coup de soleil sur la figure, et M. Lemay a le devant des jambes dans un état déplorable.

Nous partons à 8 h. 15 ; deux éclaireurs nous précèdent ; deux autres marchent sur les flancs de la caravane. Nous approchons du *Bir es Çof*, le dernier puits sur cette route, et je crois sage de commencer à prendre quelques précautions.

Nous cheminons dans une vallée large de 1 500 mètres environ, sablonneuse et très accidentée, dont les côtés peu élevés sont couverts de dunes allongées, dont l'altitude ne dépasse pas 50 mètres. A partir de 9 heures, la vallée devient plus unie.

Nous déjeunons de 10 heures à 10 h. 55. Bel Kacem ben Bachir, qui était resté en arrière, arrive avec une *satla* (petit seau) pleine de lait de chamelle. Ce breuvage nous fait le plus grand plaisir.

A 11 heures, nous franchissons les hauteurs de droite

et nous nous trouvons dans une autre vallée parallèle à celle que nous venons de quitter, ayant les mêmes proportions et des bords également sablonneux ou couverts de dunes.

Ces vallées me représentent celles du *hhassi Bolthinn* qui précèdent le *Zemoul Akbar*, ce qui veut dire les Dunes les plus grandes. Ce ne sont pas, comme là bas, des pics de 300 mètres qui recouvrent les bords des vallées, mais bien des masses très allongées dont les cimes sont éloignées les unes des autres de 200 mètres en moyenne; les plus élevés des sommets que j'ai sous les yeux ne dépassent pas 40 mètres; les bords de la vallée, qui se montrent quelquefois à nu ou seulement sablonneux, sont élevés de 15 mètres au plus au-dessus du fond.

A midi, nous longeons une dune plus puissante que les précédentes, mais dont la hauteur ne dépasse pas 40 mètres; c'est le ghourd *Alla*.

A 1 heure, on me montre, à gauche, à une distance de 500 mètres environ, l'emplacement du *bir ett Touham*[1], puits aujourd'hui disparu sous les sables.

A 2 heures, nous rencontrons un fort troupeau de chameaux, puis un homme à cheval, le maître, sans doute, accompagné de deux bergers. Ils vont au *bir es Çof* abreuver leur troupeau; leurs chèvres et leurs moutons ont été dirigés la veille sur ce puits. Les bergers nous offrent du lait de chamelle que nous acceptons avec le plus grand plaisir. Le cheval monté par le maître pasteur est admirable de formes. Comme l'un de nous s'étonne de voir un cheval dans un lieu où l'eau manque absolument, on nous répond que les chevaux peuvent marcher deux jours sans boire.

[1] C'est-à-dire le *puits puant*; de la racine تهم *tahima, sentir mauvais, puer.*

Nous campons à 3 h. 35 à la sortie d'une série de veines assez élevées qui encombrent la plaine, laquelle paraît être ensuite très unie. Un troupeau de gazelles fuit au loin devant nous. Messaoud les poursuit et nous rapporte triomphalement une victime.

Lundi 20 *décembre*. — Quoique la rosée ait été très abondante, il n'y a point de gelée blanche ce matin ; le thermomètre à minima marque + 2°, le ciel est couvert de cirri blancs et le vent paraît vouloir souffler du sud-est.

Nous partons à 8 h. 10, nous dirigeant presque droit au sud sur le *bir es Çof*, où nous devons arriver de bonne heure et séjourner le lendemain pour nous préparer, nous et nos chameaux, à la longue traversée sans eau qui nous reste à faire.

Nous franchissons plusieurs chaînes de hauteurs couvertes de dunes qui séparent les vallées dont la direction générale est du nord-ouest au sud-est Ces dunes augmentent progressivement de volume et me paraissent élevées d'environ 60 mètres.

De 10 h. 15 à 10 h. 45, nous traversons une de ces vallées appelée *Çahhann el Kherez* ou la *Vallée des Perles*, parce que là les Châamba rhazèrent une caravane de Rhadamès qui portait au Souf un grand chargement de perles. La vallée suivante est celle du bir es Çof, près duquel nous arrivons à 11 heures.

Il s'agit ici de choisir une position qui nous permette de nous défendre avec quelque avantage en cas d'une attaque de maraudeurs. Nous allons camper à 300 mètres au sud-est du puits, sur un point qui, tout en étant plus élevé que le niveau général de la vallée, est cependant entouré de trois côtés de veines assez hautes pour nous cacher à la vue et nous servir de parapets en cas d'attaque. La partie ouverte regardant le puits, les Arabes s'établissent de ce côté en quatre groupes formant demi-

cercle. Sur quatre sentinelles qui veilleront la nuit autour du camp, trois seront fournies par les Arabes et une par nous. Comme mes compagnons n'ont pas encore l'habitude du Désert, je veillerai à l'heure la plus critique, entre 11 heures et 1 heure de la nuit; selon mon habitude je dormirai à la belle étoile, mais tout près de la tente, afin de pouvoir facilement réveiller les dormeurs.

Ces dispositions prises, nous déjeunons, puis nous nous dirigeons vers le puits pour y faire les observations réglementaires.

Le *bir es Çof*, ou mieux, comme me l'a fait justement observer M. Henry Duveyrier, le *bir er Reçof*, c'est-à-dire le *puits du Rocher plat*[1], porte fautivement, sur la plupart des cartes officielles, le nom *Beresof* ou *Berresof*. On le considère, dans l'état actuel des choses, comme étant la limite de l'Algérie sur cette route du Désert. Il est creusé dans un banc de calcaire, au fond d'une vallée sablonneuse de 1000 mètres de large, au pied des dunes qui limitent au nord cette vallée, laquelle est barrée, à 600 mètres de distance au nord-ouest et à 2000 mètres au sud-est par des dunes assez élevées qui en font, en quelque sorte, un cirque ovale ayant 2600 mètres dans le sens de sa longueur, qui est du nord-ouest au sud-est.

L'orifice circulaire du puits, de 60 centimètres de diamètre, s'ouvre au sommet d'un mamelon formé par les déblais. L'eau, très peu abondante (30 centimètres au plus) et dont la température est de + 22°,8, est à 23 m. 40 de profondeur; elle a un goût légèrement sulfureux qui peut être attribué au coffrage du puits, lequel est en tronc d'âzel. A côté est une auge en pierres

[1] De la racine رَصَفَ *raçafa*, *placer des pierres l'une contre l'autre, paver*.

calcaires liées avec de la chaux, pour abreuver les chameaux.

L'usage veut que celui qui arrive pour la première fois près d'un puits important régale ses compagnons; j'invite en conséquence les Rebâïa à souper; mais ils me répondent qu'ils préfèrent renvoyer la fête au lendemain.

La température maxima de cette journée a été, à l'ombre, de + 38°,6.

Mardi 21 décembre. — La nuit s'est bien passée; le vent ayant soufflé du sud-ouest le ciel est resté couvert, et le minimum de la température a été de + 5°.

De notre côté, le service de garde s'est fait militairement; mais du côté des Arabes il n'en a pas été ainsi : de ces gens-là il est impossible d'obtenir la moindre ponctualité; leurs sentinelles reviennent à tout instant au bivouac se réchauffer aux feux qu'elles ravivent; de temps en temps elles réveillent les dormeurs, et ce sont des conversations, des éclats de rire et même des chants qui peuvent être entendus de fort loin. Parfois même ceux qui sont ainsi réveillés par les sentinelles prennent leur fusil et vont se promener.

A déjeuner, grand régal : Ali a préparé deux plats de couscoussou à la gazelle; autour de ces plats s'accroupissent nos hommes armés d'un appétit dévorant. De cuillers, point: c'est un luxe inutile et gênant; les hommes de la nature préfèrent l'usage des mains, et ceux-ci mettent une telle ardeur à se servir de leurs doigts qu'ils ont bientôt du couscoussou jusqu'au-dessus des oreilles. La viande, mise de côté au commencement du repas, est ensuite partagée en autant de parts qu'il y a d'individus. Après le déjeuner vient le café auquel succèdent la musique et les chants qui durent jusqu'au souper.

Un plat de couscoussou paraîtra un bien maigre dîner aux gourmets de mon pays : c'est pourtant un grand

régal pour les chasseurs Rebâïa, dont la nourriture journalière se compose de bouillie à peine salée et de viande de gazelle grillée sur la braise ; le café surtout est pour eux un luxe inouï.

Peu après le déjeuner, le pasteur à cheval arrive avec ses bergers, ses chameaux, ses moutons et ses chèvres qu'il a ralliés ; il nous offre encore du lait de chamelle que nous acceptons avec reconnaissance.

Le vent d'est souffle avec violence ; il soulève le sable, qui nous incommode beaucoup et nous empêche de faire des observations et de prendre des vues photographiques. Pour ne pas perdre notre temps, nous préparons des peaux de fenek (*fenecus brucei*), petits renards du Désert, ainsi que de quelques oiseaux dont je veux faire collection.

Après le souper, aussi plantureux et aussi goûté que le déjeuner, les chasseurs nous déclarent, sur l'avis du vieux Nacer, qu'il est très mauvais de quitter le mercredi un puits où l'on a séjourné ; en conséquence, ils me prient de ne partir que le lendemain.

Je me rends facilement à leur désir, parce que le mauvais temps a empêché M. Say d'observer la variation de la boussole et qu'il nous a été impossible de prendre la hauteur des dunes environnantes ; mais pour leur montrer que je ne suis pas dupe de leurs beaux discours, et sur les conseils de M. Lemay, je les mets à l'amende d'une gazelle qu'ils devront tuer le jour de repos supplémentaire.

Mercredi 22 *décembre*. — Il a plu quelque peu dans la nuit, par un vent très fort du sud-est. Le maximum de la température n'a été que de + 3°.

Aoun et Meassoud partent de bonne heure pour la chasse ; ils verront en même temps s'il n'y a point de traces suspectes aux environs. Malgré le vent qui souffle toujours

avec force, je réussis à prendre trois vues photographiques en m'abritant contre des arbrisseaux.

Voici les résultats obtenus par M. Say pour la variation de la boussole :

21 décembre, à 3 h. 51′	du soir. . . .	8°	N. O.
— 4 h. 18′	—	5°	—
22 décembre, à 9 h.	du matin. . .	7°	—
— 9 h. 52′	—	3°	—
— 9 h. 54′	—	3°	—
— 10 h. 1′	—	5°	—
— 10 h. 4′	—	5°	—
— 10 h. 20′	—	4°	—
— 10 h. 27′	—	6°	—
Moyenne de la variation :		5°	N. O.

M. Say profite aussi d'une belle éclaircie pour régler nos montres à midi.

Aoun et Messaoud reviennent avec deux gazelles.

Des pasteurs Châamba du Souf viennent dans la journée abreuver leurs troupeaux ; ces gens n'ont vu aucune trace de rôdeurs dans les environs.

Un peu avant le coucher du soleil, je monte, avec M. Say, sur un ghourd pour en déterminer la hauteur au baromètre.

De ce point élevé nous apercevons, au nord et au sud, d'autres vallées parallèles à celle dans laquelle nous sommes campés, et séparées par des chaînes de dunes dont la direction est du nord-ouest au sud-est ; les sommets de ces chaînes, le plus grand nombre allongés et les autres en forme de pics, sont espacés de 1000 à 1200 mètres. Du côté du nord, les vallées paraissent absolument libres, et les cimes, peu élevées, vont se perdre, en diminuant de hauteur, dans un lointain vaporeux ; vers le sud, au contraire, les vallées se montrent de plus en plus encombrées, et les pointes, qui vont toujours s'élevant de ce côté, se détachent vigoureusement sur le

fond bleu du ciel. Les oughroud que nous dominons paraissent formés d'un amoncellement de vagues de sable montant en s'étageant jusqu'au point culminant de la masse. Qu'on se figure les flots courroucés de la mer venant battre les flancs d'un énorme rocher, et se pétrifiant successivement au fur et à mesure qu'ils se heurtent contre le colosse inébranlable. Les vallées qui s'étendent à nos pieds, et auxquelles l'âlennda et le bhadh, croissant par touffes serrées, donnent une teinte sombre, ressemblent, d'en haut, à des fleuves profonds et impétueux roulant entre deux murailles de granit.

La vallée du bir es Çof, qui, d'en bas, m'avait d'abord paru limitée à une étendue approximative de 2500 mètres, est seulement barrée, au nord-ouest et au sud-est, par des dunes peu élevées; nous la voyons se continuer à perte de vue dans ces deux directions, comme les autres vallées qui lui sont parallèles; le fond, qui d'en haut paraît uni, est sillonné de veines de 10 à 15 mètres de hauteur, entre lesquelles sont des bas-fonds graveleux où le grès saharien se montre parmi le calcaire jaune schisteux dont j'ai déjà parlé; quelques rognons de grès noir bitumineux, poreux, que l'on dirait vomi par quelque invisible volcan, sont épars, ici comme partout, dans le fond de la vallée et jusque sur les dunes où ils ont été poussés par la fureur des vents.

La hauteur de ce ghourd, calculée d'après une moyenne prise sur trois baromètres, est de 63 mètres.

Jeudi 23 décembre. — Le vent d'est a soufflé toute la nuit avec violence, et le minimum de la température a été de + 7°,5.

Nous devions partir de bonne heure; mais le matin les Arabes sont toujours, ainsi que les lézards, engourdis par le froid. Au lever du soleil, quelques-uns s'aperçoivent qu'ils n'ont pas rempli leurs outres. Les chameaux

sont à paître au loin ; deux chasseurs partent à leur recherche en se pressant le moins possible. Messaoud a préparé un repas de gazelle et invite plusieurs de ses amis à prendre part au régal.

Au moment de charger, une violente dispute s'élève entre Aoun et Bel Kacem ben Bachir ; ce dernier prétend que nos bagages doivent être répartis sur onze chameaux seulement, et qu'il a le droit de se réserver le douzième pour le transport de ses propres provisions. J'interviens en déclarant que, payant la location de douze chameaux, douze porteront nos bagages ; sinon je me ferai rembourser la différence. Cette déclaration met fin à la querelle ; mais il s'en élève bientôt une autre lorsqu'il s'agit de savoir quels seront les chameaux qui serviront en même temps de montures, puis une troisième pour la répartition des outres. Pour notre part (nous sommes 7 y compris nos domestiques), nous avons 14 outres de 30 litres ; les jours étant courts, il nous faudra probablement 12 journées pour franchir la distance sans eau qui nous sépare de Rhadamès.

Il est question d'enlever à Bel Kacem son titre de *bach-hhamar ;* mais on finit par le lui laisser, à la condition qu'au retour il cédera la place à un autre.

On finit par s'arranger ; mais il est tard lorsque les chameaux sont chargés, et nous sommes obligés de déjeuner avant de partir ; nous ne « démarrerons » qu'à 11 heures, tout le monde à pied, afin de laisser de nombreuses traces sur le sable ; les maraudeurs qui pourraient découvrir ces traces sauront qu'ils trouveront à qui parler s'ils osent attaquer notre caravane.

Marchant vers le sud, nous traversons d'abord une succession de vallées sablonneuses de plus en plus encombrées par les veines. Nous pénétrons dans la première par un défilé appelé *Meksem ben Emlaoua*, du nom d'un

négociant du Souf, qui fut rhazé et assassiné en cet endroit par des gens de Nefzaoua.

A midi, on nous montre à gauche le *ghourd el Gleïb es Samari*[1], dont j'évalue l'altitude à 100 mètres; puis ce ne sont plus des vallées que nous traversons; mais entre des dunes allongées qui atteignent 120 mètres, de grands espaces libres, généralement caillouteux et parfaitement plans, où végètent le hhelma, quelques touffes de çfâr, le hhadh, et, par-ci par-là, dans les parties légèrement ensablées, quelques maigres pieds de hhennat-âlga.

A 4 heures 10 minutes, nous rencontrons nos éclaireurs; ils nous attendaient au pied d'un ghourd, où ils avaient choisi un site admirable pour le campement. En face de nous, je reconnais au loin le ghourd *el Leya* ou de la *Bifurcation*, où se réunissent les deux routes du Souf passant par le *bir es Çof* et le *bir el Djedid*, pour n'en former ensuite qu'une jusqu'à Rhadamès.

Vendredi 24 décembre. — Nous partons à 8 heures 25 minutes pour aller déjeuner, à 10 heures, près du *ghourd el Leya*. La route que nous suivons se confondant désormais avec celle que j'ai suivie à mon retour de Rhadamès, au printemps dernier, je cesse ici de décrire notre itinéraire. Je ne dois pas répéter ce que j'ai déjà dit dans le *Sahara*. Je me borne à citer nos étapes et à rapporter quelques petits incidents.

Dans cette journée du 24 décembre, le vent, soufflant du sud-est, nous amena la pluie, qui tomba par averses successives à partir de 2 heures 30 minutes; les dunes prirent alors la couleur sombre veinée de noir que j'ai décrite ailleurs.

[1] C'est-à-dire le *ghourd du lieu auquel le samari donne une teinte rougeâtre*. غليب *gleïb* dérive de la racine غَلَبَ *galaba, se couvrir d'une teinte rougeâtre*, et سماري *samari* est le nom arabe de l'*heliantemum sessiliflorum*.

Le ghourd el Leya et les dunes de l'Erg, d'après une photographie de l'auteur.

A 3 heures 40 minutes nous rencontrâmes nos éclaireurs qui, arrêtés par la pluie, avaient choisi pour le campement un endroit très favorable entre deux oughroud. Le temps redevint beau vers 5 heures.

Samedi 25 *décembre.* — A 8 heures 30 minutes nous nous mettons en marche en grelottant; le vent s'est fixé au nord-est, et la journée promet d'être belle.

Nous déjeunons à 10 heures 40 minutes, à l'entrée de la vallée appelée *Çahhann el Ahharch*, à l'extrémité de laquelle nous campons à 4 heures 40 minutes. Dans cette journée, les vallées, à l'exception des deux dernières, sont plus accidentées et plus encombrées.

Dimanche 26 *décembre.* — Les plaines et les oughroud ont disparu sous un épais brouillard qui se dissipe aux premiers rayons du soleil; il en est toujours ainsi après la pluie.

A neuf heures, nous traversons le fameux défilé appelé, comme par dérision, *Meksem el Assel* ou *Défilé du Miel*. C'est là que, par un simoum épouvantable, nous perdîmes nos chameaux à mon précédent voyage. Je montre à mes compagnons les piquets en troncs de merkh dont je m'étais fait un abri pour me protéger des sables qui m'aveuglaient et m'étouffaient; le lit même en hhalfa sur lequel j'avais passé la nuit existe encore, à moitié ensablé, comme lorsque je l'ai quitté.

De 10 heures 20 minutes à 11 heures nous déjeunons d'un gigot de gazelle, et nous allons camper, à 4 heures 15 minutes, sur un point élevé entre des veines.

Aujourd'hui les dunes sont moins hautes que les jours précédents; cela tient à ce que nous traversons un plateau assez élevé; ces dunes sont des agglomérations de siouf (mot à mot : *sabres*) qui occupent les sommets de petites collines hautes de 50 mètres au plus au-dessus

des vallées irrégulières et accidentées qu'elles laissent entre elles.

A la tombée de la nuit, Aoun et Messaoud, qui étaient allés en avant pour voir s'ils ne découvriraient point de traces suspectes, arrivent avec deux Souafa Rebâïa revenant de Rhadamès, d'où ils sont partis depuis six jours. On n'est pas prévenu de notre départ d'El Oued, ce qui augmente notre sécurité. Le pays, disent-ils, est parfaitement tranquille, et ils n'ont rien vu de suspect sur la route. Je les invite à souper et leur demande s'ils veulent se charger de lettres pour El Oued? Sur leur réponse affirmative, nous nous mettons à écrire, allongés sur le sable qui nous sert de tapis, quelques lettres dont je fais un seul paquet scellé de cire rouge sur lequel j'applique mon timbre, et je leur remets ce paquet en leur glissant dans la main une pièce de 10 francs. A la vue du grand timbre rouge qui ferme l'enveloppe supérieure, les Rebâïa paraissent saisis d'un saint respect; on sait, en effet, qu'en général les Arabes jugent de l'importance d'un homme par la largeur de son timbre. Les voyageurs se dirigent alors vers leurs bagages, tirent, du fond d'un tellis (sac), une pièce de toile de coton, qu'ils ont achetée pour se faire des ganndouras (chemises), en déchirent un morceau, dans lequel ils enveloppent soigneusement les lettres; puis, ne jugeant pas le précieux dépôt suffisamment protégé, ils coupent un morceau de *filali* (cuir rouge) dont ils font une seconde enveloppe, attachent le tout avec une grosse corde de hhalfa, et placent encore le paquet entre une douzaine de peaux de mouton qu'ils finissent par mettre tout au fond d'un tellis. Là-dessus, plein de sécurité, je prie mes compagnons de faire comme moi et de dormir, cette nuit, sur leurs deux oreilles.

Deux Souafa seulement veilleront autour du camp.

Lundi 27 *décembre.* — Le minimum de la température a été, cette nuit, de — 1°.

On voit briller, suspendues aux feuilles des arbustes, les perles liquides de la rosée de la nuit doucement balancées par la brise qui commence à souffler du nord-est. La matinée est admirablement belle.

Nous partons à 8 h. 30 pour marcher, comme les jours précédents, sur le sable durci.

Vers la fin de cette journée, les dunes augmentent de hauteur, parce que nous commençons à descendre du plateau, élevé peut-être de 200 mètres, sur lequel nous avons cheminé depuis hier matin; les oughroud ont 100 mètres d'altitude au-dessus des vallées très encombrées que nous traversons.

A 2 h. 45, nous avons franchi le passage difficile formé de deux trous précédant plusieurs *siouf* parallèles appelés *el Megharinat;* mais cette fois les cimes solidifiées des *siouf* ne nous opposent qu'un faible obstacle.

Nous allons camper, à 4 h. 15, en vue du ghourd *ett Tannguer*, sentinelle avancée des plus hautes dunes que nous ayons à traverser sur cette route.

A cause des excellents renseignements qui nous ont été donnés sur la route par les Rebâïa que nous avons rencontrés hier, deux Arabes seulement veilleront la nuit jusqu'à nouvel ordre.

Mardi 28 *décembre.* — Départ à 8 h. 10. Après avoir dépassé le ghourd *ett Tannguer* et traversé la grande plaine caillouteuse du même nom, nous passons, à midi, près du ghourd *es Sêïd*, ainsi désigné de ce qu'on y vit autrefois les traces d'un lion, et vers 2 heures, près de celui de *Rouba' Châambia*, ainsi appelé d'une femme qui, en passant par là, fit présent aux chameliers d'un régime de dattes à la condition qu'ils donneraient son nom à ce ghourd.

Les vallées sont, en général, sillonnées de gros *siouf* qui, sous l'action du vent qui soulève les sables de la surface, paraissent onduler comme les vagues de la mer lorsque l'écume blanchit leurs crêtes mouvantes; des oughroud pointus ont 100 mètres de haut.

Mercredi 29 *décembre*. — Le thermomètre à minima marque, le matin, + 6°.

Nous partons à 8 h. 15, et à 10 h. 5 nous nous arrêtons pour déjeuner près du ghourd *Messaouda*.

Nous sommes descendus du plateau et nous avons fait notre entrée dans les grandes dunes qui se continuent vers l'ouest en augmentant d'altitude jusqu'au *bir el Achiya* et au delà; les vallées, toujours plus accidentées, sont barrées par des *siouf* élevés de 15 à 20 mètres, aux sommets affilés comme des lames de sabre. Le sable devient plus roux, parce que le grès ferrugineux entre ici pour quelque chose dans l'alimentation des dunes.

Après avoir passé, à 3 h. 15, près du ghourd ou sif *Fatima*, nous allons camper, à 4 h. 20, près du ghourd *el Gara*, au lieu appelé *Zerdeb es Çfâr*, parce que cette herbacée (le çfar) croît abondamment à sa base.

Il a plu, dans la journée, dans les parages où nous campons; les oughroud ont pris cette teinte sombre, veinée de noir, que je leur ai toujours vue après la pluie, et leurs arêtes se sont arrondies.

Jeudi 30 *décembre*. — Le thermomètre à minima n'est descendu qu'à + 6°,5; il souffle du nord un vent violent, le ciel est tout couvert de nuages sombres. Il a plu abondamment tout la nuit. Les Arabes sont comme pétrifiés autour de leurs feux éteints qu'ils n'ont pas le courage de rallumer. Je les invite à prendre le café. Le nectar de l'Yémenn paraît les ranimer, et bientôt la flamme, léchant les troncs mouillés qui pétillent, fait monter une épaisse fumée de leurs bernous trempés de pluie.

Je vois bien que personne ne se soucie d'aller, par ce temps-là, à la recherche des chameaux ; évidemment, nous ne partirons pas de bonne heure ; je profite de ce contre-temps pour semer aux alentours des graines d'*acacia arabica*, que je dois à l'obligeance de M. le capitaine Lefroid.

Nous partons à 10 heures après avoir déjeuné ; nous passoins, à midi 1/2, près du ghourd ou *zemela Taferiesset*. A 2 heures, nous gravissons un ghourd de 100 mètres, du haut duquel nous dominons une partie du Désert.

Autour de nous, à nos pieds et se perdant au loin, de longues et étroites vallées serpentent entre les oughroud aux formes fantastiques, lesquels atteignent ici de 100 à 150 mètres d'altitude ; c'est un immense labyrinthe à ciel ouvert dont les seuls chasseurs d'antilopes connaissent les détours infinis ; les *siouf* si élevés qui barrent les vallées nous apparaissent comme de petites veines dont le relief est à peine sensible entre les touffes de hhalfa qui les bordent.

Nous nous arrêtons, à 3 h. 30, dans la vallée appelée *el Hhaïadh* (pluriel de *hhadh*) ; les chameliers m'ont demandé de s'arrêter en ce lieu parce que le hhadh, arbuste fort goûté des chameaux, est très abondant dans cette vallée.

Le ciel s'est éclairci complètement vers midi ; mais le vent a continué de souffler violemment du nord jusqu'à 5 heures, où le calme s'est fait.

Vendredi 31 décembre. — Le thermomètre à minima est descendu à — 3°,5. Le ciel est pur, l'air calme, les paillettes argentées de la gelée blanche couvrent les flancs des oughroud ; bientôt, les doux rayons de l'aurore donnent à ces paillettes les couleurs de l'arc-en-ciel ; le soleil, qui paraît, les fait étinceler de mille feux,

puis tout se fond sous les ardentes caresses de l'astre du jour.

Nous nous mettons en marche à 8 h. 40, et nous nous arrêtons, deux heures après, pour déjeuner, auprès du ghourd appelé *Zemelat Douria*.

Nous marchons par une journée splendide, sous un ciel pur, au milieu duquel brille un soleil dont les rayons nous réchauffent sans nous brûler. La pluie de l'avant-dernière nuit a encore solidifié les sables, où nous marchons comme sur une roche solide; leurs couches supérieures n'ont pas encore été rendues mouvantes par les vents. Aucun souffle n'agite les touffes de hhalfa et les arbustes à travers lesquels nous avançons.

Les vallées sont barrées, de loin en loin, par des veines et des siouf peu élevées que nous franchissons sans difficulté; les dunes, assez espacées, augmentent d'altitude; quelques sommets atteignent 150 mètres, mais la moyenne est de 120 mètres.

Ayant appris à nos Rebâïa que la journée de demain est pour nous la grande fête du renouvellement de l'année, Aoun, le guide principal, Bel Kacem ben Bachir le bach-hhamar et Messaoud, proposent de camper pour célébrer cette fête. Le temps ayant toujours été frais, l'eau est encore abondante dans nos outres, et la proposition est acceptée avec enthousiasme.

Nous nous arrêtons, à 4 heures 55 du soir, dans une vallée, entre deux oughroud dont le plus élevé, celui de droite, est appelé ghourd *el Khadem*, parce qu'une pauvre esclave noire, que des Rebâïa avaient achetée à Rhadamès, mourut en cet endroit.

MM. Say et Lemay ayant manifesté le désir de monter sur le ghourd el Khadem pour voir coucher le soleil, je les prie de se munir de baromètres afin d'en déterminer la hauteur.

Les résultats obtenus sont :

Baromètre au pied. . . .	751. 4
— au sommet . .	738. 2
Différence. . . .	13. 2

Hauteur du ghourd calculée d'après cette différence : 139 mètres.

Samedi 1^er^ *janvier* 1876. — La température étant descendue à 2° au-dessous de zéro, il a encore gelé cette nuit.

Dès 6 heures du matin, Ali, Abd-Allah et Amar, nos trois serviteurs, nous font leurs souhaits de bonne année ; quelques Rebâïa essayent de bégayer les paroles qu'ils entendent prononcer, mais la plupart se contentent de nous saluer par le *çbahh el kheïr* consacré.

Ali et ses aides préparent le café, qui est offert à tous nos compagnons de route ; tous sont également invités à dîner.

La joie est générale. Dans son enthousiasme l'assemblée décide que le ghourd de gauche, qui fait face à celui d'*el Khadem*, sera appelé de mon nom arabe ghourd *enn Nacer*.

Vers 9 heures nous montons tous quatre sur le ghourd *el Khadem*, dans le but de prendre une vue panoramique des dunes qui nous entourent.

Le coup d'œil est d'un grandiose horrible : partout, de tous côtés, aussi loin que la vue peut s'étendre, ce sont des cimes auxquelles des cimes succèdent. Vus de ce point élevé, les oughroud paraissent isolés les uns des autres ; les vallées qui les séparent semblent unies.

Les masses arénacées empruntent toutes les formes ; la plupart sont des pics triangulaires dont un côté est taillé presque verticalement.

Les vallées étroites qui serpentent entre ces masses

nous apparaissent ici comme de petits lacs aux eaux limpides : ce sont des touffes de hhelma très serrées ou bien le calcaire blanc se montrant à nu sous le grès balayé qui produisent ce curieux effet ; les veines et les siouf qui barrent les vallées et relient les oughroud, ne se dessinent que parce que leurs sommets sont dépourvus de végétation.

Ces sombres oughroud qui dressent ainsi de toutes parts leurs cimes dénudées, semblables à des pics de granit, sont comme autant de gigantesques tombeaux recouvrant des contrées qui furent autrefois riantes et fertiles.

Et maintenant, sur cette nature ensevelie, plane le silence de la mort ; seul, le croassement lugubre de quelque corbeau interrompt rarement ce silence.

Si je ne craignais de blasphémer en prêtant au Dieu unique et parfait les passions des hommes, je dirais que le Maître des mondes, ayant résolu d'anéantir une nation souillée de vices infâmes, a précipité sur cette contrée le sol, transformé en flots immenses, d'une autre contrée également maudite pour laisser aux générations futures le spectacle d'un grand châtiment.

A 10 heures 30, le son du cornet nous invite à descendre pour le déjeuner. Le repas de nos Arabes se compose d'un couscoussou soigné, à la viande de gazelle, suivi d'une double tasse de café. Pour nous, j'exhibe quelques provisions de luxe dont je me suis pourvu à Biskra pour les grandes occasions : boîte de maquereaux, bifteks de gazelle, couscoussou, fromage de Hollande, figues, raisins secs, café arrosé d'un cognac dont je me suis rappelé posséder deux bouteilles au fond d'une caisse.

Après le déjeuner, tout le monde éprouve le besoin d'une courte sieste ; puis, tandis que je remonte sur le ghourd, mes compagnons organisent, avec les Arabes, un tir à la cible qui obtient le plus grand succès.

Un peu au-dessous de la pointe la plus élevée du ghourd *el Khadem*, un affaissement a produit une cuvette circulaire de 20 mètres de diamètre, dans laquelle croissent quelques végétaux; je descends dans cette cuvette où je sème une grande quantité de graines d'*acacia arabica*, pensant que là, au moins, elles pourront pousser en paix, à l'abri de la dent des chameaux. Au retour je verrai.

Le soir, les Arabes dînent d'un plat de riz à la viande de gazelle suivi d'une tasse de café. Pour nous, le plat de résistance est un bon gigot de gazelle que nous mangeons avec des galettes cuites sous la cendre. Ali prépare si bien le café que nous ne pouvons nous empêcher d'en prendre une double tasse.... Enfin, nous nous retirons sous la tente pour *boire du punch !*... Qu'en dis-tu, Prophète ?

Nous avions eu la précaution de baisser la toile qui ferme l'entrée de la demeure vagabonde, et nous étions bien persuadés qu'aucun Arabe ne se permettrait de violer le secret dans lequel nous voulions nous enfermer; mais nous avions compté sans l'œil scrutateur de Bel Kacem ben Bachir, toujours en quête de quelque lippée. Notre homme sent une certaine odeur s'échapper de l'ouverture disjointe de la tente; il s'approche à pas de loup, soulève doucement la toile; puis, apercevant cette flamme qui, dans l'obscurité, donne à nos visages une couleur fantastique, il entre en poussant un cri de surprise. Un Châambi se fût enfui terrifié; mais le Soufi est naturellement sceptique et veut tout voir de près. Au cri poussé par Bel Kacem et à la lueur étrange qu'ils aperçoivent par la porte restée entr'ouverte, les autres Arabes accourent, et nous voilà pris en flagrant délit de violation ouverte du Coran.

Je me suis toujours appliqué à ne jamais scandaliser les Musulmans. Heureusement ceux-ci n'ont aucune idée

du crime que nous commettons. Voyant leur étonnement naïf, je leur dis qu'il est d'usage, dans notre pays, de prendre après un bon dîner une médecine de ce genre pour faciliter la digestion, et les braves Rebâïa, satisfaits, se retirent l'un après l'autre, dès que les flammes bleues ont cessé de danser dans la soucoupe.

Quelques gouttes de pluie, qui tombent au crépuscule, m'obligent de me réfugier, pour cette nuit, sous la tente avec mes compagnons.

Dimanche 2 janvier. — Quoique le ciel soit resté couvert une partie de la nuit, la pluie n'a pas persisté.

Nous partons à 8 h. 20. A 9 h. 35, entre plusieurs *siouf* parallèles dont le plus élevé porte le nom de *sif el Azel*, on nous montre les crânes et autres ossements humains dont j'ai parlé dans *le Sahara* (2e partie, chap. XV).

Après avoir passé, à 12 h. 50, au lieu appelé *Miâd er Rebâïa*, puis, peu après, au pied du ghourd *benn Aoumar*, nous allons camper, à 4 h. 15, tout près du gros ghourd *Douriat el Mâmmar*.

Lundi 3 janvier. — Mon thermomètre à minima s'est cassé, il ne m'est plus possible d'observer exactement le minimum de la température.

Dans cette journée, les oughroud s'éclaircissent; ils sont moins élevés que précédemment ; les vallées s'élargissent et sont moins accidentées ; mais aussi la végétation devient plus rare. Nous approchons de Rhadamès, où nous pourrions être demain soir; il nous faudra du temps pour notre toilette, si négligée depuis notre départ que nous sommes littéralement couverts de vermine. Nous en serions moins dévorés, si je n'avais engagé mes compagnons à ne point changer de vêtements en route ; les mêmes nids à poux existant toujours autour de nous et l'espèce en étant fort tenace, par trop de propreté nous

aurions, en quelques jours, empoisonné tout notre linge. Nous campons à 4 h. 15.

Mardi 4 janvier. — Nous ne partons qu'à 10 h. 45 après déjeuner. Comme nous passons, à 11 h. 45, près du ghourd *Cheikh el Aghred*, nous rencontrons le frère de Messaoud qui s'en revient de Rhadamès avec deux compagnons et s'en retourne au Souf. Cet homme nous dit que le pays est en paix.

Nous nous arrêtons, à 2 h., près d'un ghourd du haut duquel on aperçoit la *hhamada* (grand plateau pierreux), l'oasis de Rhadamès et la plaine usée, parsemée de *gour*, qui s'étend au loin, au nord-est, à l'est et au sud-est. Atteint d'une fièvre violente causée par des clous qui me sont sortis à la tête et qui m'ont obligé, pendant plusieurs nuits, à me servir de mon poing fermé en guise d'oreiller, je renonce, avec regret, à suivre mes compagnons sur la pointe du ghourd.

Chacun procède à sa toilette pour le lendemain, qui doit être le jour de notre entrée à Rhadamès.

La *sebkhat el Melahh*, lagune salée qui précède l'oasis, pouvant être dangereuse après les pluies des jours précédents, nous passerons par la plaine dans laquelle s'élèvent les ruines de Tekout.

Mercredi 5 janvier. — La nuit a été bonne et je me trouve bien. Il a gelé fortement. Le ciel est pur et le vent, qui souffle du nord-est, nous annonce une belle journée.

J'envoie en avant Bel Kacem ben Bachir avec mission de prévenir le qaïmaqam de notre arrivée.

Nous partons à 8 h. 40 pour aller déjeuner, à 11 h. 10, en face le ghourd *Mennfroula*, dont le nom signifie *isolé*, parce qu'il est, en effet, isolé dans la *hhamada*.

Bientôt nous descendons dans la vallée à l'extrémité de laquelle se trouvent perchées, sur une gara isolée, les

ruines mystérieuses de Tekout. Non loin des ruines et creusés dans la plaine usée, se trouvent les puits de *Souani*, dont l'eau excellente n'est qu'à 3 ou 4 mètres et dont j'ai parlé dans le *Sahara*. A ma grande satisfaction, un nouveau puits très large a été creusé tout dernièrement, dans une partie plus élevée de la plaine, et à une faible distance de l'oasis ; l'eau de ce puits est à 8 mètres de profondeur, très-agréable au goût, à la température de + 14 degrés, ce qui est inouï pour le Sahara.

Je crois avoir remarqué que, règle générale, la première couche rocheuse de cette partie du Sahara est formée de grès tendres ; ces grès, désagrégés et enlevés par les vents, mettent à nu le calcaire blanc qui se pulvérise à son tour avec plus ou moins de rapidité, selon qu'il est plus ou moins tenace ; sous ce calcaire, il suffit de creuser à 50 centimètres ou à 1 mètre pour rencontrer une couche d'argile verte dans laquelle se trouve une forte nappe ascendante.

Le puits dont il s'agit sert à irriguer un tout petit champ d'orge, qu'on est obligé d'arroser à la main.

A 1000 mètres environ de l'oasis, un groupe de cavaliers vient à notre rencontre ; c'est le qaïmaqam Si Mohhammed bou Aïcha et sa suite ; il met pied à terre à plus de 100 mètres de distance.

Dispensez-moi de parler des *salamalecks ;* le brave gouverneur paraît enchanté de me revoir ; je lui présente mes compagnons, auxquels il adresse quelques paroles aimables.

Peu après, nous faisons notre entrée au milieu d'une foule de curieux et, guidés par notre hôte, nous nous installons dans une vaste maison. On met à notre disposition une terrasse plus basse que celles où se tiennent ordinairement les femmes, mais qui cependant a vue sur les jardins.

Notre traversée depuis El Oued a donc duré vingt-quatre jours, dont quatorze (y compris une journée d'arrêt) pour franchir la partie du désert sans eau qui sépare le puits de Bir-es-Çof de Rhadamès; on peut, en marchant bien, faire le trajet en onze jours.

CHAPITRE III

Pourparlers avec les négociants. — Réunion du Medjelès. — Nombreuses adhésions. — Envoi d'un courrier. — Désillusions. — Voyage du pacha de Tripoli. — Triste situation de Rhadamès. — Nouvelle réunion du Medjelès. — Échec. — Les agissements de Tourqui. — Préparatifs de départ. — Sinistres nouvelles. — Les écumeurs du Désert. — Une guerre aux pillards. — Résultats tragiques. — Ingratitude des Rhadamésiens. — Arrivée d'un goum. — Hospitalité des Beni-Mâabet. — Une fantazia. — Départ. — Retour à El Oued et à Touggourt. — M. Bourote. — Le général Carteret-Trécourt. — M. de Lillo à Tamerna. — Rentrée à Biskra. — Projet d'un troisième voyage dans le Grand-Désert.

A peine installés à Rhadamès, nous reçûmes successivement la visite des membres du Medjelès et des principaux négociants dont plusieurs manifestèrent l'intention de nous suivre en Algérie avec quelques charges des différents produits qu'ils tirent du Soudan par Rhât : cette ville, par sa position, est naturellement le grand marché du Sahara oriental comme Tombouctou est le grand marché du Sahara occidental.

Ces gens étaient heureux, disaient-ils, de voir que j'avais tenu la promesse que je leur avais faite, de revenir en automne avec des compagnons.

Si El Hhadj Attiya ben Ali ben Moussa me reprocha seulement de n'avoir point répondu à une lettre qu'il m'avait adressée par l'intermédiaire de l'agha de Toug-

gourt. Or, comme je l'ai déjà dit, j'avais écrit de Paris, où je me trouvais pour le Congrès géographique, deux lettres que l'agha de Touggourt avait négligé de faire parvenir à leur adresse : l'une était pour le qaïmaqam, l'autre pour Si el Ilhadj Attiya. Ne comptant plus sur mon retour, il avait dirigé sur Tripoli beaucoup de marchandises, et il ne pouvait plus envoyer que quelques charges en Algérie ; mais il allait engager ses collègues à en expédier le plus qu'ils pourraient.

De son côté le qaïmaqam convoqua le Medjelès et exposa au Conseil ce que je lui avais dit, à savoir :

1° Que les négociants rhadamésiens étaient attendus par les Français ;

2° Que s'ils ne trouvaient pas à se défaire de leurs marchandises à El Oued ou à Touggourt à des conditions suffisantes, je leur en garantissais la vente en Algérie aux prix ordinaires de Tripoli ;

3° Qu'à partir de Touggourt ils n'auraient aucun frais à supporter, ni pour leur voyage, ni pour leur nourriture, ni pour le transport de leurs marchandises ;

4° Qu'ils seraient traités comme des Français ;

5° Que nous les conduirions, s'ils le désiraient, dans nos centres de fabrication, afin qu'ils pussent s'entendre directement avec les fabricants ;

6° Enfin, que protection leur était assurée pour le retour.

Les membres du Conseil promirent d'engager leurs amis à nous suivre ; ils firent observer que nous ne devions point compter pour cette première fois, sur une forte caravane ; mais que si ce premier voyage réussissait, beaucoup de gens iraient l'année suivante vendre et acheter en Algérie.

Des adhésions formelles m'étant arrivées ensuite, je crus devoir informer M. le gouverneur général de

l'Algérie, ainsi que la Commission de géographie commerciale de Paris, que j'avais la certitude de ramener un convoi de trente chameaux au moins. Le courrier partit le 18 janvier.

Tout le monde était heureux et mes compagnons se félicitaient d'avoir pris part à une expédition dont le succès paraissait assuré.

Les jours suivants, je reçus encore de nouvelles adhésions et j'entrevis le moment où le chiffre de ma caravane arriverait à cent chameaux chargés de plumes d'autruche, de peaux de panthère, de défenses d'éléphants, de cuirs filalis, de tapis en coton, de musc, de cire, d'encens, de natron, d'indigo et de différents objets de curiosité.

Tout allait pour le mieux et j'avais fixé notre départ au 7 février, lorsque le 25 janvier, des négociants vinrent me dire que toutes leurs sympathies étaient pour les Français, mais qu'à leur grand regret, ils se voyaient obligés de retirer la parole qu'ils m'avaient donnée. Ils reculaient, m'avouaient-ils, devant les menaces indirectes du pacha de Tripoli qui, ne pouvant s'opposer formellement à leur départ, et ne pouvant non plus les punir pour ce fait, trouverait sûrement cent motifs pour les accabler d'amendes. Ils tenaient, me disaient-ils, ces avertissements d'une caravane nouvellement arrivée de Tripoli.

Je compris que tout était manqué : les Rhadamésiens, gens timides s'il en fût, n'oseraient jamais braver l'autorité turque dont la tyrannie, depuis trente ans que dure l'occupation de l'oasis, a porté les plus graves préjudices à leur commerce.

Si El Hhadj Attiya et les autres négociants, que je vis successivement, me répétèrent qu'on les ruinerait d'amendes pour les motifs les plus futiles s'ils persistaient à vouloir nous accompagner.

Je ne perdis cependant pas tout espoir, et je me rendis chez le qaïmaqam.

Il n'avait reçu aucune lettre officielle de Tripoli ; aucun courrier ne lui était parvenu depuis plus d'un mois et il lui était impossible de supposer qu'un pareil avis eût pu être envoyé sans passer par ses mains.

Il me promit de convoquer le Medjelès pour s'assurer de ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans ces bruits et pour engager ce conseil à désigner d'office trois négociants qui nous suivraient en Algérie.

Il me fut raconté, le même jour, que le pacha qui gouvernait la Tripolitaine lors de mon premier voyage était un homme s'occupant sérieusement du développement commercial du pays de son ressort ; il était allé à Rhadamès après mon départ, s'était informé de mes faits et gestes dans l'oasis, avait pris connaissance des écrits que j'y avais laissés, s'était fait montrer les présents que j'avais offerts aux notables, et, m'assurait-on, il n'avait rien trouvé à redire à tout cela. Au contraire, il était persuadé que des relations avec l'Algérie seraient profitables à Rhadamès, ville dont la décadence est manifeste depuis que les marchandises prennent de préférence les routes de l'Égypte par Mourzouk. Mais ce pacha intelligent avait été envoyé dans l'Yémen et son successeur ne partageait pas ses idées ; sous son gouvernement, Rhadamès était comme abandonnée à elle-même ; la garnison ne se composait plus que de dix hommes maladifs pour lesquels il n'y avait plus que quatre mauvais chevaux, et, malgré toute la bonne volonté du qaïmaqam qui, depuis six mois, attendait un renfort de cinquante hommes, les pillards, devenus plus nombreux depuis l'occupation de Rhât, maraudaient impunément jusqu'aux portes de la ville. L'occupation de Rhât par cinquante cavaliers (elle avait eu lieu peu de temps après mon départ), n'était point une

garantie de sécurité, car, outre que cette occupation avait été un grand sujet de mécontentement pour les Touareg auxquels elle portait un grave préjudice, la garnison, mal composée et mal payée, n'avait jamais donné signe de vie; elle passait son temps à faire la sieste à l'ombre des palmiers.

Il y a trente ans, me disait-on, notre ville était libre et prospère; nos caravanes allaient à Tunis où elles réalisaient de beaux bénéfices; mais les Turcs vinrent et ils nous obligèrent à nous rendre à Tripoli où ils établirent une douane qui nous pressure. Ces gens ne paraissent dans un pays que pour le ruiner; tout l'argent que nous consacrions à l'entretien de nos mosquées et de nos écoles passe entre leurs mains; ils nous tuent d'impôts. Je n'en finirais pas s'il me fallait raconter ici toutes les doléances des Rhadamésiens.

« Comment traitez-vous en Algérie, me demandaient-ils, les *aïemma* (ministres des cultes, pluriel d'*imam*)? Prenez-vous les biens des mosquées pour vous enrichir? »

Ma réponse fut ce qu'elle devait être :

« Nous avons pour principe de protéger également toutes les religions *écrites;* nous payons les *aïemma* de façon qu'ils vivent honorablement; nous les traitons sur le pied de la plus parfaite égalité. Du reste il vient souvent chez vous des Musulmans du Sahara algérien: ceux qui nous accompagnent sont aussi des Musulmans, et vous pouvez vous assurer auprès d'eux que je vous dis la vérité.

La réunion du Medjelès eut lieu le jeudi 27 janvier. Si Mohhammed Bou Aïcha exposa à l'assemblée tous les avantages que retirerait leur ville d'un commerce suivi avec l'Algérie : les négociants rhadamésiens doubleraient le chiffre de leurs opérations et obtiendraient en même temps, par la concurrence, les marchandises d'Europe à

des conditions infiniment meilleures que celles qu'imposent les monopoleurs de Tripoli. Mais ce fut en vain qu'il parla pendant un quart d'heure.

On lui répondit qu'il ne pourrait protéger les négociants contre l'autorité du pacha. Du reste, ajouta l'un des assistants, quelle confiance pouvons-nous avoir en des gens qui viennent ici sans argent? Quelles garanties présentent ces Français? Ils n'ont même pas les moyens d'acheter une dépouille d'autruche.

Qui donc nous avait fait passer aux yeux des Rhadamésiens pour des va-nu-pieds?

Je le soupçonne et ne veux point le dire. La trahison, je l'affirmerais, venait du Sahara algérien.

Le but principal de notre voyage était manqué. Nous fixâmes notre départ au 8 février.

Cependant, depuis plusieurs jours des bruits sinistres couraient par la ville ; on parlait de plusieurs bandes de brigands qui entouraient l'oasis à d'assez grandes distances, quelques-unes vers le sud, pour le cas où nous nous dirigerions sur Rhât, d'autres vers le nord où elles nous attendaient dans les grandes dunes.

Le 22 janvier, une femme des Touareg avait même dit à mon serviteur Ali : « Je regrette beaucoup que toi, Musulman, tu te trouves avec des *neçara* [1]. Bou Sâïd ben el Ghaouti (l'assassin de Dourneaux-Dupéré) a

[1] Littéralement النَّاصَرَى *enn Nacara*, les *Nazaréens* ou *disciples du Prophète de Nazareth* (*Jésus*, que les Arabes connaissent sous le nom d'*Aïssa*). Ce nom dérive de ناصِرَة *Nacirat*, nom de la ville natale de Jésus, que, par corruption nous appelons *Nazareth*. — *Naçara* est donc synonyme de *chrétiens*. — Les Arabes africains nous donnent aussi le nom de رُومِي *Roumis*, c'est-à-dire *Romains*, de رُوم *Roum* (Rome), parce que, dans leur esprit, nous sommes les descendants des Romains (qu'ils confondent avec les Grecs) contre lesquels ils eurent à lutter pour s'établir dans le nord de l'Afrique.

juré de tuer tous les *neçara* et tous les Français qui vont à Rhadamès.

Je ne dois pas omettre de dire ici que, pendant notre séjour à Rhadamès, nous n'avions cessé d'entretenir les meilleures relations avec les nombreux Touareg, presque tous de la tribu des Foggas, qui étaient campés sous les murs de la ville; j'avais soigné parmi eux plusieurs malades, et souvent les hommes, aussi bien que les femmes, étaient venus partager nos repas. Ces gens s'étaient plusieurs fois informés de ceux de leurs frères qui avaient été pris par les Français.

Nous avions répondu qu'on les traitait fort bien, qu'on leur avait donné, d'une ville à l'autre, des guides et des interprètes; qu'ils étaient libres de retourner dans leur pays; que, s'ils restaient si longtemps chez nous, c'est qu'apparemment ils s'y trouvaient bien.

Certes, nous étions loin de nous douter, alors, que le zèle impétueux de l'archevêque d'Alger et son impatience à prouver que le titre de *patriarche du Soudan*, décerné par le pape, n'était pas un vain titre, le porteraient à confier à ces bandits, malgré l'opposition du gouverneur général, trois pauvres innocents qui, élevés entre les quatre murs d'un séminaire et par conséquent sans aucune expérience, s'étaient mis en route sur l'ordre de leur chef, avec la conviction que le Soudan tout entier allait se convertir à leur parole.

Le dimanche 6 février, veille du jour fixé pour notre départ, des Touareg vinrent prévenir le qaïmaqam que le Châambi Bou Sâïd, après avoir formé, dans le Tidikelt, un rhezi d'une quarantaine d'hommes, s'était dirigé vers le Hhoggar pour y faire de nouvelles recrues, et de là était descendu vers Temassininn où sa troupe s'était divisée en deux bandes : l'une, commandée par lui-même, avait pris la direction d'Ouargla; l'autre, sous les ordres

d'El Madani son frère, s'était dirigée sur Rhadamès et devait se trouver à une ou deux journées de marche de cette ville, sur la route de Rhât, où elle attendait une caravane pour la rhazer.

La veille, un nègre de nos chameliers, qui gardait les chameaux dans les dunes, avait entendu une vive fusillade dans la direction de la route d'Ouargla. Le jour précédent, une caravane de Châamba avait quitté la ville; c'était sans doute cette caravane qu'avait attaquée le rhezi commandé par Bou Sâïd.

Le qaïmaqam de Rhadamès, Si Mohhammed Bou Aïcha, prit aussitôt la résolution de courir sus au rhezi; mais son embarras fut grand, la garnison ne se composant que de dix hommes, pour lesquels il ne se trouva que quatre mauvais chevaux. Il fit en vain appel aux Rhadamésiens; la poltronnerie de ces marchands est telle que deux Touareg armés de lances suffisent pour rhazer une caravane de vingt-cinq hommes armés de fusils. Pas un ne répondit à l'appel du qaïmaqam; ceux qui avaient des *mahara* (chameaux de course) en ville les firent sortir clandestinement, afin d'avoir un prétexte pour ne pas partir.

Le soir, très tard, deux Touareg Azguer arrivèrent au grand-galop de leurs mahara raconter que, conduisant, avec un négociant, une caravane de treize chameaux chargés de plumes d'autruche, d'ivoire, de cire et d'encens, ils avaient été attaqués la veille au lieu appelé *Naga-Ibennta*, à une journée et demie de marche, par un rhezi composé de huit Châamba, deux Touatiens des Oûlad Delim et huit Touareg du Ilhoggar. Après avoir abandonné sur le terrain les marchandises les plus lourdes, telles que l'encens et la cire, le rhezi avait pris, au galop, la route de Rhât, sur laquelle il rencontrerait certainement une autre caravane de soixante chameaux.

Le lundi 7, après la prière du *fedjer*, le qaïmaqam me fit

demander par son intendant de mettre à sa disposition les Souafa de ma caravane, et d'engager les autres, ainsi que les Châamba présents dans la ville, à le suivre avec leurs mahara.

Mes compagnons ayant manifesté spontanément et avec enthousiasme le désir de marcher, je fis répondre que nous irions tous à la poursuite des malfaiteurs. Nous prîmes à la hâte quelques provisions et, nos armes à la main, nous allâmes chez le gouverneur et l'accompagnâmes ensuite aux portes de la ville. Là, il fut convenu que les journées des Souafa leur seraient payées et qu'ils seraient indemnisés de ce qu'ils pourraient perdre.

Ayant réuni mes hommes, je leur dis qu'en présence de la lâcheté des Rhadamésiens, le qaïmaqam comptait sur eux pour rétablir la paix dans le pays. L'occasion, leur disais-je, est belle de prouver encore une fois que la réputation de bravoure dont vous jouissez chez les Français, comme chez les Arabes, est justement méritée.

Tous voulurent partir; mais dix seulement avaient des mahara.

Il y avait aussi alors à Rhadamès un Châambi, fils d'un chérif du Maroc, qui avait été chassé de l'Ouargla par l'agha ben Driss, et dont j'avais fait la connaissance lors de mon premier voyage; son nom était Moulay el Arbi; il jouissait d'une grande réputation de bravoure, c'était l'ennemi personnel de Bou Sâïd ben el Ghaouti et de son frère El Madani auxquels il avait juré une haine à mort. Comme Moulay el Arbi possédait un cheval, il se mit à la disposition du gouverneur; cela porta à cinq le nombre de cavaliers qui devaient l'accompagner.

En présence du dévouement de tous ces hommes, Si Mohhammed Bou Aïcha envoya sommer les Rhadamésiens de sortir en armes pour les saluer; ce que ceux-ci firent, au nombre de quatre cents environ, armés de fu-

sils et poussant de grands cris. A voir leur attitude, on eût dit une troupe de braves demandant à vaincre ou à mourir.

Cependant, nos Souafa étaient arrivés avec leurs mahara qu'ils étaient allés chercher à la zaouïa de Sidi Mâabeṭ bou Djerida, à 2 kilomètres environ. Le gouverneur put alors organiser sa troupe qui se trouva composée comme suit : lui à cheval avec Moulay el Arbi et quatre cavaliers du djebel Nefouza très mesquinement montés; les dix Souafa dont les noms suivent, montés sur leurs mahara : Aoun ben Menacer, mon guide qui, déjà, en compagnie de Sâïd ben Driss, avait tué l'un des frères de Bou Sâïd ; Messaoud ben el Bahhadi ; El Fehem ben Mohhammed; Mohhammed ben Ilhamda; Ali ben Emmbarek; Feradj ben Amied et son frère Amer; Abdallah ben Lekhziz, tous des Rebâïa d'Amiech; Bel Kacem ben Bachir et Mohhammed Salahh ben ett Tahar, des Maçabi, d'El Oued. En tout quinze hommes montés, les seuls sur lesquels on put compter réellement.

Les six cavaliers du Djebel Nefouza démontés devaient suivre à pied aussi longtemps que leurs forces le leur permettraient. Venaient ensuite une quinzaine d'Atrias, aussi à pied, plus ou moins mal armés, dont le rôle devait se borner à conduire une douzaine de chameaux chargés d'eau et de provisions de bouche réquisitionnées à la hâte.

Quant à nous, le qaïmaqam fit de vains efforts pour nous procurer des montures : sinon des chevaux, au moins des mulets; il fut impossible d'en découvrir dans la ville; ceux qui en avaient les tenant soigneusement cachés.

Le brave gouverneur m'exposa alors l'impossibilité où nous serions de suivre à pied des hommes montés sur des mahara qui devaient marcher jour et nuit pour atteindre l'ennemi, et même laisser en arrière leurs pro-

visions pour mieux assurer le succès de l'entreprise. Je compris toute la vérité de ce raisonnement; mais ces messieurs étaient animés d'une telle ardeur qu'ils auraient trouvé fort mauvais qu'on leur parlât de retraite avant le départ, et je répondis au qaïmaqam que nous marcherions quand même.

On se mit en route suivis par les cris des Rhadamésiens qui, n'ayant plus à craindre d'être réquisitionnés, s'en donnaient à cœur joie et faisaient même *parler la poudre*.

On se dirigea vers le sud-est pour descendre, plus loin, dans la partie déprimée de la hhamada.

A trois kilomètres de l'oasis, le gouverneur rallia tout son monde et récita le *fathha* (1^er^ chapitre du Coran); puis il se tourna vers moi, m'exprima combien il était peïné de n'avoir pu nous procurer de montures, et me dit que, plutôt que de nous voir suivre à pied, il rentrerait en ville avec sa troupe. Les Souafa, joignant leurs instances aux siennes, jurèrent que, s'ils trouvaient la piste du rhezi, ils ne rentreraient pas avant de l'avoir désorganisé. Notre but n'étant nullement de faire manquer cette expédition, j'ordonnai la retraite. Le président et quelques membres du Medjelès, qui avaient suivi jusque-là, m'aidèrent à calmer l'ardeur de mes compagnons.

Mais en quittant nos braves Souafa, nous voulûmes leur donner une marque de confiance en leur prêtant nos armes de précision. Je donnai ma carabine Martini à Bel Kacem ben Bachir; M. Faucheux confia son Winchester à Messaoud, et M. Lemay son Remington à Aoun, possesseur déjà d'un revolver que lui avait donné M. Say.

Nous rentrâmes avec les *kbar* (notables) qui ne craignirent pas de nous dire que des hommes de condition doivent rester en ville et non courir après un rhezi. Il leur fut répondu que, dans tous les pays, aussi bien chré-

tiens que musulmans, où les hommes ont conscience de leur dignité, c'est ordinairement les gens de condition qui donnent aux autres l'exemple de la bravoure.

Voici ce qui se passa depuis le moment de notre retraite forcée :

Partie de l'oasis vers deux heures de l'après-midi, la troupe marcha jusqu'au lieu appelé *Mareksenn ;* elle y arriva vers minuit et s'y reposa jusqu'au lever du soleil; en repartant elle découvrit la piste du rhezi qui avait poussé jusque-là ; cette piste était vieille de deux ou trois jours.

Le lendemain, vers dix heures, le goum arriva à *Naga-Ibennta* où les brigands avaient rhazé la caravane de treize chameaux; continuant de suivre leurs traces il atteignit, au coucher du soleil, *Macinn*, puits entouré de quelques palmiers ; il s'y reposa la nuit et y laissa deux cavaliers, sept piétons et quelques chameaux épuisés.

Parti au lever de l'aurore, il alla bivouaquer, le soir, à *Guerâat es Ceder*.

Il arriva le jeudi à midi au puits de *Nazar* (ce puits est situé à sept journées de caravane au sud-sud-est de Rhadamès) ; il laissa là encore dix hommes et cinq chameaux épuisés.

Après avoir fait de l'eau, il se remit en marche pour arriver, vers quatre heures, au lieu appelé *Tâakenn*, où les chevaux refusèrent d'avancer.

Le qaïmaqam ordonna la retraite ; les Souafa répondirent que, puisqu'ils étaient sur la piste, ils iraient jusqu'au bout. Moulay el Arbi déclara qu'il les suivrait, et, abandonnant son cheval, il monta sur le chameau le moins fatigué, Ceux qui continuèrent la poursuite étaient au nombre de douze : Moulay et Arbi, neuf Souafa, un homme à pied du djebel Nefouza et un nègre qui servait de guide.

Ils marchèrent sans s'arrêter jusqu'au lendemain ven-

dredi au lever du soleil; les mahara s'étaient abattus successivement, et les poursuivants n'étaient plus que six lorsqu'ils découvrirent, au loin devant eux, le rhezi qui, les ayant lui-même aperçus, s'était hâté de charger et de monter à mahara pour se sauver.

Les cinq Souafa et le Châambi mirent pied à terre et ceux qui possédaient des armes à longue portée ouvrirent le feu à 300 ou 400 mètres : Bel Kacem ben Bachir tua un homme et en blessa un autre; Messaoud abattit deux chameaux. Mais le rhezi courait toujours et gagnait rapidement du terrain. Il était déjà hors de portée lorsqu'il disparut tout à coup.

Nos hommes, remontant sur leurs chameaux épuisés, commencent une course insensée dans laquelle ils s'échelonnent sur la route.

Trois, mieux montés, vont ensemble en avant : mon guide Aoun, Messaoud et Moulay el Arbi.

Au bout d'une demi-heure, leurs mahara s'arrêtent court sur le bord d'une de ces dépressions aquifères comme il en existe beaucoup dans la hhamada; là est caché l'ennemi.

Nos hommes sont reçus par une décharge qui, heureusement, ne leur fait aucun mal; ils se précipitent du haut de leurs montures; Messaoud riposte, tue un homme et se couche en criant à ses deux compagnons de l'imiter; mais les deux imprudents préfèrent lutter corps à corps.

Moulay el Arbi a aperçu El Madani, le frère de Bou Sâïd, son ennemi mortel; l'autre l'a aussi reconnu et le provoque; ils marchent l'un sur l'autre; Moulay el Arbi, plus prompt, tue El Madani d'un coup de pistolet; mais lui-même est tenu en joue par un autre brigand; Messaoud veut le sauver lorsqu'il entend les cris désespérés d'Aoun qui l'appelle à son secours; il se retourne

et aperçoit son ami qui, après avoir déchargé à bout portant son fusil et son revolver, est entouré par quatre ennemis qui le hachent à coups de sabre : Messaoud en tue un; mais, assailli lui-même par plusieurs autres, il est obligé de s'occuper de sa propre défense. Moulay el Arbi et Aoun tombent frappés de mille coups. Messaoud, resté seul contre douze, ne doit la vie qu'à la rapidité de son tir et au dévouement de son ami, Mohhammed Salahh, qui arrive à temps sur le champ de bataille pour l'arracher à ses ennemis. Ceux-ci à l'instant s'enfuient emmenant les mahara de Messaoud et de l'infortuné Aoun qui se sont mêlés aux leurs.

Ainsi, du côté de nos amis, deux tués : le Soufi Aoun et le Châambi Moulay el Arbi qui lui, du moins, est mort avec la satisfaction d'avoir abattu son mortel ennemi. Du côté du rhezi, cinq tués et sept ou huit blessés.

Si la voix de Messaoud eût été écoutée; si l'on avait donné à Bel Kacem ben Bachir, ainsi qu'aux deux ou trois autres, le temps d'arriver, certainement peu de brigands auraient échappé.

Ce combat a eu lieu à neuf bonnes journées (environ 72 lieues) au sud de Rhadamès.

Nos Souafa retournèrent au puits de Nazar; ils y retrouvèrent le qaïmaqam et ses hommes qui avaient en vain attendu des vivres de Rhadamès. Malgré des ordres formels, le président du Medjelès n'avait pas cru devoir se déranger.

Le goum rentra le mercredi 16, après avoir franchi en trois jours les sept journées de marche entre le puits de Nazar et Rhadamès; pendant ces soixante-douze heures, chacun dut se contenter de trente mauvaises dattes noires.

Le qaïmaqam était fort en colère contre les Rhadamésiens dont il aurait volontiers fait bâtonner les principaux. Il

convoqua immédiatement le Medjelès dont les membres vinrent à tour de rôle lui baiser les mains. J'étais présent, avec mes compagnons; nous fûmes témoins de la platitude de ces hommes. Quelques Souafa étaient à la porte : nul ne trouva un mot de remerciement à leur adresser. Le gouverneur reprocha amèrement aux Rhadamésiens leur lâcheté et leur ingratitude.

J'exposai aux membres du Conseil qu'Aoun le Soufi était père de trois enfants et qu'il serait juste de payer la *diya* (prix du sang) à sa famille; je demandai aussi, pour les autres Souafa, outre le payement de leurs journées, la valeur des deux mahara et des effets qu'ils avaient perdus. La réponse fut brève :

« Nous ne donnons rien! »

Poussé à bout par tant d'ingratitude, j'apostrophai le président, qui pour toute réponse, baissa la tête et ricana. Le qaïmaqam était blême de colère.

Je portai aux Souafa la réponse du Medjelès. Mes hommes voulaient se faire justice eux-mêmes en pillant la ville; je réussis à les arrêter par la promesse formelle de rendre immédiatement compte de ces faits au gouverneur général de l'Algérie.

Les journées des chameliers rhadamésiens leur furent payées intégralement, mais nos hommes ne touchèrent pas plus de 15 francs, que la Djemâa se décida à leur payer la veille de notre départ, et que je les engageai à accepter à titre d'à-compte. Le qaïmaqam donna un bernous à Messaoud.

Je joignis, à ma lettre à M. le général Chanzy, la note des pertes subies par nos Souafa; j'envoyai une lettre et une note semblables à M. de Laporte, consul de France à Tripoli; mais ces démarches n'ont pas eu de résultat.

Trois jours après la rentrée du goum, c'est-à-dire le

19 février, le cheikh Anndeboul, des *Foggas-Thiour*[1], qui, avec plusieurs des siens, vint souvent nous visiter pendant notre séjour à Rhadamès, nous annonça qu'un autre rhezi s'était emparé des chameaux des Touareg Imannghasatenn, à six journées de marche au sud-ouest de Rhadamès, sur la route du Tidikelt.

Ce rhezi, dont nous ne soupçonnions pas l'existence, était commandé par un certain Ali-Gaga, Targui du Ilhoggar qui, le jour où Bou Choucha fut capturé, avait eu son fils tué à son côté et avait reçu lui-même une balle dans le cou. Il était tout récemment guéri de sa blessure et, en reprenant ses armes, il avait juré de se venger sur tous les Français qu'il rencontrerait. Il résidait habituellement dans le Tidikelt d'où étaient justement parties les trois bandes qui se proposaient de nous cerner.

Chaffaou, un autre Targui de nos amis dont le père était mort amenoukal du Ilhoggar[2] nous confirma cette nouvelle.

Tous les Touareg qui venaient nous visiter réclamaient l'occupation du Tidikelt par les Français, ce pays servant de refuge à tous les brigands du Sahara.

Le dimanche 20 février, nous quittâmes enfin Rhadamès, à deux heures de l'après-midi, pour aller camper près de la zaouïa de Sidi Mâabet bou Djerida. Le qaïmaqam nous accompagnait.

A peine hors de la ville, on vint le prévenir de l'arrivée de dix-neuf cavaliers envoyés par le pacha de Tripoli (dix-

[1] C'est-à-dire *Foggas-Oiseaux;* surnom donné par les Arabes à une fraction de cette tribu, à cause de ses habitudes vagabondes. Se dit dans le même sens que *Ilab er Rehh*, surnom des Châamba Bou Rouba d'Ouargla.

[2] L'amenoukal Chaffaou avait été le prédécesseur d'El Ilhadj Othmann, bien connu pour son voyage à Paris. Sous le gouvernement de ces deux chefs, la paix et la justice régnèrent chez les Touareg.

neuf sur les cinquante qu'il avait demandés). Le brave gouverneur nous quitta pour aller les recevoir.

Nous venions d'achever notre installation sous les palmiers de la petite oasis, lorsque les fils du fondateur, les Beni Mâabet, nous envoyèrent deux plats d'*âcida*, car, nous faisaient-ils dire, « il est dans nos habitudes d'offrir la diffa à tous les étrangers qui campent près de notre village. »

La journée du lundi, 21 février, commença par une matinée splendide; mais je prévoyais bien que nous ne partirions pas de bonne heure; plusieurs de nos chameliers, Bel Kacem ben Bachir, entre autres, étaient encore en ville.

A six heures et demie, nous allâmes remercier le cheikh de la zaouïa de la diffa qu'il nous avait envoyée la veille.

A huit heures, nous vîmes arriver le qaïmaqam à la tête de son goum; il se dirigea d'abord vers la tombe d'un saint marabout, où il récita la prière à haute voix, puis il vint vers nous.

Je fis préparer du café et, les Beni Mâabet nous ayant envoyé une grande quantité de dattes, ainsi que du lait de chèvre pour les *rafraîchir*, nous déjeunâmes gaiement ensemble.

Si Mohhammed bou Aïcha m'offrit ensuite un mouton du Soudan[1] qui, m'assura-t-il, ne buvait que tous les trois ou quatre jours (fort heureusement!); il nous donna ensuite le spectacle d'une fantazia. Nous remarquâmes que les fusils de ses cavaliers ratèrent cinq fois sur dix.

[1] Cette race de moutons, que l'on trouve aussi dans le Sahara à partir du Rhadamès et du Tidikelt, se distingue en ce qu'elle porte du poil en guise de laine, et que le poil de son dos, plus long que celui des autres parties du corps, forme une sorte de crinière. Le mouton du qaïmaqam périt en route de fatigue.

Il nous quitta à neuf heures et demie pour rentrer en ville; et comme nous nous disposions nous-mêmes à partir, nous reçûmes la visite du cheikh Anndeboul, et de sa femme, grande et belle gaillarde d'une quarantaine d'années, qui venaient nous souhaiter un heureux voyage. Le cheikh me remit deux lettres dans lesquelles il protestait de son dévouement pour les Français : une pour l'agha Ben Driss et l'autre pour le gouverneur général. Je n'ai jamais su s'il avait été répondu à ses lettres.

Nous partîmes enfin à onze heures. Pour éviter la rencontre du rhezi de Bou Sâïd qui, d'après mes renseignements, nous attendait dans les grandes dunes, nous prîmes, pour le retour, une direction un peu à l'est de la route que nous avions suivie pour l'aller.

Sur ce parcours, la forme et la hauteur des dunes sont exactement semblables à ce que j'ai déjà décrit.

La route se fit sans incident.

Le mercredi 1er mars, à trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes au *bir es Çof*, après dix journées d'une marche pénible, pendant laquelle pourtant nous avions été favorisés presque constamment par la brise du nord. A l'exception du premier et du dernier jour, la marche avait été régulièrement de dix heures.

Le mardi 7 mars nous étions à El Oued où nous nous reposâmes deux jours.

Mes compagnons avaient admirablement supporté la traversée des grandes dunes. M. Lemay, qui avait quitté la France avec une maladie d'estomac, revenait même complètement guéri. Son inépuisable gaieté, qui eût pu le faire déconsidérer chez les Châamba mais dont le naturel plutôt gaulois qu'arabe des gens du Souf s'accommodait comme nous, charma les ennuis de la route et nous fit souvent oublier les fatigues de la marche. M. Lemay est un Parisien philosophe; sous son exubérante gaieté il a des

idées très belles et très profondes et il lui arrivait parfois, entre deux chansons un peu gaillardes de développer les principes de la vraie morale. M. Lemay manque peut-être de la prudence nécessaire à un homme voyageant seul dans le Sahara; et, avec des gens comme les Châamba, par exemple, je craindrais fort pour sa tête; mais, comme membre d'une grande expédition, il est un compagnon précieux.

Quant à M. Faucheux, il y a, sous sa tendre écorce de jeune homme aux joues roses, toutes les qualités indispensables à l'explorateur. Patient avec les indigènes, dur à la fatigue et ne se plaignant jamais; observateur par excellence, doué d'une grande intelligence et d'une aptitude remarquable à apprendre les langues orientales, je suis persuadé que, si M. Faucheux persistait à mettre au service de son pays ses excellentes aptitudes pour les voyages, il rendrait quelque jour les plus grands services à la science.

Le dimanche 12 mars, nous arrivâmes à Touggourt à quatre heures de l'après-midi. L'agha était parti au-devant de M. le général Carteret-Trécourt qui visitait le Sahara algérien à la tête d'une petite colonne; mais il avait eu soin de nous faire préparer des logements dans la Casba.

Cette absence nous procura l'avantage de faire immédiatement connaissance avec M. le lieutenant Bourote, qui devait succéder à M. de Lillo dans la direction des sondages de l'Oued Rirh, et qui était alors occupé à forer un puits artésien à quelques pas de l'oasis. Cet excellent officier nous invita à souper pour le soir même. Ce souper fut d'autant mieux goûté que le plat principal se composait d'une délicieuse matelote faite avec de magnifiques poissons pêchés, le jour même, dans le *bahhar el Djadjat* ou *bahhar el Merdja*, lac salé situé au sud-est de Touggourt.

Le général Carteret-Trécourt arriva le lendemain lundi 13 mars, vers dix heures du matin. Il nous serra la main à tous, en nous félicitant de notre heureux retour, puis il m'invita à déjeuner avec lui en qualité de chef de la caravane.

Il y eut, ce jour-là, grande fête à Touggourt : un feu d'artifice (chose nouvelle pour le pays), monté par M. Grex, l'artilleur négociant bien connu de Biskra à Touggourt, excita l'admiration générale après avoir été d'abord un sujet de terreur pour les naïfs habitants de la ville.

Le mardi 14 mars, la colonne se reposa à Touggourt. Nous mangeâmes chez l'agha avec MM. les officiers.

Le mercredi 15, la colonne se mit en marche à 5 heures du matin, se dirigeant vers le Souf où l'agha l'accompagna.

Nous partîmes nous-mêmes à midi, après avoir très confortablement déjeuné chez M. Grex, avec le lieutenant M. Bourote.

Le lendemain 16, nous arrivions à *Tamerna Qedima* ou Tamerna la Vieille, où M. de Lillo, qui venait d'achever le forage d'un puits, nous fit le plus chaleureux accueil. Un orage violent, pendant lequel la pluie tomba par torrents, nous obligea à demeurer avec lui toute la journée du lendemain.

Après quelques incidents assez désagréables, qui signalèrent les étapes suivantes, mais que je crois inutile de rapporter ici, nous arrivâmes enfin à Biskra le mercredi 22 mars 1876, après quatre mois d'absence.

Les scènes tragiques qui s'étaient passées au sud de Rhadamès étant une preuve que la paix ne régnait pas dans le pays des Touareg, on comprendra sans peine qu'il m'était impossible de mettre à exécution la seconde partie de mon programme : Retourner seul à Rhadamès, puis, de là, m'acheminer vers le Soudan par Rhât.

Mais quand même la paix la plus profonde aurait fait les délices des Sahariens, ma bourse vide me défendait de songer à continuer mon voyage. J'étais si pauvre à mon arrivée à Biskra, que je dus emprunter, à M. Sardon et à M. Médan, l'argent nécessaire pour achever de payer mes chameliers. Or, comme la caisse de la Société de Géographie de Paris était aussi plate que ma bourse, je rentrai immédiatement en France et j'y travaillai à réunir des fonds pour une troisième expédition.

FIN

TABLE DES GRAVURES

Pages.

Portrait de l'auteur 1
Portrait de M. le lieutenant Bourote 23
L'oasis et une partie du chotth d'Ouargla 69
Extraction du *sagala* ou ver de Guinée (2 fig.) 135
Races indo-africaines. — Types de nègres sahariens 175
Fragment de sculpture trouvé dans les ruines d'un temple berbère à Ceddrata 188
Ben Nounou le derviche 201
Le cimetière des Beni Mzab dans l'oasis d'Ouargla 269
Jardins abandonnés envahis par des dunes 275
Le hhassi Djemel (Puits du Chameau) 297
Lance en fer bronzé et casse-tête en silex trouvés dans la vallée de l'Oued Miyâ 313
Aspect de la vallée de l'Oued Miyâ (rive droite) entre le Gara-t-el Ouksêr et le Gara-t-el Béida 317
Silex taillés de la vallée de l'Oued Miyâ 329
Le ghourd el Leya et les dunes de l'Erg 371

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Note très importante pour la lecture et la prononciation des mots arabes 1

Préface. 5

Chapitre Ier. — Départ de Marseille. — Arrivée à Alger. — Mes visites. — Lettre de M. le Gouverneur à la Société de géographie. — Visite à M. le Gouverneur. — Départ d'Alger. — De Constantine à Biskra par Batna. — Rencontre de l'agha Ben Driss: — Envois de la Société de géographie et de M. Révilliod. — Bouzid ben Mohhammed. — Départ de Biskra. — L'oasis d'Ourhlana. — Bonne nouvelle. — La diffa à Tamerna. — J'engage Bel Kacem. — Arrivée à Touggourt de M. Say et de ses compagnons. — L'oasis de Sidi Slimann et le puits artésien de M. Bourote. — Un puits artésien. — Réjouissance des nègres. — Je reçois 9000 francs. — Préparatifs de départ. 11

Chapitre II. — Départ de Touggourt. — Le Simoum. — Égarés. — Une halte forcée. — Temacinn. — Restes préhistoriques. — L'oasis de Belet Amer. — Les trombes de sable. — Les ruines de Barhdad. 28

Chapitre III. — El Haïcha. — L'oasis et le village d'El Hadjira. — Les cultures. — Les Saïd Oulad Amer. — Les palmiers de

Pages.

Taméïdount. — Le hhassi el Arefedji. — Les génies. — L'oued Mzab et l'oued Nsa. — La sebkha de Safioun. — Les palmiers de Bor. — Le ksar de Ngouça. — Le bordj de Ba-Menndil. . 40

Chapitre IV. — Arrivée à Ba-Menndil. — L'agha Si Abd-el-Kader ben Amar. — Ce qu'était mon guide. — Qaddour ben Mouissa. — Panorama saharien. — Départ de Bel-Kacem le Djellali. — Préparatifs de départ. — Empêchements. — Mon départ est ajourné. 62

Chapitre V. — Une femme malade. — Les livres de feu. — Guérison miraculeuse. — Un ressuscité. — Le chérif Moulay el Arby. — Il me fait le récit de ses tristes aventures. — Il me donne des nouvelles de Rabahh ben Amera, mon premier guide. — Visite des fils de Rabahh. — Les présents. 85

Chapitre VI. — Description de la ville, de l'oasis et du pays d'Ouargla. — Population sédentaire. — Instruction. — Industries. — Mœurs, culture, commerce. — Puits artésiens et autres. — Salure des eaux. — Population nomade. — Dénombrement des habitants, des palmiers, des troupeaux, etc., du pays d'Ouargla. — Impôt. — Administration. 92

Chapitre VII. — Le pays d'Ouargla (suite). — Climat. — Maladies réelles et imaginaires. — Les sybarites et les fumeurs de kif. . 114

Chapitre VIII. — Histoire de la ville et du pays d'Ouargla d'après la tradition et d'après les historiens arabes. — Les races indo-africaines. — Origines des tribus. — Caractères distinctifs des peuples sédentaires et nomades de l'Ouargla. — Leurs conditions actuelles. — Du mariage chez les Musulmans. — Condition faite à la femme par le mariage. 142

Chapitre IX. — Promenade autour du chotth. — Les grottes du Châb. — Les silex taillés. — Les ruines de Ceddrata. — Ensablement rapide des ruines et des plantations abandonnées. — La gara de Qrima. — Le peuple des Garas. — Preuves concluantes que le Sahara fut autrefois très-peuplé. 185

Chapitre X. — Mon établissement en ville. — Ma nouvelle de-

Pages.

meure. — Les derviches. — Ben Nounou le derviche. — Ses tristes aventures. 195

Chapitre XI. — Retour de M. Say. — Mécontentement des Touareg. — Les premières chaleurs. — Une pluie d'orage. — Un bain de pluie. — La journée du 1er juillet. — Les marchands de chair humaine. — Une crue de l'oued Miyâ. — Un marché aux esclaves. 207

Chapitre XII. — La journée du 6 juillet. — Le Sâmma (canicule). — Les fêtes d'el Anncera ou des éléments. — Les plaies des oasis. — Effets des chaleurs sur mes instruments. — Les journées du 7 et du 8 juillet. — Le marché aux esclaves. — Récit de Sâaba la Foulane. — Notre mission en Afrique. — Le lundi 9 juillet. — Morts de soif. — Un météore. — Les nègres se divertissent 216

Chapitre XIII. — Les 22 et 23 juillet. — Départ de Bouzid. — Je reprends Ahhmed. — Sâaba ménagère. — Les chérifs d'Ouazzann. — Échanges de bons procédés. — Morts de soif. — Un peu de fraîcheur. — Une pluie de sauterelles. — Désespoir et réjouissances. — Une nuit agitée. — Ravitaillement. — Photographie. — Arrivée de Bou Kachba. — Retour de Rabahh. — Un dîner chez l'agha. — Comment finirent les missionnaires. 241

Chapitre XIV. — Arrivée de Thayeb. — Une prophétie réalisée. — Une éclipse de lune. — Charivari. — Promenade à l'Âin Bëïda. — Un cimetière berbère. — Exhaussement régulier du sol dans les oasis. — Comment les sources et les jardins peuvent être recouverts par les sables. — Le camp des Châamba. — L'hospitalité de Rabahh. — Une tribu de malades. — Une pluie de horions. — Prospérité de mon ancien guide. — Préparatifs de départ. — Insuffisance de mes ressources. — Terribles perplexités. — Marchons quand même! 265

Chapitre XV. — Départ d'Ouargla. — Mes compagnons de voyage. — Campement à Rouissat. — Les créanciers de Qadour ben Mouissa. — Visite la Djemâa. — La Diffa. — Départ. — Libre enfin ! — Hharch el Rhenem. — La gara de Qeriem. — Le

Pages.

hhassi Bou-Rhenissa. — Ilhadeb el Ilhaouela. — Eulb es Slougui. — Le hhassi Mohhammed ben Hhout. — 2e station de l'âge de pierre.— Vestiges du peuple des Garas. — Le hhassi el Haïcha. — Les gour de Mahigann. — Les koudiat ech Cheheb. — Les oughroud Bedjediann. — 3e station de l'âge de pierre. — Le hhassi Djemel. — 4e station de l'âge de pierre. — Aspect du Désert.— La faune.— La gara-t-el Kahhila. — Un mirage. — Le hhassi ez Zmaïla. — Rencontre inattendue. — Un message d'Aïn-Çalahh. — Les Touareg lancés à ma poursuite. — Mes hommes refusent de se battre.— Retraite forcée. 284

Chapitre XVI. — Visite aux grottes de Zmaïla. — L'oued Miyâ. — Retraite. — Découverte ethnographique. — 5e et 6e stations préhistoriques. — Les dunes. — Le hhassi Bou-Rirha. — Une lance bronzée. — 7e station préhistorique. — Un cirque naturel. — Une tempête. — Visite de deux solitaires. — 8e station préhistorique. — La gara-t-el Ouqsèr. — Un tumulus. — Usure des gour par l'action des vents. — Un danger imprévu. — Le hhassi el Gara. — Le puits de Settour. — Rentrée à Ouargla. — Nouveaux projets. — Le territoire des Diyab et les ruines de Mennza et de Sohoûd. — Pas de guide. — Nouveau séjour à Ouargla. — Le commerce de poudre de guerre. — La fête d'El Fethour. — Retour forcé par Touggourt. — Nouvelles stations préhistoriques. — Rentrée à Biskra. — Retour en France. 308

Chapitre XVII. — État actuel du Sahara. — Reboisement possible des vallées et des plateaux. — M. Ramel. — La mer intérieure de M. Roudaire. — Le chemin de fer transsaharien . . 333

SECOND VOYAGE A RHADAMÈS.

Chapitre I. — Mes compagnons de voyage. — Arrivée à Alger. — Au Gouvernement général. — Les Touareg à Alger. — Départ d'Alger pour Biskra et Touggourt. — El Oued. — Brillante réception. — Organisation de la caravane. — Changement d'itinéraire. — La zaouïa des Khouann. 347

Pages.

Chapitre II. — Départ de la zaouïa. — Les palmiers d'Enn Nakhla. — Le vieillard Nacer ben Rhotaya. — Le bir el Acemann. — Zemoul ett Thiour. — Le bir Bou Rhazela. — Mouye Ilhamed. — Edd Dakhla. — Une nezla. — Frayeur des femmes. — Le bir es Çof. — Régal. — Variation de la boussole. — Hauteur des dunes. — Le ghourd el Leya. — Mon lit au Mekcem el Assel. — Rencontre d'une caravane. — Le ghourd ett Tannguer. — Le ghourd el Gara. — Aspect du Désert. — Le ghourd el Khadem. — Hauteur des dunes. — Le 1er janvier dans les grandes dunes de l'Erg. — Aspect du Désert. — Le Sif Azel. — Le ghourd Mennfrouda. — La gara de Tekout et les puits de Souani. — Arrivée à Rhadamès 355

Chapitre III. — Pourparlers avec les négociants. — Réunion du Medjelès. — Nombreuses adhésions. — Envoi d'un courrier. — Désillusions. — Voyage du pacha de Tripoli. — Triste situation de Rudhamès. — Nouvelle réunion du Medjelès. — Échec. — Les agissements de Tourqui. — Préparatifs de départ. — Sinistres nouvelles. — Les écumeurs du Désert. — Une guerre aux pillards. — Résultats tragiques. — Ingratitude des Radhamésiens. — Arrivée d'un goum. — Hospitalité des Beni Mâabet. — Une fantazia. — Départ. — Retour à El Oued et à Touggourt. — M. Bourote. — Le général Carteret-Trécourt. — M. de Lillo à Tamerna. — Rentrée à Biskra. — Projet d'un troisième voyage dans le Grand-Désert 386

00100006

2272. — PARIS, TYPOGRAPHIE A. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018